

PROFESSION DE FOI

DU

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

PAR

EUGÈNE PELLETAN

7/4

80

Hæc est victoria quæ
Vincit mundum, fides nostra.



PARIS

PAGNERRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DE SEINE, 18

1852

PROFESSION DE FOI

DU

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

ERRATUM.

Page 164, dernière ligne :

Une faute du typographe fait couler le Nil en sens inverse.

Au lieu de : il descend *du* nord.

Lisez : il descend *au* nord.

SAINT-DENIS — TYPOGRAPHIE DE PREVOT ET DROUARD.

PROFESSION DE FOI

DU

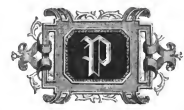
DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

PAR

EUGÈNE PELLETAN



Hæc est victoria quæ
Vincit mundum fides nostra.



PARIS
PAGNERRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR
RUE DE SEINE, 18

1852

INTRODUCTION.

J'avais autrefois, à ma droite, un compagnon de pensée qui écrivait la genèse du progrès, sous l'inspiration de l'esprit vivant répandu dans l'humanité. Rappelé à Dieu avant l'heure, il m'a chargé au départ de porter hautement, devant tous, témoignage de sa croyance.

Je tiens aujourd'hui parole à la mort; mais je ne sais déjà plus, en livrant ces pages au vent, si je les ai écrites ou seulement transcrites, tant son âme et mon âme étaient et sont encore, à travers l'absence, étroitement unies.

Quelle est sa part ici et quelle est ma part de travail? Celui-là seul le dira qui pourra séparer le flot du murmure.

Je ne suis que son esprit survivant, et si jamais, à certains jours, un ami inconnu a pu sympathiser à dis-

tance avec ma parole, je le prie de reporter l'oblation de son âme à cet autre ami antérieur qui lui parle ici, avec moi, du fond du tombeau.

Il y avait, en ce temps-là, à l'extrémité du Luxembourg et à l'entrée du jardin botanique, une vieille maison monacale qui portait sur une lanterne cette inscription : *Hôtel de la Chartreuse*. C'était, comme le nom l'indique, une ancienne dépendance des chartreux que la première révolution avait transformée en hôtel garni.

J'habitais alors ce débris de couvent, avec quelques condisciples de prédilection, qui achevaient là, comme moi, cette dernière initiation à la vie de la pensée que la philosophie Indoue appelle la seconde naissance.

Nous y vivions, comme les moines de saint Bruno, à peu près en communauté. Nous n'avions entre nous qu'une seule bourse, et je crois même, vous en souvenez-vous encore, ô mes amis? une seule opinion. Nous dînions à la même table, nous discutions à la même lampe; car, il faut bien l'avouer, nous passions une partie de nos soirées à ballotter dans nos mains la destinée de l'humanité.

Il y avait cependant, à l'hôtel de la Chartreuse, un locataire qui refusait de participer à notre communauté. Il était plus âgé que nous, à en juger par les pâles rayons de vieillesse qui blanchissaient déjà ses cheveux.

Il était d'ailleurs pour nous un profond mystère. Nous ignorions jusqu'à son nom de famille. Nous l'appelions entre nous le *Treize*, parce que c'était le nu-

méro de sa cellule. Comme j'habitais le numéro douze, j'étais par les murs son plus proche parent. Je passai néanmoins une année, sans lui adresser la parole. Sa figure, toujours sérieuse, refoulait sur ma lèvre toute tentative de conversation. Il était irréprochablement poli dans nos rencontres. Il prenait volontiers avec nous l'initiative du salut. Mais cette affectation même de politesse nous paraissait une manière détournée de nous tenir à distance.

Il dînait à la table de l'hôtel, sans jamais placer un mot dans notre causerie. Aussi avions-nous fini par prendre en aversion ce spectre muet assis à nos repas. Un soir cependant, c'était l'anniversaire de la première révolution, une portion de la colonie était allée faire un pèlerinage à la place de la Bastille. Nous étions restés trois seulement à garder les pénates de la communauté.

L'un était Marcel, prophète tourmenté de l'avenir, qui devait un jour confesser publiquement sa foi au soleil de la seconde république. Disciple impatient de l'idée, il voulait dès lors tourner brusquement la dernière page de la civilisation. L'autre était Raymond, physiologiste profond, élevé à l'école métaphysique de l'Allemagne. Il est allé modestement ensevelir sa science dans une vallée des Pyrénées. J'étais le troisième. Je ne compte pas le *Treize*, qui remontait toujours dans sa cellule après le dîner.

Nous avions longuement repassé, scène par scène, la mystérieuse tragédie de la révolution, et la conversation commençait à traîner, de part et d'autre, dans la monotonie de la redite, lorsque Marcel crut devoir charitablement ouvrir un avis.

— Pourquoi ne fêterions-nous pas aussi, de notre côté, le premier anniversaire de la démocratie?

— Comment cela? reprit Raymond.

— En buvant solennellement à son honneur une dernière bouteille de jurançon, deux fois patriotique, qui nous rappellera, dans cette eucharistie de la liberté, le parfum paternel de nos coteaux.

— Tu as raison, répondit Raymond, nous aurions été de mauvais citoyens si nous n'avions versé, à l'exemple de l'antiquité, au moins une libation sur la tombe de nos ancêtres.

— Mes amis, dis-je à mon tour, Marcel vient d'ouvrir un avis, je demande la permission d'en ouvrir un second, c'est d'inviter le *Treize* à notre soirée. Nous saurons par là s'il date, comme nous, de la révolution; car nous vivons dans un temps où personne ne doit cacher sa croyance.

— Le *Treize*, s'écria vivement Marcel en se levant de sa chaise, je veux que ma main sèche à l'instant, si jamais je lui tends un verre pour boire au souvenir des pères de la démocratie.

— Pourquoi donc, mon ami?

— Pourquoi? parce que c'est mon problème, mon fantôme; parce que je me suis vingt fois brisé la tête à vouloir pénétrer, définir ce je ne sais quoi à l'état perpétuel de *desideratum* qui bat chaque jour, d'un air lugubre, tous les pavés du quartier Latin.

—Ne parle pas si haut, lui dis-je, il pourrait nous entendre par cette cloison. Mais ne crains-tu pas de calomnier un pauvre jeune homme qui n'a peut-être contre lui que la pudeur austère d'une souffrance?

— Pauvre jeune homme tant que tu voudras, mais dans ce monde on vit avec les vivants ; on ne passe pas une année entière dans un hôtel, sans dire au moins son nom à son voisin. Je me défie de l'anonyme. Il cache le plus souvent un besoin forcé de modestie.

— Tu pourrais être injuste, lui dis-je; le *Treize* est peut-être un chercheur d'idées comme toi, à la découverte d'un système de philosophie.

— Un chercheur d'idées? il faut avouer alors qu'il les cherche toutes à la fois, car il assiste régulièrement, de la première à la dernière heure de la journée, à toutes les leçons connues ou inconnues de toutes les facultés. Vous allez à la Sorbonne, il est devant vous; vous allez au collége de France, il est derrière vous; au Jardin des Plantes, il est à côté de vous; à la Clinique, il est avec vous, toujours, partout infailliblement, infatigablement. Il est assurément l'ubiquité.

— Et moi, reprit Raymond, je le rencontre parfois à nos amphithéâtres de botanique et de physiologie.

— Je l'ai vu aussi pour ma part, repris-je, aux cours de philosophie et d'histoire; que voulez-vous en conclure?

— Qu'il n'étudie véritablement aucune science, reprit Marcel.

— Et que fait-il donc alors?

— Je n'en sais rien; peut-être un paternel métier de surveillance sur la jeunesse, car je ne croirai jamais qu'on aille volontairement, de gaîté de cœur, encombrer chaque jour sa mémoire de tant de paroles. Le cerveau le plus encyclopédique ne pourrait suffire à une semblable intempérance d'études.

— Eh bien! mon cher Marcel, tu vas voir comment l'esprit le plus honnête peut tomber par mégarde en flagrant délit d'insinuation. Le *Treize* est un philosophe dans l'ombre, qui écoute attentivement, l'une après l'autre, toutes les voix de la science, pour l'édification de sa pensée. J'assistais, l'autre jour, à je ne sais quelle séance de congrès. On y discutait, je crois, la théorie du progrès. Notre voisin a demandé la parole, et il a parlé en homme habitué à commander à l'idée. Et après cela, dis-moi, comment peux-tu venir, sur un simple soupçon, reprocher à un pauvre rêveur, tout au plus, cette passion de la solitude, qui est peut-être la sainteté de l'intelligence?

— Tout cela est possible, répondit Marcel, j'accorde volontiers que le *Treize* est un cénobite, un philosophe. Je le respecte, je l'honore; mais qu'il passe son chemin. Il lui manque, pour moi, la première qualité, la qualité qui fait l'homme tout entier, nomme-la comme tu voudras, amabilité, expansion, jeunesse, camaraderie, la fleur du cœur enfin, peu m'importe le nom, je m'entends; car Dieu n'a pas soufflé sur la figure de l'homme pour la faire ressembler à une statue du silence.

— Comment peux-tu savoir qu'il n'a pas cette vertu de la sympathie? Qui te dit que sa tristesse ne porte pas le deuil d'une affection? Soyons joyeux, puisque la vie nous est bonne en ce moment; mais sachons aussi respecter le secret des autres existences. Notre voisin est triste, à ce que nous croyons, nous devons faire le premier pas vers lui et répandre, s'il en a besoin, l'huile sur sa blessure.

— Eh bien! soit, dit Marcel, je veux bien tenter

l'expérience et m'assurer s'il porte là quelque chose qui bat sous son habit. Va l'inviter; pendant ce temps là j'irai chercher le sympathique falerne de nos Pyrénées.

Je dois avouer qu'une fois engagé de parole je me trouvai embarrassé de transmettre l'invitation collective à notre mystérieux collatéral de mansarde. Je me faisais scrupule de violer la consigne d'un solitaire. Mais je n'avais plus le choix de l'abstention. Je me dirigeai vers la cellule. La clé était sur la porte. Je frappai trois coups pour la forme, et j'entrai sans attendre la réponse.

Le jeune homme était debout au fond de sa chambre, la figure tournée de mon côté. Il vint tranquillement à ma rencontre.

— J'accepte votre invitation, dit-il, sans me donner le temps de lui adresser la parole.

Et il ajouta aussitôt, en me saisissant la main et en me la serrant avec effusion :

— Je vous remercie d'avoir pris ma défense.

— Vous avez donc entendu?

— Tout, reprit-il; vous parliez si haut que j'étais bien obligé de recevoir mes vérités à travers la cloison.

— Dans ce cas, je vous prie d'oublier la boutade méridionale de Marcel; vous le connaîtrez plus tard, et vous verrez que c'est un caractère généreux comme la sève de ses coteaux.

— Oublier, dit-il d'un ton grave, je lui en sais gré, au contraire. J'ai tort de m'isoler. J'ai voulu souvent briser cette clôture volontaire qui me sépare de ma génération; mais toutes les fois que j'ai essayé de me révolter contre ma nature pour payer mon écot à la jeunesse,

j'ai senti en vous un tel débordement de vie, que j'ai craint d'être dépaysé au milieu de vos joies, et que je n'ai pas osé aller au-delà de l'intention.

Et pourtant, ajouta-t-il avec un soupir, j'ai tant besoin d'épanchement! Cette réclusion m'écrase. Je manque d'air, j'étouffe; mais j'ai beau chercher le lien qui pourrait nous unir, je n'en vois aucun. Je ne puis aller mettre ma vie où vous placez la vôtre, enfants du siècle, qui jouez encore avec la pensée. Alors je m'attriste contre moi-même; il me semble que je suis un monomane condamné à vivre, retranché de la société. Cette perpétuelle séquestration est ma faute, je le sais, ou plutôt la faute de l'idée implacable qui s'est emparée de moi depuis des années. Et cependant il me semble qu'il y aurait souvent telle circonstance qui pourrait nous rapprocher, comme, par exemple, la commémoration qui vous réunit en ce moment.

— Et bien alors, venez parmi nous. Peut-être, à force de chercher, finirons-nous par trouver la parole secrète qui endort les chagrins.

— Les chagrins, reprit-il d'un air étonné, je n'en ai aucun. Je suis, au contraire, dans toutes les conditions de bonheur. Il y a des jours où le front sur ma main, je repasse des idées qui valent pour moi toutes les joies de l'Eden.

— Et alors?

— Je comprends votre objection, dit-il, en allant au-devant de ma pensée. Mais vos amis nous attendent; demain, vous viendrez me revoir, à cette heure-ci, n'est-ce pas? je vous expliquerai tout cela. Il me semble que je vous aimerai.

— A charge de revanche, répondis-je, et je l'entraînai par le bras dans ma cellule.

— Je vous présente un nouvel ami, dis-je en entrant.

Cette présentation ainsi formulée opéra subitement une métamorphose dans la tête de Marcel, qui poussait au dernier degré cette passion des nouvelles amitiés, particulière aux natures électriques du midi.

— Qu'il soit le bien-venu, dit-il. Voici la table, voici le vin, approchez mes amis, prenez chacun votre verre, et toi, Raymond, comme tu es notre aîné, tu vas porter la première santé.

— A la révolution, dit Raymond, à la glorieuse proclamation, dans la tempête, de la parole de régénération.

— A mon tour, dit Marcel?

— A la seconde journée de la démocratie, sereine et purifiée de toute colère, qui viendra reprendre l'œuvre un moment interrompue de la première journée.

— A moi maintenant, repris-je après Marcel.

— A la mémoire de l'héroïque génération qui nous a conquis de son sang la patrie spirituelle de la vérité, à son âme ressuscitée en nous, qui nous pousse, de toute la vitesse acquise du passé, au but mystérieux marqué par la Providence.

— Il y a encore un toast à porter, ajouta Marcel, en jetant un regard à notre convive.

L'inconnu prit un verre sur la table, et levant lentement la main au plafond.

— A la jeunesse, dit-il d'un ton grave, à cette âme nouvelle, évoquée du sein de la femme pour une nouvelle humanité, et vêtue de force, de beauté, comme du rayon et de la révélation visible de sa destinée;

A cette perpétuelle annonciation vivante de l'avenir, toujours prête à l'idée, toujours vibrante à la prophétie, toujours chargée de l'intention secrète de la Providence sur l'humanité ;

Prescience et vertu de la terre, puisse-t-elle aujourd'hui ceindre la ceinture pour marcher dans la candeur de son espérance, vers l'éternelle frontière de l'éternel Canaan, et porter intrépidement d'une génération à l'autre l'arche sacrée du progrès. Car si elle laisse tomber sur la route le saint des saints, qui donc le relèvera? et si elle trahit l'idée, qui donc après ce renoncement la servira?

Le vent soufflera du septentrion, l'hôte de l'avenir verra peut-être dans le flux et le reflux du fait passager sa foi injuriée, sa pensée méconnue, sa maison violée, son foyer éteint; mais tant que la jeunesse gardera fidélité à sa mission, il pourra relever la tête dans cette nuit de l'âme, et dire : la vigueur du siècle est encore là, le monde est sauvé.

— Tu as bien parlé, dit Marcel, en mettant familièrement la main sur l'épaule de l'inconnu, dès à présent, c'est à la vie et à la mort entre toi et moi, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune.

Sur cette brusque déclaration ils se séparèrent pour retourner chacun dans sa cellule.

Cette première entrevue m'avait donné le désir de pénétrer plus avant dans la confidence de mon studieux voisin de mansarde. J'attendais donc impatiemment le lendemain pour aller renouer, à l'heure de la soirée, notre première conversation.

— Vous voyez, lui dis-je en entrant, que je suis fidèle

au rendez-vous, et pour vous prouver que je tiens à abréger les délais de l'amitié, je viens vous demander la révélation du terrible secret qui a tant épouvanté l'imagination de Marcel.

— Le secret? dit-il en souriant, l'expression a infiniment trop de solennité. Je n'ai à vous raconter aucun secret. Vous m'avez demandé hier pourquoi je vivais relégué, replié sur moi-même, au fond de cette chartreuse; je puis vous le dire franchement à vous, homme d'étude, sans provoquer votre sourire. Je me suis enfermé ici pour me refaire une croyance. J'ai imité la chrysalide qui prépare, dans l'ombre de sa cellule, l'œuvre de sa transfiguration.

Je me suis dit, dès mon avénement à la vie sévère de la réflexion : l'homme est un être intelligent investi de la liberté. Il est intelligent, pour soumettre sans doute ce monde-ci à son intelligence; libre, pour diriger sa destinée. Il doit donc connaître, chercher du moins à connaître, par la loi même de sa nature, ce qui est conforme ou contradictoire à sa vocation ici-bas sous le soleil. Pourquoi vit-il sur la terre? dans le temps? et comment? et dans quelle correspondance, dans quelle intimité avec l'humanité, avec la création? d'où vient-il, où va-t-il, sous quelle inspiration, vers quel mystère? Quelle est en un mot sa loi, sa morale? voilà le problème que de Job à Prométhée et de Prométhée à Faust et de Faust à Manfred, Dieu a donné à résoudre à tout homme naissant.

J'ai tenté pour ma part de le résoudre, je vous le dis en toute humilité; mais comme nul en ce monde ne pense en dehors de son époque, c'est-à-dire de l'atmo-

sphère générale de pensée qui enveloppe et pénètre à chaque instant son esprit, j'ai interrogé autour de moi la société, et je l'ai trouvée tantôt divisée d'idée et de tendance, tantôt indifférente et casuiste par indifférence; disant oui, et agissant ensuite comme si elle avait dit non; parlant et vivant en un mot en sens contraire. Tout était devant moi schisme, mensonge, scepticisme, anathème et défi d'école à école, de doctrine à doctrine.

J'éprouvai d'abord dans cette anarchie universelle du monde moral un premier moment d'indécision, d'incrédulité, non pas systématiquement et de propos délibéré, mais par mollesse ou paresse d'esprit. Je ne donnai pas, j'abandonnai seulement mon âme au vent du doute qui soufflait sur ma génération. Je vécus comme si chaque acte de ma vie était un simple mouvement poussé par un hasard.

Mais bientôt je sentis, à je ne sais quel abattement et à je ne sais quel deuil intérieur, que le doute est le suicide de l'intelligence, que l'intelligence est faite pour croire, comme la force pour agir. La foi est sa vie, elle vit uniquement en croyant. Je voulus échapper à cette mort de l'âme; je fis un retour sur moi-même; et une nuit, une nuit d'hiver, cette date pour moi est sacrée, je pris ma tête à deux mains, et les deux coudes sur mes genoux, devant les tisons éteints de mon foyer, je méditai, je veillai, invoquant dans l'ombre, et appelant à grands cris, comme du fond du tombeau, ma résurrection.

Le Dieu de la bonne volonté bénit sans doute ma prière, car je vis alors flotter devant le regard de ma pensée, comme une prévision vague et une lueur dou-

teuse de la foi que je cherchais. J'entendis une voix qui me criait : lève-toi et marche. J'ai obéi à cette voix, j'ai brisé le lien de la chair, j'ai abandonné mon père et ma sœur, dans leur solitude, là-bas au bord de la mer, du côté du soleil couchant. J'ai vendu la succession de ma mère pour payer la rançon de mon esprit; j'ai marché; j'ai voyagé; j'ai parcouru les universités d'Allemagne, les écoles d'Angleterre, les ruines d'Italie; écouté tous les souffles de l'air qui portaient une nouvelle; et après ce long pèlerinage je suis venu ici dans cette capitale de la science; j'ai posé mon bâton. La prévision du premier moment, vérifiée à l'épreuve de la réflexion, avait revêtu dans mon esprit la forme de la croyance. Je croyais; j'avais conquis enfin la vérité, ou du moins cette paix de l'âme que la faiblesse humaine appelle la vérité.

Je pensai alors à écrire la conversation intérieure de ma conviction avec elle-même, jour par jour, comme sur la feuille de la Sibylle.

— Mais pourquoi, lui répondis-je, aller chercher si loin, par tant de fatigues, par tant de marches, tant d'heures dévorées, à travers la poussière de tant de sentiers, pardonnez-moi cette question, une croyance que vous avez là peut-être sous votre main, écrite d'avance de toute et pour toute éternité?

— Je comprends votre question, dit-il; vous me demandez pourquoi je n'ai pas posé la tête sur un livre pour dormir, comme Oreste troublé, lui aussi, d'une sainte terreur, allait poser la tête sur l'autel, pour dérober une heure à son angoisse. Je vais vous répondre en toute franchise. Je ne nie sans doute aucun dogme du

passé. Tout dogme, par cela qu'il a vécu, est divin dans son essence; mais en tombant dans l'histoire il prend diverses formes selon les temps et les lieux. Ces diverses formes ont toutes possédé à leur jour ce je ne sais quoi céleste et mystérieux, Verbe ou Paraclet. Toutes ont eu cette Pentecôte, cette effusion de l'Esprit, ce don des langues que la philosophie appelle puissance de conversion. Toutes ont rayonné dans l'espace, renouvelé les âmes, emporté sur leurs pas les multitudes.

Toutes aussi, à un autre jour donné, ont perdu cette puissance d'expansion et de propagande sur l'intelligence. Toutes ont reflué, séché sur place comme frappées désormais d'inertie. Qu'est-ce à dire? Que l'humanité est tour à tour croyante, incrédule, au hasard, par caprice, uniquement pour que la veille emporte le démenti du lendemain? Je ne saurais pour ma part adopter cette idée. Comme j'ai, au contraire, l'invincible conviction de la présence perpétuelle de Dieu dans l'humanité, je me dis : si Dieu, après avoir habité une croyance et lui avoir communiqué, en la touchant, l'impulsion dans l'espace, laisse ensuite le mouvement tomber devant son regard, il doit avoir de toute nécessité retiré sa main de cette doctrine, pour émigrer, le front couvert d'une autre vérité, dans une autre incarnation.

Endisant ces mots il ouvrit sa fenêtre.

— Voilà une belle soirée d'été, reprit-il; l'air du ciel est bon à la pensée. On dirait qu'il porte en lui je ne sais quel invisible esprit. Après cela j'ai, moi aussi, ma superstition, j'ouvrirais volontiers ma croisée à cer-

tains jours de prédilection pour laisser entrer le Messie.

Le prophète inconnu pencha un instant sa tête comme pour respirer l'air du dehors. Le jour tombait. Le soleil commençait à baisser. Il descendit lentement sur un monceau de nuages qu'il incendia de ses rayons. Il se consuma là comme sur un bûcher, et s'évanouit en fumée. Le vent du soir se leva avec le crépuscule, et balaya la cendre encore rouge du sublime holocauste.

— Vos regards, dit-il en montrant à l'horizon une dernière traînée de reflets, croient le soleil couché; d'autres regards le voient déjà levé. Il en est ainsi du soleil de la croyance; une même minute l'éteint ici pour le rallumer ailleurs. Il laisse tomber dans le nuage le rayon périssable que le premier souffle du soir emporte avec le nuage; mais il garde tout entière sa lumière inépuisable pour la verser à une autre hémisphère. N'allez donc pas confondre, dans votre théodicée, la lumière et le rayon. Le rayon meurt sans cesse, la lumière coule toujours. Comprenez bien cette pensée. Le dix-neuvième siècle, né du progrès pour enfanter à son tour le progrès, ne vient pas rompre, il vient continuer au contraire la tradition. Vous retrouverez de l'autre côté de la nuit le Verbe vivant de l'humanité dans une nouvelle aurore.

CHAPITRE I.

— Je crois entrevoir, lui répondis-je, la solution que vous avez rapportée de ce long voyage à travers les âmes, sur la destinée de l'humanité, et cependant je voudrais la connaître plus complétement encore ; car j'ai eu moi aussi, à certains moments, l'inquiétude de cette énigme ; mais toujours, à la réflexion, j'ai senti mon esprit fléchir sous le poids du problème.

— Volontiers, répondit-il, avec la tranquille assurance de la conviction. Le silence descend du ciel sur la vallée. Cette ville de Paris, sibylle frémissante des peuples, va bientôt dormir. Mettons à profit cette heure de paix sur la nature, pour rompre ensemble le pain de l'âme et fraterniser dans la vérité.

Mais la vérité ici-bas n'est que la visite de Dieu à notre intelligence ; ouvrons-lui au fond de notre cœur une respectueuse hospitalité. Brûlons devant elle le parfum le plus religieux de la pensée. Balayons du seuil de notre âme toute poussière, toute velléité de contention ou de raillerie. Recueillons-nous et préparons-nous à la céleste entrevue dans la simplicité et dans l'austérité.

Cela dit, je reprends votre demande, et je commence par écarter en passant toute question préjudicielle que le scepticisme sème toujours, dès le premier pas, sous le pied de la science, pour la faire trébucher en chemin.

Quelle certitude l'homme a-t-il de pouvoir trouver la vérité sur le mystère de sa destinée? pourquoi a-t-il l'obligation de la chercher? quel instrument a-t-il pour la saisir? quel critérium pour la reconnaître?

Quelle garantie l'homme a-t-il de pouvoir trouver la vérité?

Une seule, répondrai-je, le désir même qu'il a de la trouver. Le désir n'est autre chose dans notre âme que la vérité par anticipation. La souveraine harmonie ne joue pas au paradoxe; elle n'a pas jeté l'aspiration à notre esprit comme une amorce à la déception. Non, assurément; partout où elle a mis la soif, elle a mis la source à côté.

Quoi! un Dieu ironique n'aurait écrit dans nos cœurs que la tentation de l'impossible; quoi! il apparaîtrait au pressentiment pour se cacher à la pensée; quoi! il inviterait l'homme à marcher pour qu'un piége caché sous le sol dévorât son pas au premier mouvement. Alors il ne serait plus Dieu, alors il serait son propre mensonge, il serait son propre désaveu, il serait l'enfer. Il aurait allumé en nous le désir pour être un supplice. Un pareil soupçon est impie. On n'ose pas répéter ce blasphème, même pour le réfuter. L'âme indignée le rejette avec un cri de douleur, comme la main engourdie par la morsure rejette la vipère.

Cherchez Dieu, vous le trouverez, et vous le trouverez parce que vous le cherchez. Voilà le cri de la conscience,

voilà le cri de la nature, qui, porté d'abîme en abîme, éclate en millions d'échos, dans toutes les profondeurs de l'immensité.

Mais pourquoi l'obligation de le chercher? dit l'esprit de paresse. Pourquoi Dieu, comme le soleil, ne vient-il pas lui-même à l'horizon trouver notre regard?

Pourquoi, malheureux? tu le demandes? Précisément pour donner à la vie le plus noble but qu'elle puisse atteindre.

La vérité n'est pas la coupe banale qui passe indifféremment, de lèvre en lèvre, à la table du festin; elle est une récompense. Si tu veux la posséder, commence par la mériter. L'intelligence a aussi sa vertu; elle est vertueuse en élevant ses pensées. Plus elle les élève par la science, plus elle reçoit en Dieu son salaire.

Non, il ne serait pas juste que le saint de l'intelligence, nuit et jour absorbé dans sa méditation, ne possédât pas plus la vérité que le profane de la vie qui dissipe son âme à tous les vents de l'oubli. Du moment que chaque homme saurait également de la science divine tout ce qu'on en peut savoir, ce ne serait vraiment pas la peine de vivre pour l'intelligence; autant vaudrait mourir. Mais vous ne vous plaindrez jamais, n'est-ce pas, mon ami? j'en jure par l'esprit vivant ici présent, de cette glorieuse consigne qui force l'homme à cueillir la moisson de l'esprit dans la sueur, aussi bien que l'autre moisson. Vous y voyez à un jour donné la gloire de votre intelligence.

Et pourquoi donc Christophe Colomb a-t-il attiré l'attention des siècles sur sa mémoire? Est-ce simplement pour avoir traversé l'Atlantique? Mais chaque jour des

milliers d'hommes la traversent aussi, qui ne laisseront pas plus de traces dans l'humanité que le sillage de leur navire sur l'écume. Non; Christophe Colomb est immortel pour avoir soupçonné à notre continent une autre rive au-delà du couchant, et pour être allé la chercher sur la foi d'un soupçon.

Il a eu à douter, il a eu à lutter, il a eu à vaincre enfin, et c'est dans sa victoire qu'il a ramassé sa couronne, sa renommée jusqu'à la dernière postérité. Eh bien! mon ami, nous avons tous, nous aussi, humbles ou forts, à notre place, dans notre mesure, à soulever un doute, un obstacle; et lorsque nous avons vaincu une ignorance, ne fût-ce qu'en nous-mêmes, ne fût-ce que dans le plus obscur passant, le grand ordonnateur des mondes, comme des infiniment petits, nous compte ce mérite.

Mais pour me prendre comme point de départ de la certitude, suis-je moi-même un fait certain? Quelle preuve puis-je donner de mon existence?

A cette question je ne connais qu'une réponse. Je me sens vivant, et ce sentiment me dispense d'aller chercher à côté si je suis vivant. La vie est sa preuve à elle-même; elle prouve qu'elle est, en étant. Elle voudrait trouver une autre preuve que, prouvée d'avance à son propre tribunal par le seul fait de son existence, elle devrait commencer par se nier pour s'affirmer ensuite, et aller en quelque sorte demander le droit d'être au néant.

Je défie le philosophe le plus exercé à la dialectique, d'argumenter pour ou contre la vie, sans que la notion de la vie ne soit sous-entendue dans son argumentation.

Pour argumenter, il faut être d'abord, et en voulant

nier l'être, le sceptique en proclame implicitement l'existence, car la négation est un acte, et tout acte présuppose un acteur.

En nous donnant la vie, Dieu a voulu se charger lui-même de la preuve dans notre esprit, et il nous a donné la preuve innée de l'évidence. Or, l'évidence est une lumière despotique qui éteint à côté d'elle tout autre moyen de certitude, dans l'éblouissement de son rayon. Je suis parce que je suis, voilà le premier principe de toute connaissance.

Mais qui suis-je? Un être à la fois sentant et pensant. L'âme a deux ailes : le sentiment et la raison, pour monter à la vérité. Le sentiment et la raison s'équilibrent et se fortifient l'un par l'autre, dans cette perpétuelle ascension. Que serait en effet la raison seule dans l'humanité? La lumière sans chaleur du phosphore. Que serait d'un autre côté le sentiment réduit à sa spontanéité? Le mysticisme égaré dans une aspiration.

Ces deux facultés diverses, mais alliées du moi humain, en constituent indivisiblement l'unité. Mutiler l'unité de l'instrument, c'est mutiler par contre-coup l'unité de connaissance. C'est voir par un seul coin du voile, d'un seul côté. C'est briser le miroir devant la face de l'univers. Le miroir brisé n'en réfléchit plus que des rayons épars.

A quelle faculté, en effet, l'homme pourrait-il demander exclusivement la notion de sa destinée? A la raison? Mais la raison est une faculté abstraite armée dès l'origine de toutes les facultés subsidiaires et coefficientes d'abstraction, de généralisation, de rapport, de temps, de nombre, d'étendue, de cause, d'essence, de pluralité, d'u-

nité ; elle compare, décompose, recompose, mesure, tantôt particularisant, tantôt universalisant, et toujours considérant et traitant les existences et les choses comme si elles étaient des quantités ou des unités. Elle porte en elle, il est vrai, l'idée de l'infini, comme l'empreinte, je ne dis pas assez, comme la réminiscence que Dieu a voulu lui laisser de lui-même en la créant, mais de cet infini vide, nu, indivisible, substantiel, qui passe devant la raison comme un éclair.

La vérité de la raison ne peut être que l'œuvre du philosophe célibataire, qui vit comme Spinoza, morne et reclus, replié sur lui-même, dans une cellule du Nord, devant un poêle, ce foyer sans flamme, au bord d'un canal, ce fleuve sans courant, sur une terre plate sans drame, dans une nature décolorée sans soleil, près d'une eau morte où flotte le pâle nénuphar, ce lis de stérilité ; et qui là penché du matin au soir, et anéanti à la vie du dehors, sous l'humble vitrail qui verse, du haut du plafond, un seul rayon sur son rêve, suspend en lui jusqu'au battement de son cœur pour mieux poursuivre, réduit de la moitié de son âme, je ne sais quel fantôme métaphysique sous forme d'un problème de géométrie.

L'homme ira-t-il au contraire demander la vérité au sentiment ? Mais le sentiment est cet amour infatigable qui nous pousse indéfiniment vers tout ce qui vibre, tout ce qui brille, tout ce qui parle aux sens, tout ce qui porte en soi forme, lumière, chaleur, couleur, étendue, beauté, et nous sollicite à nous unir avec la création palpable et tangible dans la sympathie et dans la volupté ; à vivre en elle, par elle, successivement, comme de fleur en fleur, de caresse en caresse. La philosophie du sen-

timent est donc une philosophie sans couronnement, sans idée d'infini, sans unité; continuellement fugitive, disséminée en milliers d'impressions diverses, strophes flottantes d'un hymne désordonné.

Cette philosophie n'est que la nuit brûlante de l'esprit. Elle consume sans éclairer. Elle a pu convenir un jour, dans le passé, au brahmane dévoré dans sa chair de tous les philtres de la nature, qui vivait sur une terre brûlante, revêtue par le soleil d'un tel manteau de splendeur, tellement chargée de fruits et de parfums, qu'elle semblait l'éternelle fiancée d'un éternel amant. Mais ce rêve d'amour sous le tropique est à tout jamais passé.

L'homme ne doit donc pas demander isolément la vérité, ici ou là, au sentiment ou à la raison. Il doit la demander au contraire simultanément au sentiment complété par la raison, ou, si l'on aime mieux, à la raison vivifiée par le sentiment. Il doit la laisser entrer tout entière dans son âme par ces deux portes sacrées, l'une ouverte sur le monde visible, l'autre sur le monde invisible.

Une fois l'homme constaté à lui-même, dans son être, et dans l'instrument de sa connaissance, qu'est-il par rapport au reste de l'univers ?

Un être limité, jeté dans un canton de l'espace, au milieu d'êtres limités aussi, et cependant dans ce cercle, dans ce tourbillon de forces et de formes qui l'enveloppent et le pressent de toutes parts, il se sent inviolable et distinct ; il peut toujours redescendre et se ressaisir dans sa conscience, et retiré là comme derrière une invincible citadelle, il reconnaît en lui une existence personnelle toujours une, entière, irréductible dans aucune autre existence.

Mais par cela même qu'il affirme une existence complétement individuelle, séparée du reste de la création, il affirme indirectement la création ; car du moment où il est limité par elle, il faut bien qu'elle existe, ne fût-ce que comme limite.

Ainsi, après être sorti de l'univers pour saisir mon individualité, je rebondis sur moi-même et je rentre dans l'univers pour prouver son existence par la preuve même de ma personnalité.

Maintenant, l'homme et le monde sont démontrés l'un et l'autre du même coup, par le même raisonnement. Mais est-ce là tout? L'homme est-il un simple fait à côté d'un autre fait qui existe et lui communique l'existence par comparaison. Non, il est le témoin réfléchi de l'univers, il le juge et il le comprend.

Il a vu, dès les premières heures de son entrée sur la scène du monde, la vie finie débuter sans cesse, autour de lui et disparaître également sans cesse; et sous cette perpétuelle évolution indéfiniment prolongée d'êtres qui se succédaient sans jamais tarir, il soupçonna naturellement quelque chose d'antérieur à toute manifestation et de persistant qui écoulait et résorbait ce flux et ce reflux d'existences. Peu à peu ce soupçon prit la forme vague d'une intuition dans son esprit, et l'intuition d'une croyance. Il reconnut une puissance primitive à tout commencement et postérieure à toute postérité, qui épanchait la vie dans l'espace et la reprenait à l'heure marquée pour cette mystérieuse restitution.

Cette idée, en se précisant, se nomma; elle se nomma Dieu, et ce nom est partout contemporain de sa première pensée.

Dieu est donc la vie universelle, origine et fin de toutes les vies, c'est-à-dire par rapport à l'étendue, l'immensité, par rapport au temps, l'éternité. Inmuable et infini, il a deux attributs essentiels qu'il ne partage avec aucune autre existence, nécessairement locale et variable; et c'est pour cela que le moi divin est la plus haute expression de la personnalité. Dieu seul est personnel, car seul il est absolu.

Ainsi l'infini dans le temps et dans l'espace, constituant la personnalité de Dieu, et ne se trouvant qu'en Dieu, ne peut ni venir de la multiplicité, ni tomber dans la division.

Accumulez par la pensée les siècles sur les siècles comme autant de gradins, vous ne trouverez jamais l'éternité au sommet de la pyramide.

Multipliez les mondes par les mondes, vous ne parviendrez jamais à tirer l'immensité de cette multiplication. Car après le dernier siècle de la dernière série, il y aura toujours un autre siècle possible, derrière la frontière du dernier monde, encore un autre espace.

Vous poursuivrez ainsi un infini perpétuellement en fuite, qui emporte sur ses pas l'imagination, haletante et désespérée, d'abîme en abîme, à travers les péristyles enflammés du ciel, vers un terme toujours reculé d'un autre terme, et vers le port toujours évanoui d'une mer sans rivage.

Mais Dieu n'est pas ce moi insensible qui dort éternellement replié sur lui-même, au milieu du vide, dans l'égoïsme de sa substance. Non, il est le moi vivant, actif de toute éternité, qui rayonne sans cesse en vie et en action à travers l'incommensurable profondeur de

l'espace. Et de même que le moi humain crée indéfiniment des pensées qui vont et qui viennent toujours distinguées, et cependant pénétrées de sa substance, sans épuiser pour cela, sans diminuer cette substance; de même le moi divin projette éternellement au dehors d'intarissables créations, toujours séparées sans doute, mais toujours palpitantes de sa vie, sans perdre un instant et sans abdiquer en elles son unité.

Dieu est donc distinct et présent dans la création, comme l'âme est distincte et présente à la fois dans la pensée.

Mais ce monde sans cesse créé, une fois échappé de sa main, reste-t-il désormais isolé, sans relation, sans correspondance avec lui, éloigné et comme égaré, de toute la distance infranchissable qui sépare le fini de l'infini?

Non, toute vie créée a en elle une nature divine, et en vertu de cette nature elle aspire à la Divinité.

Mais comme elle ne peut retourner se confondre à Dieu, elle remonte continuellement à Dieu par une série de progrès.

Le progrès est ainsi le médiateur céleste entre la création et le Créateur. Car déplaçant la limite dans l'espace par le mouvement, il rattache de plus en plus l'être borné à la première personne ontologique de Dieu, à l'immensité. Et déplaçant aussi sans cesse, par la succession, la limite dans le temps, il associe de plus en plus l'être à la seconde personne de Dieu, à l'éternité.

Le progrès est donc le mouvement universel des êtres, qui incessamment épanchés de Dieu remontent sans cesse à Dieu, sans pouvoir jamais l'atteindre ni replonger

dans sa substance ; un perpétuel avénement à l'espace et à la durée ; un perpétuel passage d'une vie inférieure à une vie supérieure ; le lien du fini avec l'infini par un troisième terme qui porte le caractère de ces deux ordres de faits, par l'indéfini.

Le progrès est la loi générale de l'univers. L'attraction en est simplement un épisode ; car qu'est-ce que l'attraction ? L'ordre de marche mathématiquement réglé des mondes à côté des mondes, dans l'immense tourbillon du progrès, qui les emporte processionnellement aux pieds de la Divinité.

Si donc, appliquant cette loi générale du grand cosmos à notre planète, nous y voyons la nature pousser continuellement l'être pas à pas devant elle, de l'inertie au mouvement, de la manifestation à la durée, de la fluidité à la forme, de l'indifférence au sentiment, de l'élément à l'organisme, du minéral au végétal, du végétal à l'animal, de l'animal à l'homme, de l'instinct à l'intelligence ; et si, passant de la nature à l'humanité, nous voyons ensuite la même force continuée acheminer indéfiniment l'homme à la conquête sans cesse croissante du temps et de l'espace, et de tout ce qui peuple et anime le temps et l'espace, la forme, la lumière, la chaleur, l'électricité ; oh ! alors tombons à genoux et adorons en esprit, nous possédons la loi de Dieu révélée de la même révélation pour l'homme et pour l'univers, écrite de la même langue dans l'un et l'autre catéchisme. Cette loi est le progrès. Le progrès est l'évangile vivant de notre destinée. Nous allons essayer d'en réunir les feuillets épars dans la nature et dans l'humanité.

CHAPITRE II.

La terre tournait pour la première fois, sur son orbite, enflammée au contact de l'éther par la rapidité de sa rotation.

Elle était alors comme l'argile sur la roue du potier, molle et fluide, affaissée au pôle, évasée à l'équateur.

Le Vulcain intérieur, penché sur sa fournaise, remuait incessamment la pâte du granit, et la répandait à la surface en couche de ciment.

L'immense volume d'eau qui est aujourd'hui l'Océan, volatilisé, par la flamme du brasier, flottait avec tous ses bancs dissous de calcaire, suspendu dans l'espace.

Mais la croûte rougie du granit durcissait graduellement par le rayonnement de la chaleur, et en durcissant, scellait d'une voûte, le front brûlant du cyclope, sur son fourneau.

La mer en suspension qui attendait son heure du haut de l'atmosphère, isolée désormais du brasier et condensée en vapeur au refroidissement de la planète, roula d'un pôle à l'autre en sombre nuée.

Elle fit la nuit sur la terre comme pour un drame

divin, et à l'appel de l'abîme elle chancela sur elle-même et croula d'un seul bloc, en immense cataracte.

Ce dut être pour l'œil qui voit tout, et pour l'oreille qui entend tout, un spectacle et un concert terribles, magnifiques ~~d'épouvante~~ et de sublimité.

Cette trombe infinie, chargée du poids de toutes les mers, et de toutes les montagnes fondues dans les mers, devait nécessairement déchaîner dans le vaste choc de sa chute un ouragan d'électricité.

La planète, saisie à l'improviste par le flot du déluge, réagissait dans sa colère contre cette invasion de l'eau, par une perpétuelle explosion de volcans.

En haut c'était le tonnerre, en bas c'était le cratère, mugissant et tourbillonnant ensemble, éclairs contre éclairs, ébranlements contre ébranlements, avec d'effroyables décharges et d'effroyables détonations.

La terre en travail, hérissée et ruisselante, palpitait sous l'étreinte du cataclysme, et bondissait dans les convulsions et dans les angoisses.

Le granit, arraché de sa base, volait en éclats ; la lave coulait comme le sang, et, à travers la plaie béante, le flot et le feu allaient se chercher au centre du globe pour lutter encore.

Le flot cependant finit par submerger le cratère qui s'éteignit et se tut en vomissant un nuage d'acide carbonique dans l'espace.

La terre retomba sur elle-même, apaisée et encore vibrante de sa longue commotion, le flanc déchiré, sillonné par les montagnes et les vallées comme par les plis désormais immobiles et figés à son épiderme, de ses spasmes et de ses frissons.

La foudre victorieuse remonta majestueusement avec un sourd murmure au trône de l'Invisible, et le monde rentra en équilibre.

Ce fut la première révolution de la planète. Cette journée créa le rocher, elle fonda la première assise de la cité universelle des existences. Le feu donna le granit, l'eau donna le calcaire. Du concours de ces deux substances, l'eau et la roche, agissant et réagissant l'une sur l'autre au contact, la force plastique du globe tira l'humus, et de l'humus, ces équivoques prophéties de vie végétale, ces plantes cellulaires, algues ou fucus, qui reproduisent indéfiniment, avec une infatigable simplicité, les mêmes formes et les mêmes combinaisons.

Elle passa ensuite le trait sur cette première ébauche pour essayer une seconde génération de plantes rudimentaires sans doute, mais plus compliquées, des cryptogames, par exemple, des fougères, et de tentative en expérience, elle alla jusqu'à inventer les plantes phanérogames, les cèdres et les palmiers.

Comme l'air était gorgé d'acide carbonique, la végétation puisa immensément à cet immense abreuvoir. Elle convertit en inépuisables forêts d'arbres géants les amas de carbone accumulés dans l'atmosphère. A cette dernière étape, elle fit halte de nouveau pour méditer un autre problème, et replongea cette flore incorrecte et barbare dans les profonds herbiers de ses houillères.

Ce fut la seconde révolution de la planète, cette journée créa le végétal.

L'atmosphère, une fois purifiée d'acide carbonique et

préparée pour la respiration, l'esprit créateur du premier âge introduisit la vie animale sur la planète, et débuta par les animaux les plus élémentaires, par les zoophytes, réveils douteux de la végétation à l'animalité.

Mécontente une seconde fois de ses débuts, elle ratura ces prolégomènes de sensibilité, et aborda l'organisme plus savant et plus varié des animaux vertébrés. Elle créa successivement les poissons, les reptiles, les crocodiles, les mastodontes, et enfin quelques rares exemplaires d'animaux actuels, tels que, le rhinocéros, l'éléphant, le chameau et le cheval, comme des rayons de vie qu'elle projetait d'avance du fond de sa nuit dans notre aurore.

Car la vie errait encore dans les limbes. La terre était couverte de perpétuelles vapeurs. Le soleil flottait à travers les brouillards, découronné de ses rayons. Il répandait à peine un vague crépuscule dans l'espace. Le sol était visqueux. Le volcan mourant penchait çà et là sa torche à moitié éteinte sur la plaine livide, où le plésiosaure au long cou clapotait dans la flaque du déluge, et où la chauve-souris monstrueuse, au vol saccadé, rasait d'une aile gluante l'écume de la solfatare.

Après avoir ainsi terminé ses études dans l'ombre, en prenant pour ainsi dire la vie à l'alphabet, et en l'épelant monosyllabe par monosyllabe, la nature ferma le livre, et, maîtresse désormais de tous les secrets de la création, elle élabora dans sa pensée une dernière Genèse où elle se donnerait un témoin.

Elle recouvrit d'un linceul sa première esquisse de vie animale, et répandit sur cette création effacée une nouvelle litière de verdure, pour préparer à l'hôte de sa

préférence qu'elle invitait à sa gloire, une somptueuse réception et une splendide salle de festin.

La terre revêt après ce dernier avatar la forme suprême qu'elle porte maintenant. Elle cesse de créer, elle délègue désormais à l'homme sa puissance.

Elle avait réalisé à sa surface les mêmes périodes d'êtres que dans son histoire. Depuis le lycopode jusqu'au cheval, naufragé du déluge, recueilli dans notre création, elle avait repris tous les types, tous les moules qu'elle avait alternativement essayés et brisés; ressuscité sous d'autres formes, quelquefois sous les mêmes formes, toutes les flores, toutes les faunes qu'elle avait émises à la suite les unes des autres et ensevelies sous ses dalles de calcaire.

De ces diverses genèses épisodiques et successives dans le temps, elle avait fait une dernière genèse, une et dramatique, qui reproduisait simultanément à la lumière toutes les séries de progrès qu'elle avait traversés à longues intermittences dans le passé. Elle renaissait avec la mémoire entière de toutes ses œuvres, comme l'homme un jour renaîtra avec la restitution complète de ses souvenirs.

Comment dans cette grande nomenclature au soleil, la science classe-t-elle les êtres rangés sous son regard?

Elle les classe d'après leur supériorité de vie, et elle nomme vie supérieure celle qui participe le plus à l'immensité par le mouvement, le plus à l'éternité par la durée, et par cela même revêt le plus le caractère de personnalité qui ne se trouve véritablement élevé à sa toute-puissance, que dans l'immensité et l'éternité associées et

harmonisées en Dieu, le seul être, comme nous l'avons vu, pleinement personnel.

Au premier degré de l'échelle, la science inscrit le minéral.

Le minéral, limité à lui-même, ne prend aucune part à l'espace, en dehors de sa limite. Prisonnier de l'attraction, il repose éternellement à la place où il est tombé. Il possède non la durée, mais la persistance, c'est-à-dire la négation de la durée qui implique toujours l'idée d'évolution. Lorsque l'état présent d'un corps est exactement le même que l'état passé, présent et passé, ainsi confondus l'un à l'autre, ne forment à l'horloge de la vie qu'un seul moment.

Informe, inerte, enseveli dans l'indifférence et dans l'insensibilité, il n'a ni fonction, ni figure déterminée, ni organisation, ni action, aucune condition, en un mot, d'individualité et d'existence. Composé de molécules similaires reproduites à l'infini dans les mêmes combinaisons, il existe aussi bien en vingt fragments épars qu'en un seul morceau. Un échantillon le contient tout entier.

Il est enfin l'être à l'état purement passif; passif sans doute, mais non immuable, car lui aussi, il a, du fond de son infériorité, sa mystérieuse entrevue avec l'infini. L'infini va le chercher dans son abîme, par ses fluides invisibles, la chaleur et l'électricité, pour le travailler, le pétrir, le modeler, le métamorphoser en nouvel agrégat.

Le jour où l'Océan a déposé le calcaire sur le granit, ces deux roches, ainsi étagées l'une sur l'autre, ont fermenté au contact; et le mystérieux alchimiste, caché aux

entrailles du sol, a extrait de cette fermentation, le marbre, le porphyre, le cristal, les rubis, le diamant.

Le cristal est le dernier progrès du minéral. Il atteint déjà deux qualités de la vie : la forme et la couleur. Mais, le plus souvent, la couleur est monotone, trempée d'un seul rayon. Mais la forme est géométrique, comme pour reproduire par la simplicité de la ligne la simplicité de la molécule.

Au second degré de la vie, la science enregistre le végétal.

Comme le minéral, son prédécesseur dans la progression de l'être, le végétal est sédentaire. Il possède à peine la place de son ombre dans l'étendue. Il croît, verdit, fleurit, accomplit en un mot, de la première à la dernière heure, la péripétie de sa destinée sur la motte de terre où il a pris racine.

Cependant comme il est supérieur au minéral en puissance de vie, il connaît la durée, mais la durée confuse, à rapide échéance. Il apparaît et disparaît le plus souvent dans l'intervalle d'une révolution de la terre autour du soleil. L'année l'apporte avec elle et l'emporte par moisson. Là même où il paraît vivre le plus longtemps, comme dans l'arbre, par exemple, il meurt encore périodiquement chaque hiver.

Après avoir compté les couches concentriques du platane, la science dit que le platane a vécu des siècles et des siècles; elle devrait dire plutôt, pour être dans la vérité, que mille générations ont successivement vécu sur un même tronc d'arbre comme sur un même piédestal, et successivement laissé dans les fibres du bois les traces de leur existence. Mais cette superposition, ou plu-

tôt cette alluvion séculaire de fibres est en quelque sorte la vie écoulée, évanouie de l'arbre, sa partie historique, tumulaire, retenue et conservée par la partie vivante et active, réfugiée, répandue tout entière à la circonférence ; la mémoire accumulée des diverses explosions de feuilles qui ont jailli de l'écorce par annuités; l'insensible relation du présent avec le passé, l'obscure prophétie de ce qui sera plus tard, à un autre degré de l'être, la réminiscence.

Le tronc de l'arbre est si faiblement intéressé à l'acte de la végétation qu'il peut mourir au centre, tomber en poussière, sans que la végétation cesse de verdir et de fleurir. Par là, il touche au minéral, par là, il lui sert en quelque sorte de transition. Il revêt, comme lui, une forme de géométrie, la ligne cubique épanouie en rameaux. Il dort aussi, comme lui, dans l'indifférence et dans l'insensibilité. La vie extérieure du monde le traverse incessamment, sans y faire vibrer le sentiment de l'existence. Il vit sans savoir qu'il vit, il passe sans se rappeler qu'il a vécu. Il appartient à l'atmosphère, à la planète sans pouvoir échapper un seul instant à leur étreinte. Sa destinée, entièrement dépendante, est réglée par l'influence de la température et par la marche de la gravitation. Il ferme sa feuille à la nuit, il la perd à l'automne.

Et cependant l'arbre a sur le végétal une immense supériorité. Il croît, et dans son continuel mouvement de croissance, il déplace continuellement sa limite. Il prend donc ainsi, ne fût-ce que par le déploiement de ses rameaux, une plus grande part à l'espace. Il fonctionne diversement et il a un organisme varié pour chaque fonction. Il aspire, il respire, il assimile, il repro-

duit. Un génie plastique, caché sous l'écorce, distribue harmonieusement la vie à toutes les parties de la circonférence.

Le végétal existe individuellement, d'une existence déterminée dans chaque arbre, une, entière, complétement détachée de l'espace. On ne peut le briser en plusieurs morceaux, comme le minéral, sans le détruire. Il possède donc une individualité, cette aube naissante de la personnalité, sa loi propre, sa symétrie. Il affecte une forme, et une forme d'autant plus libre, d'autant plus variée, que l'organe est plus vivant, et qu'il est lui-même plus élevé dans la hiérarchie de la végétation. Ainsi la ligne est plus incidentée, plus multiple dans la fleur que dans la feuille, dans la feuille que dans le rameau. Il possède enfin la couleur, et une couleur d'autant plus riche, d'autant plus intense, qu'il manifeste une plus grande vitalité, et qu'il exerce une plus haute fonction. Ainsi la feuille, plus colorée que la branche, étale cependant au regard une teinte uniforme, qui varie à peine d'une nuance à une autre nuance; tandis que la fleur, cette heure suprême de la plante, aspire tous les feux du prisme et en réfléchit tous les rayons.

L'arbre est donc véritablement le premier être que la création ait tiré du chaos, le premier marqué du signe de l'organisme. Il est, sous ce rapport, le précurseur de l'homme, et dans la chaîne de la vie organique, son véritable aïeul; voilà pourquoi nous nous sentons instinctivement pour lui une secrète sympathie. Nous jouissons de sa société, nous souffrons de son absence; là où il n'est pas, nous pensons qu'une harmonie de la vie est brisée.

Aussi, mon ami, nous devons toujours passer avec une religieuse affection à côté de cet humble collatéral de notre existence; car, nous voyons sur lui comme sur nous la main de Dieu posée. Lisons avec respect l'admirable chronique du moindre brin d'herbe, et disons-nous que pour l'extraire du grand laboratoire où il dormait, type invisible et germe à peine visible, il a fallu l'intervention de toutes les forces de la nature, et que du hau de l'immensité, la vie universelle tout entière, lumière, chaleur, électricité, est descendue pour lui au fond du sillon où il verdit et où la sève tisse obscurément ses impondérables nervures.

Et ce n'est pas tout. Le végétal participe à l'idée d'éternité par la régénération. Il a, le premier sur la terre, à travers son épais sommeil, le pressentiment confus de l'infini; et lorsqu'il se régénère, ou, pour mieux dire, qu'il entre dans la perpétuité de l'espèce, il sent en lui la vie s'exalter comme dans un élan de lyrisme.

Il revêt des formes de luxe pour célébrer la fête annuelle de son apothéose. Il emprunte à l'iris les couleurs les plus éclatantes pour les répandre sur sa corolle. Il inonde de parfums la couche nuptiale où il doit recevoir dans sa nuit le baiser de la mystérieuse Psyché. Il entonne ainsi, par toutes les voix de la plante, l'hosannah glorieux de son entrée dans la postérité.

Il semble que cette heure d'enthousiasme sacré l'élève au-dessus de sa nature. Il s'empare de l'espace. Il envoie dans le vent sa semence ailée chercher une autre patrie. L'instinct profond des peuples a toujours répandu des fleurs sur les tombeaux : il a compris en effet, qu'elles étaient les premiers hymnes d'immortalité.

Lorsque le palmier coryphe qui recouvre de l'ombre d'une feuille le sommeil d'une famille, atteint sa cinquantième année, l'arbre géant salue cette heure par une explosion. L'élégant spadice en forme de candélabre qui surmonte le bouquet de palmes, éclate; et des grappes de fleurs jaillissent de toutes les fentes de l'écorce. Et le coryphe, mélancolique dans sa gloire, après avoir soupçonné l'infini, languit sous sa couronne et meurt en répandant à ses pieds une pluie de semence, génération inépuisable qui renaîtra de sa poussière.

Le végétal peut donc mourir. Il est compté dans le nombre des créations. Il s'est lié par un acte avec l'infini.

Il s'est lié aussi avec lui par le progrès. Car le végétal accomplit de lui-même à lui-même une série indéfinie d'initiations à une existence supérieure. Il passe de métamorphose en métamorphose, du champignon au platane; et à chaque évolution nouvelle, il réfléchit, sinon une part plus grande, du moins une image plus vive de la durée.

Le figuier de l'Inde, immense polype en quelque sorte vivipare, reprend racine par ses rameaux, et envoie autour de lui, dans l'espace, une forêt née d'un seul tronc et rattachée à ce tronc par une ligne flottante d'ogives. Le figuier est le premier pas, encore enchaîné, de la vie organique, sur la planète. Enfin il arrive à tenter, comme dans le sainfoin oscillant, une pantomime confuse du mouvement; mais là il empiète sur l'animalité, il s'arrête.

L'animal continue la série, et la science écrit son dernier chapitre.

L'animal élevé à sa plus haute formule, est le pre-

mier affranchi détaché des liens de la gravitation, Il vit sans être condamné à végéter sur place et à disparaître en une journée de la terre autour du soleil. Dieu lui a donné la magnifique prérogative de la locomotion et de la longévité. Il va, il agit, il transforme, il renouvelle son existence. Il prend possession de l'espace par le mouvement, de la durée par l'évolution, et en même temps, par la même loi, de toutes les forces et de toutes les richesses de vie errantes dans la durée et dans l'étendue.

En pénétrant ainsi dans l'idée d'immensité et d'éternité, ces deux essences de la personne divine, il constitue à son être une plus grande puissance de personnalité. Et bien qu'à cette page de la vie, la personnalité réside uniquement dans l'espèce, que l'abeille copie exactement l'abeille; qu'elle l'a reproduise invariablement comme la même effigie frappée sur la même monnaie; qu'elle construise éternellement la même alvéole, d'après la même idée préconçue, fatalement imprimée ensuite dans la cire, on peut dire cependant que l'animal est par place, par moment, un être personnel; il a un centre, un moi, avec diverses avenues symétriquement ouvertes autour du cerveau, sur le monde extérieur, pour le voir, l'entendre, le flairer, le sentir, et diverses ramifications nerveuses épanouies à l'épiderme, répandues à travers tous les méandres du corps, pour porter la sensation au cerveau, et la renvoyer du cerveau à tous les rouages du mécanisme, sous forme de volonté.

Car l'animal veut, juge, sait, compare, retient, à travers le crépuscule de son instinct. Il trahit déjà un pressentiment confus de la spontanéité réfléchie, de la

détermination, de la mémoire, de la prévoyance. Il dérobe une partie de son passé au néant. Il étend son action. Il vit en avant et en arrière du moment présent.

Il croît, il respire sans doute comme le végétal, par un mouvement involontaire dont il n'a pas le secret, mais pour accomplir cette partie mystérieuse du drame de sa destinée, il appelle un plus grand nombre de fluides, un plus grand nombre d'acteurs : l'air, le rayon, le calorique, le magnétisme. La sève coule lentement, incolore et insensible, sous l'écorce du chêne; le sang roule avec un rhythme rapide la flamme et la pourpre dans l'artère de l'animal. Il a enfin au cœur un foyer toujours rallumé par la respiration, pour le soustraire à la domination capricieuse de la saison, et au fond de son être, la garde cachée de la douleur, pour le ramener à la vérité de sa nature.

Il reflète sur l'aile du papillon et de l'oiseau, sur la fourrure de l'antilope et de la panthère, sur la nacre du poisson et la robe de la luciole, toutes les gammes de la couleur, toutes les flammes de l'éther : rouges, bleues, vertes, oranges, noires, blanches, brunes, fauves, cendrées, violettes, qui peuvent dénoncer au regard, par la diversité, la nuance, ou l'harmonie du ton, une richesse de l'être, une puissance, une joie, une volupté. Il échappe à la forme géométrique, cette cellule étroite de l'être inférieur. Il multiplie, dans sa configuration, toutes les lignes géométriques possibles, sphéroïdales, ellipsoïdes, coniques, cubiques, prismatiques, cylindriques, mais toutes fondues, toutes évanouies les unes dans les autres, comme pour traduire en courbes innombrables les innombrables tendances de sa vie vers l'infini.

Il entre lui aussi par la régénération dans l'immortalité, mais plus magnifiquement encore que le végétal, avec plus de poésie. Il prend alors une âme nouvelle, la voix, pour célébrer cette heure de Dieu que la plante muette célèbre uniquement par le parfum et par le rayon.

Le printemps est venu, la nuit descend sur la vallée dans un tiède mystère, pleine de vagues sollicitations et de vagues langueurs. La terre déploie aux étoiles sur sa couche nuptiale un voile de vapeur et de rosée. A travers cette ombre humide et parfumée qui est comme la chaste caresse de la nature, répandue dans l'atmosphère, le cheval hennit, le cerf brame, le taureau mugit et le lion roule dans le désert son sourd tonnerre.

Mais le poëte passionné de cette nuit est l'oiseau caché là-bas à la lisière de la forêt dans l'hermine embaumée de l'aubépine ou sous la grappe du cityse. Chantre inspiré, il jette d'abord une note aiguë, prolongée et précipitée en frémissantes et rapides intonations, comme la première strophe impatiente et brusque de son chant d'amour. Il reprend la strophe suivante avec une nouvelle fureur sacrée, et, emporté hors de lui-même, atome imperceptible de la feuillée, jusqu'au fond de l'horizon, son être passe tout entier dans cet épithalame éperdu qui convoque la nature à son hymen mystique avec l'éternité, et qui rebontit en cascade sonore sur le silence de la vallée; puis, quand l'heure est venue, il vibre d'une secousse infinie comme son amour, il brûle d'un feu divin et retombe, l'aile palpitante, foudroyé sur l'autel : mystérieux phénix consumé à son propre bûcher, pour renaître de sa cendre dans sa descendance.

Après avoir ainsi entrevu l'immortalité à travers la flamme du Sinaï et avoir répondu à Dieu par une suprême explosion de vie, il remporte mélancoliquement en lui ce moment d'extase comme un secret ; il brise sa lyre, il part, et muet désormais, il reprend seulement l'hymne interrompu à la venue d'un nouveau printemps.

Si le végétal accomplit le progrès de lui-même à lui-même, à plus forte raison l'animal, ce progrès du végétal, poursuit l'évolution. Et en effet, depuis l'éponge, cette poignée de poussière animée que Dieu semble avoir jetée par mégarde à ses pieds avant de lui avoir donné une forme; depuis l'imperceptible polythalamie, cette molécule microscopique de vie enfouie dans la nuit de l'Océan ; depuis la discérée, cette autre neige vivante répandue à profusion par-dessus la neige de la montagne; depuis le corail qui soulève silencieusement le lit de l'abîme, jusqu'au morse engourdi qui flotte sur le glaçon du pôle, jusqu'au puceron, jusqu'au moucheron, jusqu'à la cigale, jusqu'à la fauvette, jusqu'au cheval, jusqu'au chien, ce commensal affectueux de l'homme, la nature, inépuisablement inspiratrice dans l'inépuisable diffusion de vie sur la terre, sous la terre, autour de la terre, partout, comme si elle eût voulu que chaque particule du globe et de l'air eût son hôte, son bruit, son mouvement, sa palpitation ; la nature, magnanime et perfectible dans sa création, achemine continuellement, l'animal d'étape en étape par les organismes sans cesse plus habiles et les fonctions sans cesse plus nombreuses, du somnambulisme à l'instinct, de l'instinct, l'intelligence. Arrivée à cette frontière, elle prend

pour rêver une dernière œuvre un instant de repos.

Elle médite déjà dans sa pensée l'être intelligent au-dessus de toutes ces intelligences, le dieu terrestre de toutes ces créations.

L'homme maintenant va paraître.

CHAPITRE III.

L'Éden terrestre souriait au soleil, et le peuple innombrable des êtres successivement appelés à la vie était présent.

La terre, encore humide et frémissante du dernier cataclysme, effaçait les traces du combat et répandait sur la dépouille du monde antédiluvien une nouvelle couche d'humus.

Le volcan primitif, épuisé de secousses, retirait lentement sa flamme et son murmure au fond de son soupirail. Une brise irrégulière, indifféremment envolée de tous les points de l'horizon, balayait sans cesse de son aile la vapeur de l'atmosphère, et arrachait en passant un hymne rêveur à la harpe éolienne de la forêt.

La source puisée à la mer sous forme de nuée et reversée au glacier sous forme de neige, descendait de la montagne pour aller, dans les souples ondulations de ses replis, distribuer harmonieusement la fertilité à la vallée, et après avoir abreuvé sur son passage le saule et la violette, retournait à la mer, sa première patrie. A son approche la voix de l'abîme gémissait éternellement, tandis que la lune, pâle gardienne du flot, chassait deux

fois par jour son troupeau ruisselant d'écume sur l'algue du rivage.

La Providence secrète des choses avait préparé, à travers les révolutions de la terre, par des siècles d'incubation, toutes les conditions d'une dernière existence. Elle avait emmagasiné dans le dédale de ses catacombes des montagnes souterraines de charbon pour renouveler sur le soir des siècles, à la surface du sol, la provision sans cesse réduite de combustible. Elle avait déposé le fer sous le rocher, comme ce glaive mystérieux de la légende qui devait donner le trône du monde à la main assez bénie pour le trouver. Elle avait semé dans le lit du fleuve une poussière d'or que le courant roulait de vague en vague pour indiquer sans doute que le métal roi entre tous les métaux contiendrait un jour une richesse dans la moindre parcelle, et circulerait indéfiniment de génération en génération. Elle avait enfoui au fond de son creuset le riche écrin de saphir, d'onyx, de rubis et de diamant, pour que chaque rayon de la nuit terrestre jaillît un jour du sol et resplendît en couronne d'étoiles au front de l'élu.

L'innombrable famille des arbres, le cèdre religieux, l'ormeau laboureur, le sapin domestique, le chêne intrépide à la vague et à la tempête, déployaient à l'air libre tous leurs caprices de verdure et portaient sous leur écorce tous les secrets encore inédits de formes que l'industrie humaine devait révéler à la lumière.

Le blé et l'orge, destinés à nourrir une société, croissaient en société, en attendant l'heure du sillon. Le chanvre et le lin, ces plantes sociales aussi, par je ne sais quelle mystérieuse analogie, tissaient leurs fibres ténues

pour l'ouvrier inconnu qui viendrait un jour les cueillir.

Et la flore, toujours plus parfumée, plus éblouissante en avançant sous le soleil, vers les tropiques, distillait la myrrhe et l'encens, la laque et le camphre, l'huile de santal et la quinine. Elle versait à pleine corbeille, sur la terre, la prune, l'abricot, la cerise, la fraise, la pêche, la grenade, l'amande, la framboise, l'orange, la goyave, la mangue, l'ananas, la vanille et la banane sainte des brahmanes, qui fut peut-être la première nourriture, la première goutte de lait tombée du sein de la nature à la lèvre enfantine de l'humanité.

Le poivre et la cannelle répandaient dans l'air la poussière brûlante de leurs arômes; le café épanchait dans sa sève un flot d'électricité; le roseau préparait le sucre dans sa cellule; la garance préparait la pourpre dans sa racine, et la vigne préparait dans sa grappe la sympathie; partout, en un mot, la végétation prophétique travaillait pour un mystérieux avenir.

Et les fleurs aussi étalaient leurs riches harmonies et secouaient aux vents leurs encensoirs pour fêter la nativité du nouveau Messie de la création. Les roses, les œillets, les verveines, les jasmins, exhalaient d'avance sur son chemin des effluves d'odeur. La nymphée sortait du fond des eaux, dans sa conque d'argent, pour le voir passer; et le sindrimal nocturne ouvrait chastement sa corolle pour verser le parfum à son premier sommeil.

Et les animaux aussi sentaient, à cette heure suprême d'annonciation, la prédiction confuse d'un nouvel hôte murmurer sourdement dans leurs instincts. Le taureau pensif, couché dans la prairie, interrogeait du regard l'espace; le cheval enthousiaste hennissait au souffle du

levant ; le chien sympathique flairait l'atmosphère ; l'éléphant, bon dans sa force, écoutait frémir l'herbe du sentier ; la brebis douce filait en compagnie la laine de sa toison ; le dromadaire, difforme comme le terrain houleux du désert, inclinait jusqu'à terre sa selle pour le fardeau.

Et tous ces familiers de l'humanité, inconnus les uns aux autres, se donnaient rendez-vous dans une commune amitié. Ils venaient offrir leurs muscles et leurs services au futur penseur de la terre, comme des membres nouveaux et des travaux à l'avance, pour lui laisser le loisir et le calme de la pensée. Le lion et le tigre, ces usurpateurs à moitié détrônés de l'empire de la force, sentaient chanceler leur puissance et prenaient lentement le chemin de l'exil.

Et parmi toutes ces races dans l'attente, les privilégiés de la lumière, qui reflètent à l'air libre tous les éclairs du prisme, et ne servent l'homme que par leur beauté : le paon, cet éblouissement vivant de la création, le colibri cet escarboucle errant comme un trait de feu de passiflore en passiflore ; le papillon, le bengali, l'alcyon, le faisan, le chardonneret, le bouvreuil, semaient leurs étincelles et leurs pierreries, à travers les touffes de verdure, comme pour appeler, à force de resplendir, l'admiration encore absente qui pouvait seule comprendre leur splendeur.

Et toute la création terrestre s'aimait à distance dans l'homme comme dans son unité. Et les êtres créés, animaux ou végétaux, sous la feuille ou sous la crinière, vivaient entre eux, souffle à souffle, dans une perpétuelle effusion, échangeant perpétuellement leur ha-

leine et leur substance. Ils respiraient ensemble; ils croissaient à l'unisson. Ils se prêtaient et se restituaient mutuellement, par un contrat de réversibilité, leurs molécules. L'air, ce grand réservoir invisible de toutes les existences, formait d'abord le végétal; le végétal, qui n'était que l'air transformé en corps solide, passait dans le corps de l'animal herbivore, qui en détruisait une partie et accumulait le reste dans ses tissus. L'animal herbivore, qui n'était que le végétal transformé, passait ensuite dans le corps de l'animal carnassier, qui en détruisait encore une partie, et s'assimilait l'autre partie selon ses besoins. Mais la partie qui n'était pas fondue dans la fibre de l'animal, animalisée dans son passage à travers le corps, retournait à l'atmosphère natale sous forme de vapeur d'eau, c'est-à-dire d'oxygène et d'hydrogène; d'acide carbonique, c'est-à-dire de carbone et d'oxygène.

Les plantes reprenaient l'eau et l'acide carbonique, ainsi exhalés de l'animal, les élaboraient à leur alambic, retenaient l'hydrogène et le carbone, restituaient à l'atmosphère l'oxigène purifié de tout mélange, et rétablissaient entre toutes les portions constitutives de l'air respirable, l'équilibre que la vie animale brisait sans cesse, par son immense consommation d'oxygène.

Enfin, la terre maternelle pour tous les enfants qu'elle pressait sur son sein, semblait avoir, dans sa rotation autour du soleil, l'unique préoccupation, l'unique sollicitude de mettre, par l'inflexion de sa courbe et l'inclinaison de l'écliptique, son innombrable famille de vies en relation avec la lumière du soleil.

Ainsi donc, pour nous résumer et pour jeter un der-

nier regard en arrière, la vie n'était sur la terre, le lendemain de la dernière genèse, qu'une vaste métempsychose, qui poursuivait, de forme en forme, de puissance en puissance, de l'agrégation à la végétation, de la végétation à la sensibilité, de la sensibilité à l'instinct, de l'instinct à l'intelligence, un dernier type qu'elle n'avait pas encore atteint; qu'une ascension infatigable vers une suprême incarnation; une hiérarchie à l'infini de fonctions diverses exercées par des êtres divers, pour aboutir à un être supérieur et une fonction supérieure de souveraineté.

Et vivre pour chacun de ces êtres, c'était participer à l'éternité par la durée et à l'espace par le mouvement, et en même temps par la même loi à tous les fluides épars dans l'espace et dans la durée.

Plus l'être puisait à la forme par sa configuration, à la lumière par sa couleur, à la chaleur par sa température, à l'électricité par sa sensibilité nerveuse, au son par l'ouïe, au spectacle par l'œil, plus il touchait le monde extérieur par plus de points de contact, plus il communiquait avec lui à travers les milieux, plus il en rapportait dans son organisme de trésors, plus il cumulait en un mot de forces, d'organes, de facultés, d'actions, et plus, par cela même, il était vivant.

Plus la vie en lui était dramatique, plus aussi elle était unitaire et individuelle, car le caractère essentiel de la multiplicité était de se résoudre toujours dans une plus grande somme d'unité, et ce caractère de l'individu plus un et plus divers à la fois, se reproduisait dans toutes les fibres de la matière; plus il était vivant, plus toutes les parties de son corps étaient vivantes. Plus ses organes

étaient compliqués, plus ils étaient individualisés; plus le tissu renfermait d'éléments organiques alternés, plus ce tissu, comme la pile de Volta, avait d'énergie.

La nature, réglée dans sa munificence, a dit à la plante : Tu ne possèdes pas l'espace, tu ne posséderas pas non plus le temps, son équivalent. Tu mourras chaque hiver, et là où je n'ai pas envoyé d'hiver, chaque année.

Elle a dit à l'infusoire : tu es un rêve de l'être, tu vivras une semaine; au puceron, tu es un atome animé, tu vivras un mois; au papillon, tu es une chenille envolée dans un rayon de soleil, tu vivras une année; au poisson, tu es l'organisme vertébré, tu vivras en moyenne dix ans; à l'oiseau, tu allumes le foyer sacré de la vie à la flamme invisible de l'oxygène, tu vivras en moyenne vingt ans; elle a dit au quadrupède, tu portes jusqu'à présent le signe de ma préférence, je te donne sur l'oiseau une prolongation de longévité.

Seulement, par un esprit de justice distributive, la nature a désigné dans toutes les familles de vertébrés un vieillard possible qui vécût un siècle entier; ici la tortue, là le corbeau, plus loin l'éléphant, comme si elle avait voulu choisir dans les trois cantons de l'espace, l'eau, l'air et la terre, un même échantillon de vieillesse, et renouer ainsi entre toutes les races, par un signe commun, la chaîne flottante de l'unité.

L'heure du dernier mystère était venue. La terre était dans l'attente. L'homme paraît, tenant la femme par la main, et portant à son front, comme une aube naissante, la majesté de la pensée.

Comment est-il né une première fois à la vie? par

quelle génération spontanée? par quelle mystérieuse incubation? dans quelle larve, sous quelle chrysalide a-t-il végété, silencieusement enveloppé, jusqu'au jour où il a pu marcher au soleil? Celui-là seul le sait qui a brisé le moule de la dernière création, et qui en a semé au loin les débris.

Le corps de l'homme est le corps de l'animal transfiguré et redressé vers le ciel, pour planer sur la terre du regard. Son pied, socle mobile étalé sur le sol, de manière à y prendre un large point d'appui, porte perpendiculairement une jambe élevée et flexible au genou, qui donne au pas, par sa hauteur et par sa flexion, plus d'ouverture et plus de légèreté. L'os du bassin, évasé sur la hanche et le col du fémur, projeté en arc-boutant, asseoit le tronc du corps d'aplomb sur une large base, dans un savant équilibre. Sa poitrine saillante, développée d'une épaule à l'autre, joue avec aisance et respire amplement le fluide nourricier de l'atmosphère. Le bras, inutile à la marche, pend au côté comme un organe disponible, réservé à quelque fonction ultérieure encore inconnue. Sa main, souple, charnue, intérieurement revêtue sous la pulpe d'une trame nerveuse pour mieux palper et mieux vibrer au contact; armée à son extrémité de quatre doigts allongés, articulés, contractiles, manœuvrés chacun par un ressort particulier; fermée par un pouce en retour, opposable à volonté aux quatre autres doigts, pour mieux saisir et mieux enserrer l'objet saisi, est en quelque sorte un riche clavier aux touches indépendantes, qui peuvent agir une à une et moduler indéfiniment leur action par une innombrable variété de mouvements.

La tête, dernière vertèbre épanouie à l'extrémité de la colonne, suspendue dans l'espace, mobile sur son axe, et arrondie au sommet, semble réfléchir, par je ne sais quelle mystérieuse symétrie, la courbe du ciel dans la courbe de sa coupole. Le cerveau, plus vaste que chez aucun animal, dort abrité et recueilli sous la voûte du crâne comme sous le firmament de la pensée. La prunelle, étoile du regard, enfermée aussi dans une ellipse, rayonne, du fond de l'arcade surciliaire, sa paisible clarté. L'oreille ouvre à l'air libre, de chaque côté de la tête, sa conque harmonieuse creusée par l'onde du son comme l'anse de la rive par la vague de la mer. La narine incline vers la terre sa coupe renversée pour aspirer au passage la fumée montante du parfum. Le pli de la lèvre ondule en ligne brisée, arc souple et mobile toujours prêt à lancer la parole. Enfin la chevelure flotte au vent, éparse et répandue sur l'épaule en signe de force, comme la crinière du lion.

Le corps de l'homme est donc admirablement rhythmé, pondéré pour la sensation et pour le mouvement. Il a, comme l'animal, quatre sens ouverts sur la nature, mais mieux disposés pour en réfléchir les impressions. Il peut voir, entendre du haut de sa stature, comme du haut d'un observatoire, dans toutes les directions et dans tous les vents de l'atmosphère. L'œil rapproché de l'œil donne à son regard l'unité de vision. L'oreille, modelée sur la vibration du son, en saisit jusqu'à la plus imperceptible nuance. La narine privilégiée analyse au crible intérieur de sa membrane les diverses espèces de parfums. La langue, dépouillée d'écailles par exception, savoure aisément les innombrables saveurs du goûter. La

peau nue, couverte seulement çà et là de poil comme d'un reste de vêtement animal que la nature lui a laissé par pitié en attendant un autre manteau, absorbe ou peut absorber sans intermédiaire la volupté de la sensation par tous les pores de l'épiderme. La main, éminemment créatrice et plastique, pleine de grâces et de caresses, porte d'avance en elle toutes les formes d'art qu'elle doit successivement créer et semer dans les siècles de l'humanité.

Mais l'être extérieur, si parfait que nous le supposions dans ses harmonies, enveloppait un être intérieur plus parfait encore dans ses facultés.

L'homme avait des facultés à part pour communiquer avec la vie universelle, pour la sentir et pour la réfléchir.

Il avait la sensation ou la faculté de la sensibilité ; la sympathie ou la faculté de l'amour; la raison ou la faculté de la connaissance.

Il avait, de plus, pour reconnaître ses facultés, la conscience, pour retenir leurs actes, la mémoire, pour les diriger, la volonté.

Sentir, aimer, connaître; savoir que l'on sent, que l'on aime, que l'on connaît; se rappeler que l'on a senti, aimé, appris; vouloir, sentir, aimer et connaître, voilà l'homme tout entier.

Il avait enfin d'autres facultés accessoires complémentaires de sa supériorité sur toutes les races de l'Éden; la faculté de la parole, qui est la voix modifiée à l'infini pour exprimer la modulation infinie de la pensée ; la faculté du travail, qui est l'action mécanique du corps, dirigée par l'intelligence et appropriée au besoin; la

faculté de la prévoyance, qui est la préparation de l'avenir dans le présent, et une continuelle sollicitation au travail par l'espérance; la faculté enfin de la perfectibilité, qui est la prérogative de travailler sans cesse sur sa propre expérience, et de la ramener sans cesse à l'amélioration de sa propre destinée.

L'homme est donc ici-bas l'être le plus vivant, parce qu'il est l'être le plus multiple, et il est l'être le plus multiple, parce qu'il est le résumé de toutes les autres existences. Il a, dans son organisme, une partie purement calcaire qui le rattache au minéral, purement végétale qui le rattache à la végétation. Il est à la fois par place, dans sa charpente, dans sa chevelure, dans sa fibrine, roche, plante, animal. Il est l'être des êtres. Sa vie sacrée est l'arche d'alliance de toutes les espèces errantes sur la planète. Il les contient toutes transfigurées et portées en lui à leur suprême puissance.

Par cela même que l'homme est l'être le plus complexe, il est aussi le plus personnel; car plus la vie est variée, plus elle est une, pour rattacher toutes les diversités à un centre commun, et plus, en même temps, ce centre commun, vivifié d'éléments divers, est puissant.

L'homme seul possède entre tous les commensaux de la terre la plus haute expression de la personnalité, la conscience. Lui seul sait qu'il vit, qu'il vivra toujours; lui seul a la tradition, qui est la mémoire de l'espèce dans l'individu; lui seul a la prévoyance, qui est l'anticipation du présent sur l'avenir; lui seul veut, connaît, retient, pressent, intervient dans sa destinée, progresse, en un mot, avec la conscience de son progrès.

Plus il est vivant, plus chaque partie de son être est

complice de la vie intégrale qui est en lui, en participant davantage au fluide vital, à la chaleur et à l'électricité, plus aussi elle est indépendante, personnelle à une fonction, et en même temps solidaire et responsable des autres parties, jusqu'à ce qu'enfin cette fédération diverse de membres distants aboutisse par une savante gradation d'organismes au visage, sanctuaire suprême qui les relie tous dans son unité.

Le visage est au corps de l'homme ce que ce corps lui-même est au reste de la création, l'être résumé et reproduit dans toute sa splendeur. Il représente plus que toute autre partie du mécanisme les trois règnes, minéral, végétal et animal, par ses os, ses muscles et ses cheveux. Il réfléchit une vie plus abondante par une ligne plus incidentée, qui ondoie continuellement d'ellipse en ellipse, depuis le front jusqu'au menton, et une couleur plus variée que partout ailleurs, depuis la pourpre de lèvre et la lueur de l'aurore flottante sur la joue, jusqu'à l'iris de la prunelle et jusqu'à la boucle de cheveux ruisselante d'un rayon de soleil. Le visage de l'homme est le suprême idéal de la beauté.

Harmonie, grâce, proportion, raison, sympathie, sensibilité, action, mémoire, volonté, parole, prévoyance, industrie, perfectibilité, voilà les premiers signes de la supériorité de l'homme sur les autres créatures. Mais l'homme constate encore sa grandeur à d'autres signes que la philosophie n'a pas enregistrés.

A mesure que les êtres descendent l'échelle de la vie, ils appartiennent de plus en plus à l'espace. Ils ne peuvent pas changer d'horizon, ni franchir certaines latitudes. La plante d'un soleil meurt sous un autre soleil. L'a-

nimal d'un climat languit dans une autre patrie. L'homme seul brave cette loi d'une création plus finie que lui et il dresse partout sa tente du pôle à l'équateur. Sa vie est comme la vie universelle de la planète répandue à tous les points de la surface.

A mesure encore que les êtres s'enfoncent dans la nuit épaisse des premiers organismes, ils appartiennent de plus en plus au mouvement général de la gravitation. Une loi de fatalité remplace en eux la volonté et l'intelligence. Elle règle mécaniquement, périodiquement leurs actes et leurs fonctions. Ainsi, une saison allume et éteint, à une heure fixe, tous les amours dans chaque hémisphère. La plante reçoit, le même jour que l'oiseau, l'ordre d'aimer et de cesser d'aimer. L'homme seul viole cette consigne. Il ne reconnaît pas d'heure assignée à ses fiançailles, comme s'il était sur la terre le flambeau toujours allumé de l'amour.

Sans doute, l'homme n'échappe pas entièrement à la tyrannie de la gravitation. Il subit moins que la plante, le contrecoup de la révolution annuelle de la terre autour du soleil. Il la subit cependant. Il subit aussi l'influence de sa révolution diurne sur ellemême; il ne peut pas retenir sous ses pieds la terre qui le plonge violemment dans les ténèbres; mais il lutte contre cette double influence. Et tout à l'heure, en étudiant l'histoire de ses progrès, nous verrons comment il est sorti vainqueur de ce combat.

De même qu'il est présent sur la terre partout où la vie peut vivre; de même, il est omnivore, pour mêler dans une communion incessante avec l'univers, toutes les substances organiques dans sa substance sacrée, et sym-

boliser ainsi cette révolution perpétuelle de la vie qui triture indéfiniment, depuis le premier cataclysme, la matière des organismes inférieurs pour la jeter dans de plus puissants organismes. Il fait ainsi passer dans sa chair, atome par atome, la fibre de chaque univers. Unité suprême des êtres sur la terre, chaque partie de l'être devait avoir sa place dans son unité.

Voilà l'homme, prêtre du monde, appelé à rattacher religieusement la terre à Dieu, et à lui porter sur l'autel la création terrestre en holocauste.

CHAPITRE IV.

La nuit était tombée, le ciel rayonnait sur notre tête dans sa majestueuse sérénité. Un dernier nuage flottait encore au couchant, comme un manteau à moitié roulé. L'atmosphère chargée d'électricité, respirait la langueur. De temps à autre, un éclair muet palpitait à travers la cime des arbres comme un frisson de volupté sur la nature.

Le prophète inconnu du dix-neuvième siècle gardait le silence depuis un instant, la tête inclinée à la fenêtre et le regard perdu dans l'infini. Il avait parlé rapidement comme emporté par le torrent de sa pensée.

— Vous êtes fatigué, lui dis-je, fermez le livre de la vie à cette première page, nous reprendrons les autres pages demain.

— Demain, dit-il en secouant la tête, qui répond que je retrouverai demain l'inspiration ? Je vous le dis en toute humilité, quelque chose à cette heure-ci parle en moi que je n'ai jamais connu. Le flot longtemps accumulé a débordé en enthousiasme. Pardonnez-moi cette heure de lyrisme dans l'aridité d'une vie d'étude. Je sens

au fond de mon cœur comme un cantique de délivrance.

Vous m'avez déchargé du secret de ma pensée. Ce secret pesait sur ma conscience comme un remords. Je puis mourir maintenant, je n'aurai pas passé en vain sur la terre, j'aurai confessé une fois la vérité. Laissez-moi donc continuer ma confession, à moins que vous ne soyez vous-même fatigué.

— Continuez, répondis-je; j'écoute avec une religieuse attention chacune de vos paroles. A certain jour du solstice d'été, j'ai lu cela quelque part, le jeune Athénien allait suspendre deux lyres en face l'une de l'autre à la porte de sa fiancée. Lorsqu'une main venait à effleurer en passant la corde d'une lyre et à lui arracher un accord, l'autre lyre vibrait aussitôt d'elle-même et répétait la note à l'unisson.

— Alors je tourne la page du livre de la vie comme vous le dites, par amitié, mais commençons par chasser la nuit de cette cellule.

Il alluma sa lampe, et revenant à la fenêtre, il me montra du doigt l'innombrable clarté semée dans l'éther comme la rosée.

— Vous voyez les étoiles. Ici, par exemple, du côté du pôle austral, elles brillent tristement çà et là d'un éclat funéraire comme les dernières lueurs d'un ciel qui va mourir. Là, au contraire, dans la voie lactée, elles jaillissent par myriades plus nombreuses que les étincelles du phosphore dans l'écume des brisants.

Et après avoir pris feu dans l'espace, elles tournent, elles flottent, elles fuient, elles reviennent, décrivant sans cesse de nouvelles courbes sur les courbes sans cesse effacées de leurs orbites. Elles croisent, elles en-

trecroisent leurs sillages de lumière comme d'inextricables écheveaux continuellement roulés et dévidés à travers l'immensité.

Et après une série d'évolutions et de circonvolutions qu'aucune horloge du temps ne saurait compter, elles tombent de vieillesse. Et d'autres étoiles plus jeunes reprennent à leur place cette course haletante à travers l'incommensurable vallée, comme si Dieu avait partout distribué sur l'hippodrome flamboyant de l'éther, et partout ménagé, de millions en millions de siècles, de nouveaux relais à ses tourbillons de soleils.

A cette heure même de la nuit où nous parlons ici, le front baigné dans cette pluie de rayons qui ruisselle sur nous intarissablement de tous les points de l'immensité, il y a au-dessus, au-dessous, autour de nous, dans la profonde enveloppe de l'atmosphère, des agonies et des palingénésies des mondes, des mondes morts, et des mondes naissants.

Et maintenant, mon ami, mon jeune ami d'hier, que j'ai conquis à mon âme, je l'espère du moins, pour toujours, dites-moi si jamais dans votre vallée, si aujourd'hui même, en voyant les douces Hespérides aux fruits dorés, qui flottent là-haut dans une mer d'harmonie, vous n'avez pas senti tressaillir sourdement en vous un nouvel ordre d'idées, ou, pour mieux parler, de désirs?

Le jour est fait pour l'action, la nuit est faite pour la pensée. L'âme, dégagée de l'obsession des corps, j'allais dire des spectres vivants qui l'oppressent de toutes parts sur la terre, retrouve dans cette paix de la nuit toute l'originalité, toute la candeur de son essence.

Elle ressaisit son sublime instinct d'être partout où

flotte le regard et d'être toujours au-delà. Elle entre involontairement en communication avec cette autre âme universelle répandue dans l'espace et revêtue d'éblouissements. Elle reprend, dans cette muette entrevue, une nouvelle grandeur, une nouvelle puissance. Elle reçoit, dans chaque effluve de lumière, une effusion de la Divinité. Dieu lui a parlé. Elle a frémi. Elle aspire l'immortalité, elle est tentée de crier dans le vent, comme je ne sais plus quel ambitieux : Je sens en moi l'infini.

Quant à moi, que je sois ou non un rêveur pour le passant de la rue, je ne cherche pas à cacher un rêve qui fait vibrer au fond de mon cœur la corde la plus sacrée du lyrisme. J'ai là-haut, sur la montagne enflammée, je le sens au frémissement intérieur qui vaut mieux que le raisonnement, un rendez-vous fixé d'avance dans quelque mystérieux Eden.

Et il le faut bien, car sitôt que la pensée humaine s'élève à toute sa sublimité, c'est là qu'elle va frapper. Quelqu'un là-haut l'attire irrésistiblement comme le soleil attire la rosée. Je regarde le ciel et j'ai l'ambition de l'espace. Je frappe la terre du pied, je franchis la mort du regard. Une voix m'appelle, je l'entends, je suis prêt, me voilà.

Cette attraction du ciel sur notre âme, cette sublime cupidité de la vue qui prend d'avance possession de l'éternité et de l'immensité, ne sont-elles pas les prophéties de notre destinée, écrites en lettres d'or à la voûte du firmament?

Ne nous disent-elles pas par tous les siècles entassés et toujours entassés sur tous ces mondes, que la durée et

l'étendue sont la double essence de la vie, la vie elle-même ramenée à sa plus haute unité et formulée sous sa plus haute conception?

Le temps et l'espace sont indivisiblement unis. La langue humaine emploie partout le même synonyme pour les mesurer. L'un nous reporte toujours à l'autre, comme à son indispensable complément. Nous ne pouvons voir la nuit paisible sourire sur notre tête, de toutes ses clartés comme d'autant de promesses, sans rêver ce que nous appelons la vie future, et sans l'aspirer par chaque souffle de notre poitrine. L'immensité est encore ici-bas la meilleure leçon, la leçon visible de l'immortalité.

Dieu ne pouvait appeler au même instant devant sa face tous les êtres à la fois, car alors sa création eût tenu tout entière dans une minute. L'infini eût disparu, évanoui sans retour dans l'espace fini d'un moment. Dieu était éternel. Il a créé éternellement selon sa nature. Il convoque donc successivement les êtres à l'existence par générations.

Il émet sans cesse de nouvelles vies pour des temps sans cesse nouveaux, et les êtres une fois créés, portant avec eux ces temps, traversent l'immensité. Ils marchent ensemble, ramassant toujours pour une plus grande vie de plus grandes forces sur leur passage. Ils voyagent de métamorphose en métamorphose, sans jamais périr. Car les êtres sont des temps accumulés, et ces temps, retenus par la vie, revivent toujours. Voilà l'explication en Dieu de ce mystère que nous appelons le progrès. Le progrès est le lien vivant qui rattache le temps au temps par l'être, et l'être à l'espace par le mouvement.

Il est plus que cela encore, il est le lien vivant qui rattache le fini à l'infini. Sans le progrès, il y aurait un infranchissable gouffre entre ces deux ordres d'idées. Le moment serait partout indépendant du moment suivant. La vie serait partout une explosion, déshéritée de toute continuité. Dieu régnerait solitairement sur un monde en poussière composé de minutes.

Mais il n'a pas voulu asseoir sa divinité dans la solitude. Il a voulu, au contraire, établir de lui-même à ses créatures une sympathique correspondance. Il leur a offert sa propre essence en communion; il leur a donné sa propre éternité à revêtir de plus en plus par la durée, et sa propre immensité à conquérir par la progression.

En jetant hors lui et en lançant dans l'espace les heures et les vies, ces sœurs inséparables qui marchent devant lui en se tenant par la main, il les achemine à travers son ciel, de spirale en spirale, à sa propre perfection; et après des consommations de siècles et d'espaces, il les rappelle vers lui et les attire sur son cœur comme des filles grandies en intelligence et en beauté.

Le ciel, cet évangile infini de la vie, déployé sur notre tête, nous enseigne donc la loi de Dieu, qui est le progrès. Il nous dit par l'irrésistible tentation de l'immensité et de l'éternité qu'il éveille en nous, que notre destinée est une participation continue à l'espace et à la durée. Je ne puis me lasser de répéter cette formule, qui est l'explication de la vie finie en marche vers l'être infini. Plus nous tendons à la perpétuité, à l'universalité, par nos paroles comme par nos actions, plus aussi nous rendons témoignage de notre grandeur. Il y a plus de grandeur à parler pour tous les temps

qu'à parler pour un seul temps ; à rayonner sur toutes les contrées qu'à rayonner sur une patrie ; plus le génie est universel, plus il est le génie.

La vérité, cette irradiation de la raison universelle dans notre raison, n'appartient ni à cette minute-ci, ni à cette frontière-là, ni à la veille, ni au lendemain, ni à cette rive, ni à cette latitude. Elle est de tous les jours et de tous les esprits ; elle est, dans toute la rigueur du terme, l'unique catholicité. La gloire enfin, qui n'est que la vérité en action, est d'autant plus resplendissante, qu'elle projette de son auréole plus de rayons d'immortalité sur plus de siècles à la fois et sur plus de continents.

Je descends de cette hauteur éthérée de l'ontologie, et j'applique le principe que nous venons de poser à l'histoire de l'humanité. La loi du monde est donc le progrès ; le progrès l'augmentation de vie ; l'augmentation de vie une participation sans cesse croissante à l'éternité, à l'étendue, et par contre-coup à toutes les formes, à toutes les forces, à tous les fluides, à tous les moteurs répandus dans le temps et dans l'espace.

Ces prémices posées, pour l'intelligence du drame humain, je reprends le récit de la Génèse.

Adam ou l'homme primitif venait d'entrer dans l'Eden, c'était au sortir du moule une argile encore fruste, ébauché à grands traits sur le type grossier du Titan.

Il avait, au jour de sa nativité, le visage développé aux dépens du cerveau ; le crâne épais, affaissé sur la pensée, affaissée elle-même la première ; l'oreille bestiale faune proéminente au-dessus de la tempe, le front

lisse comme le marbre où la main du sculpteur n'a encore inscrit aucune pensée, le regard éteint, la narine ouverte, la lèvre épaisse, la mâchoire pesante, la joue largement taillée, l'épaule massive, l'articulation du corps noueuse, la forme incorrecte, la main ignorante, la jambe alourdie, le talon saillant, le pied déployé en éventail, le pas retentissant, la marche embarrasée, la taille balancée en marchant, le système nerveux engourdi, la sensation paresseuse, la physionomie obscure, l'odorat indifférent, le toucher obstrué, la force irrégulière, l'action capricieuse, la mémoire indolente, la voix gutturale et bondissant par cascade dans l'espace.

L'homme était né parfait, si par la perfection la philosophie entend la suprême harmonie de l'organisation avec la destinée. Il portait virtuellement en lui, dès le premier jour, la puissance nécessaire pour atteindre la fin de son être, qui est la perfectibilité.

Mais il était imparfait, si par perfection la philosophie suppose un état de béatitude complet, immuable, absolu, fermé, au-delà duquel la pensée ne peut concevoir aucun bien possible, aucun désir. Car l'homme vit dans le temps, il est successif comme lui, et emporté comme lui de métamorphose en métamorphose. Or, la succession et la transformation sont les idées opposées de la plénitude et de l'immutabilité. La Providence n'a pas mis en lui de souverain bien, mais devant lui, pour l'attirer. Sa loi est le progrès, comme la loi du monde entier. Il est né au soleil pour accomplir cette loi harmonieusement à son but et à son point de départ.

Avant lui et jusqu'à lui la vie progressive avait créé

trois règnes : le règne minéral, le règne végétal, le règne animal; le dernier plus vivant que le second, le second que le premier. Dans chaque règne, elle avait suivi la même loi de progrès, mais seulement d'une espèce à une autre espèce. Ainsi le marbre, venu après le calcaire, était supérieur à la chaux; l'arbre, venu après la mousse, était supérieur au lichen; le lion, venu après le reptile, était supérieur au serpent.

Mais lorsque cette série croissante de création atteint dans Adam son dernier terme, elle laisse derrière elle les espèces préliminaires et en quelque sorte préparatoires de l'espèce humaine, comme les traces de ses pas à jamais fixées sur la planète, et elle reprend, à partir de l'homme et sans sortir de l'homme, sa marche en avant.

Les êtres antérieurs à la venue de l'humanité, véritables progrès les uns sur les autres, au moment de leur genèse, gardent désormais les uns vis-à-vis des autres la même distance, invariablement enchaînés dans le même orbite. La force qui les a créés et poussés les uns devant les autres, les abandonne pour passer ailleurs. L'homme, dernier affluent de cette force de vie engouffrée tout entière en lui, s'éloigne de plus en plus, emporté par elle, du voisinage de l'animal, et continue de lui-même à lui-même la série indéfinie de la création.

Il constitue donc véritablement un nouveau règne, le règne humain, successeur des autres règnes arrêtés dans leur expansion. A ce point de vue, l'humanité, jeune encore d'années, est la vitesse acquise et accumulée de la création qui poursuit son chemin de l'histoire naturelle à l'histoire, de la matière à l'intelligence,

pour créer non plus de nouvelles espèces matérielles, mais pour créer, en quelque sorte, de nouvelles espèces intellectuelles que nous appelons les civilisations.

Cette doctrine, si je ne me trompe, établit l'unité de vie et de progrès sur notre planète. Je vais essayer de vous le prouver par la chronique de l'humanité. Mais, auparavant, je vous demande la permission de rassembler une minute mes idées. ·

Il se tut de nouveau. Le vent souple de la nuit l'enveloppait d'une molle tiédeur. Il était toujours debout à la fenêtre la tête légèrement inclinée sur l'épaule. Il regardait l'espace dans l'attitude voluptueusement détendue de la rêverie. Sa figure avait en ce moment la tranquillité auguste de l'inspiration. Il semblait contempler un drame muet sous le portique infini des étoiles. De temps à autre, je croyais voir passer sur sa lèvre le sourire sévère de l'intelligence, comme s'il écoutait un invisible interlocuteur dans les ténèbres.

De longues étincelles errantes glissaient continuellement sous nos yeux dans l'atmosphère. Il ne daignait pas même regarder ces fileuses du ciel, ces Parques de la mort qui laissaient traîner leurs fils d'or au bout de leurs fuseaux. Mais, au milieu de sa religieuse conférence avec l'esprit des temps, un éclair prolongé, suivi d'un sourd murmure, jaillit du nuage. La secousse électrique l'arracha subitement à sa méditation.

Je viens de voir comparaître, dit-il en s'éveillant, toutes les légions des siècles dans une minute. La longue procession de l'humanité a défilé devant moi, traînant derrière elle les fantômes de son passé, ses troupeaux, ses tentes, ses dieux, ses arts, ses sciences, ses industries,

ses codes, ses gloires, ses rédemptions, ses créations, ses richesses. J'ai lu d'un coup d'œil la pathétique odyssée de six mille ans de progrès, et, en la lisant, je me suis ressaisi dans cet autre moi extérieur qui est le moi de l'espèce.

Je me suis régénéré en arrière, dans ma longue dynastie d'aïeux. J'ai revécu tous les âges d'homme; j'ai été en esprit chasseur, pasteur, bouvier, chamelier, laboureur, marin, esclave, libre, soldat, conquérant, conquis, illettré, lettré, poète, rapsode, polythéiste, monothéiste, contemporain, en un mot, dans le court espace d'un éclair, de toutes les époques de l'histoire. J'ai suivi de la pensée l'itinéraire sacré de l'humanité. J'ai marché, à son pas, sa marche dans l'espace.

L'homme a d'abord abandonné sa première patrie, la voluptueuse vallée de Cachemire, où l'ibis religieux, symbole de sa destinée, boit l'immortalité dans la conque de lotus. Il a escaladé le ciel par l'escalier de l'Imaüs, taillé pour le pied du géant; et après avoir touché le sommet des glaciers, il a descendu le revers opposé de la montagne. Il a campé au milieu de la Perse, terre houleuse qui, par l'agitation du sol coupé de plaines et de montagnes, le provoquait à l'action. De la Perse, il a émigré au sud et au couchant. Il a suivi le cours de l'Euphrate, traversé à dos de chameau le désert, abordé l'Asie-Mineure, et planté sa tente au pied du Liban, sur le bord de la Méditerranée.

Après avoir longtemps contemplé la mer profonde, qui lui fermait le chemin, il tenta enfin l'abîme sur un pont mobile; il colonisa en passant, la Grèce, l'Italie, la Gaule, l'Espagne; il aborda l'Océan, remonta vers le

nord, défricha l'Europe, la peupla, la civilisa, la sema de villes et de villages, la revêtit de grâces comme la patrie de sa préférence entre toutes les contrées, et cette œuvre accomplie, toujours poussé par un mystérieux instinct, l'éternel voyageur continua sa route au couchant, aborda un nouveau continent inconnu, y porta sa science, son industrie, son âme, sa religion, et là il attendit une nouvelle prophétie.

Je vais déployer, sous votre regard, la géographie du progrès, et vous raconter chaque journée de l'humanité. Veuillez donc m'écouter avec attention. Dieu, écarte de ma vie toute témérité! J'ose croire, cependant, que vous emporterez d'ici une consolation. Je me sens en état de grâce pour vous parler; je viens de boire le mystérieux breuvage de feu qui donnait la mémoire au prophète Esra.

Jamais nuit plus limpide n'avait épanché sur la terre plus de sérénité. La brise, fatiguée, expirait sur la feuille en insensible palpitation. L'air sonore et profond était autour de nous recueillement et silence. Les serres du Jardin botanique, ouvertes à nos pieds, exhalaient, comme des urnes de verre remplies de senteurs, les haleines fraternellement confondues de tous les continents. Nous semblions respirer une lointaine prophétie de l'unité des nations dans cette unité de parfums. Ainsi, la terre nouvelle, cachée derrière l'horizon, envoyait au-devant de Colomb une effluve d'odeur pour l'inviter à continuer son voyage.

Le jeune confident de l'avenir commença ainsi :

CHAPITRE V.

Adam, ou l'homme naissant, habita d'abord le Paradis terrestre, c'est-à-dire le sol encore vierge et encombré de végétation. Il y vécut pendant cette première enfance, passivement, sans effort, de la mamelle en quelque sorte de la nature.

Il cueillait le fruit à portée de sa main pour se nourrir. Aussi longtemps que la bienveillance du climat tint sur sa tête la manne suspendue à la branche, il vécut dans son oasis, comme le singe, ce premier modèle brisé en route, et maintenant ce mime grotesque du type humain.

Son existence tournait silencieusement autour de l'arbre avec l'ombre du soleil. Elle copiait, sous une forme plus animée, l'indifférence du végétal. Elle végétait aussi, par cette mystérieuse sympathie que l'être a toujours pour la compagnie, même silencieuse, de son existence.

Adam prolongea ainsi, pendant des années, ce stupide état d'innocence, sans désir et sans tentation, comme le nourrisson sur le sein de sa nourrice, muet et attaché pour ainsi dire à ce repas spontané qui jaillissait sans

cesse pour sa lèvre, du feuillage. La mère des êtres lui versait le premier lait de la vie en attendant que, plus âgé, plus multiplié en force et en nombre, il pût briser la tutelle de la nature et prendre possession de sa destinée.

Il vivait nu, couvert tout au plus d'une feuille tressée, et il revivait par la régénération à l'ombre du toit murmurant de la forêt. Mais la reproduction n'était, dans cet âge d'or, que la promiscuité. Eve n'avait pas même le sentiment de la pudeur. Elle eut besoin de sortir du Paradis pour conquérir sa première vertu.

Si Adam avait toujours trouvé sur son chemin son repas en plein vent, il eût payé de son intelligence cette largesse de la nature. Il eût passé sans tenter aucune idée, rêver aucune industrie.

L'arbre à pain a été, dans la Polynésie, le mauvais génie du progrès. Il a perpétuellement conseillé à l'homme l'insouciance. L'Eve insulaire de l'Australie, emprisonnée par les mers dans sa primitive candeur, pratique encore, après quatre mille ans de paradis, la communauté des amours.

Mais dans la plupart des contrées, le fruit ne dure qu'une saison, un souffle emporte avec la feuille la table flottante du banquet.

Alors, Adam affamé au pied de l'arbre découronné de sa moisson de fruits, s'élance du seuil de l'Eden à la poursuite d'une autre nourriture. Il devient chasseur. Il substitue à la pomone capricieuse de la forêt la chair permanente de la proie; et dans l'acte le plus important de sa vie physique, il passe d'un règne inférieur à un règne supérieur de la nature. Il mêle une vie plus forte

à sa vie, et il verse la première goutte de sang dans la pâque de son festin.

Le quadrupède chasseur a nécessairement des forces supérieures aux forces de sa proie et des armes naturelles pour la tuer. Après sa journée de chasse, il peut dormir en paix, il tient toujours d'avance, au bout de sa griffe ou de sa dent, une victime désignée dans l'espace. Si l'homme était né avec les muscles du tigre, il poursuivrait encore, à l'heure qu'il est, le gazelle du désert.

Mais il était né faible et nu entre tous les animaux, ses satellites, et, en regardant ses mains désarmées, et en faisant un retour sur son infirmité, il trouva tout à coup des forces et des armes inconnues cachées dans cette citadelle sacrée qu'il appela depuis son intelligence.

Il éveilla les premières idées de cette faculté divine encore assoupie dans son cerveau, et il émit ces idées sous formes de flèches, de frondes, de lacets, de massues. Adam fut un animal de proie armé de son intelligence.

La chasse est d'autant plus facile que les chasseurs sont plus nombreux. Le sauvage s'attroupe pour la battue et la poursuite du gibier. Il crée ainsi la première forme de société; société rapide, improvisée d'une nécessité, dissoute avec cette circonstance.

Le chasseur en commun a besoin de dénoncer de vive voix, d'un poste à l'autre, le passage du gibier. Et ce jour-là, en courant sur les traces du chevreuil, Adam trouva la parole. Mais la parole n'était alors que l'explosion de la voix jetée, évanouie dans le vent pour appeler le compagnon.

Lorsque le gibier est abattu, il est partagé par égale

portion. Et sur la chair encore frémissante de la bête dépecée en lambeaux, le doigt sanglant du législateur de la curée écrit le premier article de propriété. Propriété subite, précaire, qui apparaît et disparaît dans l'acte de la consommation.

Pendant le cours de sa vie carnassière, Adam n'a qu'une étroite patrie. Il cohabite forcément avec les faunes dont il fait sa nourriture. Il ne peut s'aventurer au-delà des gués ou des défilés qu'il connaît, à la recherche d'une incertitude. Car s'il venait à se tromper, il paierait de sa vie cette curiosité de l'espace. Il prend donc les mœurs plus ou moins sédentaires des diverses espèces de gibier. Il se cherche ou se construit un abri, sur leur limite, à leur portée. Là, il mange quand il tue, et quand il a mangé, il retourne au repos.

Il vit moins longuement et moins nombreusement que plus tard, dans une autre civilisation. La chasse, cette industrie au jour le jour, cette consommation sur place, rejette toute tentative de provision ou de réserve. La famine, escortée de toutes ses maladies accessoires, visite régulièrement cette humanité en plein air, qui possède à peine sur le sol la place de ses pieds et la subsistance de la minute.

La moisson humaine, sans cesse décimée, repousse çà et là par rares générations. La mère elle-même, dès sa seconde fécondité, intercepte la vie au sortir de ses entrailles. Elle expose ou elle étouffe son enfant, afin de n'avoir pas à le nourrir pour une mort certaine à rapide échéance.

Le sauvage faible et chétif, continuellement éprouvé et frappé sur son chemin, traîne péniblement le poids

de sa misère, dans une perpétuelle convalescence, jusqu'à la porte de la vieillesse. Arrivé à cette limite, il dépose invariablement son fardeau. Sa tête blanchie est une sentence de mort portée contre lui, quel que soit encore, dans l'intention de la nature, le compte de ses années.

La force s'est retirée de lui, et avec la force la justification de son existence. Il est courbé, brisé, il ne peut plus aller chercher son plat et l'apporter au banquet commun. Il est un convive de trop. Il doit disparaître de la vie au soleil.

Aussi, à toutes les origines de l'humanité, à toutes les latitudes, le sauvage a tué, tue encore le vétéran de la peuplade, non par barbarie, mais par compassion, uniquement pour abréger l'agonie prolongée de la famine.

Le vieillard acceptait ce congé de la vie avec reconnaissance. Il provoquait le premier l'heure de l'immolation. Il bénissait cette quittance de sa dernière dette à la misère. Il mourait volontiers. La vie était alors si négative, si rapprochée du néant, qu'elle glissait d'elle-même dans la mort sans connaître la douleur de la transition.

Souvent le sacrificateur du vieillard mangeait après le sacrifice la chair de l'holocauste. Lorsque le patriarche de la tribu des Baltas a senti souffler sur sa tête le vent glacé des dernières années, il appelle ses enfants et il les invite à donner son corps en festin à leurs plus proches parents.

Il monte sur un arbre de la forêt. Ses enfants, respectueusement rangés en cercle à ses pieds, secouent l'arbre en chantant : Le temps est venu. Le fruit est mûr,

il faut le cueillir. Le vieillard descend ensuite de la branche et tend la gorge au couteau.

Les enfants et les enfants des enfants répandent le sel sur la chair encore frémissante de l'aïeul, et la servent dans un banquet sacré à toute la famille. Le repas funèbre des anciens n'a pas d'autre origine. Ils mangeaient en esprit pendant les funérailles le corps qu'ils avaient d'abord mangé en réalité.

Cette immolation du vieillard, par raison d'économie, était toujours entourée de rites pieux. Car la piété semble née du premier retour de la pensée sur elle-même dans l'état chasseur.

La religion pénètre déjà d'un rayon confus la nuit de la forêt. Religion d'épouvante prêchée par des catastrophes. La terreur a fait les premiers dieux, disait l'antiquité. C'est en effet dans les convulsions de la nature, dans les coups de tonnerre que l'homme a balbutié, pour la première fois, l'aveu d'une souveraine puissance. C'est près de l'abîme, près du cratère encore fumant des tremblements de terre, qu'il a fléchi le genou et roulé la pierre de l'autel.

Il adorait une divinité de colère, dont la mort était la première révélation, et il l'adorait par des œuvres de mort, par des sacrifices humains. Pour écarter de sa tête la main terrible du grand chasseur, le sauvage lui jetait la victime substituée d'un autre homme à dévorer.

Mais sa pensée religieuse ne durait pas plus que la menace du ciel qui l'avait éveillée; elle s'allumait et s'éteignait avec l'éclair de la tempête.

La force est la première âme brutale de la matière. Le chasseur lui doit sa sécurité, son repos, sa supériorité à la

lutte et à la course. Il voit donc dans la force la plus haute prérogative de son être. Il en étale le luxe avec orgueil. Il la mêle triomphalement à tous ses actes. Il lui donne dans sa vie toute la place que prendra plus tard la pensée.

L'amour n'est qu'une application de la force à la reproduction de l'espèce. Le sauvage dompte la femme avec la même cruauté que la bête de la forêt. Il la terrasse à coups de massue pour l'épouser ensuite; et cependant, lorsqu'il l'a traînée par les cheveux, évanouie et meurtrie, sur la couche nuptiale, passagère et commune, de la bruyère, il a senti battre sous sa main de fer ce cœur aimant, immense de la femme, qui parfumera un jour de sa tendresse toutes les générations.

Il s'éloigne troublé. Il a vaguement entrevu pour la première fois la pensée de la famille, pensée fugitive, née et morte d'un baiser dans un sanglot.

Il a déjà en lui toutes les facultés de son âme, prédictions innées de sa grandeur. Mais, semblables aux sybilles des cavernes, ces facultés prophétisent encore dans les ténèbres.

Il a vu autour de lui l'oiseau vêtu de rayons promener sa splendeur dans l'espace, et, à cette vue, roi dépouillé de la terre, il pressent vaguement que sa création n'est pas terminée au point de vue de la beauté.

A l'invitation de je ne sais quelle voix intérieure qui lui ordonne de bénéficier plus largement de la ligne et de la couleur, il surcharge sa tête d'aigrettes, et il trace sur sa chair de barbares hiéroglyphes. L'art est sorti tout entier de ce premier travestissement : art abréviatif écrit d'un mot sur l'épiderme.

La langue est aussi rudimentaire que la peinture du tatouage; elle est principalement composée de voyelles; les mots sont à peine des sons articulés.

Les sons, avec le temps, deviennent des monosyllabes, et peu à peu, à mesure qu'Adam vit davantage, qu'il sent davantage, et que son intelligence, éveillée par le choc de la sensation, réagit plus fortement sur la sensation, elle émet, en vertu de la symbolique universelle qui unit partout l'intonation et l'idée, de nouvelles modulations pour nommer de nouveaux objets. Elle crée la pantomime du son, la plus compréhensible à toutes les oreilles, elle invente l'onomatopée.

Ainsi vivait Adam au sortir du Paradis et au premier jour de l'humanité. Successeur immédiat de l'animal, qu'il continuait dans la progression des existences, il accomplissait comme lui sa destinée au hasard, par accident, dans la dépendance, pour ne pas dire dans la captivité de la nature.

Sa nourriture était la proie, sa société l'attroupement, son domicile un abri, son mariage l'accouplement, son art le tatouage, son culte un effroi, son langage un écho.

Il n'avait en toute chose qu'une puissance d'action à courte durée, dans la plus étroite restriction de l'étendue. Car il est écrit au livre de la vie que le progrès est un plus large avénement à l'espace et à la durée.

Prisonnier enchaîné aux mouvements de la gravitation, il se levait, il se couchait avec le soleil. Il obéissait, pour la reproduction comme pour la chasse, au commandement de la saison. Il recevait sur sa fibre le choc de toutes les révolutions de la planète, tour à tour livré sans défense à la pluie, à la neige, à la sécheresse, et

ballotté de la chaleur au froid, de la lumière à l'ombre, dans un équilibre perpétuellement oscillant d'existence. Il flottait dans le vaste sein de Cybèle, involontaire, endormi à la spontanéité, vivant de la vie et frémissant à chaque secousse de la rude déesse.

Il avait une heure réglée au calendrier du ciel pour aimer. Il aimait violemment, brusquement ; sa passion éclatait, expirait dans la possession. Cette heure évanouie, il passait à côté de la femme avec une profonde indifférence. Il l'oubliait, il l'a dédaignait. Elle allait traîner et déposer où elle pouvait le fardeau de vie qu'elle portait dans ses entrailles. Il n'avait pas encore cette sympathie brûlante du cœur pour le cœur, qui a confondu plus tard la flamme, à la flamme, dans un même foyer, et fondé la famille.

Comme le système nerveux est, dans cette période, moins approvisionné d'électricité, le sauvage vibre moins facilement à l'émotion. Ses sens obtus ne perçoivent, ne distinguent aucune nuance. Il demande donc aux sensations des vibrations plus fortes pour ébranler les cordes engourdies de son cerveau.

Il préfère les cris aux chants, les violences aux harmonies de couleurs, la rudesse à la délicatesse du toucher, l'âpreté à la suavité des odeurs, la boisson ou la nourriture fermentée à toute autre boisson, les mouvements excessifs et soudains aux mouvements mesurés ou cadencés. Sa danse est une frénésie. Il tourne, la main dans la main de la horde, comme un vertige vivant autour du supplice de l'ennemi, jusqu'à ce que la ronde dénouée et haletante tombe de fatigue et roule convulsivement sur l'herbe du sacrifice.

Après ces brusques caprices, ou plutôt ces soubresauts d'action, le sauvage reprend son insensibilité et son immobilité habituelles d'attitude, accroupi pendant des heures et des heures devant les débris épars et les os rongés de son dernier repas, le regard fixe, le cou tendu, sans parole, sans réflexion. Il sommeille, moitié assoupi, moitié éveillé, dans l'extase épaisse de la matière. La lueur vacillante de la vie répand sur sa figure un plus morne reflet de tristesse que la pâle aurore du pôle sur la vague glacée.

Il ne sort de cet état de torpeur que par bonds et par saccades, sous la détente instantanée de la sensation. La volonté traverse son être avec la vitesse de l'électricité; apparue et disparue dans un éclair. La parole soudaine comme la volonté éclate sur sa lèvre comme une exclamation. Mais le sauvage ne veut, n'agit que sur le moment présent. Il donnera le matin le hamac où il doit coucher le soir, mais le soir il ne l'échangera à aucun prix contre aucune autre jouissance. Il brûle au printemps le toit de feuilles qui l'abritait l'hiver. Il songe seulement au besoin le jour où la douleur, cette mémoire impérieuse de la nature, vient le surprendre.

Son intelligence, aube douteuse de la pensée encore noyée dans les ombres du matin, produit à peine et combine quelques rares idées. Elle nomme les objets, mais elle ne peut nommer leurs rapports. Le mot de temps et d'espace manque à la langue du sauvage. Il ignore toutes les notions directement créées par le travail de l'esprit sur ses propres réflexions. L'esprit, outil débile, peut à peine répercuter en une conception simple le contrecoup de la sensation.

Le sauvage conçoit laborieusement, paresseusement l'idée de nombre, de succession. A peine peut-il compter au début jusqu'à trois, puis cinq, puis dix, puis cent, et, arrivé à cette extrême frontière de l'arithmétique, il ne peut pousser sa connaissance au-delà. Il porte avec désespoir la main à la tête pour indiquer qu'après ce chiffre suprême, le nombre fatalement innombrable échappe à toute numération.

Ainsi, dans cette vie au rabais, le chasseur agit à peine, pense encore moins, et pourtant, malgré cette indigence d'activité, il dort plus longtemps d'un plus épais sommeil. L'être appauvri chez lui comme chez l'enfant a besoin de se replier plus souvent sur lui-même pour tremper ses forces dans le repos, et au réveil sa vie rayonne toujours à faible distance dans le temps et dans l'étendue. Il ne peut pas même vieillir comme nous l'avons vu, mourir à l'heure marquée au cadran de la Providence.

En un mot, brusquement jeté au milieu de tous les êtres dans le tourbillon de toutes les forces de la nature, sans mémoire qui le rattache au passé, sans prévision qui le transporte dans l'avenir; englouti tout entier dans le présent; enchaîné aux liens de fer de la fatalité; précipité dans la rotation du monde, il vit si peu, il se sent si peu vivre, qu'il affronte la mort avec ostentation, et défie le supplice jusque dans l'agonie.

J'insiste, et je pose ici comme une pierre sur cette première période du progrès. Nous devrons souvent nous rappeler ce point de départ, si humble et si lointain, pour comprendre toutes les formes heureuses et monstrueuses que l'esprit de perfectibilité a dû successivement enfanter et dévorer comme Saturne, pour retirer

l'homme de l'animalité et l'acheminer à l'intelligence.

En mesurant d'un coup d'œil en arrière la longueur du chemin, nous pourrons juger d'un cœur plus tranquille la première famille de l'humanité. Quant à moi, j'avoue qu'en la contemplant par la pensée à son début, j'ai eu un moment l'esprit écrasé, terrifié par la grandeur et la difficulté du problème.

Sortira-t-elle, peut-elle sortir de la servitude où elle est plongée? et comment? voyez :

Elle est cernée, murée de toutes parts dans sa sauvagerie, comme dans une prison. Des fleuves et des torrents débordés la tiennent enlacée dans les dédales de leurs réseaux. Les pluies du ciel dorment au fond des vallées en innombrables marais. Le sol partout détrempé, comme au lendemain du déluge, trompe continuellement le pied du passant.

La végétation intempérante de fécondité dans une terre ainsi abreuvée étale le luxe brutal de toutes ses fantaisies. De nouveaux arbres jaillissent du milieu des ruines des autres arbres renversés et amoncelés en poussière. Des lianes flottantes étreignent passionnément de leurs rameaux ces mondes de verdure et tressent, d'un bout à l'autre de la forêt, d'inextricables fourrés; les herbes flottent sur les herbes, les épines sur les épines.

Et cette hospitalité rigoureuse de la nature encore indisciplinée renferme mille ennemis cachés, mille dangers invisibles, des miasmes, des poisons, des serpents, des panthères, des crocodiles. En vérité, jamais l'homme ne pourra secouer ce douloureux servage. Il est sacrifié, il est perdu, il est condamné à une condition purement animale jusqu'à la consommation de l'espèce.

Tout à coup, du milieu des épaisses ténèbres de sa destinee, un météore inconnu court avec le vent, de cime en cime, sur la lisière de la forêt. L'horizon rougit. Les arbres éclatent avec de sinistres détonations. Les feuilles séchées, comme par un souffle d'été, roulent par tourbillons à travers l'atmosphère. Les oiseaux, chassés de leur couvée, jettent des cris de détresse. Les animaux fuient, subitement pris de hurlements, cette scène de malédiction. Les reptiles, arrachés des crevasses du rocher, se tordent sur l'herbe dans de convulsives angoisses.

L'homme seul, immobile et debout, regarde avec un muet étonnement l'ombre sanglante du nouvel hôte qui vient le visiter. Il ne sait pas encore s'il doit s'attrister ou se réjouir; mais il sent une douce chaleur pénétrer sa fibre comme la joie physique et la prescience d'une nouvelle destinée.

Il comprend cette révélation. Il s'écrie : Voilà le premier Rédempteur.

Le feu était trouvé. Le Dieu ancien était vaincu. Prométhée pouvait défier la douleur. Il avait dérobé au ciel le nouveau pouvoir, qui devait pétrir le métal, forger la lance, fouiller la forêt, purifier l'atmosphère, épouvanter le lion, compléter le soleil et niveler le climat. Il avait conquis dans la flamme une faculté de plus pour l'humanité. Il avait augmenté son être de toute la part que le feu prendra désormais à son existence.

Ainsi finit la première journée de l'humanité.

CHAPITRE VI.

L'homme avait conquis le fer; il l'avait assoupli sur l'enclume à son usage. Il avait ainsi ajouté à ses muscles un autre muscle inflexible où il faisait couler sa force pour plier la matière, la dompter, la tailler, la diviser, la transformer, la modeler, la tenir prosternée et soumise, comme la proie sous l'ongle du lion.

Lorsqu'il eut aiguisé le fer, il coupa le bâton, ce premier sceptre de souveraineté, et, armé de ce nouveau pouvoir, il régna sur la nature.

S'il n'avait pu trouver sous le soleil d'autre provision que la chasse, nourriture d'un jour, variable et immédiate, qui ne peut être réservée, ni capitalisée pour les jours suivants, il n'aurait jamais passé de la première à la seconde journée de la civilisation.

Mais, parmi les animaux qu'il tuait sur place pour les dévorer sur le moment, il remarqua certaines espèces inoffensives et résignées, par caractère, à la domesticité. Au lieu de les égorger comme auparavant, pêle-mêle, par hécatombes, pour abandonner ensuite une partie de leurs cadavres aux vautours, il les retint prisonnières

sous son bâton, proies ajournées, pour les consommer successivement, tête par tête, à l'heure du besoin.

Il recruta d'abord ces races purement alimentaires, expiatoires, qui devaient régénérer l'homme en donnant leur vie pour lui et le racheter, par leur sang, de sa pauvreté. Il enrôla d'abord sous sa domination, selon la nature du terrain, ici, la brebis sociable et sympathique, qui va toujours par bande, paissant humblement l'herbe étalée par immense tapis; là, au contraire, la chèvre aventurière et indépendante, qui broute isolément, de rocher en rocher, la feuille amère du buisson.

Il servit chaque jour à son repas leur lait écumant ou durci avec la chair cuite sur la braise, du chevreau et de l'agneau. Il sécha au soleil leur peau encore revêtue de sa toison, et il en fit un manteau pour son corps, un abri pour sa tête, un lit pour son sommeil, une sandale pour son pied, un sac pour sa provision, une outre pour sa soif, et, qui sait, peut-être encore, dès ce temps-là, une outre encore où la note emprisonnée et gémissante filtrait par modulations grossières à travers une ouverture, — musique primitive du pasteur? L'ouvrier de sa propre destinée tirait alors du cuir seulement tous les services qu'il devait demander plus tard à diverses matières. La vie, toujours communiste à son debut, exige, pour les civilisations enfantines comme pour les espèces inférieures, que le même organe desserve plusieurs fonctions.

Pour empêcher le mouton de rompre son pacte encore récent avec l'homme, et de retourner à son indépendance, le pasteur devait nécessairement le veiller nuit et jour et le tenir à toute minute parqué dans l'enceinte

de son regard. Il le suivait partout. Il le menait de l'herbe à la source, il le ramenait de la source à la prairie. Il ramassait le déserteur sur son chemin et le rejetait dans le troupeau. Cette incessante fonction absorbait une partie des heures du jour et du sommeil.

Mais l'odeur de la table en plein vent qui fumait chaque soir sur les tisons attira un nouvel hôte au pasteur. Cet hôte était un carnassier adouci et conciliant qui accourait du fond des bois pour recueillir sur l'herbe les miettes du repas. Il suivait de halte en halte, de bivouac en bivouac, convive assidu, les traces du troupeau.

L'homme accueillit avec amitié ce suppliant de la faim et lui offrit un échange de services. Il le dressa et il le commit en sous-ordre à la garde de sa propriété errante dans le pâturage. Le chien, éminemment éducable et imitateur, par tempérament, comprit et exécuta la consigne. Il courut continuellement autour du pâturage, et, dans le cercle mobile de sa course, il enferma le champ vivant du troupeau.

L'homme avait ainsi passé de l'état chasseur à l'état pastoral, et il avait enrichi son être de toute la somme de vie que l'animal, mourant pour lui, lui transmettait par une invincible loi de réversibilité. La propriété intermittente du chasseur dans la part de gibier revêt pour la première fois, dans le troupeau, le caractère de durée. Non-seulement le pasteur possède la propriété actuelle et nomade qu'il promène dans la vallée, mais encore il posséde à l'infini la propriété ultérieure qui naîtra de cette propriété. Il est propriétaire à distance, dans l'avenir, d'une richesse indissoluble inféodée pour jamais à la durée.

Ainsi, par cela seul que le troupeau se régénère, et qu'en se régénérant il est perpétuel, il attire et il retient l'homme à sa perpétuité. Il est le premier centre autour duquel la monade humaine, jusqu'alors disséminée ou associée par faibles groupes, vient se ranger et se classer. Il crée la tribu.

La tribu est la famille multipliée à l'image du troupeau, réduite comme lui à quelques têtes, composée d'êtres égaux, et renouvelée par voie de génération. Le jour où l'homme laissa les agneaux auprès de la brebis, il garda auprès de lui ses enfants. Il fonda la famille; c'est-à-dire l'émission à l'infini dans le temps de sa propre chair toujours survivante dans sa génération et la génération de sa génération. Il eut un traité perpétuel renouvelé de naissance en naissance avec l'avenir. Il crut à la continuité, sur cette terre du moins, de sa vie incarnée dans sa descendance. Il compta sur les années. Il connut les idées de prévoyance. Il recula devant lui la borne du temps. Il fit un pas de plus dans l'éternité.

Il comprit la puissance de la durée, de la perpétuité; et, comme le vieillard lui parut le plus évident symbole de cette idée, il le releva de l'autel où il l'immolait auparavant, au dieu de la faim, et il lui décerna la suprématie. Il couronna en lui cette accumulation de temps, ou plutôt cette supériorité d'âge que la civilisation antique appelait la sagesse. De même que le bélier chargé de jours avait la direction du troupeau, le patriarche chargé d'années avait le gouvernement de la tribu. La loi universelle du monde avait ainsi établi de la vie à la vie une mystérieuse consonnance.

L'herbe est plus rapidement épuisée que reproduite

sous la dent du bouc ou du mouton. Le pasteur, toujours debout, devait donc toujours marcher à la conquête du pâturage. Il agrandit ainsi sa patrie. Il entra plus avant dans l'espace. Il porta sur la vie ce second témoignage du progrès. Car le progrès, répétons-le sans cesse, est un avénement plus large à l'étendue.

Mais le troupeau n'avait à traîner d'une station à l'autre que sa toison. L'homme, au contraire, avait à traîner, dans cette incessante pérégrination, le nouveau mobilier de vie qu'il s'était créé : son armure, sa couche, sa provision de la journée. Il eût bientôt fléchi en route sous le poids du fardeau, s'il n'eût rencontré dans la nombreuse famille animale qui rôdait à son horizon un commissionnaire patient, docile, sobre robuste, infatigable, disposé à prêter l'épaule à son bagage. Ce commissionnaire était l'âne, premier serviteur biblique de l'humanité, que la loi impérieuse des harmonies préétablies semblait avoir créé pour voyager d'un pas lent, continu, à petites journées, comme le troupeau, en lui donnant simplement à brouter le chardon du sentier, et en répandant sur sa livrée la couleur de la poussière.

L'histoire, qui n'a pas de dérision pour le bienfait, doit effacer l'anathème d'ironie qui pèse encore sur ce précieux compagnon de route du patriarche. Elle doit lui restituer sa part de service et de mérite, dans la séculaire et laborieuse préparation de notre destinée. En entrant dans l'humanité pour prendre à sa charge le poids le plus lourd de notre travail, il a payé de sa servitude la rançon de notre première liberté. L'homme a pu voyager librement, grâce à son assistance. La procession errante du troupeau l'emmena ainsi par de secrets instincts de

prairie en prairie, de campement en campement, vers des terres plus fertiles, plus complaisantes à la civilisation, que la Providence avait aménagées d'avance de collines et de fontaines.

Obligé de pousser toujours devant lui la tribu bêlante du mouton, et de poursuivre la frontière toujours fugitive du pâturage, le pasteur devait nécessairement chercher le moyen d'orienter sa marche à travers la mer verdoyante du désert. Mais comment? L'herbe repoussait d'une saison à l'autre sous son talon, et le vent balayait, du soir au matin, sa trace sur le sentier. La route, pas plus qu'aucune autre chose humaine, n'avait de durée. Frayée la veille, elle disparaissait le lendemain. Le sol, mobile et encore insoumis, repoussait l'empreinte perpétuelle du pied de l'homme à sa surface.

Ne pouvant tracer une voie fixe, toujours reconnaissable, sur une terre inconstante, l'homme leva la tête et trouva une route écrite dans le ciel, de constellation en constellation. Il étudia pour la première fois ces multitudes éparses de lumières qui avaient brillé jusqu'alors confusément devant son regard. Il connut leurs révolutions, leurs vicissitudes. Il lia avec les astres, du fond de la vallée, une silencieuse intimité. Il apprit à leur attribuer une influence sur sa destinée.

Lorsqu'il eut frappé au seuil flamboyant de l'éther, il rapporta de cette première conférence avec l'infini une idée épurée de la religion. Il cessa de trembler sous la main du Dieu terrible qui lui parlait par la voix du tonnerre, pour bénir le pilote céleste qui lui traçait d'un doigt de feu un chemin dans la solitude.

Il ne l'adora plus dans sa colère, il l'adora dans sa ma-

gnificence. Il vit dans l'étoile paisible et bienveillante à son passage à travers la savane, une révélation visible et miséricordieuse de la Divinité. Cette providence moins cruelle lui parut exiger pour son culte moins de cruauté. Il ne jeta plus de cadavre humain en otage à un Dieu vengeur. Il immola l'animal à la place de l'homme sur la pierre de l'autel. Il racheta la dîme du sang avec le sang du troupeau. Il substitua dans le sacrifice le bouc à Isaac.

Serait-ce donc que la vie a été rigoureusement mesurée à notre planète, et que l'homme ne puisse l'augmenter en lui sans la diminuer autour de lui, conquérir une liberté sans créer autour de lui une servitude? A-t-il mission ici-bas de ramener tous les êtres à son existence, et de les engloutir dans son corps comme dans un panthéon? Je ne touche qu'en passant cette idée. Plus tard, j'y reviendrai. Je ne puis cependant m'empêcher de remarquer que l'antiquité tout entière a partagé cette croyance. Car partout je vois que le premier acte du culte est le sacrifice, et lorsque la Judée célébrait sa pâque en servant l'agneau à la table de la famille, elle célébrait véritablement le rachat de l'homme par le troupeau.

Le pasteur marchait donc, sous la conduite de l'étoile, à sa glorieuse prédestination; et, tout en marchant, il apprit à tirer de la laine filée et réunie fil à fil un tissu plus souple et plus léger. Il forma ainsi de la toison du troupeau, la première enveloppe du corps : la tunique; et la seconde enveloppe à distance : la tente, habitation nomade, inconnue à la durée, comme toute chose naissante, continuellement roulée et déroulée à chaque départ et à chaque halte dans le désert.

La femme trouva sous la tente sa première heure d'es-

pérance et de sécurité. Jusqu'alors elle n'avait été que la fiancée commune du plus fort, qui l'épousait, terrassée et meurtrie, dans les larmes et dans les gémissements. Mais, à dater de la tribu, elle devint la propriété exclusive d'un seul mari, qui la protégea par la même raison et avec la même sollicitude que le troupeau.

Du moment où l'homme comprit que la chèvre, que la brebis, attroupée autour de lui et réduite en domesticité, pouvait produire une jouissance, avoir une utilité, échangeable contre une autre jouissance, il transporta cette idée à la femme, il lui assigna une valeur. Il l'évalua selon sa jeunesse, sa beauté, sa race, sa naissance, à tel ou tel nombre de têtes dans le troupeau. Ainsi, la Grèce homérique appelait Alphésibée la jeune fille que le patriarche cédait, pour une paire de bœufs, à un mari. Partout, à cette deuxième heure de la civilisation, la vente a été la forme unique de mariage. Lorsque le pasteur ne pouvait pas payer sa fiancée en denrées, il la payait en service. Jacob acquit au prix de quatorze années de servitude les deux filles de Laban, et aujourd'hui même, le sauvage d'Amérique refait l'histoire de la Bible dans la nuit profonde de sa forêt.

La femme ainsi achetée, ou plutôt échangée pour une part de troupeau ou une somme de travail, passa de l'état de femelle abandonnée, de Vénus impersonnelle, vagabonde et banale, que l'homme assouvi se rejetait continuellement d'un bras à l'autre, dans le carrefour de la bruyère, à l'état de chose acquise, de propriété, en un mot, sous la sauvegarde de la loi explicite ou implicite, écrite dans la tradition ou dans la conscience qui protégeait les autres propriétés.

L'ancien mode de mariage, le rapt, devint, à partir de ce jour, le crime des crimes le plus durement flétri par le code moral de la tribu, et, pour le punir, la Grèce tout entière, arrachée de ses rivages, reflua sur l'Asie et versa, sur les tisons fumants de Troie, jusqu'à la dernière goutte du sang de Priam. Le choc de l'Iliade fut donc en réalité le choc de deux mondes d'idées, l'un qui naissait, l'autre qui allait mourir. L'Iliade est l'épopée de la femme vengée par des héros.

Et cependant, par cette loi de transition et de solidarité qui veut que Jacob tienne en naissant le talon d'Esaü, que la tradition projette son ombre sur le progrès, comme la mémoire du passé, prolongée dans le présent, la tribu mêlait encore un souvenir de violence, d'enlèvement, à la célébration du mariage. Le mari ne possédait sa fiancée, dans la Germanie, qu'après avoir lutté avec elle en présence de ses compagnons et, partout ailleurs, qu'après l'avoir enlevée de vive force et emportée dans sa maison. La fiancée ne devait pas même, dans le trajet, toucher du bout de sa sandale la pierre du seuil, pour montrer que, victime encore de la force, elle n'entrait pas librement à son nouveau foyer. La loi de Manou appelait ce rapt traditionnel, perpétué dans les usages, le mariage des géants.

La femme achetée, et ensuite épousée sous la forme symbolique d'un enlèvement, n'était, à proprement parler, qu'une esclave. Elle n'avait pas plus que la génisse, au jour de la vente, à donner ou à refuser son consentement au marché. Elle était une vie, une volupté de l'homme tout au plus, elle n'était pas une personne, une volonté. En entrant sous la tente, elle prenait docile-

ment place à côté des autres femmes, marchandises comme elle, de son mari. Elle était une tète de plus dans la masse du gynécée. Elle n'était pas l'épouse, elle en était tout au plus une infime partie. L'épouse était la collection entière du gynécée. Elle attendait en silence son tour d'affection, car l'affection encore incertaine et flottante de l'homme errait au hasard, capricieusement, au milieu des voluptés éparses de la polygamie. Toute association commence par une promiscuité, et à ce commencement Dieu refuse la durée. Il ne laisse tomber qu'un instant l'ombre de son éternité sur l'imperfection.

Mais la femme avait trouvé à côté du troupeau un travail. Ce travail devint son rachat. Elle avait prouvé à l'homme l'utilité de la faiblesse; elle avait conquis une occupation : elle filait la laine du troupeau.

Heureuse et à jamais bénie la date mystérieuse, maintenant oubliée de l'histoire, où la première fois une aïeule inconnue, Eve régénérée, suspendit à son côté sa quenouille chargée d'un flot d'argent. Elle eut ce jour-là sa fonction ; elle compta devant l'homme par un mérite. La poésie antique avait raison de mettre dans les mains des reines une quenouille. La quenouille était un sceptre aussi. Elle était pour la femme, sinon une royauté, du moins une dignité.

En filant en paix la blanche tunique, à l'abri du vent et du soleil, la femme rejeta loin d'elle pour toujours le travail abrutissant et difforme qui flétrissait sa jeunesse et contrariait l'épanouissement de sa beauté. Elle sentit couler à son front un premier rayon de splendeur. Elle fut belle, et sa beauté fut une nouvelle émancipation. Le

soir, lorsqu'elle avait fini sa tâche et rempli sa corbeille, elle ranimait l'étincelle sous la cendre et préparait le repas. Le mari venait de loin, poudreux, couvert de sueur, les pieds sanglants et déchirés par les épines. Elle était alors pour le maître la joie souriante du retour, après une journée de fatigue. Sa grâce était déjà l'obole divine qui devait acquitter un jour sa servitude.

Elle a revêtu la robe, et avec la robe, une nouvelle nature. Elle marche maintenant dans la transfiguration de sa pudeur. Elle a écarté de son corps la prostitution du regard. Elle a voilé du voile d'Isis ce sanctuaire de vie pour que l'idée sanctifiée de l'amour habitât seule désormais sous le pli flottant dans un religieux mystère. Elle a noué enfin autour de son flanc sacré le triple nœud de la ceinture qui la constitue irrévocablement prêtresse et gardienne de sa beauté.

Arrêtons-nous un instant pour contempler en esprit, du promontoire élevé de l'histoire, cette scène patriarcale des premiers temps de l'humanité.

Le soleil décoloré et dissous dans la vapeur est à moitié couché. Il fond en brume ardente sur les croupes bronzées des montagnes. La plaine immense et nue, déroulée à l'infini, comme une route sans terme, étale au regard ses capricieuses et innombrables ondulations. Çà et là seulement quelques bouquets de palmiers éclairés au sommet, et le tronc baigné dans l'ombre, soulèvent leurs palmes d'or au-dessus de la solitude.

Le patriarche le plus lourd d'années a écrit dans l'air, avec son bâton, la place du campement. La tribu a disposé ses tentes sur la ligne mystique que le vieillard a tracée. La colonne de poussière que les brebis laissaient

sur leurs pas, en revenant de l'abreuvoir, est retombée ou emportée par le vent en légères spirales, derrière l'horizon. Rachel, ou la fille idéale du pasteur, le front calme, rentre lentement au douar, chargée de l'étoffe ruisselante qu'elle vient de tremper au courant, tandis que plus loin derrière elle, au fond de la vallée, sous une voûte touffue et convulsive de lauriers et de lianes, le torrent bouillonnant et déchiré en filets aux anfractuosités du rocher, écume à la nuit et jette au désert son rauque sanglot.

Le troupeau est parqué. Le chien de garde fait la ronde autour du parc, pour en écarter l'hyène et le chacal. L'âne, déchargé pour la nuit, broute l'herbe du steppe, attaché auprès de son fardeau. La flamme du bivouac commence à dessiner sa vive clarté dans la lutte douteuse de l'ombre et de la lumière. La tribu, cette société naissante, continuellement en marche à la recherche d'une autre société, prend enfin son repos d'une nuit, préambule confus du repos de la cité. L'homme mange seul avec l'homme, car dans l'orgueil de sa force, j'allais dire de sa barbarie, il n'a pas encore admis la femme à la familiarité de son repas.

Mais la femme, assise en ce moment à l'entrée de la tente, au dernier adieu du soleil, au milieu de ses enfants couchés à ses pieds sur la peau de brebis; rêveuse en Dieu et attendrie de je ne sais quel pressentiment, regardait la première étoile levée dans le ciel, et laissait pendre à son doigt son fuseau. Elle avait entrevu par l'œil de la pythonisse intérieure, qui frémit éternellement dans sa nature, l'espérance d'un nouvel évangile de justice.

La nuit descendait ensuite sur le désert ; la voix de la rêverie se taisait. Le chien, sentinelle toujours murmurante à la porte de la tente, remplissait seul la vallée de ses aboiements. La tribu dormait, sous le manteau de Dieu, pleine de prophéties.

CHAPITRE VII.

L'homme, désormais libéré de l'implacable nécessité de dépenser jusqu'à la dernière minute de sa journée à la recherche de sa nourriture, transforma en somme d'idées la somme de loisirs que le troupeau lui faisait pour sa subsistance. Du sang et du lait qui ruisselaient gratuitement à ses repas, il tira, par une sublime transfiguration, une industrie, un art, une science, le fer, la navette, la quenouille, une langue, une religion, une plastique, une pensée. Il réfléchit. Il combina ses réflexions. Il passa de l'instinct à l'intelligence.

En interrogeant la nuit du regard, pendant ses longues haltes sur les plateaux de l'Asie, et en contemplant l'abîme de splendeur déployé sur son front, il sentit un idéal plus resplendissant du beau couler comme un reflet du ciel dans son esprit. Il retira l'art de l'étroite captivité où il l'avait renfermé sur sa personne, pour le reporter sur son vêtement, et de son vêtement sur l'idole. Il transféra le tatouage à son manteau, rayé, comme l'était son corps, par larges bandes, et il réserva pour le fétiche,

ce représentant de Dieu sous la tente, ses plus riches inventions de couleur.

L'art brisa sa première chrysalide pour participer davantage à l'espace. Il unit pour la première fois sur le bois ou sur l'argile l'idée de religion à l'idée de beauté. Le fétiche devint le dieu voyageur deux fois sacré de la tribu. Ainsi associé au culte, l'art en partagea les respects, et lorsque Rachel, en changeant de tribu, emporta dans sa fuite les idoles de son enfance, Laban poursuivit sa fille jusqu'à ce qu'il eût repris le pieux musée de son foyer.

Du moment que l'homme, par son continuel déplacement dans l'espace, et un accroissement correspondant de sensation, eut plus de choses et des choses plus variées à nommer, la parole monta du monosyllabe ou du radical aux associations de syllabes et aux ramifications de racines. Elle multiplia les consonnes et les combinaisons de voyelles. Elle parvint à traduire, en mots complexes et diversifiés, des sensations diverses et multiples aussi. Et à mesure que par le spectacle du troupeau toujours consommé et toujours reproduit, de la tribu sans cesse émigrante et sans cesse attirée vers un autre horizon, l'idée de succession, de progression, qui est l'idée même du temps, se formait et se précisait dans son esprit, l'homme inventa le mot qui nomme l'être dans le temps, le verbe, le mot des mots, le plus progressif, le plus vivant, parce qu'il nomme la plus haute fonction de la vie, la durée ; et pour fixer la parole dans la mémoire, qui retient d'autant plus facilement les souvenirs qu'ils sont dépendants et solidaires les uns des autres, la civilisation patriarcale ajouta le nombre à la parole, et passa de la grammaire à la prosodie.

L'homme créa ainsi la poésie, ou, autrement, la parole comptée, rhythmée, pour cointéresser les deux facultés du nombre et du son à garder plus longuement et plus fidèlement une impression écrite en double partie. Le poète primitif, l'Aède, écrivit en chantant les premières chroniques de l'humanité dans la mémoire de ses auditeurs. Il allait ainsi de bivouac en bivouac, semant, par courtes strophes, de rapides récits autour du brasier en plein air où fumait la chair des agneaux. Le vent du soir arrachait à sa lèvre les épopées d'une heure pour en disperser au loin les lambeaux. Elles flottèrent ainsi dans l'espace, vagabondes comme leur auditoire, jusqu'au jour où une nouvelle civilisation, réunissant les tribus dans la cité, un Homère réunit ces poésies dans une *Iliade*.

Vous voyez déjà quel immense parcours le progrès avait accompli à la fin de la seconde journée. La société n'est plus seulement cette conscription soudaine et accidentelle du chasseur, accourue pour la chasse et dispersée après la curée, elle est dès à présent une confédération permanente, héréditaire, d'hommes nés du même sang, étroitement alliés entre eux dans l'unité de l'ancêtre, et ralliés dans l'unité de campement.

Ce n'est plus la vertu purement physique de la force, c'est la supériorité intellectuelle de l'expérience qui confère au chef l'autorité. Le chef est l'aïeul. Il absorbe en lui la tribu. Seul il a un nom, ce premier signe de la personnalité, et ce nom est collectif au clan tout entier. Chacun vit en lui, car la vie est encore si incertaine, si précaire, qu'elle ne peut produire qu'une tête libre par tribu. Sous la main de ce pouvoir couronné d'années, unique et universel, tous les citoyens de la cité

nomade sont parfaitement égaux. Comme dans cette civilisation de première main les fonctions sont restreintes, les existences uniformes, un inflexible niveau pèse sur toutes les personnes et sur toutes les aptitudes. La société, ou, pour mieux dire, la famille patriarcale, est une communauté absolue, cimentée, entretenue par la marche commune et par le repas commun.

Et prenant la leçon partout où le fait me la donne, je remarque ici, en passant, que dans le douar, ou le village mobile, le pasteur est exactement semblable au pasteur, de même que dans la pierre la molécule est identique à la molécule. Il n'y a pas plus de différence de l'homme à l'homme, dans la société primitive, qu'il n'y a de différence, dans la société actuelle, de l'enfant à l'enfant. Lorsque la vie est faible, elle languit dans la monotonie. Lorsqu'elle monte en puissance, au contraire, elle rayonne en diversité. L'uniformité, ou la reproduction à l'infini d'un seul élément, est le signe infaillible d'une infériorité d'organisme.

Il y a sur les bords de la mer Caspienne une terre inexorablement nue, et partout conforme à elle-même, recouverte par la neige, une partie de l'année, et violemment balayée chaque hiver par l'ouragan du Metel. La tribu Scythe, continuellement ballottée d'un horizon à l'autre sur cette plaine invariable, dépouillée d'arbres, n'a jamais pu trouver nulle part, pour échapper au vagabondage du troupeau, le concours de la nature ; et, après quatre mille ans de pèlerinage à la recherche de l'impossible, elle a porté le communisme jusqu'au seuil de notre siècle, comme l'anathème du sol et le reflet du steppe dans l'humanité.

Pour n'avoir pu planter, ni semer, entrer en association, en collaboration constante avec une terre glacée et ravagée par des vents de terreur, le Scythe vit encore à l'état de communauté. Chacun est l'écho vivant de chacun. Enfin par respect pour l'égalité absolue d'existence, cette société, toujours en route, tire au sort le pouvoir. Ce n'est plus l'homme, c'est le hasard qui règne sur la tribu. Ce gouvernement de loterie est le symbole involontaire d'une vérité. La fatalité, en effet, est la souveraine puissance du communisme. Après une année de dictature, le chef retombe dans le chaos de la peuplade.

Et ce n'est pas tout. La brebis éparse dans la plaine était continuellement, pour la tribu voisine, une séduction de pillage. Le fort attaquait le faible ou le refoulait dans le désert. Chaque jour de rencontre était un choc de combat, peuplade contre peuplade. Choc terrible, où le vainqueur massacrait impitoyablement le vaincu. Il n'avait pu trouver encore une œuvre, par conséquent une utilité au prisonnier; et il le tuait afin de ne pas réduire la part déjà trop modique de la famille. Ainsi le sang de l'homme coulait intarissablement sur l'herbe avec le sang du troupeau. Abel tombait à chaque minute sous la massue de Caïn. La veine, toujours ouverte, laissait fuir la vie à torrents. L'humanité, resserrée dans un cercle de combat, perdait pied à pied son terrain. Le fort seul avait le droit de vivre, et la société, réduite en nombre, ne pouvait prendre son plein développement dans l'espace.

Mais la Providence était là qui veillait avec ses procédés secrets de perfectionnement. Lorsque l'homme a

consommé un progrès, elle ne lui permet pas de fermer le temps sur lui et de dormir sur ce progrès. Elle lui envoie la souffrance, sa messagère irritée, pour le réveiller et le chasser de son inertie. Elle secoue sur sa tête cette épée flamboyante pour le chasser indéfiniment d'un Eden dans un autre Eden.

L'état pasteur était donc un progrès d'attente qui supposait, qui appelait un autre progrès. Le troupeau avait apporté l'approvisionnement nécessaire à la pensée pour lui donner le temps de méditer une troisième civilisation. Cette civilisation était venue. La seconde journée de l'humanité était accomplie.

Mais, pour émigrer vers sa nouvelle destinée, il devait trouver une nouvelle nourriture, car la nature met des années à reproduire au chantier de la vie la quantité de chair dévorée en une semaine. Le troupeau ne pouvait être que le repas, pesé avec la plus stricte économie, d'un petit nombre de convives.

Si l'homme n'avait pu parvenir à élargir la table du banquet, il promènerait encore par faibles groupes les victimes prédestinées de sa faim à travers les herbes des prairies. Condamné à suivre pas à pas les traces d'une proie disciplinée, il serait un carnassier mitigé par l'intelligence.

Il chercha donc autour de lui une substance nutritive qu'il pût conserver et régénérer plus facilement que la chair du troupeau, et il trouva cette substance dans la graine incorruptible et indéfiniment reproductible de l'épi. Il passa du pâturage à l'agriculture. Il ouvrit le sol pour le semer.

Mais le sol était rude, il brisait à son tour le bras qui

voulait le briser. L'homme appela alors à son aide un nouveau serviteur doux et robuste, paisible et grave dans sa marche, qui portait une force inépuisable de traction accumulée dans les muscles nerveux de son cou et les formes massives de son épaule. Il lia le bœuf au bœuf et l'attela au soc pour retourner la glèbe au soleil. Il cessa de tuer le taureau comme un gibier d'une plus grande espèce. Il lui fit une place dans son cercle d'existence. Il en utilisait seulement la fibre, il en utilisa la force, et, en accroissant la vie en lui, il la conserva plus longtemps dans l'animal. Le bœuf racheta sa sentence de mort par la servitude. Il vécut. Son corps même fut sacré. La loi primitive punissait son meurtrier du dernier supplice.

Comptez, si vous le pouvez, de combien d'existences le bœuf enrichit l'homme par son long dévoûment. Pesez les gloires de ce courageux martyr, muet à la douleur, depuis la première jusqu'à cette dernière heure où il tombe sous le couteau. Car, dans sa destinée tragique, il ne doit connaître ni le repos du soir, ni le tombeau. Il était écrit qu'après avoir servi l'homme jusqu'au dernier souffle, il devait passer tout entier dans la chair de l'homme, jusqu'à la dernière molécule, et dites de quelle reconnaissance nous devons payer, si nous savons être justes, cet immolé sublime qui a porté, qui porte encore sur son joug l'humanité.

Le bœuf a labouré. La semence, envolée de la main de l'homme, a fructifié sur le sillon. L'épi a mûri. La famille du laboureur va recueillir le présent de l'été. Elle entre jusqu'à la ceinture dans cette mer d'ambre, frémissante au vent, qui murmure la joie d'une année.

Elle coupe la moisson, et quand la dernière gerbe est liée, elle reprend le chemin du foyer.

Les moissonneurs ont fauché le sillon. Ils repartent la faucille sur l'épaule. Mais le bœuf n'a pas achevé sa journée. Le soleil est encore brûlant, l'atmosphère vibrante flamboie au-dessus de la vallée. Il traîne lourdement la récolte à travers les sentiers. Les jeunes filles, couronnées d'épis, l'accompagnent en chantant. Elles suspendent joyeusement à ses cornes des guirlandes. Mais lui le front bas sous le joug, et meurtri sous les fleurs, il marche à travers les rochers, le flanc haletant et ruisselant de sueur. Son pied grince sur le roc du ravin, la courroie crie sous l'effort du front qui tire le fardeau. Il plie sous la fatigue.

La pointe de l'aiguillon fait passer dans sa chair vaincue la force nouvelle de la douleur. Son pied broie de nouveau le caillou. Son œil roule de grosses larmes, son naseau blanchi d'écume balaie, en soufflant, la poussière. Il porte ainsi son œuvre, dévoué et résigné, jusqu'à l'étable ; et le lendemain, lorsque la gerbe sera étendue sur l'aire, il foulera l'épi. Méditez ce mystère, et ne vous étonnez plus, après cela, si l'antiquité a consacré le bœuf et lui a ouvert l'entrée du sanctuaire. Elle sentait vaguement qu'il cachait dans sa force une partie de notre divinité.

Le jour où le bœuf entra dans l'humanité, le pâtre velu, couvert de peaux de bêtes, vendit son droit d'aînesse pour un plat de lentilles, et le patriarche aveugle, qui ne pouvait lire l'avenir, se trompant de bénédiction, bénit à son insu l'agriculteur, c'est-à-dire Jacob. La femme, complice du progrès, se réjouit dans son cœur

de la substitution du dernier au premier né de ses entrailles. Elle prophétisait que ce second fils qui tenait de la main le talon de l'aîné lui donnerait un jour une nouvelle dignité dans la famille, une nouvelle liberté.

La tribu laboura, sema, planta, récolta, et par une nécessité de nature transforma en propriété et marqua de son nom la terre qui devait porter tous ces travaux, car sans cette appropriation l'ouvrier d'une autre tribu serait venu semer où elle avait labouré et récolter où elle avait semé.

Le pasteur ne faisait, dans sa longue pérégrination, qu'effleurer le sol, de la plante de ses pieds, laissant toujours après lui la place libre à un autre propriétaire de passage. Mais en enfonçant la charrue en terre, la tribu agricole proclamait un droit collectif de propriété sur cet atelier au soleil, qui émettait infatigablement à l'air de nouvelles récoltes et préparait, dans l'ombre mystérieuse de sa glèbe, des siècles de nourriture à des siècles de générations.

La fixité du champ fixa l'homme à une seule résidence. De même qu'il avait emprunté le premier jour sa cabane au végétal dont il vivait, que le second jour il avait tiré sa tente du troupeau; de même, le troisième jour, il ramassa sur le sol, chargé de le nourrir, les fragments épars de sa nouvelle demeure. Il replia la muraille étroite, mobile, de la tente déchirée au vent, pénétrée par la pluie; il étagea la pierre assise sur assise et il bâtit la muraille permanente de la maison. Il recula autour de lui et il élargit ce second corps à distance, à la mesure de sa nouvelle destinée.

Il l'orienta au soleil sur le penchant de la colline, à

la lisière du sillon, près du murmure de l'eau courante ou la margelle de la fontaine. Il la distribua en diverses servitudes à l'imitation de la vie, qui varie toujours ses organes à chacun de ses progrès. Enfin, pour conserver la moisson, il creusa devant sa porte le grenier souterrain du silo.

Mais la civilisation, toujours de plus en plus complexe, consiste à multiplier les conquêtes de l'homme sur la nature et à les associer dans une plus puissante unité; à passer de l'Eden à la chasse, non pour abandonner le fruit de l'arbre, mais pour cumuler la proie et la cueillette; à passer du gibier au troupeau, non pour renoncer à la chasse, mais pour combiner la boucherie et la curée; à passer de la dépaissance au labour, non pour congédier le troupeau, mais pour concentrer toutes ces formes partielles et successives de propriété, dans une nouvelle et dernière propriété. Il rangea méthodiquement, symétriquement ses civilisations antérieures autour de sa maison.

Il ne laissa tomber en route aucune partie de son viatique. Il mit ici, près de lui, selon l'ordre du progrès, l'étable, plus loin le verger. Il étendit l'hospitalité de son toit à l'âne, au bœuf et au mouton. Il planta l'Eden à sa porte, et l'Eden lui versa encore de la corbeille flottante de ses rameaux, la grappe, la datte, la figue et l'olive. Il s'entoura de toutes ses œuvres et de toutes ses richesses, comme si elles étaient partie intégrante de sa personne, sa personne même prolongée au dehors. Il sema, à la lisière du verger, le chanvre et le lin, plantes sociales, comme le blé et l'orge, qui portaient d'avance à l'homme, par cette mystérieuse analogie, une prophétie d'utilité.

Il enrichit son vestiaire, et il passa, pour son habit comme pour son logement, d'un règne à l'autre de la nature, ou, pour mieux dire, il cumula les deux règnes dans son vêtement.

Il appela du fond de l'espace une nouvelle provision vivante autour de son centre d'attraction. Il invita la colombe à venir partager la dernière miette de la moisson, et avec un grain de blé il retint à sa porte le coq, horloge matinale, la tête couverte du disque ardent du soleil et le corps inondé de la teinte cuivrée de l'aurore, qui sonne chaque jour son réveil avant la retraite de la dernière étoile.

Il transporta au pied de son mur et il exposa au midi la ruche laborieuse et sonore, qui distillait pour la fête de sa table le parfum de la fleur, trempé dans les larmes de la rosée. Il enveloppa sa maison plus vivante, de bruits de vie, de battements d'ailes, de chants et de bourdonnements. L'atmosphère, auparavant stagnante, palpita autour de lui, embaumée d'une nouvelle poésie ; et l'abeille étincelante, qui nageait de fleur en fleur dans un rayon, chargée d'une poussière d'étamine, alluma dans son esprit le premier soupçon de la cité.

Après avoir ainsi animé jusqu'au souffle de l'air, il creusa le sol, il en prit l'argile, la pétrit, la moula entre ses doigts, et il en fit le vase de l'agriculteur, tiré du sein de la terre, pour remplacer l'outre, cette urne difforme du pasteur, tirée des flancs du troupeau. Il posa auprès de son foyer cette fontaine vide encore, mais prophétique, qui attendait une source nouvelle pour la verser à la lèvre du convive. Et ensuite il foula la grappe sous son talon, et il en recueillit le flot de pourpre dans l'argile.

Une nouvelle sève de vie coula dans la veine de l'homme, et l'homme connut le sourire.

Et un jour, après la langueur de l'été, à l'approche de l'hiver, de jeunes danseurs, faunes de la veille, qui avaient à peine dépouillé la peau de bouc, et des ménades inspirées, pleines d'un dieu nouveau, la tête renversée et les cheveux épars, accompagnaient en chantant, en secouant le thyrse, l'âne vendangeur qui portait, au milieu du bruit et du délire, la joie de l'humanité, son expansion, sa poésie, sa flamme d'enthousiasme. Laissez passer sous sa couronne de pampre le messie souriant de l'humanité. Il est vraiment le dieu vainqueur. Il va conquérir le monde à son bienfait.

L'hiver, maintenant, peut venir et répandre sur la terre son ombre de tristesse, l'homme a gardé dans sa coupe une goutte de chaleur du soleil absent. Un feu invisible passera de lèvre en lèvre dans le festin, unissant tous les cœurs dans une chaîne d'électricité. La vigne aimante, qui vit toujours attachée à la branche, qui donne son fruit en commun par grappe, comme le blé par épi, et qui, pour exhaler son âme dans le vent, a besoin de réunir sur le cep, la gerbe entière de ses parfums, accrut et multiplia dans l'homme la puissance de sympathie. Elle provoqua l'amitié: elle éveilla l'amour; elle épancha dans la chair engourdie de l'homme une perpétuelle irradiation de printemps, et l'homme exalté dans sa fibre connut un idéal de plus à sa compagne.

Le vin le prépara à la poésie. La lyre est fille de la vigne, autant pour le moins que du laurier. Et chaque soir le convive laissa tomber au bruit de l'hymne sa tête pleine de rêves de sang sur une épaule aimée, et il com-

prit la tendresse inconnue du désir. Je sais maintenant pourquoi la barbarie du Nord marchait infatigablement vers la contrée où la vigne expansive étend d'un arbre à l'autre sa guirlande.

Elle allait chercher au Midi, poussée par un instinct sublime, la goutte sacrée qui trempe le cœur à la civilisation. Va donc de peuple en peuple, ô coupe sacrée qui portes dans tes flancs un âme de plus à l'humanité ! Incline partout sur ton passage la pensée des races à l'affection. Et qui sait ? Peut-être un jour, après trente siècles, les fils de tes premiers convives, saintement penchés sur le sanctuaire et recueillis devant Dieu, te lèveront dans leurs mains pour boire à la fraternité.

CHAPITRE VIII.

Lorsque le temps eut fait ces choses, la religion monta plus haut vers Dieu, chargée d'un parfum de moisson. Le civilisé de la troisième civilisation avait labouré la terre et semé le froment. Il avait fait sa journée. Il se retirait du travail, et, sur la trace encore fraîche de ses pas, un autre travailleur invisible venait continuer l'œuvre et tirer lentement la semence de la nuit du sillon, pour la ressusciter au soleil sous une couronne d'aigrettes. L'homme connut alors une puissance amie dans la nature. Il communia avec elle par la solidarité d'une mystérieuse collaboration.

Il n'eut plus seulement la religion de l'épouvante, il eut la religion de la confiance. Il abandonna à la terre ses économies, dans l'espérance de les recevoir multipliées des mains d'un céleste ouvrier, et pour lui payer sa part de travail, il lui présenta cette fois-ci non plus seulement les membres de l'holocauste, mais encore les prémices de la moisson. A l'heure du sacrifice, la canéphore, le front haut et la ceinture flottante, portait dans sa corbeille la fleur de farine, pendant que derrière ses

pas, balayés par les longs plis de sa draperie, le sacrificateur traînait, comme une tradition, la victime couronnée de bandelettes.

L'idée jusqu'alors passagère et inconstante de Dieu, dans l'âme du chasseur ou du patriarche, apportée, emportée avec un vent d'orage ou un rayon d'étoile, acquit une certaine périodicité, une certaine régularité. Du jour des semailles au jour de la récolte, l'homme apprit à compter sur l'économe divin, qui épanchait au germe ou à l'épi sa pluie et son soleil. Il avait trop besoin de la présence de Dieu sur son champ pour n'avoir pas ce Dieu présent devant lui, une partie de l'année. Il fit de l'automne et de l'été les deux grandes fêtes de la nature. Il déclara le blé sacré. Il le mit sous la protection du Dieu de bonté. Le blé fut le premier dogme qu'Osiris révéla à l'Egypte.

Le sublime initié du progrès croyait pour la première fois au concours de la Providence depuis sa sortie de l'Eden. Et pour solliciter ce concours, il créa la prière. Il parla du fond de son infirmité au père compatissant qu'il entrevoyait vaguement de la pensée. Il monta en rêve l'échelle de Jacob. Il contempla la figure de l'Eternel. L'image ne tombera plus de son regard. Il la réalisera sans doute longtemps encore en symboles grossiers. Mais à dater de l'ascension de son âme au ciel, il est vraiment religieux; il a établi de la terre à Dieu la correspondance sacrée de la prière.

Il a désormais un témoin de sa vie, un assistant de son travail, qui possède les jours et les forces, et qui, posant son doigt sur les germes de la terre, leur communique à volonté la sève ou la sécheresse. Et, faisant un retour sur lui-même, il commence à pressentir que Dieu a sur

l'homme la même puissance que sur l'épi ; qu'il reprend et qu'il restitue l'être, et que s'il retire du sillon le blé multiplié en vie, il pourra aussi retirer du tombeau l'homme multiplié en durée. Il entrevoit déjà un rayon confus d'immortalité.

La vie sanctifiée par cette pensée répandit autour d'elle sa sanctification. L'homme connut le prix du sang de l'homme. Auparavant, dans les fréquentes rencontres de la période chasseresse ou de la période pastorale, le vainqueur exterminait toujours le vaincu. Mais du moment que l'éternel Adam, éternellement acheminé par Dieu à une terre promise, eut trouvé un champ illimité d'occupation dans l'agriculture, il respecta la vie du prisonnier, pour transformer cette force musculaire en production. Le vaincu racheta sa mort avec la somme de vie qu'il apporta au vainqueur. Il échappa au massacre par la servitude.

Il fut esclave. Et respectons le jour où ce condamné à mort, amnistié par la charrue, passa, le pied ferré et le front courbé, le seuil de la maison. Il reprit ce jour-là, des épaules de la femme, la plus lourde part du fardeau. La femme, délivrée de toute cette part, n'eut plus sous le toit que la poésie du travail. Elle entra en possession de son âme et de sa beauté. Elle eut le temps de l'art et de la parure. Elle monta en grâce et en dignité. Elle inspira, par plus de charme, plus d'amour. Le mari l'achète encore; mais le lendemain des noces il croit devoir lui payer la dette du bonheur. Il dépose au chevet de son lit la morgengabe, la dot du matin. Cette redevance du cœur aura sur la destinée de la femme la même influence que le pécule sur l'émancipation de l'esclave.

La dot du matin est une initiation de la femme à la propriété, et par la propriété, ce moi à distance au moi intérieur de la personnalité. Elle est la première mise de fonds de sa rédemption. La mère de famille est encore, sans doute, moralement frappée de déchéance. Elle n'a ni volonté ni parole dans la maison. Elle est la servante, souvent rebutée, de son mari et de l'enfant même sorti de ses entrailles. La femme doit toujours être tenue à obéissance, disait l'antiquité. Elle est sous la main de son père pendant l'enfance, sous la main de son mari pendant sa jeunesse, et, pendant sa vieillesse, de son enfant. Elle ne doit jamais marcher seule dans son chemin.

Son mari la chasse de son affection, la rappelle, la délaisse ou la répudie à son heure, selon son caprice. Elle doit porter en silence et avec résignation toutes les vicissitudes et toutes les injustices de sa destinée. Elle est encore à moitié en dehors de l'humanité. Elle est une brute gracieuse à un degré seulement au-dessus du troupeau. Elle est une chair aussi, destinée, il est vrai, à satisfaire la faim plus idéale de la volupté.

La femme chaste entre toutes les femmes, l'héroïne de l'Odyssée, n'échappe pas à l'injure de cette dégradation. Lorsqu'elle tente modestement un conseil dans le palais d'Ulysse qu'elle remplit de sa vertu : Retourne à ton fuseau, lui répond durement son fils. L'homme seul a la parole ; la femme appartient au silence.

Et au moment même où Pénélope, penchée nuit et jour sur sa trame, pratiquait dans les larmes ce génie de la fidélité, qui a fait de son nom l'idéal de la constance, le roi des rois donne à Ulysse ce conseil : Rentre mystérieusement dans ta patrie ; ne confie pas à ta femme

ton secret, car la lèvre de la femme est plus trompeuse que la vague d'Erythrée.

La femme est, en effet, depuis le premier jour de la légende, la tentation de l'homme, sa mauvaise pensée, l'iniquité vivante de la création, destituée à tout jamais de toute vertu. Manou lui a donné en partage, disait l'Orient, l'amour de son lit, de son siége et de sa parure, la perversité, la fourberie et la mobilité.

Mais dès que l'homme eut posé la pierre sur la pierre et déployé autour de son corps une armure extérieure, pour repousser le choc du vent et la pluie du ciel; qu'il eut accumulé entre quatre murs, comme une nouvelle extension de son être, la masse acquise de ses richesses, de ses découvertes, de ses industries, il éleva, en même temps que sa propre vie, la vie de sa compagne. Debout ou couché, auparavant, avec le jour, il faisait, en quelque sorte, de son existence la pantomime involontaire du soleil. Il en suivait le mouvement, comme l'aiguille suit le mouvement de l'horloge. La première ombre de la nuit lui fermait impérieusement la paupière, mais en pressant l'olive sous son doigt, il découvrit le secret de la lumière. Le soleil peut maintenant descendre sous l'horizon, emportant avec lui dans le nuage l'activité de toutes les races animées; l'homme a retenu sur une goutte d'huile un rayon fugitif du couchant, pour le suspendre dans l'argile à sa muraille.

Autrefois encore, lorsque le vent glacé venait à souffler, il cherchait en vain sur la cendre du bivouac un reste de tiédeur, et roulé dans son manteau, il luttait en silence contre l'atmosphère. Mais un jour, il a trouvé le moyen de fixer l'étincelle errante à son foyer, et dé-

sormais assis après l'heure du crépuscule et du repas, à la clarté de la lampe et au frémissement de la flamme, il prolonge la journée éteinte en veillée. Il commence à comprendre la volupté morale et la douceur cachée de l'intimité.

La chaleur et la lumière pénètrent, resplendissent, au fond de son cœur, en tendresse et en sympathie. Il vit plus longtemps, plus complaisamment à côté de cette âme de grâce qui lui parle du sourire. Il sent à son amour que sa fiancée est quelque chose de plus qu'une esclave de volupté. Il aime à entendre cette voix musicale qui éveille d'autres voix inconnues dans sa pensée. Et par moment, à la lueur inquiète de l'humble étoile qui vacille à son foyer, au moindre souffle du dehors, il croit voir briller sur ce front encore marqué par la servitude l'auréole d'une nouvelle beauté.

Il la conduit voilée dans sa maison pour enseigner aux passants, sur son chemin, que, chose perpétuellement possedée, la femme ne possède pas même la séduction divine de son regard, et que sous le pli du lin il cache une félicité discrète réservée à un seul maître, entre tous les vivants. Mais le voile est déjà le signe d'un progrès. Il prouve dans la femme un attrait. Or, l'attrait était le premier prix de son rachat. La femme prend donc, avec une espérance de plus, possession de sa nouvelle destinée. Elle foule l'âtre d'un pied plus léger. Elle verse le lait fumant du troupeau dans la mouture de la moisson. Elle pétrit sous son doigt la pâte religieuse qui contient en essence deux civilisations. Elle étend sur la brique et cuit sur la cendre la pâque sans levain.

Le mari la prend ensuite par la main et la présente

aux dieux de son foyer. Il l'associe aux rites intimes, personnels de sa religion. Il rompt avec elle le pain sacré de la charistie. Il communie à deux par le blé sauveur qui nourrit l'humanité. Il lui passe la coupe de vin encore humide du baiser de sa lèvre, et la femme, les yeux baissés, le cœur ému, bénit intérieurement le pain rédempteur qui l'a relevée, en partie, de la servitude.

Ainsi finit la troisième journée de la civilisation.

L'agriculture avait affranchi l'intelligence de l'homme en lui permettant de traduire en idees ses economies de temps sur sa subsistance. Mais le blé battu sur l'aire était encore un repas incertain, soumis à de nombreuses vicissitudes. La culture n'avait à son service que des instruments frustes et grossiers, qui demandaient pour chaque production plus de journées et plus de sueurs. Ouvrier diffus, l'homme était forcément un communisme vivant de tous les travaux. Il devait à la fois semer le champ, bâtir la maison, forger le fer, façonner le bois, tourner l'argile, tisser l'étoffe. Le temps lui échappait sans cesse, devoré en main-d'œuvre de toute nature. Sa vie répandue de tant de côtés ne pouvait donner qu'une heure sévèrement mesurée au sillon. Avec plus d'efforts il recueillait moins d'épis.

La récolte venait souvent à manquer. Un souffle d'orage emportait en une heure le pain de l'année. Chaque tribu campait desordonnee dans son campement, là où l'agriculture l'avait surprise. Elle cultivait, repliee sur elle-même, son modique horizon. Elle ignorait la route qui porte le pas de l'homme de contrée en contrée. Elle n'avait avec la tribu voisine aucune relation. Elle ne pouvait lier aucun échange au dehors, combler la disette

d'un produit avec la surabondance d'un autre produit. La famine visitait donc encore régulièrement l'agriculteur au milieu de sa nouvelle richesse. Le dernier mois n'avait pas toujours son morceau de pain pour la table de la famille. Cette abstinence absolue de plusieurs semaines consécutives aurait tué l'homme, si la prévoyance antique ne l'avait répartie partiellement de distance en distance, sur toute l'année. De là l'institution du jeûne, qui n'était autre chose, dans ce perpétuel déficit de nourriture, que l'épargne mise, pour plus de garantie, sous la protection de la Divinité.

Dieu comprit la misère de l'homme, et il leva de nouveau sur lui l'épée flamboyante de l'Eden.

Et aussitôt du septentrion et du midi, du levant et du couchant, un nuage épais de poussière monta dans l'air, comme poussé par un vent de fureur. Une ombre de mort enveloppa la tribu de tous les côtés. La moisson souriante étalait ses flots d'or au soleil. Le moissonneur, réjoui de la promesse de la terre, aiguisait déjà sa faucille. L'ombre sinistre du nuage marchait toujours vers la tribu. Tout à coup un cri sauvage partit du fond du tourbillon qui portait un mystère. L'écho de la montagne frémit. L'homme du champ, inquiet et couché, l'oreille appliquée sur son sillon, crut entendre vibrer sourdement dans la racine de l'herbe un bruit de pas.

Un instant après, le fer étincelait et la flamme jaillissait en spirale ardente du toit des maisons. La tribu envahie apprenait sa défaite en même temps que l'invasion, par la lueur de l'incendie. L'aïeul était égorgé sur la pierre même du seuil qu'il avait posée, au jour de sa force, sous le pied de trois générations; l'enfant arraché du berceau

était écrasé sur la muraille ; la mère passait sur le cadavre, traînée par les cheveux, tandis qu'à son côté, le mari partait, les mains enchaînées derrière le dos, pour la captivité.

Lorsque la tribu victorieuse avait balayé la civilisation agricole éparse dans la plaine, elle coupait la moisson qu'elle n'avait pas semée, vidait le silo qu'elle n'avait pas rempli, et poussant devant elle un double troupeau d'hommes et de bœufs, elle reprenait, chargée de butin le chemin du pillage.

Et lorsqu'elle avait disparu derrière la colline, il ne restait plus, sur ses traces, de cette terre défrichée, bâtie, humanisée, ou, si vous aimez mieux, incorporée par le travail à l'humanité, que la paille incendiée de la moisson envolée au vent, et, çà et là, un pan de mur encore debout, noirci par la fumée. Le champ abandonné retournait au désert. La ronce reprenait la place de l'homme sur le sillon. La colombe éperdue regagnait la solitude. Et la nuit le chien, hurlant sur les décombres, appelait son maître à travers les ténèbres. Que servait à l'homme d'avoir vaincu la nature, s'il trouvait à côté de lui, dans l'homme lui-même, un ennemi plus implacable que cette nature ? Cette question douloureuse troubla dès le premier jour l'intelligence de l'humanité. Job poussa vers le ciel son cri de douleur.

Comme vous le voyez, la culture ou la jouissance de son propre travail suscita la guerre ou la jouissance du travail d'autrui. La terre ensemencée par une tribu appela la convoitise des autres tribus. Une armée de pillards erra continuellement autour de la moisson. Mais la guerre appelle la guerre. La civilisation agricole devint à son

tour guerrière pour repousser la déprédation perpétuelle qui rôdait autour de sa charrue. Elle enrôla à son service un nouveau compagnon de combat, cœur généreux oublié dans les rangs de l'animalité. Le cheval vint prendre sa part de gloire à côté de l'homme dans le même danger. Sa forme élégante et harmonieusement équilibrée porte en elle la force unie à la vitesse. Sa tête fière, ambitieuse, regarde de haut l'espace. Sa peau irritable et souplo, luisante commo une armure, frémit à la moindre vibration. Sa crinière flotte sur son front, aigrette vivante, soulevée au souffle de la mêlée. Sa narine respire la lutte par un hennissement aigu qui semble répéter le cri du clairon. Son pied, plus rapide que le simoun, dévore la distance avec le bruit précipité du javelot qui tombe à coups pressés sur la cuirasse. Né pour la vie d'expédition, il prend au contact du camp l'âme du guerrier, il en a tout à la fois la fougue et la prudence. Son oreille mobile, toujours dressée au vent, flaire dans l'air l'approche cachée de l'ennemi.

Il épouse la querelle de l'homme avec la même passion que s'il avait un intérêt secret engagé dans l'humanité. Il aime son maître de cette affection profonde contractée dans la communauté de péril. Il est docile et dévoué, noblement, par sympathie. Il élève jusqu'à lui sa pensée indécise, enfouie dans la nuit de l'instinct. Il cherche à le comprendre. Il le comprend. Il dépasse, instruit par lui, l'humilité intellectuelle de sa nature. Il meurt enfin pour lui avec un sublime enthousiasme. Lancé à travers le champ de bataille, de toute l'exaltation de son intrépidité passée dans ses muscles, il refoule de son poitrail le choc des épées. Et lorsqu'il tombe blessé, à côté du cava-

lier blessé le premier, il oublie le sang qui coule à torrent de ses entrailles, il lève la tête pour regarder une dernière fois à côté de lui ce corps ami trahi par la destinée, et s'il a compris que la mort, cette idée compréhensible à tous les animaux, a déjà frappé son chef de gloire d'immobilité, il laisse retomber sa tête sur l'herbe humide de la rosée du combat, roule une larme dans son œil éteint, et meurt à son tour en silence.

Par l'acquisition du cheval l'homme était complet. Le centaure parut. L'étincelle de guerre jaillit partout de son sabot. L'époque héroïque commença. La terre ne fut plus d'une colline à l'autre qu'une mêlée.

Pour résister à cette menace incessante de destruction qui planait sur le sol, les races agricoles font alliance par raison de parenté. Elles groupent leurs demeures à côté les unes des autres et les entourent de remparts. Elles choisissent le lieu le plus inaccessible pour élever le camp retranché de la cité. Elles asseoient sur le rocher la citadelle primitive de l'acropole.

De même que la famille associée avait formé la tribu, la tribu associée forma la cité.

La cité est la fédération de diverses tribus d'abord volontairement unies pour leur défense, et ensuite, avec le temps, violemment assimilées par la conquête, qui ont gardé chacune, dans le campement commun derrière la muraille de fortification, son droit, son dieu, son nom, son idiome. Ainsi transplantées et juxtaposées sur le même espace, elles agissent, elles réagissent les unes sur les autres, et de la fermentation, de la combinaison de leurs différentes mœurs et de leurs différentes aptitudes, elles produisent la civilisation plus vitale et plus compli-

quée de la cité. Les unes étaient braves, actives, les autres réfléchies, industrieuses. Elles croisaient leurs forces et leurs qualités. L'être supérieur en fonctions est toujours composé de divers éléments. Il embrasse dans sa constitution plus de richesses.

La guerre est donc, à cette heure encore sauvage, une provocation par la violence au progrès. Elle est la force d'agrégation des tribus; elle les jette effarées les unes dans les bras des autres sur la colline. Elle rapproche leurs idées et leurs besoins. Elle multiplie par leur rapprochement les échanges et les industries. Elle introduit chez l'homme la division du travail. Celui-ci pouvait exclusivement pétrir le métal, parce qu'il avait à sa porte un autre ouvrier qui modelait pour lui l'argile, et que l'un et l'autre pouvaient facilement échanger de la main à la main leurs produits; celui-là porta avec confiance à la ville les fruits de son champ et de sa vigne, parce qu'il était certain de trouver un peuple d'acheteurs rassemblé d'avance pour ses denrées.

Chaque famille n'est plus une encyclopédie barbare, en action, de toutes les industries; obligée de bâtir, d'équarrir le bois, de battre l'enclume, de tisser, de tresser, de semer, de moissonner, d'exécuter, en un mot, à quelques mains seulement, tous les travaux; chacun peut choisir son métier, le perfectionner à la pratique par l'expérience, et transmettre sa découverte à son voisin, qui la perfectionne à son tour, et repasse à un nouveau venu le progrès. La cité devient l'école mutuelle de toutes les inventions. L'intelligence rayonne, multipliée au contact de la communauté, comme la chaleur au contact du troupeau.

La terre porte désormais le signe de l'homme et reconnaît en lui l'interprète divin chargé de compléter la création. Cybèle, jusqu'alors errante au milieu des lions, sous les ombres confuses de la vallée, congédie son attelage féroce, secoue de ses pieds la poussière de la barbarie, remonte la colline, et là, assise dans sa nouvelle majesté, la main posée sur son flanc, le front couronné de créneaux, elle regarde fièrement l'avenir.

La quatrième journée de la civilisation allait commencer.

CHAPITRE IX.

La cité, cette nouvelle figure en relief de l'humanité grandie, traduisait cet accroissement d'existence par sa complexité d'organisation. Elle était bâtie sur un promontoire abrupte au-dessus de la vallée; fermée d'un fossé et d'une enceinte quadrangulaire de murs cyclopéens, en blocs bruts, sans ciment. La maison, carrée et couverte d'une plate-forme, montait en gradins sur les rampes de la colline. La rue étroite et confuse circulait de porte en porte à travers un impénétrable dédale.

Une dernière esplanade couronnait cette pyramide de maisons échelonnées en terrasses les unes derrière les autres comme autant de forteresses. C'était l'acropole. L'acropole était entourée d'une nouvelle enceinte de créneaux, car elle portait dans ses flancs la vie suprême de la cité. Là, en effet, était la place publique où la communauté venait, selon l'heure, délibérer, juger, vendre, acheter, célébrer ses jeux, exercer ses soldats, parquer ses troupeaux. La place publique était la formule nue et vide de l'idée d'association encore à son début; la promiscuité du sol, destinée à plusieurs usages et en-

tourée d'un banc de pierre, prétoire en plein vent des princes de la cité.

Au milieu de la place, le premier témoin du temps, le gnomon, debout sur un socle de granit, écrivait silencieusement à ses pieds la marche insensible du soleil. Ce cadran, communiste à l'image de la société, donnait une heure collective à la multitude. Heure indécise, précaire, marquée d'une ombre sur le sable, effacée par un nuage, évanouie avec la dernière lueur du couchant. La veillée n'avait alors d'autre mesure du temps que l'huile de la lampe, et plusieurs fois le festin, trompé par la durée, vit inopinément la pâleur de l'aube flotter sur le front des convives.

Derrière le gnomon, à la crête de la colline, le temple, évasé en forme de contrefort, reposait lourdement sur son soubassement. Il était carré comme la cité et comme la maison, fortifié aussi, et surmonté d'une terrasse. La civilisation politique, encore pauvre, n'avait qu'une seule forme, invariablement reproduite sur tous les édifices. Le sanctuaire contenait non-seulement le Dieu et l'autel, mais encore le trésor public ou privé de chacun. Il abritait la table de la loi et la doctrine. Il donnait l'hospitalité du ciel aux premières sciences et aux premières découvertes. Il résumait toute la vie morale et intellectuelle de la cité. La musique, la médecine vivaient à son ombre, pêle-mêle, confondues avec les oracles et les sacrifices. Du haut de ce communisme religieux, le Dieu protecteur, un et multiple à la fois, personnifiait, dans l'éclectisme conciliateur de son symbolisme, les fetiches de chaque tribu et planait également sur chaque famille.

Le sol creusé sous les fondements du temple renfermait de vastes magasins de blé pour les jours de danger. La pluie, recueillie dans la dalle du vomitoire, tombait en cataracte au fond d'un abîme. L'eau reversée aux entrailles de la terre dormait en piscine profonde sous le rocher, source souterraine, accumulée goutte à goutte, pour les jours de défense. Le temple couvrait ainsi, de sa pierre sacrée, la provision, l'épargne, cette richesse perpétuée, cette idée de perpétuité transportée à l'économie, pour élever la prévoyance, vertu de toutes les vertus, à la hauteur d'une religion.

L'architecture massive, monstrueuse à son origine, entassait bloc sur bloc et prodiguait la matière dans ses constructions, imitant, par une loi secrète d'analogie, la genèse qui avait d'abord modelé la création animale à gros traits dans le mastodonte et le léviathan. Elle affectait la ligne droite, cubique, qui enferme l'idée de vie la plus restreinte sous la plus simple formule. Pour plus d'uniformité encore, elle pratiquait la métrique inflexible qu'une autre civilisation avait appliquée à la poésie. Elle avait un chiffre mystérieux et sacramentel : tantôt trois, tantôt sept, tantôt dix, qu'elle multipliait par lui-même, pour mesurer à la fois toutes les parties du monument et toutes les subdivisions de parties.

Ce chiffre type reflua de l'architecture à tous les autres ordres d'idées. Il régla invariablement le temps et l'espace. Il distribua les heures dans le jour et les mois dans l'année. Il limita l'étendue des terres et des héritages. Il fixa le nombre des quartiers et des tribus. Il étreignit étroitement, comme l'anneau de la chaîne, toujours répété et toujours semblable à l'anneau, toutes les choses

et toutes les existences. La métrique est une chaîne aussi. Elle correspond exactement dans l'ordre de la matière à la fatalité dans l'ordre de la pensée. Plus la vie est inférieure, plus elle est soumise à l'exigence de la symétrie; et plus elle est symétrique et plus elle est esclave. Elle est la gravitation au lieu d'être la liberté.

En passant le seuil de la ville pour mettre sa tête à l'abri de la guerre, l'homme n'oublia pas derrière lui le bétail et la charrue. Il les rapprocha, au contraire, de la cité, et réunit ces deux civilisations autour de lui dans la vallée. Pour relier sa nouvelle demeure à la moisson, il créa la route, cette ceinture ondoyante d'attraction qui enlace la colline à la colline, cette sympathie du sol avec le sol à travers la distance qui transforme une contrée en patrie.

Il refit la géographie inorganique des premiers temps, et la marqua du sceau de son pas en signe de sa puissance. Il creusa un nouveau lit à sa vie dans l'argile. La terre battue comme l'aire du blé, porta le pied de l'homme avec plus de rapidité. Il circula plus librement d'une borne à l'autre de son territoire. Il accomplit le second acte de sa destinée. Il participa d'avantage à l'espace.

La route appelait le chariot. Le bouvier mit un essieu sous le traîneau qui servait auparavant à transporter sa récolte. Il attacha une roue à chaque extrémité de l'essieu. La récolte, allégée de plusieurs fardeaux, afflua à flots pressés à la porte de la cité. La sagesse qui veillait pour tous dans le recueillement du sanctuaire, préleva une dîme plus abondante sur cette abondance de provision, et transforma cette oblation en pensée. Elle inventa

la législation. L'antiquité disait que la moisson était mère de la loi, et elle célébrait la fête de la loi le même jour que la fête de Cérès.

La législation était alors une illumination du ciel qui prenait en Dieu son autorité. Elle descendait du tonnerre, elle en portait dans les âmes la menace. Elle commandait à la raison. Elle parlait la langue du Destin. Elle était orale, écrite en vers, formulaires immobiles, comptés et pesés syllabe par syllabe; déposée dans les mémoires des juges comme dans des archives vivantes; reversée sans changement possible d'une génération à une autre génération; divisée enfin en articles par le nombre sacré qui avait fixé toutes les divisions de la cité. Le commandement de la Judée était le décalogue, parce que la Judée renfermait dix tribus.

Le premier législateur convertit le fait en droit, et promulgua la propriété. Mais comme l'idée de tien et de mien dormait encore là où le toi et moi existaient à peine entre hommes égaux, condamnés à la même destinée; où la vie était si faible en chacun qu'elle avait besoin d'être additionnée pour constituer la personnalité; où la multitude seule, enfin, était la personne, le législateur déclara que la terre défendue à frais communs était la propriété indivise de la communauté. La communauté, personnifiée dans son chef ou dans son conseil, assignait à chacun, sur le fonds collectif, sa part de culture, et chacun ne possédait dans la plaine que le droit d'y tracer son sillon. Il n'avait que la jouissance passagère du sol depuis l'époque de la semence jusqu'à l'époque de la récolte, et la récolte coupée, il ne pouvait pas plus revendiquer le champ où la charrue avait passé, que le na-

vire ne peut revendiquer sur le flot la trace de son sillage. Il ne songeait donc jamais à bonifier la terre ou à la meubler, car ne la possédant pas en pleine propriété, il n'aurait pas possédé par conséquent le travail dépensé à sa surface en amélioration et en aménagement.

Et lorsque plus tard l'expérience eut démontré les inconvénients de l'indivision, un second législateur, inspiré aussi et confident de la Divinité, partagea le fonds commun par égales portions entre toutes les familles. Il mesura l'étendue des héritages. Il mit encore la division des cultures sous la protection du nombre sacré. Il planta la borne à la lisière de chaque domaine, et il sacra la pierre pour la rendre inviolable à toutes les générations.

Après avoir monnayé le sol pour en remettre à chaque citoyen une égale parcelle, la cité cependant n'abdiquait pas sur le fonds son droit primitif de propriété. Elle restait mystiquement, incommutablement propriétaire de la concession ou plutôt de la ferme à perpétuite qu'elle accordait individuellement à chacun; et dans toutes les révolutions où elle avait à inaugurer l'avénement à la terre d'une nouvelle classe d'hommes, elle donnait solennellement l'investiture du domaine, elle déléguait, mais elle conservait toujours son droit de propriété. Confisquer pour elle, dans cet ordre d'idées, c'était simplement retirer sa delégation. Voilà pourquoi la confiscation a toujours été si largement prodiguée dans les pays où le prince, homme ou sénat, peu importe, est legalement, fictivement propriétaire du territoire. La confiscation n'est alors qu'une destitution.

Aussi, en remettant aux pères l'usufruit du sol indéfiniment réversible sur la tête des enfants, la société

réserva toujours le droit de police et de révision sur les héritages. La législation primitive prit partout ses précautions pour conserver dans l'égalité des parts la réminiscence de l'ancien communisme. Elle combattit énergiquement, par des mesures préventives, la disproportion des fortunes. Ici elle flétrit la vente du patrimoine, là elle la limita, plus loin elle l'interdit, ailleurs elle décréta la loi agraire intermittente du jubilé, qui réintégrait la famille dépossédée sur son patrimoine, et renouvelait périodiquement le premier partage.

L'invincible analogie de la vie avec la civilisation le voulait ainsi. Dans la nature, l'être inférieur qui n'est que la même matière continuée sans diversité, sans hiérarchie d'organes, destituée d'une action personnelle, vit uniquement de la vie extérieure, qui lui prête et lui retire à volonté ses fluides.

Ainsi, dans la civilisation primitive, composée en quelque sorte de monades humaines semblables entre elles, agrégées par la force extérieure, collective de la législation, l'homme, dépossédé de liberté et d'action personnelle sur sa destinée, vit à peu près uniquement de l'existence commune qui rayonne et agit dans sa propre existence. Et comme toute corporation militaire ou religieuse qui n'est que la vie de l'homme réduite, pour être encadrée, par conséquent moins complète que l'homme, tend naturellement à développer l'esprit de corps pour étouffer l'individu; de même la cité antique, plus ou moins communiste aux premiers temps de l'histoire, tendit à développer les institutions de communisme.

Elle frappa tout homme naissant du même signe, tatouage ou circoncision, et le revêtit dès le berceau de

l'uniforme de la cité. Elle institua partout des rites communs, des repas communs. Les citoyens de la même patrie ou de la même tribu mangeaient ensemble, pour renouveler tous les jours, la coupe à la main, le pacte d'égalité. Tantôt chaque convive apportait sa ration, tantôt la cité levait la redevance du festin sur tous les héritages.

L'*Andrie* ou la table commune était la préface du droit de cité. Celui-là seul était citoyen qui prenait place au banquet. Cette heure du jour était sacrée. Les Romains l'appelaient convivium ou l'union de vie, parce qu'en partageant la même nourriture l'homme semblait partager la même existence.

Et lorsque la coupe passée à la ronde ouvrait l'âme à l'âme, un nouvel hôte entrait dans la salle du festin. Il portait sur la tête une couronne de laurier, et sur l'épaule une écaille de tortue. Sa bouche d'or distillait le miel de la parole; son regard fermé au monde vivant contemplait intérieurement, comme dans un divin sommeil, le songe inépuisable de sa poésie. L'assemblée faisait silence. Le vieillard chantait. Il racontait sur sa lyre, au milieu de la joie et de la fraternité du repas, les origines, les gloires des diverses tribus associées et fondues dans la cité. Il disait le nom, le génie de leurs ancêtres, le plus souvent sortis des flancs d'une déesse, et maintenant assis au paisible rayon de leur immortalité. Il racontait le nombre de leurs peuples et la richesse de leurs troupeaux. Il exaltait le sentiment, l'orgueil de la nationalité par toutes les traditions héroïques et religieuses du passé.

Il parlait longuement, gravement; aux brusques épiso-

des et aux rhythmes haletants de l'Aède il avait substitué les larges chroniques et les solennelles cadences de l'Epopée. Il tenait pendant des heures entières la multitude frémissante des convives suspendue à ses récits. Le soleil ne lui mesurait plus la parole de ses rayons. La lampe flottante à la poutre du plafond répandait dans cette atmosphère vibrante de poésie sa lueur de sérénité.

Mais l'Iliade sans cesse interrompue et reprise d'une agape à l'autre, avait beau embrasser, dans l'infatigable déroulement de ses hexamètres, un plus grand nombre de personnages et de péripéties, elle reflétait cependant forcément la pauvreté, l'uniformité de la civilisation; elle répétait sans lassitude, à quelques variantes près, les mêmes caractères, les mêmes actions. Il n'y avait d'un héros à l'autre que la nuance de la même âme brutale, plus ou moins mélangée de ruse et d'expérience. Chacun n'avait dans la guerre qu'une seule passion à plusieurs temps; combattre, défier, tuer, piller, partager le butin, emmener la captive, abandonner le cadavre de l'ennemi aux vautours, et dans les entr'actes du combat qu'une occupation : égorger le troupeau d'une main royale, équarrir, dépecer et rôtir la chair du festin, pendant que l'esclave éplorée de la veille lui présente d'une main tremblante l'écume de l'hydromel.

Mais l'âme encore épaisse de la civilisation héroïque demandait surtout à chaque Iliade la fantasmagorie du merveilleux, cette ivresse de l'imagination. Elle ne pouvait boire l'émotion qu'à cette coupe fermentée de la poésie. Elle n'avait ni curiosité, ni sympathie pour des gestes et des acteurs qui ne dépassaient pas les proportions de la nature. Elle voulait voir l'Homère sacré

qu'elle appelait à ses repas, mêler continuellement l'action surnaturelle et l'action humaine, le possible et l'impossible, pour amener dans ce gigantesque mélodrame joué à deux acteurs, Dieu et l'homme, de perpétuelles merveilles et de perpétuelles surprises. Lorsqu'elle était rassasiée de mystères et de miracles vaguement confondus avec les fumées des viandes et des vins, elle jetait au poète, pour le récompenser de son génie, la meilleure part du festin.

Par la même raison que la poésie ne pouvait trouver que des inspirations uniformes, monotones, comme les âmes et comme les mœurs de la civilisation, elle ne trouvait aussi pour les traduire dans la langue mesurée et cadencée du vers que des répétitions de formes et d'images. Le trait siffle toujours comme le vent, le guerrier tombe toujours comme l'arbre, la blessure, toujours décrite de la même façon, verse toujours le même flot de sang toujours compté. Le guerrier adresse toujours au guerrier le même défi, qui provoque entre deux coups de lance le même discours retourné, accompagné de la même strophe d'injures. L'esprit, sans cesse frappé des mêmes sons, entend sans cesse passer, repasser les mêmes épithètes, les mêmes paraphrases. Le vers chargé du même mot, et tombant sous le poids de la même mesure, retentit un à un dans l'oreille, avec la même monotonie, la même périodicité que le flot toujours suivi du flot qui déferle sur le rivage.

Telle a été la civilisation intellectuelle et sociale de la cité sur la colline. Arrêtons-nous un instant à cette suprême étape du progrès pour jeter un dernier regard en arrière. En montant à la vie politique, l'homme a pris

possession de son intelligence. Il est maître du monde par la pensée, et la première pierre sortie des entrailles du sol pour bâtir portait écrite d'avance l'apothéose de l'humanité.

Et cependant, la mythologie ancienne a partout répété que l'homme avait trouvé, à son entrée dans la vie, une nature sympathique et souriante qui le berçait d'une éternelle félicité au milieu des parfums de l'Eden, et l'enveloppait d'une infatigable caresse. Il avait commencé par être parfait, parfaitement heureux, lorsque, par une indiscrétion d'esprit et une convoitise de science, il avait précipité son âme dans la déchéance, et avait entraîné avec lui, au fond de l'abîme, la série infinie des générations.

L'antiquité a cru cela, et l'a redit aux siècles par tous les échos de la poésie, et, longtemps après, la philosophie, ne pouvant comprendre la conspiration universelle de tous les temps, de tous les peuples, pour affirmer d'un commun accord un mensonge, a reproduit la croyance de l'antiquité. Mais nous qui, par le bénéfice même du temps, pouvons mieux juger toutes les idées, nous disons : Non, l'Eden n'est pas un mensonge. Il a toujours existé dans l'esprit humain. L'homme perfectible porte nécessairement en lui un idéal de perfection. Il vit sur la foi d'un rêve de bonheur. Sans cela, il n'aurait jamais eu la tentation de changer de destinée.

Mais à l'origine des sociétés, il avait peu vécu, peu acquis, peu transformé sa nature, peu constaté sa puissance, par ses industries, par ses coups d'autorité sur la matière; pour tout dire, enfin, il avait peu d'espérance parce qu'il avait peu de mémoire. Car nous ne péné-

trons dans l'avenir qu'en proportion du passé accumulé dans notre histoire. Plus nous avons vécu en arrière, plus nous vivons en avant; notre prévision équivaut toujours à notre expérience.

Seulement, dans cette première civilisation de lenteur, où la veille revivait sans cesse réflétée dans le lendemain, et la première génération dans la seconde génération, sans nouvelle découverte, sans modification possible; où le temps semblait toujours couler le même, roulant la même misère pour les aïeux et pour les enfants; oui, à cette époque de croissance insensible, où toute sagesse semblait descendre du passé, où tout ce que l'homme savait il le savait par la tradition, de la bouche du vieillard, il dut croire nécessairement que la félicité avait resplendi derrière lui sur la première minute de son existence. Par une involontaire et inévitable interversion d'idées, il plaça au début le suprême progrès que la pensée moderne, mieux renseignée sur la loi du monde, a placé au but de la civilisation. Il posa la statue de l'humanité en sens inverse. Il lui tourna les regards vers le passé.

L'Inde nous explique merveilleusement ce contre-sens inévitable des premières religions. Elle avait commencé par proclamer, elle aussi, l'existence de l'Eden. Elle disait que l'homme était d'autant plus parfait, qu'il était plus rapproché de sa création. Elle croyait d'autant mieux saisir la parole de Dieu, qu'elle remontait plus haut dans sa cosmogonie. Elle écrivait dans ses dogmes l'immobilité, et cependant elle marchait en décrétant le repos. Elle créait des sciences, des industries, et ce progrès des idées et des mœurs forçait les bramanes à modi-

fier leurs dogmes dans un sens plus large, plus compatible avec ces nouvelles conquêtes de l'esprit humain.

Alors, elle supposa que l'homme avait dégénéré au point de nécessiter une nouvelle intervention de Dieu, une nouvelle révélation pour ramener les croyances à la pureté qu'elles avaient perdue. Mais lorsque l'histoire étudie la série des incarnations de la Divinité dans le bramanisme, elle voit que ces incarnations sont toujours plus affables à l'homme, plus morales; de sorte que l'Inde marchait au progrès en proclamant la décadence. La religion s'épurait ainsi, et prenait sa glorieuse transfiguration pour une preuve d'expiation. Elle travaillait pour l'avenir, avec la défiance invétérée du progrès, et, pour prévenir de nouvelles incarnations, de nouvelles révolutions de la Divinité, elle annonça une dernière incarnation, une nouvelle révolution terrible et apocalyptique, qui devait briser l'univers d'un coup de foudre et en semer aux quatre vents la poussière.

CHAPITRE X.

L'homme est enfin sorti de la terre de servitude. Après avoir successivement émigré de l'état frugivore à l'état chasseur, de l'état chasseur à l'état pasteur, de l'état pasteur à l'état agricole, il est enfin arrivé à l'état politique, ce dernier relai de son pèlerinage. Une nouvelle vie est sortie de terre avec la pierre de la cité.

L'homme, sans doute, n'a pas passé en masse et en ordre, à la même heure et comme au son de la cloche, d'un progrès à un autre progrès. La période suivante n'a pas abrogé complétement partout la première période. Toutes les civilisations, au contraire, ont marché pêle-mêle, s'attirant ou se repoussant, à l'avant ou à l'arrière-garde, alliées ou hostiles, à leur mysterieuse conquete.

La tribu chasseresse n'a pas disparu devant la tribu pastorale, la tribu pastorale devant la cité. Il y a eu pendant longtemps des races diverses sous le même soleil, les unes plus ou moins barbares, plus ou moins disciplinées à l'intelligence. Ces races se sont heurtées, se sont englouties les unes dans les autres, par la guerre ou par l'invasion. La force a dompté la faiblesse; la pensée a

dirigé l'ignorance. Des cités ont reflué sur d'autres cités, et après les avoir vaincues ou attirées à leurs lois, les ont réduites en provinces. La civilisation, toujours expansive dans l'espace, a formé la nation de la réunion de plusieurs cités, comme elle avait déjà formé la tribu de la réunion de plusieurs familles.

Mais, pour régler les relations si nombreuses et si intriguées de hiérarchie, de propriété, la nouvelle société exigeait évidemment une plus grande production de pensée, et pour produire cette pensée, une plus grande quantité de loisir. Lorsque l'homme, encore nouveau venu sur la terre, n'avait pu restreindre la somme du travail à faire de toute la somme du travail déjà fait par ses ancêtres, il était nécessairement obligé de disparaître tout entier dans l'unique préoccupation de sa subsistance. Personne ne pouvait distraire de son temps une seule minute avec l'intention de la reporter sur la pensée.

Pour qu'une élite intellectuelle eût le loisir de méditer, de créer la science, c'est-à-dire l'armure offensive et défensive de l'humanité, la législation devait répartir artificiellement les fonctions de l'État. Elle devait frapper d'un signe tout homme naissant, et dire successivement à chacun : Toi, tu laboureras ; toi, tu porteras le fardeau ; toi, tu aiguiseras le métal ; toi, tu échangeras la richesse ; toi, tu feras sentinelle à la frontière, et toi, enfin, vêtu, défendu par tes voisins, tu iras chercher à l'écart l'inspiration, tu contempleras la nature, tu soulèveras un coin de son voile pour pénétrer ses mystères, pour aspirer son âme répandue partout, pour créer la langue, la grammaire, la poésie, la législation, l'astronomie, la géométrie, la mathématique, la dynamique, la peinture,

la sculpture, la religion. Le bramanisme a résolu ce problème, et pour le résoudre il n'a eu qu'à transformer les tribus en castes, et à rédiger en institutions les inégalités natives ou accidentelles de races qui existaient déjà dans la société.

L'Inde était la terre prédestinée où l'humanité devait jouer les premières scènes de la civilisation. Elle résumait en elle tous les âges et tous les êtres de la planète. Elle avait recueilli les débris vivants des derniers cataclysmes, l'éléphant et l'hippopotame, et par ces transfuges échappés du déluge, elle tenait aux premières créations. De même que l'homme, abrégé intelligent de toutes les vies, reproduisait dans son organisme les divers règnes de la nature, de même l'Inde, synthèse brillante de la géographie, conciliait sur son territoire, dans la vaste étendue de ses frontières, les productions de toutes les contrées; au midi, la végétation des tropiques; au nord, la végétation de l'Europe.

La nature avait entouré de montagnes ce premier atelier de la civilisation. L'Inde se trouvait ainsi abritée contre les perpétuelles irruptions à main armée qui pouvaient interrompre ses paisibles études. Elle était le camp retranché de la pensée. Mais ce camp était assez vaste pour que l'intelligence, sans cesse activée et ravivée par le contact et le conflit de races diverses, ne tombât pas dans cette uniformité, dans cette paix d'une seule race, qui est la négation du progrès et la mort lente d'une société.

Protégée par son climat et assistée de l'amitié de la nature, elle monta la première à la civilisation, à la pensée. Elle créa les codes et les dogmes, ou plutôt elle

confondit les codes et les dogmes dans sa théologie, car alors la religion était la science. La science pensait en Dieu. Le prêtre était le savant. Il interprétait le ciel sur la terre. Il parlait au nom de l'inspiration. Comme il savait seul réfléchir, observer, généraliser, il fut partout, par l'invincible domination de l'intelligence sur l'ignorance, le législateur sacré des anciennes nations. Or, voici la première législation ; ou, pour mieux parler, la première organisation du travail qu'il promulgua au pied de l'Imaüs.

Lorsque Brahma, le Dieu générateur, créa l'homme, il engendra d'abord de sa bouche Brahman, et il lui donna pour épouse l'Ecriture sainte des Védas.

Brahman méditait l'Ecriture, et pour protéger sa méditation dans la solitude contre la colère des lions, Brahma tira de son bras droit Katrya, l'homme du poignard, et de son bras gauche Katryani, pour la marier à Katrya.

Katrya faisait nuit et jour sentinelle à côté de Brahman, et il serait mort de faim sous les armes, à son poste, si Brahma n'avait tiré de sa cuisse droite Vayssia, l'homme de l'agriculture, et de sa cuisse gauche Vayssiani, la femme de Vayssia.

Mais Vayssia avait beau travailler du lever au coucher du soleil, son travail ne pouvait suffire à la ration du guerrier. Alors Brahma tira de son pied droit Soudra, l'homme de servitude, et il lui donna pour femme Soudrani.

Chaque caste, dans cette architecture sociale, correspond à un ordre de travail. Le bramane pense, le katrya combat, le vayssia laboure, et le soudra, relégué au der-

nier rang, sert indistinctement les autres travailleurs. Les trois derniers seulement reçoivent en naissant, du bras, de la cuisse et du pied gauche de Brahma, une compagne, tandis que Brahman, l'aîné, le fils de prédilection, le premier devant la Divinité, ne trouve à épouser en entrant dans la vie que la vierge mystique de l'Ecriture.

La fonction de la pensée, ou, ce qui est la même chose, du sacerdoce, ne se transmettait pas à l'origine par la naissance, elle se conférait par l'initiation. C'était la filiation non de la chair, mais de l'esprit, qui faisait le bramane. Plus tard, la tendance de tout homme à reporter sur son fils sa dignité, transforma le droit de l'esprit en droit du sang, et substitua l'hérédité à l'initiation; et même alors le fils du bramane n'était pas bramane par le seul fait de l'hérédité, il devait passer par une l'épreuve de la seconde naissance et recevoir l'investiture du cordon.

Pour expliquer cette révolution, l'histoire sacrée de l'Inde raconte que Brahman, fatigué du célibat, demanda à Brahma une compagne, et que Brahma, irrité de sa prière, lui donna une fille de la race des mauvais génies; car toujours, dans la théogonie androgyne des premiers peuples, la femme représente l'esprit des ténèbres.

Et cependant la religion a déjà pénétré plus avant dans l'infini, et a rapporté de cette entrevue une plus vaste notion de la Divinité. Dieu n'est plus le dieu incohérent et confus dont chaque peuplade, dont chaque famille se partage un attribut, un fragment. En venant affluer de divers horizons et de divers cultes dans une même na-

tion, toutes les tribus y apportèrent leurs conceptions éparses de la Providence, et, comme le caractère essentiel de la Divinité est de conspirer toujours à l'unité, ce fédéralisme anarchique de fétichismes divers finit par se dissoudre et se résoudre dans l'unité du bramanisme. L'éternel pèlerin du progrès n'adora plus un lambeau de Dieu par un sentiment de terreur et de reconnaissance, dans une menace ou dans un bienfait ; il l'adora par réflexion, de sang-froid, dans les forces et dans les harmonies de la nature.

Cette religion primitive, encore empreinte de matérialisme, commença par déifier les fonctions de la matière. Elle voyait que la vie, cette Maïa toujours mobile, toujours ondoyante, qui secouait les êtres, en jouant, des plis de sa ceinture, les faisait passer à tour de rôle par une continuelle alternative de naissance et de mort, de composition et de dissolution ; et ne pouvant ramener ces deux phénomènes, ces deux instants contraires de toute matière appelée à vivre, à une seule et même conception, elle les sépara et les nomma chacun d'un nom particulier de divinité : elle nomma le premier Brahma, et le second Siva.

L'Inde devait être la première patrie du dieu dualiste, du dieu créateur et destructeur qui crée et tue sans cesse ; car nulle part le dualisme des forces de vie et de mort n'éclate avec plus d'emportement et dans une proportion plus grandiose que sur les bords de l'Indus. La nature y est passionnée, exagérée dans toutes ses actions. A l'époque de la sécheresse, le soleil, découronné de son auréole de rayons, prend la teinte livide d'un cratère de volcan. Une poussière de feu remplit l'atmosphère. L'air

brûle, la fibre du bois éclate, la sève tarit, la rosée s'évapore sur le sol comme sur un brasier. La végétation incendiée referme tristement ses feuilles dans une attitude de souffrance. Le tigre haletant rampe dans les marais des jungles et enlace de ses flancs souples l'urne aux trois quarts tarie de la source, pour aspirer par tous les pores les dernières gouttes de fraîcheur. La vie suppliciée meurt partout comme au milieu de la flamme du bûcher.

Mais, au dernier moment, l'œil troublé de l'Indou voit monter, du côté de la mer une immense voûte, épaisse et sombre, de nuages. Cette marée aérienne, suspendue sur le vide, roule d'abord ses longues vagues en silence. Mais, lorsqu'elle a atteint les pleines terres, elle annonce une révolution de l'air par des coups de tonnerre dont l'ébranlement et le rugissement font trembler l'Himalaya sur ses antiques fondements de granit. Alors la masse d'eau accumulée dans le ciel par la mousson croule de tout son poids, comme une cataracte, pour pénétrer plus avant dans les flancs béants de la terre; et le lendemain, une vie nouvelle, instantanée, improvisée, d'herbes, de fleurs, de roseaux, d'insectes, de lézards, jaillit de toutes les molécules de la poussière et bourdonne au soleil. La nue errante arrose ainsi la campagne pendant trois mois, et sous son passage le sol, torréfié comme l'argile du four, recouvre sa fécondité et sa couronne de verdure.

Mais lorsque les eaux de la mousson ne trouvent pas de pente pour retourner par la route des fleuves à la mer, elles croupissent en méditerranées pestilentielles au milieu des grandes vallées. Elles inondent l'Inde de ces

jungles impénétrables où, sur le fumier des arbres tombés, d'autres arbres s'élancent recouverts de lianes. L'air ne circule plus, dans cette nuit de mort, à travers ce chaos de végétation. Les animaux féroces ou venimeux, le tigre ou le serpent, se tiennent postés là comme dans une embuscade de meurtre, pour égorger l'homme d'un coup de dent ou le foudroyer d'une goutte de poison.

L'atmosphère, un moment rafraîchie par la mousson, retombe dans la canicule. La terre s'allume de nouveau, Siva reparaît. Le vent secoue le vaste amas de miasmes accumulés dans les jungles et les répand en peste sur toute l'Asie. La mort balaie d'un souffle des peuples entiers.

Lorsque l'homme, encore désarmé, luttait péniblement dans la souffrance contre l'inimitié de la nature, il transportait l'antagonisme de sa vie dans la religion; il créait deux divinités rivales : l'une féconde, l'autre meurtrière; et comme il trouvait plus souvent sur son chemin le mal que le bien, il se prosternait plus volontiers dans sa mélancolie devant Siva que devant Brahma.

Il croyait plus aussi, par la même raison, à la fatalité qu'à la liberté de ses actions. Il sentait que sa volonté pesait infiniment moins que le poids du monde sur sa destinée. Il n'était à ses propres yeux que l'instrument passif d'une volonté extérieure cachée derrière les nuages. Tout homme né de la femme apportait dans son berceau sa vie écrite d'avance sur son front, de la main de Brahma, et nulle puissance divine ou humaine, nulle pénitence, nulle conjuration ne pouvait empêcher l'accomplissement de cette mystérieuse prédiction profon-

dément gravée dans la chair en caractères invisibles, immuable, infaillible comme la sentence, comme la volonté d'airain de l'éternité.

Pendant des siècles et des siècles, Brahma et Siva, la naissance et la mort, furent les seuls dieux adorés des Indous. Brahma et Siva représentaient dans leur antinomie les deux seules alternatives que l'esprit humain pouvait alors comprendre. Naître ou mourir, c'était pour l'homme qui n'avait encore ni chronologie, ni mémoire, le monde tout entier. Mais si le monde, ballotté sur la vague flottante d'une éternelle palingénésie, passe continuellement de la vie au néant, ou plutôt meurt continuellement dans l'idée du sivaisme, il continue cependant d'exister à travers ce flux et ce reflux de destruction et de régénération. Il se conserve aussi. A mesure que l'homme accroissant sa vie de tout l'héritage des vies écoulées, apprit à croire à la durée par sa propre durée, il déifia le principe de conservation, de perpétuité, et il le nomma Vichnou. Vichnou devint le troisième personnage, le dernier en date et le premier en importance du triumvirat divin de la Théogonie.

Et lorsque, par le bénéfice même du temps, la civilisation se sentit mieux approvisionnée de richesses d'existence, mieux armée pour l'industrie contre la nature, qu'elle voulut introduire dans la religion et formuler en dogmes ses nouvelles acquisitions d'idées, de sentiments, et que, pour accomplir ces révolutions de sanctuaire, elle créa la théorie des incarnations, ce ne fut ni Siva, ni même Brahma, qu'elle voulut incarner, transfigurer; ce fut Vichnou, Dieu d'un premier progrès, qu'elle achemina huit fois par une invincible logique à de nouveaux

progrès, à travers huit avatars ou métamorphoses de la Divinité.

Mais ces trois attributions de la vie, naissance, mort et conservation, ne sont pas seules opposées entre elles et irréductibles à une même formule. Il y a aussi ce que l'antiquité croyait être les éléments : la terre, l'eau et le feu, qui sont distincts et constitués à l'état perpétuel d'antagonisme. La théologie indoue leur réserve une place dans la Trinité; elle donna à chaque dieu l'élément qui semblait le mieux concorder avec sa fonction : à Brahma, la terre, cette vaste matrice qui couve les germes; à Siva, le feu, le souffle de colère qui dévore les moissons; à Vichnou, enfin, l'eau, cette bienfaisance cachée qui entretient la vie dans les veines de la nature; et elle symbolisa ce dieu triple au triple attribut par le lotus à la conque d'azur, qui participe à la terre par sa racine, à l'eau par sa tige, au rayon par sa corolle.

Le panthéisme indou déifia ainsi, non pas l'idée cachée sous les phénomènes, mais les phénomènes extérieurs de la nature. Aussi, toutes les fois que l'Inde trouvait sur son chemin un fait, un acte général de la nature qu'elle ne pouvait ramener à un autre acte et à un autre fait semblable, elle devait nécessairement inscrire un nouveau dieu plus ou moins subalterne au catalogue céleste de sa théodicée; elle admit successivement à cette apothéose illimitée le fleuve, la montagne, l'arbre, la mer, la planète, et elle confia l'administration de l'univers à une innombrable hiérarchie de contre-maîtres de la Divinité, figurée sous la forme de singes, d'éléphants, de serpents, de lions, d'oiseaux et de tortues. Elle alla jusqu'à faire une déesse de chaque note de musique,

qu'une autre déesse, la voluptueuse Apsara, laissait pleuvoir des cordes de sa lyre.

Après voir décrété l'unité de Dieu en trois personnes, la religion indoue retournait au fractionnement du polythéisme pour s'être trompée de définition, et poursuivait d'être en être, de diversité en diversité, une dernière unité toujours fugitive, toujours insaisissable, qui l'entraînait sur ses pas d'idolâtrie en idolâtrie.

L'intempérance et la monstruosité de vie qui éclatent partout sous le soleil de l'Inde en colossales productions animales et végétales, avaient passé dans les conceptions de la mythologie. Les corps des dieux étaient immenses, disproportionnés avec les mesures de nos compas. L'Himalaya, ce gigantesque piédestal qui porte le plus haut dans le ciel l'urne de neige des fleuves, indéfiniment entassé sur l'Himalaya, ne pouvait atteindre encore leur stature. Ils luttaient avec des monstres vastes comme des continents. Ils versaient en jouant l'Océan dans leur coupe pour en extraire l'ambroisie.

Ils prenaient à volonté, instantanément, des développements inouïs, fantastiques, plusieurs bras, plusieurs têtes, pour atteindre du regard ou de la main aux dernières limites de l'infini.

La poésie était, comme la mythologie, une métempsychose de l'âme luxuriante du sol, incarnée dans d'incommensurables Iliades. Ces Iliades sont plus inextricables, plus touffues que ces forêts vierges où la végétation bouillonnante et tumultueuse jaillit et s'élance sans cesse par-dessus la végétation. Immenses débordements de la parole qui exigeraient la vie de dix hommes pour la composition d'un seul poëme, monstres désordonnés de l'es-

prit humain, qui confondent en eux le dialogue et l'épopée, à l'imitation des monstres enfouis du déluge qui confondaient en eux la nature du reptile et du poisson. Ebauches de la vie intellectuelle qui prodigue infatigablement, comme l'autre vie, la matière par blocs dans ses premières créations.

A cette heure matinale de l'histoire, l'homme, à peine sorti des mains de la nature, portait encore dans sa chair l'impression de cette première étreinte. Il se sentait fraternellement uni par un lien de naissance avec la vie universelle, née comme lui et avec lui sur la planète. Il aimait d'une ineffable tendresse cette sœur d'hier, n'importe sous quelle forme, n'importe dans quelle tribu de l'être elle vécût parmi les créatures. Il ne versait jamais le sang à son festin. Il s'écartait de son chemin pour ne pas fouler sous son talon la plus humble fourmi. Chaque atome vivant à son regard avait en Dieu sa sainteté. Il recueillait les hôtes les plus infimes sous la pierre de sa maison. Il étendait son hospitalité jusque sur l'ennemi caché qui distillait dans l'ombre le venin. Il ouvrait généreusement au serpent les plis de son manteau. Il réunissait autour de lui, comme dans une fête de famille, ses innombrables compagnons d'existence. Il reportait cette inépuisable sympathie à la vie inanimée elle-même, à la végétation de la forêt. Il proclamait l'arbre un être religieux, un être vivant; il lui donnait une âme, une destinée; il allait chercher souvent des palmiers, et les plantant l'un à côté de l'autre, sur le bord de la fontaine, il les mariait entre eux avec toutes les cérémonies du mariage.

L'Indou ne voyait dans la nature entière que la trans-

substantiation perpétuelle d'une même vie, toujours une, qui allait et revenait continuellement sous une autre forme, d'une créature dans une autre créature. Et en vertu de cette croyance, il inscrivait dans ses dogmes la métempsychose ou la perpétuelle émigration de l'âme dans d'autres sphères de vie, inferieures ou superieures, selon les fautes ou les mérites. Le corps de tout animal était l'enfer vivant d'une âme condamnée à l'expiation, qui parcourait nécessairement, pendant des siècles, plusieurs enfers, et ne remontait à sa première innocence et à sa première grandeur qu'après avoir revêtu et dépouillé plusieurs fois, et plusieurs fois encore, le vêtement grossier de l'animalité.

CHAPITRE XI.

Le peuple indou flotte confusément, au lever de l'histoire, à moitié plongé dans la nature. La nature l'enveloppe et le voile de tous côtés. Elle pénètre en lui par tous les pores, et occupe toute la place vacante de la pensée. Elle pense, elle crée avec lui en participation. L'Indou l'appelle et l'associe à ses travaux. Elle est pour lui une seconde âme extérieure qui coule dans ses conceptions. Sa religion est la nature formulée en théologie. Son architecture est encore la nature transformée en pagode.

Pour donner à sa nombreuse divinité une hospitalité démesurée comme elle, il ouvrit le flanc de la montagne et quelquefois même, comme à Ellora, le flanc de toute une chaîne de montagnes.

Il creusa, de sommet en sommet, une nef dans le granit, et il évasa ensuite chaque sommet en pyramide. Cette nef souterraine était soutenue tantôt par trois, tantôt par six piliers massifs, taillés en forme de tortues et d'éléphants. La colonnade monstrueuse portait pour plafond le poids accumulé des rochers. Sur les chapiteaux et les

architraves, le bramanisme avait semé les innombrables symboles de sa mythologie. Il avait sculpté des lotus, des palmiers, des singes, des serpents, des lions, des crocodiles. On eût dit qu'il avait entraîné sur ses pas, au sortir du paradis, toutes les races de la création, pour les replacer immobiles et pétrifiées dans un nouvel Eden.

Par-dessus cette première crypte, il creusait une seconde caverne, et, de pagode en pagode ainsi étagées l'une sur l'autre, il escaladait toute la hauteur de la pyramide. Non-seulement il évidait le centre de la montagne, mais encore il en sculptait le contour : et l'immense ascension des dieux, aussi nombreux que les mots de la langue, débordant des péristyles, remontait infatigablement la spirale infinie du même bas-rélief jusqu'au premier rayon du soleil.

Aujourd'hui encore, lorsque le voyageur regarde, de la vallée, cette longue avenue d'obélisques noyés dans le brouillard, cette frise ondoyante de montagnes chargée de caryatides et les montagnes brodées à jour sur toute leur élévation extérieurement et intérieurement, il sent son esprit fléchir sous le poids terrible de ce problème. Il demande avec effroi, en comptant de la pensée ces multitudes muettes de figures tirées du flanc même de la nature, durant combien d'années les mains des générations ont dû sécher sur le granit.

Des sources vives recueillies dans le roc dormaient en sombres étangs au milieu du parvis. Des troupeaux de taureaux et de génisses, lâchés dans la nef, erraient nuit et jour à travers les carrefours de piliers. Ils remplissaient l'ombre du sanctuaire de leurs mugissements, et après avoir bu le soir l'eau lustrale de leurs abreuvoirs,

ils célébraient au fond de grottes le drame sacré de la génération.

Sur le flanc de ces vulves profondes vouées au culte du lingam, la nature jetait la végétation luxuriante de la forêt. Elle semait le bambou et le figuier religieux, qui dans son apostolat fécond à travers l'espace, crée sans cesse de chaque branche tirée de son écorce un nouveau figuier. Elle répandait sous ces dais de verdure l'odeur ardente de l'ixore et du sindrimal. La rivière tombait en cataracte de la corniche de la montagne, et ébranlait du bruit de sa chute les dieux immobiles, assis dans le granit. Les ibis et les tourterelles, attirés par la fraîcheur de l'eau et de l'ombre, venaient sous l'ogive flottante des rameaux moduler leur cantique et cacher leur couvée. Pendant que la pagode mugissante, couronnée de palmes et de fleurs, frissonnait dans le nuage et secouait au vent ses parfums, les bramanes, cachés dans les galeries souterraines du rocher, conduisaient au bruit des cymbales, devant des idoles couvertes de lampes et ruisselantes d'huile, les rondes amoureuses et voluptueuses des prêtresses, et après les avoir invitées à glorifier le dieu générateur, par l'hymne brûlant et la pose lascive, ils soufflaient les lampes et prostituaient les danseuses aux fidèles.

Mais la vie religieuse, ou, ce qui était alors la même chose, la vie intellectuelle, ne pouvait toucher aucune créature sans la relever aussitôt d'une déchéance. L'intelligence est la première eau du baptême mystérieux qui prépare toute rédemption: La bayadère mariée au dieu, dès l'enfance, et réfugiée dans la pagode, échappe à l'ignorance de la domesticité. Elle monte par le loisir à la

pensée. Elle apprend la musique, la poésie. Elle réhabilite l'âme de la femme, dans l'orgie du corps, sur le fumier des guirlandes éparses au milieu du sanctuaire.

Mais pendant qu'elle tentait la pensée comme une révolte contre nature, qui ne pouvait être expiée que par la débauche, l'autre femme suivait, le front bas, dans la nuit de son intelligence, l'ordre rigoureux de la destinée. Excommuniée à jamais de la vie de l'intelligence, elle n'avait pas même le droit de savoir. La moindre connaissance eût été pour elle une flétrissure, une prostitution, en quelque sorte, de son esprit. Elle était née uniquement, disait la loi de Manou, pour servir son mari et balayer la pierre du foyer.

Lorsqu'un Indou avait une jeune fille à marier, il suspendait une branche d'arbre à la porte de sa maison. Le passant entrait et débattait avec le père l'acquisition d'une femme qu'il ne voyait jamais avant le contrat. La fiancée, cachée au regard, ignorait le marché jusqu'au jour du mariage. Souvent cette vente à forfait de sa personne sans son consentement, précédait de plusieurs années l'époque de sa nubilité.

Ainsi mariée d'avance, la femme était la propriété réservée d'un mari, qui venait au jour fixé pour la noce la réclamer à prix d'argent. Lorsque après le mariage le débiteur n'avait pas intégralement acquitté le prix de sa femme, le père pouvait reprendre jusque dans le lit nuptial le gage vivant de sa créance.

Mais lorsque le mariage était consommé, et qu'après avoir fait trois fois le tour de la flamme, la jeune fille avait passé sous la puissance du mari, elle allait s'asseoir dans une perpétuelle humiliation à son nouveau foyer.

L'homme de sa couche ne l'appelait que sa servante. Il ne l'admettait pas à prendre place à sa table, dans sa compagnie; elle mangeait à l'écart, après lui, les miettes du repas.

Manou ne lui accordait pas une raison, une sagesse; il ne voyait, il ne semblait pas voir en elle la mystérieuse Psyché intérieure endormie dans sa beauté. Elle avait un corps, voilà tout, et la grâce de ce corps était sa seule vertu. Prends une femme harmonieuse dans sa forme, disait le code sacré, qui ait la souplesse du cygne et le regard du lotus.

La femme n'était donc qu'une machine à régénération, sans volonté, sans dignité. Le mari pouvait l'associer dans son affection à d'autres complices de sa volupté, la répudier, la renvoyer, la châtier, l'exiler temporairement de la maison, la condamner, sur un soupçon, à l'épreuve de l'huile bouillante, la livrer aux chiens, en cas d'adultère, et en cas de stérilité aux plus proches parents. Lorsque après quelques années de mariage elle n'avait pu avoir encore d'enfant, le frère du mari, mari substitué d'une heure, allait près d'elle, la nuit, en silence, le corps arrosé de beurre fondu, comme pour le sacrifice, payer ce que l'Inde appelait la dette de l'ancêtre.

Ombre vivante de l'homme, elle devait le suivre partout jusque de l'autre côté du tombeau, sur le chemin des expiations. Lorsque son mari venait à mourir, elle lui adressait de naïfs adieux qui trahissaient la brutalité de sa destinée.

Pourquoi m'as-tu abandonnée, disait-elle en déchirant sa poitrine? Avais-je oublié une seule minute, dis-

le-moi, ô maître irrité jusqu'à la mort, les vertus du foyer? Avais-je négligé de purifier l'aire d'argile, où chaque soir tu venais poser ta sandale? Avais-je porté devant toi mon fardeau en dévorant à voix basse un murmure? Avais-je attristé ton oreille d'une mauvaise parole? Avais-je trempé l'herbe amère dans ta boisson? As-tu jamais trouvé le gravier dans le riz que je te servais sur la feuille de banane? Qu'avais-je donc fait, ô maître, pour mériter la colère de ton départ? Je baisais tes pieds lorsque tu le commandais à ta servante, tes blessures lorsque tu souffrais.

Pendant qu'elle exhalait ainsi sa douleur, ses parents allaient creuser une fosse dans la vallée. Ils entassaient au fond de cette fosse le bois de santal, et ils mettaient ensuite le feu au bûcher.

Lorsque la veuve avait achevé son hymne de lamentations, elle quittait pour jamais, parée de ses bijoux, le toit de ses enfants, elle faisait trois fois, les cheveux épars, le tour du cratère béant où montait la flamme du bûcher. La famille, rangée autour d'elle, chantait en chœur un chant de félicitation. Au troisième tour, la victime plongeait dans ce gouffre de feu pour aller rejoindre l'irrévocable seigneur de son existence.

La femme qui refusait son corps au bûcher après la mort de son mari, était aussitôt revomie de la société des vivants. Nul ne pouvait effleurer du pied le pas de la veuve sur le chemin, sans être souillé, et nul ne pouvait l'épouser sans être rejeté de sa caste dans la caste du soudra. Ce mariage était un véritable adultère, car le premier mari était toujours, malgré son irrévocable absence, l'unique mari.

Par une remarquable interversion d'idées, ce n'était pas l'esprit incliné vers la postérité, mais vers le passé, que l'homme vivait. Ce n'était pas pour ses enfants, c'était pour ses ancêtres. Chaque famille était une dynastie où les vivants ne travaillaient que pour enrichir les morts de leurs épargnes, et ne glorifiaient leur nom, que pour en reporter la gloire derrière le temps à leurs prédécesseurs d'existence.

Les hommes nés de Brahma ne prenaient place au soleil que pour racheter par leurs mérites leurs pères de plusieurs siècles, qui poursuivaient la réhabilitation devant Dieu, de métempsychose en métempsychose. Les fils et les petits-fils pouvaient seul arracher les âmes antérieures de leurs races à ces pérégrinations successives d'un enfer à un autre enfer. La naissance d'un fils était donc, pour tout père de famille, et non-seulement pour tout père de famille, mais encore pour toute sa généalogie suspendue sur sa tête, une indispensable condition de salut.

Cette étroite solidarité, à travers les âges des anciennes avec les nouvelles générations, portait le plus proche parent à prendre la place du mari auprès de la femme frappée de stérilité, pour donner un rédempteur à la famille.

La même pensée qui avait déféré l'autorité au patriarche, comme le réprésentant le plus élevé, par sa vieillesse, de l'idée de continuité, avait provoqué dans l'Inde cette théorie d'existence rétrospective, d'existence en participation avec le passé. C'était le patriarche, en quelque sorte, qui persistait à commander indéfiniment à sa descendance du fond de son tombeau.

Il gardait dans la mort la propriété tacite du patri-

moine. La génération sortie de sa chair n'en avait que la jouissance. Aucun descendant ne pouvait aliéner cette main-morte sacrée que l'ancêtre avait pour toujours léguée à l'idée abstraite de famille. La vente d'un héritage eût été une expropriation rétroactive de la dynastie, l'impiété de l'impiété. Le législateur indou avait voulu ainsi attacher l'homme par des liens éternels à la propriété et le déshabituer de la vie vagabonde de la tribu. Il lui avait appris à faire entrer la grande idée de temps dans sa destinée, et comme la première notion que l'intelligence humaine a pu former du temps a été la notion du passé par la mémoire, c'est vers le passé que le dogme tournait continuellement le regard des croyants. Et pour que cette idée ne fût jamais interrompue, effacée par la succession et la mobilité des âges, il exigea que le premier né de la famille portât toujours le nom de l'aïeul.

La propriété du patrimoine était indivise entre tous les membres de la famille; la propriété du sol était aussi indivise entre tous les membres de la nation. Là, le propriétaire fictif était l'aïeul; ici c'était le souverain. Le souverain affermait la terre à chaque commune. La commune indoue était une véritable corporation rustique, associée pour la culture d'après le principe de la division du travail et composée de chefs, de surveillants, de vérificateurs, de distributeurs d'irrigations, de maîtres d'école, de prêtres, d'astrologues, de médecins, de barbiers, de potiers, de charpentiers et de forgerons. Au jour de la moisson, la gerbe était partagée également et indistinctement à tous les sociétaires à des titres si divers de la communauté.

Je reviens souvent sur le caractère collectif, imper-

sonnel des premières civilisations, car pour ces époques antédiluviennes, en quelque sorte, de l'histoire, il est le millésime à moitié rongé par la rouille du temps, qui marque la date certaine du progrès. En effet, caste, polygamie, propriété indivise et cultivée en commun, repas public, foyer domestique transformé en fief, tout cela relève de la même nécessité, trahit la même pensée.

La vie est trop pauvre dans chacun pour agir par sa propre spontanéité. Elle ne peut constituer la personnalité de l'individu sur une argile encore trop faible pour la porter. La communauté, en réunissant l'individu en faisceau, arrive à réaliser dans le sens philosophique du mot une personne. Seule libre entre tous, la multitude a seule aussi pour tous une volonté. Elle assigne fatalement à chacun sa destinée. Le progrès consiste à briser cette fatalité, au petit pied, qui règle toute existence, en faisant descendre la personnalité de la masse dans l'individu.

Nous verrons plus tard que, d'évolutions en évolutions, le droit de la communauté, toujours réduit par le développement assidu du moi humain, sera transformé en droit de majorité. La majorité est une fatalité aussi, elle disparaîtra à son tour devant la liberté.

Et pourtant la caste ou la communauté, substituée à la personne, a eu sa part d'utilité et doit avoir devant Dieu une part de remercîment. La caste a été la naissance de l'homme à l'intelligence. Elle a créé une seconde fois l'humanité. Elle a fait crédit à la pensée du loisir de la méditation. Elle a mis pour la première fois la pensée au sommet de la société. Descendez dans votre âme aussi profondément que vous pourrez, vous ne trouverez pas

une idée que la caste n'y ait la première posée. Religion, métaphysique, mathématique, astronomie, industrie, elle a produit successivement toutes les premières moissons de l'esprit. Laissez la philosophie somnambule qui lit le passé, les yeux fermés, insulter cette aïeule du génie humain, vous, mon ami, vous saurez la respecter à sa place dans l'histoire.

La famille, inspirée du même principe que la caste, a eu pour l'humanité la même bienfaisance. Si, à cette époque de pauvreté à peu près unanime, l'homme eût été réduit à sa propre durée, suspendu dans le temps, il eût ignoré la richesse. Le travail d'une vie eût été aussitôt détruit que formé. Le fils prodigue eût dévoré l'héritage de sa race en une année; la production, continuellement dissipée, eût flotté au vent du hasard. Mais la sagesse indoue avait prévu ce danger.

En déclarant que chaque patrimoine était un tief indivis de la famille dont l'aïeul restait incommutablement, à travers les siècles, l'unique propriétaire, elle empêcha la dispersion du capital naissant. Et en ajoutant que l'enrichissement de l'aïeul était un paradis en arrière que chaque descendant devait gagner par sa vertu, elle sollicita tout nouveau fils à venir déposer l'offrande de son épargne comme la rançon de ses péchés sur le tombeau de ce premier prophète de son foyer.

La plus légère économie était une indulgence facile qu'il avait gagnée. Le trésor commun, formé ainsi des contributions successivement et lentement accumulées des générations monta d'années en années, de naissance en naissance.

Mais la caste et la famille indoues, formes préparatoires

d'un progrès de l'humanité, destinées à disparaître avec ce progrès, devaient nécessairement à la longue, par l'immobilité de leur institution, immobiliser à leur tour la vie de la civilisation. Il arriva en effet, après un certain nombre de siècles, que la fonction de l'intelligence étant à tout jamais circonscrite à une seule caste, cette caste, paresseuse à l'invention, aima mieux transmettre de la main à la main l'idée déjà créée que de créer une nouvelle science.

Le bramane n'avait plus qu'à redire une chose déjà dite et pour toujours. La pensée n'était plus qu'une habitude de mots, une réminiscence. Lorsque la véritable activité complexe et diverse qu'exige la nature diverse et complexe aussi de l'homme est impitoyablement niée à la masse presque tout entière d'une nation, lorsque chaque destinée est pétrifiée à certaines occupations fatales, héréditairement transmises, la classe toujours condamnée au travail de corps dégénère de plus en plus, et la classe toujours exilée dans le travail de l'esprit rétrograde de plus en plus vers la routine de l'idée. La vie humaine, une et harmonieuse par essence, est scindée en deux parties. Cette scission prolongée aboutit au tombeau. L'homme meurt faute d'atmosphère.

Mais la mort a sa logique aussi, sa loi de progrès. L'homme a tué en lui la force motrice de l'être, l'espérance. Dieu n'a pas marqué de halte pour lui sur le chemin du sacrifice. Le peuple, mort à l'avenir, doit désormais mourir tout entier. La dévotion ne fut plus dans l'Inde que la théorie raffinée du suicide. Le dévot retournait contre sa chair la mutilation de son esprit. Il allait chercher au fond des forêts une agonie savamment

graduée de douleur en douleur. Il roulait sa tête dans la poussière, ivre de mort, sous les roues sanglantes du char de Jaggernat. Il jetait son corps comme un haillon aux pieds de l'idole.

L'Indou, fatigué de respirer, au fond de la caste, un air sans souffle, mourait à la moindre injustice. Il livrait sans regret sa vie au premier despote. Ce despote pouvait tenter en paix sa patience. L'Indou ne courait pas aux armes pour venger son injure. Il couvrait sa tête de la cendre de son foyer; il secouait ses pieds sur le seuil de sa maison; il emmenait avec lui en silence sa famille; il marchait, par des sentiers déserts, vers le palais d'iniquité; il arrivait en foule, de tous les vents, à ce rendez-vous de mystères. Cette conspiration spontanée de cent mille conjurés tombait ensuite à genoux, la face penchée sur la poitrine, et entonnait la formule du Djurma.

Le Djurma était l'anathème vengeur que l'opprimé appelait du haut du ciel sur la tête du puissant. Tant que l'oppresseur n'avait pas fait droit à cette pétition muette, dans la poussière, le suppliant répétait jusqu'à la mort sa formule. Il mourait lentement, homme par homme, au pied du mur, qu'un pas de plus, il eût renversé du poids de sa multitude. Le survivant ne tournait pas même la tête pour regarder le cadavre de son voisin. Il continuait mentalement, d'une lèvre à moitié éteinte, sa prière. Ce chœur intérieur de désolation montait à l'oreille de Dieu, incessamment diminué d'une lamentation. Aucun cri ne venait troubler le recueillement de cet immense suicide. La brise qui soufflait sur cet holocauste de cent mille hommes, n'emportait pas même en passant un léger murmure.

L'Inde, sans cesse conquise et foulée de siècle en siècle par un nouveau despotisme, mourut ainsi, résignée d'avance à mourir.

L'âme vivante du progrès, qui est l'âme même de la création, refugiée tout entière dans l'humanité, émigra vers d'autres latitudes. Elle appela d'autres races de l'autre côté de l'Imaüs. Elle leur cria : Levez-vous et marchez. Ces races se levèrent et marchèrent en effet. Une journée de plus du drame divin était finie. Le monde allait encore changer.

CHAPITRE XII.

La civilisation suivit au sortir de l'Inde la même route que le soleil. Elle marcha parallèlement, sur deux ailes, du levant au couchant. Elle traversa au midi le désert inanimé de l'Arabie, pour gagner l'oasis silencieuse de l'Egypte. Elle descendit au nord le plateau tourmenté de la Perse, pour tremper son pied poudreux au flot de la Méditerranée.

L'Inde était et devait être la première patrie d'un peuple naissant encore indigent d'industrie. La terre, toujours chargée de fruits, lui faisait en quelque sorte l'avance gratuite de sa subsistance. L'homme, nourri par elle comme par une hôtesse, avait ainsi une part de temps disponible à retourner sur la pensée.

La civilisation retrouva en Egypte cette première mise de fonds de la nature, destinée à suppléer sur le sol l'absence de travail. L'Egypte semblait en effet désignée, par sa mystérieuse originalité, pour réaliser, à un jour donné, une pensée de la Providence. Elle fuyait en étroite vallée, du midi au nord, entre la chaîne arabique, qui la protégeait à droite d'un premier steppe, et la chaîne Libyque, qui la séparait à gauche d'un second dé-

sert. Elle était ainsi une espèce de cloître naturel préparé pour l'étude, fermé de chaque côté par une muraille et enveloppé de silence.

Le Nil coulait solennellement au milieu de cette longue avenue. Fleuve messie, il portait dans son onde une révélation. Il descendait d'un ciel inconnu comme un mystère. Il marchait dans l'espace, escorté d'un perpétuel miracle. A certain jour de l'année, il soulevait son flot du fond de son lit, le répandait tout entier sur la vallée, le rappelait ensuite comme l'Océan, à l'heure du reflux, pour aller le décharger, par sept bouches à la fois, dans la Méditerranée.

L'habitant de la rive, témoin du prodige, adora le fleuve dès le premier jour, et le nomma **Osiris**. **Osiris** était le dieu bon, le dieu vivant, fiancé, de toute éternité, dans le sein même de sa mère, à sa propre sœur Isis, déesse de la terre. Le frère et la sœur fécondaient le monde par leur mystérieuse alliance, l'un en versant le germe créateur, l'autre en couvant la moisson. Ils allaient à travers l'Egypte, convertissant partout sur leur passage la race humaine encore patriarcale à la religion de l'agriculture. Le dieu chantait en marchant l'hymne sacré, tandis que la déesse répandait la gerbe, à pleines mains, sous les pas du civilisateur.

Mais l'homme n'avait pas encore assez vécu, par conséquent assez accumulé de vie dans sa chair, pour croire uniquement au Dieu de vie, ou ce qui est la même chose, au Dieu de bonté. Il voyait l'être tarir tout à coup sous son pied à la porte même de l'Egypte. Le désert gisait mélancoliquement à son regard morne et vide comme l'évanouissement de la terre dans l'espace.

Là flottait au loin, sous un ciel ironique, le tentateur au sourire cruel, qui présentait et retirait sans cesse la coupe du mirage à la lèvre du voyageur. Là rôdait, la lance au côté, le Bédouin pillard, altéré de sang, porteur de meurtres, impitoyablement réfractaire à la civilisation. Là errait le tourbillon de sable, démon de l'air emporté sur son aile brûlante dans le gouffre sans fond de l'horizon. Là tombait chaque soir le soleil pour mourir à travers une poussière sanglante comme frappé d'un coup sinistre par un mauvais génie. Là enfin soufflait le vent de feu chargé de poisons, qui semait à l'époque de la canicule, dans la vallée du Nil, la fièvre et la stérilité.

Typhon, dieu du mal, habitait cet enfer à ciel ouvert, dévoré par la flamme d'un invisible incendie. Frère d'Osiris et son rival de divinité, il cherchait continuellement à le tuer. Un jour, il le surprit par trahison au milieu d'un festin, et avec l'assistance de soixante-douze complices, il l'enferma vivant dans un cercueil, le cloua sous une triple lame d'airain, le jeta au fleuve et l'abandonna au courant. Le courant emporta le corps céleste caché au regard, et le revomit au loin vers le nord à une des sept bouches du Nil, sur une grève de la Méditerranée. Les Pans et les Satyres poussèrent en chœur un long gémissement, à la nouvelle de cette disparition, et appelèrent douloureusement à la frontière du désert le dieu évanoui dans un mystère.

Isis, voilée de deuil, descendit la rive du Nil, cherchant de vague en vague le corps de son époux, et après soixante jours de marche, elle aborda la grève où il avait échoué dans son cercueil. Mais une forêt de roseaux avait poussé tout à coup sur le tombeau divin et le recouvrait

d une impénétrable nuit de verdure. La déesse, fatiguée de marcher, s'assit de désespoir et pleura sur elle-même. Mais pendant qu'elle pleurait, une colombe murmura un chant d'amour au milieu du feuillage. Isis comprit cette voix cachée dans l'ombre, qui l'appelait comme la voix même de son époux; elle suivit cet appel de la messagère ailée de l'espérance; elle entra dans la forêt de roseaux; elle retrouva le dieu perdu; elle le réchauffa dans ses bras et le ressuscita sous le nom d'Horus.

Horus, ou plutôt Osiris, né de lui-même, dieu conservateur, reprit, au sortir du cercueil, la plénitude de la divinité. Il attaqua Typhon à son tour pour le punir de sa trahison. Il le terrassa de sa massue, et pendant que le mal vaincu palpitait à terre dans le spasme de l'agonie, Hermès, dieu du génie humain, lui arracha les nerfs encore vibrants, et les étendit sur sa lyre divine pour célébrer impérissablement, dans un immortel cantique, la victoire de la civilisation.

Le mythe parlait ainsi. Mais que disait-il de l'esprit? Il disait que Typhon vainqueur, accompagné de ses soixante-douze complices, était le débordement du Nil suivi de ses soixante-douze jours d'inondation. Il disait encore qu'Osiris, enseveli vivant, puis ressuscité par Isis, était le fleuve lui-même, d'abord caché sous l'eau, ensuite réintégré dans sa rive, et par là même dans sa forme d'existence. Voilà le fait converti en légende, voilà le duel mystérieux du bon et du mauvais génie, le drame sacré dont l'Egypte donnait périodiquement chaque année une nouvelle représentation.

Un bruit sourd retentit longuement à l'horizon comme le roulement lointain du tonnerre; il descend du nord;

il arrive; il grandit, il éclate dans l'espace. A son approche, le Nil inquiet frémit, bouillonne, change de couleur, et jette dans la vallée le cri désespéré de la cataracte. Il roule dans son lit le poids d'un second fleuve, il chancelle sous le fardeau, il tourbillonne de vertige, il bat sa rive de droite et de gauche, il l'escalade flot à flot, il la renverse, il l'emporte dans sa course et fuit de toutes parts en tumulte : l'Egypte disparaît sous une immense nappe d'écume. Une ville flotte encore çà et là avec ses jardins étagés en pyramides. On dirait une île de granit couronnée d'un dôme de palmiers.

Voici l'heure de la vie, voici l'heure du mystère. Isis a reçu sous le vaste pli de son voile la visite de l'époux; l'Egypte tressaille au contre-coup du mystique baiser. Poussée comme par une secousse électrique, elle déborde à son tour dans l'espace; elle va, elle vient, elle court sur cette mer improvisée, en innombrable flottille. Une longue panégyrie, vêtue d'habits de fête, circule joyeusement, de ville en ville, au murmure cadencé des rames, des lyres, des flûtes et des cymbales. L'hymne monte; l'encens fume; le prêtre, debout sur la proue et resplendissant dans sa robe de lin, tient à la main et soulève sur la multitude le Saint des Saints, assis dans la corolle de lotus.

A mesure que la procession flottante défile devant une cité, la voile ouverte à l'esprit vivant et palpitante d'une céleste harmonie, la femme du bord accourt du fond de sa maison, elle répond à l'hymne errant par un cri d'enthousiasme, et, ivre de volupté sacrée, éperdue, les cheveux épars, elle déchire sa robe pour montrer son sein fécond au dieu de fécondité.

Le soixante-douzième jour est venu, l'œuvre de bénédiction est accomplie : le Nil abandonne la couche nuptiale fécondée de son flot divin. Isis, réveillée de sa langueur, sèche au soleil ses larmes d'amour. Le peuple égyptien reprend possession de la vallée. Il répand le blé sur le sol encore humide de l'eau du déluge, et pour l'enfoncer en terre, il lâche le troupeau à travers le champ fraîchement semé. Ici nul besoin de défrichement, d'aménagement, d'engrais ou de sillon. Le Nil, laboureur officieux, prépare la glèbe, la brise, la retourne et l'engraisse de son limon. La terre, toujours régénérée après la récolte, toujours vierge, reproduit inépuisablement, avec la même spontanéité, la même abondance d'épis. L'Egypte, ainsi remplacée au travail de la charrue par un infatigable collaborateur, consacra le temps qu'elle économisait chaque année sur la culture de la terre à cultiver son intelligence. Elle pensa, et pour penser plus commodément, elle adopta la symétrie sociale de la caste ou de la fonction indéfiniment transmise du père à l'enfant.

Le clergé occupa, comme dans l'Inde, le sommet de la pyramide, le guerrier le second degré, l'artisan le troisième, le manœuvre enfin le dernier. L'agriculteur manquait à cette classification. L'agriculture, réduite à une journée de besogne pour la semaille et à une autre journée pour la récolte, cessait d'être une fonction distincte et permanente de la société. Tout homme, sans doute, d'une caste inférieure, devait ensemencer par ordre la portion de terrain que la législation lui attribuait sur le fonds commun. Mais c'était là un travail purement transitoire, un hors-d'œuvre, un passe-temps,

un coup de main tout au plus sur la campagne. Après avoir rempli son service le lendemain de l'inondation, il secouait la boue de ses pieds, prenait congé de la terre et retournait à son métier.

Mais le fleuve épanchait à chaque débordement une couche de limon sur l'Egypte. Il surperposait une vallée nouvelle à l'ancienne vallée, il balayait la limite, il effaçait l'effigie de la propriété. Pour corriger cette continuelle perturbation, cette continuelle variante du sol, ainsi refondu, démonétisé, vague et mobile comme le flux et le reflux du Nil, le prêtre médita et tira lentement de sa méditation, théorème par théorème, la science de la géométrie.

Il ressuscita par le calcul le champ primitif enseveli sous le champ d'alluvion, et penché sur le terre dans une solennelle rêverie, évocateur suprême du spectre évanoui de la propriété, il retraçait sans cesse du doigt, sur la poussière, la carte sans cesse effacée de l'Egypte.

La géométrie est la route de l'intini. Une fois armé du compas intellectuel de l'espace, le géomètre sacré entreprit le cadastre du firmament. Il calcula la révolution annuelle de la terre autour du soleil. Il prit la balance d'or de l'astre pour mesurer la durée. Le temps était auparavant un cadran vide où l'aiguille, errante au hasard, cherchait en vain une heure tracée. Le jour venait et passait, et jetait alternativement pour unique date une ombre ou une lumière. L'homme marchait dans la vie à tâtons, sans trouver sur son chemin, de chronologie graduée pour le guider. Mais ce jour-là il débrouilla ce chaos, il l'organisa, il l'ordonna, et le divisa par série et par césure. Il put ainsi échelonner, harmoniser sa vie,

jusque-là éparse et confuse à chacune de ces divisions, à chacune de ces haltes de la durée. Son être tout entier était désormais un hymne réglé, équilibré, qui avait son nombre, son rhythme, son moment fixé d'avance et périodique pour le repas, le travail, la prière, le sommeil.

Le prêtre égyptien inventa le calendrier, et le calendrier, à la main, il marqua chaque événement, chaque pas de la civilisation, d'un signe, d'un chiffre certain, pour qu'en se retournant vers le passé, l'homme pût toujours retrouver, reconnaître à sa place et à sa date tout ce qu'il avait fait ou laissé en chemin. Il mit le temps en ordre derrière lui, ou plutôt il le reprit avec lui, le déploya autour de son corps, l'emporta dans sa marche, et le traîna sur ses pas comme un magnifique manteau royal. Vivant dans le présent, il revécut par la chronique dans le passé. Il tira sur sa tête une plus large part d'éternité, il rendit un nouveau témoignage de la loi du progrès.

La science du passé lui donna la prescience du futur. Il prophétisa, il annonça d'avance la crue du Nil, l'apparition de la comète. Il fut, à dater de ce moment, le secrétaire de Dieu, qui écrivait sous sa dictée. L'oracle succéda au destin. Le destin, dans la croyance indoue, était l'avenir impénétrable, inexorable, écrit de la main de Brahma sur le front de tout homme naissant. L'oracle, au contraire, était l'avenir prévu, retiré de la profondeur immuable et ténébreuse où il dormait enseveli, et descendu à la portée de l'humanité. Il était encore un pas de plus dans l'éternité, un symptôme de plus du progrès, pas chancelant, sans doute, symptôme douteux; mais

un jour viendra où l'oracle changera de forme et prendra le nom de génie.

Après avoir trouvé la géométrie en quelque sorte à son pied comme une inspiration du sol, et l'avoir successivement appliquée à la mesure du champ, à la mesure du temps, l'Egypte l'appliqua enfin à la mesure de la pierre, à l'architecture, base de tous les autres arts, éclose la première entre tous, pour tous les porter, tous les recueillir dans sa somptueuse hospitalité.

L'architecture est née et pouvait naître seulement, en Egypte, de la religion. Car pour la créer, il fallait d'abord une nation régulièrement submergée, qui devait faire de la pierre étagée sur la pierre une cuirasse à son corps contre l'inondation ; ensuite une étroite vallée bordée de chaque côté d'une chaîne de montagnes qui offrait partout à fleur de terre le calcaire et le granit, puis un fleuve complaisant, roulier naturel qui portait au sortir de la carrière le bloc au chantier ; de plus, une idée collective, comme celle de religion, qui appelait la cité tout entière à l'adoration du Dieu vivant, et enfin une caste surhumaine, comme la caste sacerdotale, qui disposait entièrement à son gré du reste de la nation. A cette condition multiple, et avec cette diverse assistance, l'Egypte a pu, sans fléchir sous le poids du travail, déraciner la montagne, la transporter, la détailler et l'étendre sur la vallée en immense colonade.

L'Inde n'avait pas produit son architecture à proprement parler. Elle l'avait reçue en quelque sorte toute faite de la main de la nature. Elle avait simplement transformé à coups de ciseau la montagne en pagode. L'Egypte eut plus de confiance dans son génie. Elle re-

poussa la collaboration de la nature. Elle enfanta le temple d'une idée. Elle subit cependant l'influence du lieu sur l'esprit. Elle réfléchit par la pierre la physionomie de la vallée. Elle répéta la leçon habituelle de son regard. Elle passa partout sur son œuvre la ligne horizontale de son paysage. Elle jeta en avant du temple une longue allée de pylônes. Elle imita sa patrie resserrée entre deux chaînes de montagnes.

L'architecture égyptienne néanmoins était la sublime explosion d'un sol travaillé d'une puissante idée, qui parlait formidablement par grande masse à l'imagination. L'homme marchait pour aller à la prière, devant une rangée de sphinx, colosses pleins d'énigmes, qui le regardaient passer du haut de leur calme grandiose. Il entrait sous un portique géant, pesamment assis sur d'immenses piliers, comme chargé du poids accumulé de la Divinité. Il foulait du pied un second temple souterrain, ou plutôt un abîme qui dormait sur un lit de ténèbres à des profondeurs inconnues. Il abordait en tremblant un dieu silencieux, haut de cent coudées, enfermé en lui-même dans une magnifique immobilité, face à face avec son ombre étendue sur le parvis. Il voyait partout, à chaque pierre du mur, une parole cabalistique interdite au vulgaire dont il déchiffrait à peine çà et là quelque rare lambeau. Car le temple était un livre ouvert où chaque figure était une idée, chaque sculpture une phrase, écriture hiéroglyphique, langue sacerdotale, mystique, métaphorique, immuable comme le granit où elle était gravée, qui notait chaque mot d'un signe particulier, en attendant que le génie humain apprît à noter plus tard, en

Egypte même, avec quelques signes seulement, le dictionnaire tout entier de la parole.

L'architecture est donc véritablement une émanation directe de l'Egypte, la pensée formulée de sa géographie. Elle est en effet une forme d'art symétrique et immuable par essence. Or, partout sur le bord du Nil la nature respirait la régularité et l'immobilité. Le Nil sortait de son lit à une heure fixée et y rentrait à une autre heure précise. Le ciel déployait chaque jour son manteau bleu, sans jamais laisser flotter sur la courbe de sa voûte l'ombre d'un nuage. La saison succédait à la saison, et d'un passage à l'autre variait à peine de durée. Le soleil se levait à droite du désert pour se coucher à gauche dans le désert.

L'Egypte appliqua cette symétrie et cette uniformité à chaque œuvre, à chaque chose de la civilisation. Elle régla, elle fixa, comme la pierre de l'architecture, ce qui échappe le plus à toute réglementation et à toute fixité : la vie, le repos, la nourriture, l'hygiène, le vêtement. Elle fit de la science une espèce de liturgie définitive, pétrifiée, que chaque génération léguait à la génération suivante, et que la génération suivante reprenait des mains de sa généalogie sans pouvoir jamais en retrancher ou en modifier une formule. Elle soumit l'inspiration elle-même à cette discipline inflexible du poids et de la mesure. Elle décréta comme un dogme le nombre des couleurs et le type des statues. Elle frappa d'immuabilité jusqu'à la note de musique, évaporée devant l'autel, de la corde de la lyre, avec la fumée de l'encens.

Et le prêtre, homme transfiguré, plus moral parce qu'il était plus intelligent, premier monogame de l'his-

toire, planait dans sa robe blanche comme dans une auréole de lumière, sur ce monde qu'il avait longuement, laborieusement créé de son génie, et qu'il tenait désormais scellé comme un baume précieux dans un vase de cristal. Attendez, le choc de la conquête brisera le vase plus tard pour en répandre le parfum. Et un jour Pythagore, un autre jour Platon viendra le respirer en passant.

Déjà un pâtre obscur, abandonné comme Osiris au courant du Nil et comme lui racheté de la mort par une femme de la royauté, a rassemblé ses frères de la tribu pastorale réléguée au dernier rang des castes sur les confins du désert. Il les a ralliés autour de sa parole. Il leur a montré du doigt la terre de la liberté. Il les emmène à la recherche d'un autre soleil. Il emporte avec lui une partie du secret de l'Egypte. Il va fonder un autre monde, égyptien de reflet, sur la montagne de Sion.

CHAPITRE XIII.

L'Egypte solitaire, recueillie, invitée et inclinée à l'étude par toutes les voix et toutes les complaisances de la nature, méditait silencieusement à l'écart, comme dans un long monologue. Elle créait la science, la couvrait de mystère, l'enveloppait de granit, la couvait lentement jusqu'au jour où l'œuvre de son génie, éclose du sanctuaire, devait briser la muraille, prendre son essor et aller chercher une autre humanité, de l'autre côté de la Méditerranée.

La Perse, au contraire, assise sur un sol actif coupé de plaines et de montagnes; entourée de tribus nomades, nomade elle-même, inquiète et frémissante de l'esprit de conquête, semblait chargée par Dieu, en ce jour de dispersion universelle, de rassembler à coups d'épée, les races éparses et de les enrégimenter en nations. Toujours à cheval sur la limite de deux continents, elle était de toute évidence, dans la préméditation de l'histoire, une estafette providentielle commandée d'avance pour porter d'une frontière à l'autre les messages d'idées.

Le culte, empreint de l'agitation du sol, la provoquait sans cesse à l'action. Elle croyait aussi à un dieu bon et à un dieu mauvais, elle nommait le premier Ormutz et le second Ahriman. Ils luttaient continuellement ensemble, donnant ainsi à l'homme l'exemple du combat. Mais pendant qu'ils luttaient, l'homme vivait et traduisait sa croissance de vie par l'incessante victoire d'Ormutz sur Ahriman. Aussi un jour devait venir où le bien dompterait le mal et le renverrait au néant. Ce jour-là, le monde, brisé d'un coup de tonnerre, brûlera comme le feu de l'autel. L'âme de chaque homme, ressuscitée du tombeau, passera à travers la flamme et reprendra sa première candeur.

L'histoire de la Perse, incidentée comme sa géographie, flotte d'une race à l'autre dans une perpétuelle oscillation. Aujourd'hui c'est la terre d'Iran, demain c'est la Médie, un autre jour c'est l'Assyrie. La Perse vient la dernière. On dirait une nation informe, toujours bouillonnante et travaillée d'une secrète chimie. Elle a conquis l'Asie de l'Indus au Liban, et de tous les détritus de peuples qu'elle a successivement engloutis sur son passage, elle n'a pu former véritablement un royaume. Son royaume est un camp et son roi un général d'armée, toujours errant de capitale en capitale, selon l'heure de l'année, comme de garnison en garnison. La prescience du progrès le voulait ainsi. Le monde Persan, intermédiaire entre l'Inde et l'Europe, devait être le continuel va et vient d'une contrée à l'autre contrée.

Trois nations, l'Inde, l'Egypte et la Perse, sont nées au soleil. La civilisation a pénétré plus avant dans l'espace et porté ainsi un nouveau témoignage du progrès.

Mais qu'importait un pas de plus sur la terre, si en marchant à la conquête d'une autre latitude, elle perdait sans retour le bénéfice de la richesse d'idées et d'inventions accumulées, dans sa première patrie? Le progrès ne consiste pas seulement à déplacer et à coloniser, il consiste encore à échanger et à multiplier par la force de tous la force de chacun.

Plus le travail prête et emprunte au travail, plus il émet et appelle de produits, et plus aussi l'homme grandit de peuple à peuple et monte en puissance. De même qu'il y a la tradition du temps, il y a la tradition de l'espace. La première rattache les générations aux générations, et la seconde relie les contrées aux contrées. La civilisation est également frappée de sterilité, isolée dans la durée ou bien isolée dans l'étendue. Elle n'a jamais pu naître d'elle-même dans une île retranchée de la terre ferme par un infranchissable distance.

Elle devait donc, sous peine de mentir à sa destinée, établir une correspondance suivie d'industries et de découvertes entre l'Inde et ses colonies d'idées. Mais comment? Un espace incommensurable la sépare de l'Égypte. Le navire n'est pas encore inventé. Elle doit traverser, pour arriver au Nil, l'épaisseur d'un continent, et, pour le traverser, elle a devant elle le désert.

Et ici admirez la merveilleuse harmonie universelle du progrès. Si l'Asie occidentale avait été couverte de végétation comme une partie de l'Amérique, l'Inde, cloîtrée par cette inextricable muraille de forêts, n'eût jamais pu déborder sur l'Europe. Elle eût trouvé à chaque pas un obstacle, un ennemi caché. Elle eût dû, de toute nécessité, déblayer le jungle et le marais, frayer à la hache un

passage à son idée. Les siècles de son peuple eussent tous inutilement fondu les uns après les autres à ce travail.

Mais le désert était un chemin tracé d'avance, qui débouchait, sans interruption de continuité, de sa frontière à la Méditerranée. Elle trouva sur ce sol déblayé d'avance une race nomade encore attardée à l'état pasteur. Cette race éparse sur le sable comme l'oasis, figure terrestre de la tribu, n'avait pas dans la constitution de sa géographie, l'assistance nécessaire pour évoluer à une forme supérieure de civilisation. Et cependant elle ne devait pas simplement rester en arrière de l'humanité, comme la curiosité vivante du passé. Elle avait son utilité aussi, sa place marquée dans la stratégie universelle de l'histoire. Elle devait servir de correspondance entre l'Asie et l'Europe. L'Inde la prit à son service et la première caravane partit.

La caravane porta le sel de la terre d'orient en occident et d'occident en orient. Cependant si elle eût été réduite à l'homme seul, l'homme, trop faible, serait tombé, brisé dès le premier pas, sous le poids du voyage. Le soleil couchant ignorerait encore la richesse du soleil levant. Mais la tribu errante trouva sur son chemin un nouveau compagnon de fatigue, un nouveau volontaire de l'humanité, courageux et déterminé par caractère à porter le fardeau.

Il était à peu près le seul habitant du désert, le désert incarné sous la forme vivante du quadrupède. Son corps allongé et difforme, rugueux et calleux, surmonté, lui aussi, de son mamelon, avait la ligne onduleuse et tourmentée de la vague de sable continuellement labourée

par le simoun. Sa robe, uniformément grise, pelée par place et couverte de durillons, réfléchissait la couleur de cette terre de stérilité, poudroyante au rayon, écorchée au vent et semée çà et là d'un bloc de rocher comme d'un débris d'ossement.

La nature avait légèrement modifié en lui le mécanisme habituel de la vie, et disposé un organe particulier, pour lui permettre sa longue traite, sur cette route aride qui offrait parcimonieusement, à longue distance, une fontaine au voyageur. Il portait sous son long cou dressé au-dessus de la poussière, une source intérieure où il pouvait étancher sa soif, goutte à goutte, en continuant de marcher.

Il était sobre, d'une sobriété héroïque poussée jusqu'au miracle, jusqu'au défi à la nature. Il broutait peu à la fois, et toujours de préférence l'herbe épineuse et amère du désert. Lorsque le jonc et l'absinthe venaient à lui manquer, il prolongeait sa marche à jeun, avec le même courage. Seulement, sa bouffissure de chair tombait peu à peu comme fondue au soleil. L'oxigène, absorbé par la respiration, est un feu qui brûle l'aliment dans le corps, comme le feu de l'autel brûle l'holocauste. Lorsque la flamme, rallumée d'un souffle, ne trouve plus l'aliment à dévorer, elle dévore l'huile même de l'organisme. Mais détournée dans le chameau, par une prévoyance de constitution, sur l'excroissance de sa difformité, elle respectait la fibre délicate de l'existence. Il pouvait ainsi jeûner sans mourir.

Il semblait avoir conscience de la force cachée que Dieu avait mise en lui pour soumettre à l'homme le vide infini des plaines de l'Asie. Lorsque le jour du départ était

fixé, il pliait le genou pour tendre l'épaule au bagage.

Le chamelier attachait sur le bât l'outre pleine d'eau, le sac plein d'orge, la toile de la tente et le ballot de marchandise. Il donnait le signal, et le chameau partait intrépidement pour un voyage souvent prolongé d'une année à l'autre année.

Le soleil d'Arabie répandait sur le sable le brasier visible de ses rayons. Le mirage étalait au loin, sur la couche flamboyante de l'air, sa cruelle féerie. Le chameau taciturne traversait, le cœur haut, dans une mélancolique résignation, l'immense incendie flottant de l'atmosphère; il marchait infatigablement de sa marche cadencée et balancée comme par le flot du terrain.

Si par hasard il venait à fléchir sous le poids du jour et à ralentir le pas, le chamelier entonnait quelque refrain guttural, âpre comme la grève du sentier, et ce rhythme plaintif, inspiré par le steppe, ramenait l'énergie épuisée dans le muscle du chameau.

Il reprenait sa route avec une nouvelle vigueur, au chant de sympathie, et le soir, après l'étape, il paissait auprès du campement l'herbe dure et courte du désert, buvait et renouvelait sa provision d'eau dans le lit à moitié desséché du torrent, puis, repliant ses jambes sous son ventre, il dormait sous le fardeau.

Inépuisable de magnanimité pour l'homme dans sa servitude, il était le trésor vivant de la caravane. Il lui donnait sa bourre pour la vêtir, sa chair pour la nourrir, la poussière de son fumier séchée au midi, pour cuire le repas, et lorsque l'eau des outres était tarie, il lui donnait sa propre vie pour lui livrer l'outre vivante enfermée sous son poitrail. Il lui offrait, enfin, en sacri-

fice, pendant la longue épreuve du désert, jusqu'à son dernier atome.

Souvent le sacrifice était perdu. Au milieu de la traversée, une trombe de sable montait tout à coup du fond de l'horizon. Le soleil informe et sanglant flottait à travers une brume sèche, comme une plaie béante à travers un linceul. Le vent de mort commençait à souffler, et le sentier à tourner comme une meule sous le pied du chameau.

La tempête muette tourbillonnait un instant autour de la caravane. Une nuit subite descendait sur le désert. Le voyageur, enveloppé d'une poussière brûlante tombait la face en terre, pour dérober sa lèvre à la fournaise. Le chameau résigné attendait son heure, couché à côté de son maître, humble jusqu'à la mort, la tête allongée sur le sol, dans l'attitude première de la servitude. Le simoun amoncelait son avalanche aérienne sur l'homme et l'animal. Tous deux mouraient; et le tourbillon fuyait vers un autre horizon, en laissant derrière lui sur la plaine de profonds remous.

A quelque temps de là, un vent contraire déblayait les corps qu'un orage avait ensevelis. Une autre caravane voyait blanchir sur le chemin une traînée confuse de squelettes. En entendant sonner sous son pied l'os des morts, le voyageur pressait le pas en silence et passait. Mais le serviteur du désert n'en avait pas moins accompli jusqu'à la consommation sa haute destinée de dévoûment. Il était mort pour l'homme et il reposait avec lui dans le même tombeau.

La caravane, forme enfantine du commerce, avait le caractère ambigu de toute origine. Guerrière et mar-

chande à la fois, elle trafiquait la lance au côté. Elle commerçait comme l'agriculteur labourait, en masse, par tribu. Lorsqu'elle trouvait sur sa route une oasis arrosée de sources ou une rive de fleuve bordée de prairies, elle dressait à la hâte un grossier portique ouvert à tous les vents, sur cette île de vie et de fertilité. Elle construisait le caravansérail, elle y campait plusieurs semaines de suite, pour reposer sa fatigue, renouveler sa provision, et après ce moment de relâche, en pleine verdure, elle poursuivait son chemin.

Le caravansérail était la cité de passage, intermittente et commune, que chaque caravane en partant abandonnait à une autre caravane. Le voyageur n'y possédait que la place de son corps et l'ombre de son sommeil. Mais un jour, une tribu, retenue par la séduction de la nature et la commodité d'existence, oublia de partir et transforma le caravansérail en cité. Babylone sortit du fond de l'espace, première étoile du désert. La ville de l'Euphrate était en réalité la tribu nomade arrêtée dans sa course et immobilisée au sol par une muraille. Elle avait la forme méthodique et disposée, sur quatre faces, du campement. Chaque maison était éparse au hasard, comme la tente dans le camp, afin de laisser à chaque pasteur assez de place autour de lui pour paître son chameau. C'était, en un mot, l'ancien monde pastoral, jusqu'alors errant, campé sous la pierre et vivant comme dans le passé, pêle-mêle avec son troupeau.

Palmyre, Ecbatane, Petra, Gera, Damas, sortirent, après Babylone, de la profondeur du désert. Chacune brilla de sa place sur le sol vide pour éclairer dans la nuit des temps la marche de la civilisation. Chacune

offrit une station peuplée au double courant d'hommes, qui coulait de la Méditerranée à l'Inde et de l'Inde à la Méditerranée. Le caravansérail, élevé à l'état de royaume, devint l'entrepôt des deux continents, où les autres tribus, restées encore nomades, allaient continuellement porter et chercher la richesse.

Pendant des siècles et des siècles, Babylone engloutit incessamment dans son sein et revomit par ses portes géantes le commerce entier du monde connu. Elle acheta, elle vendit, elle épargna au transport qui partait de l'Inde ou du Nil, la moitié du chemin. La faveur de la nature qui l'avait tirée du néant continuait de développer la vie en elle, et, dans l'orgueil de sa reconnaissance, elle arracha du sol l'oasis et la suspendit dans le ciel sur le piédestal infini de la terrasse de Sémiramis.

Elle faisait plus encore. Pour consacrer religieusement cette rencontre de tous les peuples accourus de tous les vents de l'horizon à son hospitalité, elle leur donnait la chair de sa chair en communion. A certain jour de l'année, toute femme née du sang babylonien, allait s'asseoir en robe de fête sous le myrthe sacré de la déesse Milyta; et là elle attendait son heure en silence, le sein nu et le voile levé. L'étranger passait et laissait tomber sur elle, de son manteau, une pièce de monnaie. Elle reconnaissait à ce signal un nouvel époux, elle se levait et le suivait les yeux baissés. La reine de l'Euphrate pétrissait ainsi la race avec la race comme la grappe de raisin dans la cuve du vendangeur. L'humanité encore sensuelle semblait célébrer d'avance, dans cette pâque de débauche, sa première pensée d'unité.

Babylone grandit en gloire tant que l'abondance de la

terre passa sur le bord de l'Euphrate. Mais quand le commerce prit un autre chemin, la reine d'Orient tomba. Née de la caravane, elle mourut avec la caravane.

Le sable aride, continuellement sillonné par le pied du chameau, semblait exhaler de lui-même la richesse. La race du Liban crut un instant que la terre du soleil levant, perdue dans l'inconnu, épanchait naturellement l'or de son sein, comme l'autre soleil épanche son rayon. Elle déclara, dans sa candeur, que le désert était un vaste trésor accumulé là-bas, au-delà de l'aurore, dans le dernier lointain. Elle appela ce paradis d'opulence le royaume d'Ophyr.

Le désert était, en effet, un trésor; car le sol nu, dévoré du soleil, qui n'avait jamais porté que des peuplades et des nuées de sauterelles, errantes à l'image les unes des autres, par cette mystérieuse concordance que Dieu a partout établie entre la nature et l'humanité, était maintenant, grâce au commerce, le centre même de l'abondance. Or, qu'est-ce que le commerce? C'est le produit mobilisé, supérieur au produit inerte de toute la distance qui sépare le mouvement de l'immobilité. Le commerce est l'avénement de l'industrie à l'espace, un progrès de plus dans l'histoire.

Mais l'expédition à dos de chameau était longue et semée de dangers. Elle transportait uniquement la denrée la plus précieuse sous le poids le plus léger : la cinnamone, la poussière d'encens, l'onix, la perle, l'étoffe impalpable tissée d'un souffle, l'huile de senteur, l'épice, l'ambre, la cannelle, la fourrure, l'or, le rubis, le diamant, l'escarboucle, la science, l'idée, l'industrie, la découverte, l'âme des choses enfin, qui suit toujours le

produit d'un peuple, comme le parfum suit la fleur dans la main qui l'a cueillie.

Le commerce du monde, réduit à ce système d'échange purement somptuaire entre deux civilisations, eût bientôt péri de stérilité, sans une nouvelle conquête.

Alors l'humanité, inquiète sur sa destinée, regarda autour d'elle, et interrogea l'espace ; elle vit que du côté de l'Indus deux couloirs naturels légèrement inclinés à l'ouest pénétraient profondément dans les terres, l'un jusqu'au Delta du Nil, l'autre jusqu'à la bouche de l'Euphrate.

Que pouvait signifier ici cette mer intérieure qui, après avoir reçu le flot de l'Indus, allait chercher le courant du grand fleuve de la Perse? Que pouvait dire là cette autre mer intérieure encore, lorsque après avoir battu de sa vague deux continents, elle poussait vers le Nil, sur le vent du désert, l'écho de son gémissement?

Ce golfe d'Arabie si étrange, si merveilleux de dessin et de parcours, murmurait-il sourdement dans la profondeur de ses eaux un oracle? L'homme religieux devait être tenté de le croire en regardant le signe particulier que la Providence avait mis sur ce bras de mer, comme un destin.

Le vent n'y soufflait pas, ici et là, d'un jour à l'autre par caprice ; il y régnait d'une manière constante, uniforme, avec la régularité d'une saison. D'avril en octobre, il soufflait de l'Egypte ; d'octobre en mars, il soufflait de l'Indus, comme s'il avait à conduire et à ramener quelque panégyrie inconnue dans la même année.

Je voudrais pouvoir ici en passant donner une pre-

mière page de la géographie inédite du progrès ; montrer, la mappemonde à la main, qu'à chaque étape, la civilisation avait sa place irrévocablement marquée sur la planète ; qu'elle pouvait être là et uniquement là, par le concours forcé des choses et pas ailleurs.

Elle paraîtra d'abord dans l'Inde, où le climat devait la vêtir de sa chaleur, la nourrir de sa manne, lui épargner la moitié de la fatigue, et lui permettre de convertir cette économie de travail en science et en instrument de conquête sur la nature, forgé par la science, et cet instrument forgé, elle émigrera ensuite avec plus de confiance dans sa propre force vers une autre contrée ; elle envahira le désert qui pouvait seul la mettre en communication avec la Méditerranée, et après cette invasion elle abordera cette série de mers internes qu'une main bienveillante avait creusées jusque sous son pied, comme une tentation à une autre destinée.

Ouvrez la carte, regardez cette grande péninsule épisodique et dramatique, renfermée entre la Méditerranée, la mer Noire, la mer Caspienne, le golfe Persique et le golfe Arabique, et dites-moi si une pareille contrée, placée dans des circonstances si incontestablement méditées et combinées entre elles, avec des formes si géométriques, si achitecturales en quelque sorte, n'est pas une contrée préparée, au jour de la création, pour une œuvre à part dans l'histoire ? Ce coin de l'espace est le nœud du monde ; il est, en substance, le monde entier.

Je pourrais sans doute prouver plus complétement, je le sens du moins, à la preuve intérieure, impatiente dans mon esprit, cette complicité flagrante de la nature et de l'humanité. Mais l'immensité du trajet d'idées

que nous avons à parcourir précipite ma parole ; l'heure presse ; passons. Je me contente de dire qu'à force de regarder la mer d'Orient, chasser et ramener son flot, et la mousson souffler d'orient en occident, et d'occident en orient, comme le flux et le reflux de l'atmosphère, l'homme finit par soupçonner l'intention de la Providence.

Il frappa son front, et il en jaillit une nouvelle pensée. Et, un matin, le pasteur, assis sur la montagne, vit paraître au jour levant, comme la toile de la tente qui glissait sur la mer étincelante et emportait en fuyant le premier rayon du soleil.

Et la ville de Tyr, la nouvelle reine des nations, sortit de l'écume du rivage couronnée de son génie.

CHAPITRE XIV.

Il y avait à l'extrémité de l'Asie, en marchant vers l'Europe, une chaîne de montagnes qui tendait sa croupe arrondie en carène à la vague de la Méditerranée. C'était la chaîne du Liban. Une forêt de cèdres, contemporaine de la Genèse, la recouvrait tout entière de la nuit profonde de ses rameaux. Un dieu nouveau, l'Hercule Tyrien, dieu du travail, habitait cette ombre mystérieuse agitée d'un perpétuel murmure. Le vent, sans cesse engouffré sous la cime gigantesque de l'arbre, courbée en pavillon, semblait répéter dans l'air le bruit de la Méditerranée. Quand la lame déchaînée à l'orage rebondissait avec fureur contre le rocher, la montagne frémissante sentait remonter le long de ses flancs, de feuille en feuille, la voix de la tempête. Cette voix augurale appelait l'arbre héroïque entre tous à descendre à l'appel de la mer, pour en partager la destinée. Et le cèdre agité, les cheveux épars, plié, mais invincible à l'effort du vent, aspirait d'avance le péril.

L'homme mit la hache civilisatrice au pied du Liban. Il abattit le tronc religieux, dernier témoin de la création,

qui portait vingt siècles de sève enfermés dans son écorce. Il l'équarrit en forme de colonne et il attacha à cette colonne les flexibles arceaux de la membrure. Il recouvrit de planches la nudité du squelette et dans l'intervalle des jointures il versa le bitume. Il poussa ensuite la carène au rivage et il tenta l'abîme. Le premier jour il laboura à la sueur de son front la vallée d'écume. Il attacha la rame comme une nageoire au flanc de la carène, et, penché sur son banc, il rama sans interruption d'un bout à l'autre du voyage. Mais le second jour, il comprit que le vent était un rameur naturel, qui emporterait sans effort le navire de l'autre côté de l'horizon.

Il recueillit dans sa voile le courant de l'air, et poussé par un souffle, il traversa le désert mugissant que l'hirondelle seule pouvait franchir. Il mit le pied sur un sol de plus, et au bruit de la brise qui sifflait à travers la corde vibrante de la mâture, il fit sa seconde entrée triomphale dans l'espace. Il jeta d'une terre à l'autre, sur ce qui était autrefois l'impossible, la trace d'argent de sa quille comme une ceinture d'alliance. Il unit l'Est à l'Ouest. Il conduisit l'Asie, endormie au balancement du flot, sur la côte d'Europe. Et le soir, lorsque après une journée de navigation, le nouveau conquérant d'une autre moitié de la planète regardait, du haut de la proue, dans la rêverie de sa victoire, la vague enflammée étinceler sur l'éperon de son navire, il voyait, au reflet de lueur marine, l'antique Amphitrite, humiliée et vaincue, courber en ondulant la tête sur son passage et fuir en secouant l'écume de ses cheveux, dans un long gémissement.

La race phénicienne, armée de l'aile à la puissante

envergure qui traversait la mer de son vol, bâtit la ville de Tyr sur un îlot rattaché à la terre ferme par une étroite chaussée. C'était à cette heure troublée de l'histoire, où le droit de guerre régnait dans toute sa splendeur, une position inexpugnable contre toute tentative d'invasion. Au premier bruit du pas d'une armée, la population assiégée coupait sa digue et déchaînait sur l'ennemi le flot du brisant.

Ainsi adossée au contrefort du Liban qui balançait sur sa tête d'inépuisables flottes en nature, défendue de face par la Méditerranée; couverte sur les côtés par des défilés; assise à égale distance de Thèbes et Babylone; abritée enfin et recueillie dans son comptoir, la ville de Tyr couvait le monde de son regard. Elle rayonnait sur la terre dans tous les sens par ses caravanes. Elle respirait la vie autour d'elle par tous les pores à la fois. Saba lui apportait l'encens sur sa procession de dromadaires. Jérusalem lui envoyait son froment, Palmyre l'étoile souterraine allumée dans les mines de Golgonde, Memphis le duvet léger de son coton qu'elle foulait à son métier, et colorait ensuite du rayon le plus vif tombé de la main de l'aurore dans une vapeur de printemps. Car le commerce provoque l'industrie. La nation commerçante doit nécessairement fabriquer le produit qui paie l'échange ou solde l'appoint de l'échange. La cité Tyrienne comprit du premier jour cette loi de nature. Elle éleva son génie à la hauteur de son commerce. Elle inventa le verre, elle sculpta l'or et l'argent. Elle perfectionna l'art de l'orfévrerie. Elle tressa en collier la perle de l'ambre qui répand un parfum d'amour sur le sein rêveur, embrasé de soupirs.

Elle inventa l'acier, elle perfectionna la science de l'armure. Elle travailla l'ivoire ; elle enchâssa le rubis. Elle fila enfin l'étoffe la plus précieuse de l'Orient, et, pour la teindre, elle trouva au fond de la mer une larve obscure qui distillait dans sa coquille, sous l'algue de l'écueil, un sang plus précieux que le sang de Vénus.

Et comme ce jour-là l'homme avait amassé dans sa substance une plus grande quantité de vie et reversé dans son corps la vigueur réunie du bœuf, du cheval, de l'âne, du dromadaire, du feu, du vent, du bois, du marbre, du fer et du granit; et que fort de toutes ces forces, désormais confondues et assimilées à sa propre constitution, il était un être centuplé au centuple de puissance, alors il exhala au regard et il étala sur son corps ce prodigieux accroissement de vitalité. Il abandonna le tissu rayé de l'Egypte, reflet grossier du tatouage. Il foula aux pieds ce haillon, premier manteau d'une infériorité d'existence. Il emprunta la plus éclatante broderie de l'écharpe d'Iris. Il suspendit la pourpre à son épaule. Et roi de la terre jusqu'alors méconnu à lui-même, il marcha au soleil de la création, rayonnant d'une nouvelle existence, dans toute la splendeur de la royauté.

La Phénicie tenait à la proue de ses flottes toute terre visible et invisible que la mer battait comme elle de son rhythme et enlaçait de son repli. Elle suivit cette voie irrésistible de l'espace qui parle au cœur de l'homme comme la voix même du destin. Elle marcha de conquête en conquête, au hasard, sur la foi de l'inconnu, partout où le vent la poussait. Elle jeta de tous côtés de nombreuses colonies qui multipliaient à l'horizon la vie

de la métropole. Son innombrable population, incessamment accrue par le commerce, étouffée sur son îlot, essaimait chaque année, emportée sous ses voiles, vers d'autres rivages. Elle colonisa ainsi, en passant, les îles de Crète, de Rhodes, de Chypre, les Sporades, les Cyclades. Elle franchit le Bosphore, elle demanda à la Judée le passage de la mer Rouge, et poussant ensuite de plus en plus vers le couchant, elle relâcha en Sicile; elle y bâtit les villes de Motya, de Soloès et de Panormus; elle mit pied à terre en Sardaigne, et, inclinant au midi, elle fonda sur la rive gauche de la Méditerranée une seconde Tyr africaine, qui devait être Carthage, la métropole à son tour du commerce.

De cette station avancée, elle reprit la route du couchant; elle aborda une péninsule pétrie d'or, qui suait l'or par tous les pores du sol, le couvait dans toutes les montagnes, le roulait dans tous les fleuves, le répandait dans toutes les vallées. Elle conquit cette naïve Hespérie, insouciante de sa richesse; balaya la population de la vie au soleil; la plongea vivante dans un gouffre de ténèbres et l'envoya au fond de la terre arracher le minerai parcelle à parcelle. L'Espagne avait méconnu le prix du trésor qu'elle portait dans ses entrailles. Elle avait dédaigné cette munificence gratuite de sa géographie. Elle expia de son supplice cette ignorance. Un autre jour, mieux instruite, elle passera la mer à son tour et reportera sur un autre peuple son expiation.

Et la Phénicie, la voile toujours ouverte, dans son impatience de l'espace, trouva enfin, devant elle, la porte mugissante de l'Océan, gardée par le reflux. Elle entra hardiment par ce passage de mystère dans ce nou-

vel inconnu. Elle contourna l'Espagne, elle assit la ville de Gadès, comme Tyr, sur un îlot rattaché à la terre ferme par une jetée. Elle sema de droite et de gauche les villes de Tartessus, de Calpé, de Malaca et d'Hispalis. Et lorsqu'elle eut échelonné sur sa route et assuré pour son retour une série d'étapes, elle remonta l'Océan vers le nord, et côtoya un continent barbare peuplé de sauvages. Elle traversa, à l'extrémité de ce continent, comme le détroit d'une nouvelle mer blafarde et enveloppée de brouillards, elle aborda une île écumante couverte de forêts, et pénétra à quelques lieues dans l'intérieur, par ce large fleuve aux rives plates, répandues en lagunes. Elle trouva là quelques cahutes enfouies dans la vase, au milieu des roseaux. Elle demanda aux naturels le nom de cette terre frappée de stérilité, ils l'appelaient l'île de Tinn, et de ce fleuve désert, ils l'appelaient la Tamise. Elle leur acheta quelques lingots d'étain, leurs seuls trésors, et repartit aussitôt, en saluant d'un regard de pitié cette atmosphère lugubre, noyée d'une perpétuelle vapeur d'hiver. Elle remonta la Baltique jusqu'à la hauteur d'Elgoland, ramassa l'ambre que la lame vomissait sur la grève, et regagna, les mains pleines, l'ombre du Liban.

Elle rapportait l'or de son voyage, et avec l'or, comme vous allez voir, un immense progrès. Jusque-là l'homme avait directement échangé, troc pour troc, le produit contre le produit. Il payait l'habit avec le mouton, l'armure avec l'amphore. Chacun dans ce système devait nécessairement amener et présenter la valeur échangeable, en nature, sur le marché. Cette théorie primitive de transaction portait en elle une inextricable complication de

transports et de dépenses. Le produit vivant ou fabriqué, un cheval, par exemple, ou un bouclier, repoussait jusqu'à l'idée de fraction et de mesure. La plus grande valeur, par cela même qu'elle était indivisible, ne pouvait, sans sacrifier une partie d'elle-même, acquérir une moindre valeur.

Et ce n'est pas tout encore. Pour écouler, pour placer une denrée, le producteur de la main ou de la charrue devait trouver autour de lui le besoin immédiat qui correspondait à sa denrée et avoir à son tour le besoin actuel qui correspondait à la denrée de son client. De sorte que le commerce dispendieux de transport, lourd de mouvement, pesé au plateau d'une fausse balance, faute d'un commun diviseur, était l'échange du fortuit contre le fortuit, de l'instantané contre l'instantané, l'enchère à brusque échéance, la seconde vendue contre la seconde, l'inépuisable variété de l'impossible, accumulée dans une seule impossibilité.

Que fallait-il donc pour soustraire l'échange à cette fatalité de nature qui le tenait étroitement fermé dans l'espace et dans la durée? Il fallait d'abord découvrir une matière première universelle d'utilité, qui contînt précieusement en elle, comme un génie, le plus grand nombre d'usages. Il fallait que cette substance divisible à l'infini, et précieuse jusque dans une molécule, condensât la plus grande valeur possible, sous le plus léger volume, pour être aisément mobilisée et transportée d'une contrée dans une autre patrie. Il fallait encore que cette essence même de la richesse fût incorruptible, inaltérable à la rouille du temps, et qu'aujourd'hui, demain, à travers les peuples et les hivers, la main qui la portait, la main

qui la gardait, lui retrouvât toujours le même poids, la même utilité; il fallait, enfin, que toute nation de la terre reconnût par une sorte de conspiration, et acceptât unanimement la principauté unique de cette valeur sur toutes les autres créations de l'industrie, et que partout où le produit souverain paraissait, la multitude entière des races barbares ou civilisées, accourût le saluer et solliciter l'échange.

Un métal seul pouvait suffire à cette destinée, et l'or était ce métal. Le plus dense et le plus malléable à la fois entre les métaux, il pouvait, par sa solidité et sa ductilité, participer à toutes les formes, à toutes les industries. Le plus insaisissable à la destruction et le plus éclatant de couleur, il pouvait, sans perdre aucune faculté, attendre le passage de l'occasion et tenter par son éclat la main qu'il n'aurait pas séduite par son utilité.

La Phénicie devina le mystère divin de l'or et inventa la monnaie. A dater de ce jour, le consommateur qui voulait acheter un produit, échappa à l'obligation de traîner péniblement un produit équivalent sur le marché, et d'échanger un besoin actuel contre un autre besoin actuel aussi. Il porta son or à sa ceinture, et une pièce à la main, il acheta la denrée qui lui était nécessaire sur le moment. Il n'y eut plus sur la vente ou sur l'acquisition ni perte, ni déchet. L'or étant divisible et gradué par monnaie, il acquittait mathématiquement toute quantité appréciable de valeur. Il nivelait l'échange; il le ramenait à une commune formule.

Et le vendeur qui avait cédé, pour n'importe quelle quantité de monnaie, une marchandise souvent précaire et destructible, si elle n'était pas consommée du jour au

lendemain, emportait à son tour dans son foyer cette marchandise transfigurée et radieuse, indestructible et immortelle désormais. L'œuvre de son industrie avait passé dans l'or par une mystérieuse métempsychose et en avait revêtu l'incorruptibilité. La valeur du produit depuis longtemps consommé qu'il avait vendu, était toujours là, intacte et présente, pesée et comptée atome par atome. Il pouvait l'évoquer à son gré, en toute circonstance, la ressusciter au soleil, la permuter contre une autre valeur, la dépenser, enfin, à l'heure seulement de la nécessité. L'or avait nivelé l'échange, il nivela encore le besoin.

Du moment que l'homme tint là, sur son doigt, dans une simple parcelle de métal, le prix toujours disponible et inaltérable d'une consommation éventuelle qu'il pouvait indifféremment choisir à sa volonté, il retira, chaque jour, de sa dépense, une part de consommation pour la convertir en monnaie. Il connut l'épargne. Il préleva, goutte à goutte, miette à miette, sur sa faim et sur sa soif, la dispense de la faim et de la soif à venir. Il amassa toutes les économies périssables et insensibles, qui ne pouvaient prendre d'elles-mêmes un corps, il les transforma au fur et à mesure en grains d'or, au creuset de sa prévoyance, et il les incarna sous une effigie pour des siècles de durée. La privation ajoutée à la privation avait produit l'épargne; l'épargne accumulée sur l'épargne produisit le capital. Le capital remplaça le jeûne, forme négative de l'économie.

Si l'or n'avait jamais paru sur la terre, pour appeler, retenir, revivifier et immortaliser toute production et toute prévoyance humaine dans sa propre substance,

l'homme interdit à l'économie eût nécessairement dévoré sur sa table jusqu'au dernier épi de chaque moisson. Le père, déshérité le premier par l'aïeul, eût légué à sa descendance la même pauvreté. Il eût consommé, et voilà tout, sans laisser après lui d'autre vestige que le souvenir du besoin satisfait. Mais l'or, ce messager divin de rédemption, vint lui conseiller, bien plus, vint lui enseigner l'épargne.

Or, qu'est-ce que l'épargne? C'est la consommation possible dans le présent reportée sur l'avenir. La consommation est la jouissance immédiate évoquée, évanouie dans l'acte même de la jouissance. Elle possède à peine la minute. L'épargne, au contraire, est une consommation ajournée que le temps emporte avec lui de génération en génération. Elle possède la perpétuité. Elle conserve toujours pendant son voyage à travers les années son droit acquis à une jouissance. Mais cette jouissance une fois cueillie, son droit est épuisé, elle passe, payée par un nouveau travail, dans la main d'un autre économe.

L'épargne ou la jouissance substituée est donc supérieure à la simple consommation ou à la jouissance sur place, de tout l'intervalle qui sépare l'inconstance de la durée, la gloire de l'action. L'action est l'œuvre du moment engloutie dans le moment. La gloire, nous l'avons dit, est l'œuvre durable qui retentit de sa place dans le temps, sur tous les siècles à la fois. L'épargne est une gloire aussi. Elle est l'humble immortalité de chaque famille. Elle met les siècles dans une larme métamorphosée en monnaie. Le jour où le plus pauvre aïeul, perdu dans la nuit de sa misère, a immolé

chaque jour en lui un besoin et transfiguré ce besoin immolé en économie, ah! ce jour-là, je vous le jure par le progrès vivant, il a convoqué à l'hospitalité de sa table, comme autant de contemporains, ses enfants encore ensevelis dans les limbes, et les enfants de ses enfants, il est monté en puissance d'être, il est entré, son obole à la main, dans son éternité.

Où donc est le cantique de bénédiction qui t'a jamais célébré, or immaculé, métal royal, bienfaiteur caché, confident muet de Dieu dans ses desseins sur l'humanité, âme matérielle du monde, incarnée dans la splendeur du rayon, poussière divine, étincelle du soleil tombée sur la terre dans un jour d'amitié pour notre destinée, ô toi qui reçois dans ta fibre et embaume de ton incorruptibilité chaque heure du travail de l'homme, chaque heure de sacrifice, qui les reçois et les restitues religieusement de père en fils aux dernières générations, qui provoques dans le cœur fort la sublime cupidité du dévoûment, qui donnes à la vertu du foyer son auréole, qui ouvres la porte du temps devant le pas du travailleur, qui reverses notre vie à jamais perpétuée dans ta perpétuité sur la vie de nos enfants, qui unis d'une chaîne indissoluble les morts et les vivants, qui portes l'éternité écrite dans l'exergue de ta monnaie, ô sauveur, ô immortel! J'ai beau chercher sur la lèvre des poètes l'hosanna de reconnaissance chanté à ta glorification, les poètes, ces intimes de Dieu pourtant, ont passé à côté de toi, et ils t'ont maudit. Ils ont ignoré ta grandeur, et, sous leur doigt, la corde de leur lyre, trempée de ta céleste essence, a rendu contre toi le son de l'injure. Mais, pendant que l'esprit de l'homme te calom-

niait, sa main plus intelligente te cherchait toujours à travers l'anathème.

Tu as élevé le travail accumulé sur le travail jusqu'à son apothéose. Tu as engendré saintement, dans une mystique conception, le capital rédempteur, ce messie né d'une privation, d'une vierge aussi; et par le mérite de ce fils divin, de ce pieux immolé, tu as retiré l'homme de la misère, tu l'as racheté de sa servitude; tu l'as marqué du signe d'élection et introduit au parvis de l'intelligence. Mais je ne veux pas prendre le pas sur le temps; je signerai à son heure chacun de tes bienfaits.

La civilisation phénicienne avait inventé la monnaie; et l'industrie, mobilisée, éternisée dans chacune de ses productions, avait débordé de l'étroite clôture du lieu et du moment sur tous les temps et sur toutes les contrées. Après cette grande découverte, la Phénicie trouva encore sur son chemin une autre inspiration qui semblait la mystérieuse symétrie de la monnaie : elle créa l'écriture.

Jusqu'au jour de l'écriture, la pensée, réduite à la voix pour toute communication, rayonnait à peine à la circonférence invisible que la parole traçait en fuyant sur l'atmosphère. Elle mourait où la vague du son mourait. Une minute l'entendait, la minute suivante l'ignorait. Un homme avait parlé, la foule cherchait encore dans le vent la trace du discours. Le vent avait passé, emportant avec lui le discours à l'oubli.

Le révélateur cherchait à retenir l'idée incessamment évaporée avec sa parole. Il la déposa d'abord dans l'oreille d'un confident de son génie assis à son côté. Pour graver plus profondément cette écriture orale en quelque sorte

sur la page vivante de la mémoire, il la scella dans le moule inflexible de la poésie. Toute pensée prenait alors la forme du vers, la science comme la chronique, la législation comme la théogonie. C'était le temps d'Orphée et de la muse Mnémosyme. L'inspiré dictait ou plutôt chantait, et le rapsode, suspendu à la lèvre du chantre, enregistrait la strophe errante dans son souvenir. L'œuvre, composée par celui-là et conservée par celui-ci comme par un livre parlant, traversait ainsi le temps, renvoyée d'écho en écho, d'une génération à l'autre génération.

Mais la mémoire était bornée, et la science, réduite à l'hospitalité de la mémoire, était bornée aussi et murée dans le cercle étroit de l'initiation, lorsqu'un jour de grâce, l'homme, toujours en peine d'espace et de durée, trouva le secret de noter le son de la voix et de le fixer par un signe sur la table d'ivoire ou sur la feuille de papyrus. Ce jour-là le Verbe fait chair revêtit un corps visible au regard. Le génie, perpétué par la lettre, distribué à l'intelligence, indéfiniment échangeable et transmissible, parla universellement, impérissablement au genre humain tout entier comme à son auditoire. Il interpella d'avance, du fond de son siècle, la postérité de la postérité, présent partout, contemporain partout, ressuscitant partout autant de fois qu'il trouvait sur son passage, dans sa rapide évolution, un doigt sympathique pour dérouler le feuillet immortel chargé de sa parole.

L'or était devenu le lien du travail avec le travail dans la durée; l'alphabet devint à son tour le lien de l'esprit avec l'esprit, et de même que la monnaie tombée de la main de l'ancêtre, allait sans cesse à travers les âges racheter une vie de la misère, l'écriture, envolée au souffle

de l'histoire, alla sans cesse retirer une âme de l'ignorance.

La Phénicie avait agrandi l'espace de toute la longueur du sillage de ses navires, elle avait en même temps découvert la double forme d'unité, l'écriture et la monnaie, destinée à relier entre elles toutes les distances. Elle ne devait pas sans doute tirer de l'écriture tous les mystères divins que la lettre contenait dans sa ligne cabalistique, comme l'horoscope d'un nouveau génie. Mais elle avait fait dignement sa journée, elle pouvait entrer dans son repos. Une autre civilisation allait la relayer au nord de la Méditerranée. L'Asie avait abdiqué l'humanité dans la main de l'Europe. La Grèce montrait déjà au-dessus du cap Sunium son front de marbre effleuré par le matin.

CHAPITRE XV.

La Grèce, déployée en forme de calice sur la Méditerranée, et rattachée au continent par la tige étroite de l'isthme de Corinthe, flottait à l'extrémité de l'Europe, comme une fleur épanouie à la poussière d'idées que le vent soufflait de l'Afrique et de l'Asie.

L'esprit civilisateur qui prépare toujours d'avance une hôtellerie à la pensée, avait admirablement disposé l'ancienne Hellénie pour une réprésentation plus animée du drame de l'humanité.

Fermée au nord par le défilé des Thermopyles qui la protégeait contre l'invasion; enlacée d'une triple mer qui la berçait au murmure de trois continents; creusée de golfes qui promenaient plus avant dans ses plaines le chœur des Néréides; couverte de montagnes harmonieuses qui versaient des rivières à peine larges comme le saut du bélier, baignée d'une température amicale qui la caressait de ses rayons, la Grèce était une voluptueuse salle d'étude au soleil, où l'intelligence, abritée et libre, pouvait rêver en paix à l'ombre du laurier-

rose, et préparer, sous l'inspiration du paysage, une nouvelle civilisation.

L'homme affaissé dans l'Orient sous le poids de sa disproportion avec la nature, relève ici le front pour saisir corps à corps sa rivale et la soumettre à sa puissance. La nature abaissée à son niveau et réduite à sa taille, le provoque à la lutte sans le décourager de la victoire.

L'Asie est exclusivement, d'une contrée à une autre, plaine ou montagne. La plaine est la léthargie du sol qui assoupit la pensée de sa contagion. Ouverte de tous côtés, elle appelle la conquête, et avec la conquête, la main de fer du despotisme. La montagne sépare la population par des précipices, isole l'humanité dans la barbarie, disperse les tribus par ruches sur les sommets du rocher et engendre l'anarchie.

La Grèce, au contraire, colline et vallée à la fois, artistement modelée en creux et en relief, partageait la population par province, sans enfermer chaque peuplade d'une infranchissable clôture, et combinait ainsi dans sa géographie, la diversité avec l'unité.

Elle résistait, par la contexture heurtée et brisée de son sol, à l'absorption de sa race dans une seule monarchie. Et cependant, par l'intimité naturelle de toutes les parties de son territoire, serrées les unes contre les autres, et entrelacées les unes aux autres, elle ramenait ses cités éparses à une seule pensée de fédération. Sa nationalité mobile portait sur plusieurs nations comme la voûte multiple du pont sur plusieurs arches à la fois.

Une main prévoyante avait approvisionné cette terre d'élection de toutes les richesses. Elle avait couvert la montagne de forêts qui appelaient l'homme dans le vent

pour aller tenter la mer sous la conduite de son génie. Elle avait enfoui dans les flancs de ses mines l'or de Thasos et l'argent de Laurium. Elle avait déposé sous le rocher de Paros le marbre immaculé qui attendait le souffle du génie pour revêtir la statue de sa splendeur.

Enfin, par un mystérieux retour de la civilisation sur elle-même, qui semblait vouloir résumer tous les progrès antérieurs dans un dernier progrès, la Grèce reproduisait, territoire par territoire, chaque période de l'humanité.

La Messénie laborieuse promenait la charrue sur son fertile guéret. L'Arcadie verte et fraîche paissait le troupeau, à moitié endormie au bords de l'eau courante dans le rêve d'une perpétuelle idylle. L'Attique aride et blanchie au soleil, inondée de la végétation poudreuse de l'olivier comme d'une écume envolée de la mer sur l'Hymète labourait la vague de la proue de son vaisseau. La Thessalie, âpre et guerrière, conduisait sa cavale au soleil levant, pour que, fecondée par le rayon, elle portât une âme de feu dans le combat.

Ainsi, la Grèce, partout accidentée, ombragée, arrosée, enveloppée d'une ceinture de Cyclades, sirènes flottantes sur le chemin de l'Orient, qui appelaient la voile vers la pleine mer, était, au jour de Dieu, une patrie active, dramatique, mobile, inquiète, qui, par la ligne flexible et richement articulée de sa frontière, par la grâce et la paix de sa nature, par la limpidité de sa lumière, la distribution morcelée de sa race en diverses cités, par la richesse de son territoire, par la multiplicité de ses ports, de ses mines, de ses productions et de ses aptitudes, provoquait l'homme, par toutes les voix de l'air et de la terre,

à la pensée, au travail, à la liberté, à la spontanéité, à l'initiative, à la poésie, à l'analyse, à la concurrence, à l'émulation, à l'action et à la réaction de chacun sur tous et de tous sur chacun, à la diversité et à l'originalité d'inspiration.

La caste avait été, dans l'ancienne Hellade, comme dans l'Inde, comme dans l'Egypte, comme partout, la forme primitive, rigoureuse de la société.

Et, en effet, pour nourrir une nation, il faut telle ou telle somme de force musculaire dépensée sur le sol et convertie en subsistance. Lorsque la civilisation naissante épelle encore la première ligne de sa préface, qu'elle a tout à conquérir sur la nature, le champ, la maison, le chemin, la hache, la charrue, le troupeau, la collaboration du quadrupède, l'immense corps supplémentaire, en un mot, au muscle invincible de sa création et de son industrie, alors la somme tout entière de la main-d'œuvre humaine infatigablement prodiguée sur la terre, du vieillard à l'enfant, suffit à peine à nourrir la cité. Si cette obligation de travail universel avait indéfiniment pris à chacun jusqu'à sa dernière minute, l'humanité aurait à jamais vécu dans le gémissement, le front courbé sur le sillon.

Mais l'homme ne défriche pas deux fois son champ, ne creuse pas deux fois son chemin, ne plante pas deux fois l'olivier, ne bâtit pas deux fois sa maison. Or, à la fin de chaque siècle, la dispense du travail à faire par le travail déjà fait, retournait en loisir à une nouvelle génération. Cette nouvelle génération traduisait ce loisir en pensée. L'histoire était une perpétuelle métamorphose, homme par homme, en classe pensante, de toute la main-

d'œuvre accumulée heure par heure dans la société.

Ce legs des morts aux vivants étant d'abord excessivement réduit, le nombre des âmes nées à l'intelligence était aussi excessivement restreint. La caste marqua cette date du progrès. Dans cette civilisation encore rudimentaire, une imperceptible minorité pouvait seule penser : le reste travaillait à la sécurité de cette élite.

La Grèce organisa donc primitivement la société en quatre classes invariablement désignées par leur naissance à certaines fonctions. Thésée divisa les habitants de l'Attique en Eumolpides, hommes du sacerdoce, en Eupatrides, hommes de guerre, en Géomores, hommes de glèbe, et en Demiurges, hommes de métier. Il concentra exclusivement la plénitude des pouvoirs dans les mains des Eupatrides, et l'élection des hiérophantes dans les mains des Eumolpides. Il ferma la cité aux deux autres classes et leur refusa la prêtrise.

Mais le flot toujours montant de l'activité humaine, et par l'activité de la richesse, souleva, du fond de la multitude excommuniée et ténébreuse, une plus forte masse d'aisance, et avec l'aisance une plus nombreuse initiation à la pensée. La caste, submergée de toutes parts, croula au bruit des révolutions. La démocratie introduisit plus d'élus à la souveraineté et dispersa la religion dans plus d'intelligences.

L'humanité élargie en puissance élargit à son tour le cadre trop étroit de la société. Elle le recula à la distance de l'esclavage. Or l'esclavage était, comparativement à la caste, un système d'inégalité réduit de moitié par la munificence de l'histoire. Il était un progrès.

La cité grecque avait sur la place publique un comp-

toir en plein vent, le péribole où des hommes allaient vendre d'autres hommes aux enchères. Ils étalaient habilement au regard leur denrée. Ils l'arrosaient d'huile des pieds à la tête ou la recouvraient de riches étoffes. Ils entremêlaient la laideur et la beauté pour faire ressortir la grâce de Ganymède par la difformité d'Esope. Ils la montraient au bout d'une baguette, vantant chaque tête à haute voix et la nommant d'un nom d'emprunt impersonnel et commun aux autres têtes du troupeau.

Lorsque l'esclave acheté au péribole entrait pour la première fois dans la maison de son maître, il allait s'asseoir devant la pierre du foyer. La mère de famille lui répandait sur la tête une corbeille de figues et de gâteaux en murmurant cette formule : Que Dieu soit loué et que cette dépense ne soit pas perdue. Après ce baptême de servitude, elle lui donnait une ceinture de toile, un bonnet de cuir, une paire de sabots, et l'envoyait ensuite à l'écurie humaine dormir avec le reste du bétail.

A dater de cette heure, il était l'esclave de la maison, c'est-à-dire un je ne sais quoi, un outil, un bloc de chair, un membre ambulant, animé à distance par une autre volonté, agité, remué par le commandement comme avec la main, inerte, passif, mort dans son esprit à la réflexion et à la détermination, muselé lorsqu'il servait le repas, fouetté lorsqu'il languissait au travail, enchaîné lorsqu'il oubliait la consigne, marqué au front lorsqu'il fuyait, traîné, enfin, à la voirie lorsqu'il venait à mourir.

Chassé par la philosophie elle-même des rangs de l'humanité, il était simplement un corps, aux yeux de la législation. Ce corps n'avait qu'un seul droit,

qu'un seul mode d'existence, manger et servir. Il aimait pour le compte du maître, si on pouvait appeler cela aimer. Son accouplement appartenait à autrui jusqu'à la dernière génération.

Acheté, vendu, cédé, rétrocédé, donné, légué, saisi, transmis, comme tout autre meuble de la maison, perpétuellement promené et ballotté d'un caprice à l'autre, obéissant par nature, il était incapable de toute distinction entre le bien et le mal, la vérité et l'erreur. Lorsque le juge l'appelait en témoignage, il lui appliquait la torture, par la raison que, l'esclave étant exclusivement un corps, la douleur seule, cette voix de la chair, pouvait crier la vérité.

Nulle trève à sa destinée, nulle espérance devant son regard. Il pouvait uniquement sortir de la servitude par la mort, c'est-à-dire l'évanouissement dans le néant, car il n'y avait pas d'âme chez l'esclave, et par conséquent de Dieu pour recevoir cette âme à la porte de l'immortalité.

Il devait éternellement, de l'enfance à l'agonie, porter à l'ombre ou au soleil le poids de tous les travaux; à la campagne : labourer, semer, planter, moissonner, garder le troupeau; dans la mine : extraire le métal, le porter, le fondre, le couler, le forger, le polir; à la ville: bâtir, fabriquer, scier, ciseler, tourner, tisser; dans le ménage : balayer, moudre la farine, chauffer le four, cuire le pain, accompagner le maître à la promenade, lui tenir le soir la lanterne, et le jour l'ombrelle. Il servait à tous les besoins et à tous les plaisirs de la maison. La matrone athénienne, déjà effleurée par les années, faisait asseoir à ses côtés deux radieuses acolytes achetées

au péribole pour revêtir aux yeux de son mari une beauté de reflet.

L'Etat avait aussi comme chaque particulier ses esclaves de l'un et l'autre sexe, consacrés aux travaux et aux plaisirs de la cité. Solon donna à la ville d'Athènes quatre cents esclaves ioniennes qui enseignèrent à la jeunesse la science brûlante qu'elles avaient puisée au voluptueux séminaire de Milet.

Le magistrat votait, au jour du danger, une jeune fille à Venus. Cette hostie parée de colliers, vivait sous la protection de la bonne déesse. Elle prenait, dans sa servitude sacrée, le nom de prêtresse, de Hiérodule. Elle avait sa fête, sa place marquée dans la liturgie. Elle portait la corbeille dans la procession, et présentait à l'idole l'offrande des fidèles.

La femme esclave pouvait seule atteindre, par la profanation de sa beauté, à cette apparence de rédemption. En réalité, elle échangeait une servitude pour une autre servitude, la corvée de la domesticité pour la corvée de la débauche. L'homme esclave, au contraire, demeurait à perpétuité rivé à la pierre de la muraille par un invisible anneau plus indestructible que l'airain. A peine pouvait-il attendre de loin en loin l'avare faveur d'un affranchissement. Mais la franchise était une loterie destinée à tromper l'esclavage, une hypocrisie de liberté, la liberté sous tutelle, la captivité sur parole, adoucie seulement par le privilége d'aller et de venir.

L'affranchi devait élire son domicile, à proximité, sous la main de son patron. Son patron conservait toujours sur lui une partie de sa puissance. A la plus légère infraction du devoir de clientelle, il pouvait lui intenter

l'action d'apostasie. L'apostasie replongeait l'affranchi dans la servitude.

Et cependant, cet homme maudit et réprouvé faisait de sa souffrance et de son humiliation l'immortelle et resplendissante civilisation d'Athènes. L'ombre gémissante de l'esclave erre continuellement autour de la frise brisée du Panthéon, réclamant sa part de mérite dans l'œuvre du génie. Payons-lui cette part en compassion à la fois et en bénédiction. A ce moment sévère de pauvreté, il a pris sur sa tête la plus pesante obligation de travail. Il a restitué ainsi à une plus nombreuse élite la faculté de la pensée. Il a introduit sur la scène de l'histoire la démocratie de l'intelligence.

La maison athénienne, grâce à son dévoûment forcé, n'était plus l'habitation primitive du siècle d'Homère, uniquement composée d'une vaste cella, où l'amphore, la coupe, la lance, la provision, la table, la couche nuptiale, la pierre du sacrifice, étaient pêle-mêle entassées sur la même espace. La vie humaine avait crû en force et en étendue ; elle élargissait à la mesure de sa nouvelle taille le pli de sa ceinture.

Sa demeure était bâtie en forme de cloître, autour d'une cour arrosée par une fontaine ou par une citerne. Cette cour était entourée sur ses quatres faces d'une galerie couverte, qui offrait aux promeneurs, selon la saison, l'ombre ou le soleil. Une longue série de cellules, indépendantes les unes des autres et fermées d'un simple rideau, débouchaient pas à pas sur la galerie. La plus grande de ces cellules était la salle du festin.

Là brillait dans tout son éclat, rangée en ordre sur l'ébène et le cyprès, l'innombrable constellation des vases

d'or et d'argile aux formes variées, aux flancs harmonieux, qui tous, ciselés ou peints, racontaient au regard, par un chef-d'œuvre, l'histoire d'un héros. Au-dessus de ce firmament de l'art, la clepsydre coulait goutte à goutte et marquait, par la chute de l'eau, la chute de la minute.

La civilisation avait d'abord pris l'ombre muette et insensible pour mesurer l'heure pauvre et confuse de la première cité. Elle prenait maintenant le mouvement et le bruit pour mesurer l'heure plus pleine et plus vivante de l'humanité.

L'appartement de la femme, le gynécée était relégué, enseveli à l'extrémité de la maison. Le mari l'y conduisait solennellement sur un char au jour des fiançailles et il brûlait ensuite l'essieu. La leçon était transparente sous la discrétion de l'allégorie. La femme ne devait plus franchir le seuil de la maison nuptiale où elle venait d'entrer.

— Ecoute, lui disait le lendemain son mari ; assieds-toi à ma droite, et apprends de ma bouche ton devoir. Après avoir délibéré, moi pour moi, et tes parents pour toi, je t'aie choisie, de même que les tiens m'ont choisi. Tu fais partie désormais de mon existence. Voici mon intention :

Tu te lèveras chaque matin avec l'aurore pour réveiller les esclaves, tu mesureras leur travail, tu surveilleras leur activité, tu rangeras les meubles de la maison, tu secoueras la poussière de mes habits, tu pétriras, les bras nus jusqu'au coude, la fleur de la mouture, poùr entretenir par l'exercice la vigueur de ta jeunesse ; tu te souviendras enfin que l'ombre est ta destinée. Ta gloire

consiste à être inconnue; tu es née du mystère : ta vie appartient à l'oubli.

Ainsi condamnée à la réclusion et à l'obscurité, muette et inaperçue à l'intelligence, la femme affranchie dans son corps, esclave dans son âme, était une transition vivante entre la liberté et la servitude. Elle ignorait l'art, la musique, l'écriture, la poésie. La porte du banquet, du spectacle lui était fermée. Sa vie morne et monotone coulait sous la voûte épaisse du gynécée, comme une eau souterraine, en étouffant son murmure. Elle n'avait aucune intimité de cœur ou de pensée avec son mari.

— Dis-moi, est-il une créature sous le soleil, demandait le philosophe à l'Athénien, qui touche de plus près que ta femme à ton existence?

— Non.

— Est-il encore une créature à qui tu adresses moins souvent la parole?

— Non, répondait toujours l'Athénien.

Cette réponse traduit d'un mot le mélancolique veuvage de la femme dans le gynécée. Elle vivait séparée de la pensée de son mari par un gouffre aussi profond que le tombeau. La déesse gardienne de son chevet était la Vénus chaste le pied posé sur une tortue, apothéose mystique de l'immobilité. L'épitaphe gravée sur son tombeau était une bride, glorification posthume de la taciturnité. Enfin l'âme du lâche passait dans le corps de la femme à la seconde naissance.

Et pourtant, malgré cette injure à la nature, la femme avait grandi en dignité. Elle appartenait à un seul mari. Sa part d'influence n'était pas réduite de toute la part

que l'épouse multiple de la polygamie prenait dans la famille. Elle n'était plus une partie éparse, elle était l'unité même du ménage. Elle avait exclusivement l'administration du foyer. Elle commandait à l'esclave. Elle faisait l'apprentissage de la volonté. Elle commençait à comprendre la prévoyance. Elle avait une œuvre personnelle dans la maison. Elle comptait devant son mari. Elle était déjà. Et le soir, inclinée sur le berceau de son enfant, elle méditait d'un cœur plus ferme l'avenir.

Mais à mesure que l'esclavage créait dans la classe libre une plus grande somme de loisir, qui finissait toujours par se résoudre en une plus grande somme d'intelligence, cette classe plus lettrée, plus idéale, voulait trouver, à travers la distraction des sens, la volupté de la pensée. Elle scinda le mariage et dédoubla la femme en deux femmes entièrement distinctes d'éducation et de destinée. Tout homme éminent par ses œuvres ou ses richesses avait désormais deux compagnes, l'une pour le ménage, l'autre pour l'intimité.

Cette nouvelle épouse extérieure était l'hétaïre, la courtisane. L'hétaïre naissait à la vie intellectuelle, sur une litière flétrie, au milieu du chaos des amours. Son âme sortait du flot profond, comme Vénus, en secouant l'écume. Elle brisa le sceau posé sur sa parole, elle rayonna le génie, elle inspira, elle exalta l'art et la science. Inspirée et savante elle-même, à son tour elle recueillit sur son passage l'admiration. La gloire la releva de sa dégradation et de son indignité. La Grèce lui fit place à ses fêtes et à ses banquets. Elle eut aussi une vie publique, une magistrature d'influence.

L'huile parfumée de la lampe brûlait de trépied en

trépied autour de la salle du festin. La gloire de la Grèce, pléiade vivante, brillait en cercle à la même table entraînée dans la même attraction. Là était Phidias, l'imagination pleine de formes, qui copiait, de la pensée, le bas-relief que l'ombre de l'esclave jetait en passant sur la muraille. Là Aristophane, armé de son sourire, qui plissait sa lèvre rougie du fond de la coupe pour lancer le sarcasme au dieu de l'Olympe. Là Sophocle, voilé d'un nuage, qui soulevait dans son esprit le glaive tragique du destin pour frapper un héros. Là Socrate, replié sur lui-même, qui écoutait religieusement, la paupière baissée, la voix intérieure lui parler. Là enfin Platon, le front ruisselant d'extase, qui frappait la terre du pied pour porter son âme à Dieu, sur l'aile en feu de l'idée.

Une femme préside ce cénacle d'immortalité, assise sur un trône d'ébène incrusté d'argent, dans toute la grâce, toute l'ampleur flottante de sa beauté, la tête mollement inclinée, le bras arrondi sur sa lyre d'ivoire. La bandelette voluptueuse dénouée de ses cheveux retombe avec la rose effeuillée et repose en plis épars sur sa poitrine.

Aspasie vient de chanter au génie grec personnifié dans Périclès assis à ses genoux, l'hymne brûlant de Sapho. La strophe envolée erre en sourire sur la lèvre encore vibrante du baiser de son amant. Son sein soulevé à l'inspiration palpite toujours comme le rhythme vivant de l'hymne, sous le voile de pourpre plus léger que la vapeur. Son doigt distrait, impatiemment promené sur la lyre, arrache à la corde une dernière harmonie. Elle suit mélancoliquement sous le plafond, d'un regard voilé de langueur, cet écho gémissant d'une

pensée. Le vent frais du dehors, chargé d'un parfum de l'Hymète, murmure sourdement dans la draperie de la tenture. Les danseuses immobiles, la main posée sur l'épaule l'une de l'autre, attendent le signal de la flûte sous leur couronne de violettes.

L'amant silencieux, remué jusque dans la fibre de son âme, penche la tête sur le sein de la muse ardente, et aspire à larges flots son haleine.

L'art grec est né de ce baiser. De l'union mystérieuse de l'âme de l'homme et de l'âme de la femme, d'Eros et de Psyché, sortit une beauté nouvelle, forte comme la virilité, gracieuse comme la langueur.

CHAPITRE XVI.

La géographie de la Grèce passa comme la métempsychose du sol dans sa religion. L'homme ne voyait, sur cette terre admirablement équilibrée à sa force, aucune allusion à l'idée d'infini. Ici ni fleuve vaste comme un détroit qui luttait flot contre flot avec la marée, ni montagne taillée pour le pied des géants, qui suspendait sa balustrade de neige d'étoile en étoile. Ici encore ni mousson qui roulait la cataracte du déluge enfermée dans un nuage, ni coup de tonnerre qui retentissait comme l'écroulement de l'univers à travers l'atmosphère.

Une vie monstrueuse ne faisait pas continuellement irruption au pied du passant, sous la forme colossale de l'éléphant, de l'hippopotame, du crocodile et du rhinocéros. Perdu au milieu de l'immensité, écrasé par le sentiment de la disproportion, le bramane avait divinisé la nature ; et pour traduire au regard ce pêle-mêle confus du monde et de l'humanité, il avait représenté Dieu sous les traits mélangés de l'homme et l'animal.

Mais au bord de l'Illysus, le nouveau né de la civilisa-

tion dominait la nature de toute la hauteur de son génie. Il la tenait, esclave caressante, endormie à ses genoux. La nature était vaincue. La force des forces était désormais l'humanité. L'anthropomorphisme détrôna le panthéisme. Dieu dépouilla la figure du symbole pour revêtir exclusivement le type humain.

Il naquit, il vécut comme l'homme, dépensant heure par heure sa journée au jeu, au chant, à l'amour, au banquet. Il avait la première vertu de l'homme, la force et l'agilité. Il marchait sur le vent, il portait la montagne. Il était enfin l'homme en tout et pour tout, mais l'homme exagéré, amplifié dans le temps et dans l'espace. Il couvrait de l'ombre de son corps sept arpents, et sans être précisément éternel, car la pensée de la Grèce ne pouvait encore concevoir l'éternité, il possédait cependant une immortalité relative qui absorbait des siècles et des siècles dans sa durée.

Il avait dressé son ciel sur l'Olympe, à quelques pas seulement de hauteur, pour toucher l'homme à chaque instant. Il parlait à l'homme dans l'ombre de la caverne, il mêlait son sang au sang de l'homme; il épousait la querelle de l'homme, il lui communiquait sa longévité, sa rapidité, son invulnérabilité, l'apothéose de la stature. Il donnait à Oreste sept coudées. Il mettait la vitesse du javelot dans le pied d'Achille.

Épars et multiple, il était autant de fois un dieu différent de nom et d'attribution qu'il y avait de peuples en Grèce et de provinces dans l'univers. L'un administrait le tonnerre, l'autre l'enfer, l'autre la mer, l'autre le soleil. Celui-ci était le dieu de cette tribu, celui-là de cette cité. Tous suivaient du haut des airs l'armée de

leurs clients, et ils luttaient ensemble, dieu contre dieu, déesse contre déesse. En un mot, la divinité d'Homère était la Grèce idéalisée, transportée à quelques pieds de terre sur une montagne. Dans ce fédéralisme céleste le Jupiter Panhellénien exerçait exactement la même attribution d'unité que le conseil des amphyctions dans l'alliance des républiques.

Dieu étant éminemment fini, tangible au regard, la Grèce développa surtout dans l'art la qualité distincte du visible, du fini : la mesure ou pour mieux dire l'ordonnance. Elle introduisit le nombre et le mètre partout, non-seulement dans la danse, qui est la pose du corps rhythmée, non-seulement dans la musique, qui est le son compté, mais encore dans la loi, dans la cité, dans la sculpture et l'architecture. Elle soumit la société tout entière à une nomenclature rigoureuse, où le même chiffre reparaissait toujours.

Ce chiffre servait également à compter les dieux, les temps, les renommées, les tribus et les subdivisions de tribus. Il y avait neuf Muses, neuf poètes lyriques parmi les hommes, neuf parmi les femmes. L'historien divisait son histoire en autant de chapitres qu'il y avait de muses et de poètes. Le chœur tragique ou comique était invariablement composé du même nombre de chanteurs rangés en cercle sur le théâtre.

Une géométrie savante embrassait jusqu'aux moindres replis de la civilisation. Tout était symétrique, pondéré. L'architecture avait ses canons ou ses mesures écrites aussi rigoureusement que dans une liturgie. La sculpture avait aussi ses canons mystérieusement cachés dans l'école des statuaires. La rue elle-même était réglée. Hippo-

damus de Milet formula le premier la mathématique sacrée de la voirie.

Dans une société ainsi cadencée, ainsi soumise à une immense prosodie, depuis la parole jusqu'à la pierre de la maison, l'éducation était une initiation à la symétrie, à la mesure. La Grèce enseignait exclusivement à l'enfance la gymnastique, qui était la science du rhythme approprié à chaque mouvement du corps humain, et la musique qui était l'harmonie universelle des diverses connaissances dans l'esprit.

La gymnastique embrassait tous les exercices de la danse, de la lutte, de la marche, de la passion. Le guerrier devait déployer la grâce des gestes qu'il avait apprise au gymnase, jusque sous le coup de la mort, au milieu du champ de bataille. Lorsqu'un soldat avait vaillamment combattu, la Grèce disait qu'il avait bien dansé. Elle pliait à ce rituel d'une pantomime réglée, les mouvements les plus spontanés, les plus lyriques de la passion. Elle avait dans quelques-unes de ses villes des écoles de séduction, où elle enseignait aux jeunes filles les savantes langueurs de l'Ionie. Enfin, dans ses jeux publics, elle donnait un prix au baiser le plus mélodieusement donné.

La musique embrassait dans sa définition multiple tous les arts qui pouvaient tomber sous l'application de la proportion et de l'harmonie. Elle était en quelque sorte une initiation spirituelle qui insinuait dans la sensation encore malléable et plastique de l'enfant le nombre de l'harmonie et le préparait insensiblement au sentiment de la justice et de la beauté. On appelait les chants des lois, comme s'il y avait entre la politique et la musique,

dans les idées de l'antiquité, une mystérieuse synonymie. Orphée était le premier législateur de l'antique Hellade.

Ainsi, le chant et la danse formaient, sous le nom de chorée, l'éducation complète de la jeunesse. L'une perfectionnait le corps, l'autre perfectionnait l'esprit. Toute figure, disait Platon, qui exprime les bonnes qualités de l'âme et du corps, soit en elles-mêmes, soit dans leur image, est belle et inspire la beauté.

Cette prédisposition musicale, mathématique, transpirait de l'âme grecque dans l'architecture. L'architecture était une succession de lignes simples et harmonieuses, renfermées dans les mêmes périodes, et ramenées aux mêmes cadences. Elle répugnait à la complexité, à la multiplicité des combinaisons, elle limitait son génie à quelques mélodies invariables de formes qu'elle reproduisait infatigablement sur les édifices. Le temple était en quelque sorte un hymne sacré que des rapsodes répétaient partout.

Il était composé d'une stylobate, d'un péristyle, d'un fronton et d'un entablement. Les pierres étaient scandées entre elles, avec l'inflexible régularité de la poésie. Une métrique mystérieuse réglait le rapport du diamètre à la hauteur de la colonne et du chapiteau à l'entablement. Il n'y avait nulle part un coup de ciseau qui échappât à l'harmonie mathématiquement réglée de ces correspondances. L'inspiration de l'architecte était toujours modulée, calculée pour plaire à des âmes symétriques, adolescentes, paisibles, chargées d'un petit nombre de sentiments. Aucune ligne imprévue ou passionnée ne venait embarrasser le regard ou inquiéter l'imagination. Le temple, admirablement proportionné dans toutes ses

parties, et baigné de lumière sur tous ses contours, flottait dans la limpidité de l'atmosphère, éblouissant de clarté et de simplicité.

Mais l'architecture n'était véritablement que la souche du génie athénien. La fleur de ce génie devait s'épanouir dans la sculpture. La sculpture réfléchissait merveilleusement la nature de la Grèce et de sa religion. La Grèce était, comme nous l'avons vu, morcelée et découpée en plusieurs Etats, et sa théologie divisée en plusieurs divinités individuelles, indépendantes, qui administraient chacune sa province de l'univers. Or, la statuaire, nécessairement restreinte dans son expression et dans sa matière, était la langue révélée d'avance pour exprimer des figures isolées et des épisodes limités à quelques figures. Elle avait le privilége exclusif de la représentation de la Divinité. L'idole était une statue, parce que la statue pouvait seule justifier cette croyance des anciens, que le dieu invoqué assistait corporellement à la prière. Elle confirmait le dogme de la présence réelle dans les esprits.

La sculpture était aussi une forme de résurrection par le marbre que la Grèce décernait à ses grands hommes et à ses héros. L'esprit d'analogie des Grecs devait d'autant mieux lui donner à personnifier les actes ou des noms immortels, qu'elle employait les matières les plus incorruptibles, les plus resplendissantes de l'idée d'immortalité. Elle était la beauté suprême, idéale, qui jugeait et ramenait à soi, comme à une mesure commune, tous les autres genres de beauté. Lorsque l'admiration publique voulait exalter quelque chef-d'œuvre de poésie, elle le comparait à une statue.

La sculpture, en effet, est l'âme grecque déroulée au regard et figurée dans toute sa grâce et dans toute sa candeur.

Aussi, à mesure qu'Athènes, plus plastique que religieuse, substitua partout l'art au culte, ou plutôt éleva l'art à la hauteur d'un culte, elle abandonna la statuaire chargée de différentes couleurs et de différentes étoffes, imitation traditionnelle, réminiscence hiératique des anciennes idoles, pour s'attacher de plus en plus au marbre, qui revêt les formes d'une splendeur douce et voilée, les idéalise, les transfigure, et les montre comme à travers la vapeur aérienne d'une aube pleine de sérénité. Le marbre permettait seul, au spectateur, par son éclat uniforme, de suivre la ligne ondoyante de la statue dans ses harmonieuses flexions. Il dépouillait la vie de sa couleur pour n'en montrer que l'exemplaire divin moulé dans un pâle rayon.

Le Paros animé, inspiré par l'homme, immobile et calme par nature, ne comportait ni action, ni passion. Il formula uniquement dans la statue, une mélodie visible de lignes suaves mollement déployées et balancées en gestes et en contours. Il rayonna la paisible majesté de la beauté physique dans sa pure abstraction et dans sa pure essence. Il représenta, sous une lumineuse nudité, l'apothéose du corps humain.

La sculpture était la plus haute expression du génie voluptueux d'Athènes, enivré du baiser des hétaïres. Elle célébrait cette forme extérieure de l'homme, si splendide, que la Grèce en avait fait la révélation au regard de la Divinité. Je ne puis voir un beau jeune homme sans admiration, disait son philosophe, mes yeux

se tournent d'eux-mêmes vers le jeune Antolicus comme vers un flambeau.

La civilisation hellénique n'était tout entière qu'une perpétuelle glorification de la beauté, de la grâce, de la volupté, de la poésie matérielle du bonheur. Elle vivait radieusement assise, comme dans une longue panégyrie, au milieu des fleurs, des jeux, des flûtes, des danses, des chœurs, des hymnes et des soupirs d'amour. La tragédie même de ses crimes et de ses meurtres nous arrive à travers le temps, portée de vague en vague, sur des échos de fêtes au milieu des parfums. Harmodius tenait son poignard caché sous un bouquet de myrte, comme un rêve de meurtre sous un sourire. Socrate attendait pour mourir le retour de la Théorie, et le dernier soupir du Christ athénien remontait à Dieu au bruit harmonieux des lames du Pirée. La justice ne versait pas le sang de peur de troubler sans doute, sur les traits du coupable, la paix de la physionomie. Elle lui versait la mort dans une potion de sommeil. Phocion n'était plus qu'un cadavre glacé par la ciguë, lorsque de jeunes Athéniens, qui revenaient à cheval d'une fête de nuit, couronnés de fleurs et accompagnés de hautbois, arrêtèrent leurs chevaux à la porte de l'homme de bien et y suspendirent leurs couronnes.

La beauté partout, la beauté jusque sous le linceul, était donc la poésie et la passion d'Athènes. La cité artiste voulait en voir continuellement resplendir l'image. Elle en provoquait par toutes ses traditions et par toutes ses fêtes la tentation dans les esprits. Elle promenait la belle Mnesarète, nue et les cheveux épars au bord du flot, pour donner à la multitude une répétition de la

naissance de Vénus. Lorsque la jeune fiancée, couronnée de fleurs de sésame, allait entrer dans la couche nuptiale, ses compagnes lui présentaient une statue d'Athènes couverte de violettes, afin qu'elle conçût dans le spectacle et dans le rêve de la beauté.

Mais la beauté, pour la Grèce, était toujours la beauté musicale soumise à des conditions de rhythme et de symétrie. Le rhythme, dans la sculpture, était le type. Le type variait avec le personnage. Il y avait le type d'Hercule, d'Apollon, de Jupiter, de Pallas, de Bacchus, de Silène, de Faune, des deux Vénus, et enfin de tous les héros, de tous les poètes. Le type, une fois fixé, devenait inviolable au sculpteur.

La sculpture était la forme souveraine de l'art qui éveillait dans les âmes la plus profonde sympathie. La peinture n'en n'était que l'humble desservante, confinée à la porte de la religion. Elle répétait timidement, le pinceau à la main, la beauté purement plastique de la statue. Destituée du droit de représenter dans le temple la Divinité, elle marcha le front bas sur les pas de la sculpture. Elle servit d'abord à enluminer le bas-relief, et plus tard elle devint en quelque sorte une contre-façon du bas-relief par la couleur. La statuaire avait déjà créé ses chefs-d'œuvre qu'elle balbutiait encore ses premières inventions.

Le frère de Phidias Panœnus n'avait pu donner aucune expression aux combattants dans son tableau de la bataille de Marathon. Polygnote, quelques années après, accomplit toute une révolution dans la peinture uniquement pour avoir entr'ouvert la bouche des personnages. Apollodore compléta Polygnote en inventant l'ombre, c'est-à-

dire la science tout entière du modelé. Enfin, la peinture souvent monochrome comme pour porter l'uniforme de la statuaire et montrer son indifférence de la couleur, sa vie, son âme, sa qualité distinctive, sa langue entre toutes les autres langues, vint tard, marcha lentement et atteignit seulement sa pleine croissance à l'époque d'Alexandre, à l'heure même où l'art grec, épuisé d'inspiration, allait passer.

La Grèce, éminemment mathématique en toute chose, appliquait la loi du nombre à la tragédie. La tragédie était, à proprement parler, une solennité religieuse célébrée au milieu des prières et des parfums. Le poète tragique, poète et sacrificateur à la fois, déroulait son action au-delà du monde connu, dans la funèbre région du mystère. Il la donnait à jouer, pour plus d'illusion, à un acteur qui avait dépouillé l'homme et revêtu, avec le cothurne et le masque, une statue et une figure en dehors de l'humanité. Il représentait le duel grandiose de Dieu et de l'homme parvenu à son plus haut degré de puissance dans le héros. Il mettait l'intérêt du drame uniquement dans la sublimité de l'être qui frappait et de la victime qui était frappée. Il rappelait harmonieusement, sous une forme poétique, l'ancienne loi du sacrifice, effacée par le progrès de la civilisation. Il évoquait comme la voix mourante de la théologie passée, qui mesurait à la misère de la race humaine la grandeur de la Divinité.

Le théâtre était donc un cours dramatique de morale religieuse en action, un dialogue frémissant de l'âme humaine avec ce fatum mystérieux qui porte dans ses mains notre destinée. Et, à chaque entr'acte, le chœur

venait signifier au spectateur, par le cratère du masque, comme par l'antre d'un oracle, la réponse du dieu terrible à la tremblante demande de la conscience.

La Grèce soumettait à sa métrique jusqu'à la douleur. Elle imposait à la tragédie la même pondération qu'à la poésie. Les actes et les chœurs allaient et venaient réglés et fixés d'avance comme les heures sur le cadran. Car nous ne saurions trop insister sur cette idée, le génie de la Grèce était surtout le génie du nombre, le génie du rhythme, qui classe, qui caractérise le fini. Aussi, dans le court espace de quelques siècles, il développa immensément la science du rapport, de l'étendue. Il perfectionna l'arithmétique et la géométrie, enfouies et inertes dans les catacombes des sanctuaires d'Egypte. Il découvrit une seconde fois ces instruments abstraits de la royauté intellectuelle de l'homme sur la nature. Dans le premier enivrement de cette conquête, il alla jusqu'à placer le chiffre sur l'autel, de la main de Pythagore. Enfin, il porta le nombre même jusque dans le raisonnement. Il inventa le syllogisme.

Telle fut la collaboration du peuple grec à la propagande du progrès. Jeté en quelque sorte dans l'Eden de la pensée, limité de tous côtés, dégagé du panthéisme confus de la nature, il en dégagea à son tour l'esprit humain. Il fit à tout jamais la part du fini. Il découvrit la loi de la proportion. Il produisit ainsi l'élément de la beauté. Il créa la sculpture, la céramique, la peinture, l'ode, la comédie, la danse, la musique, et lorsqu'il les eut créées, il jeta sur sa trirème ces moules divins, ces exemplaires impérissables du beau, et il alla les porter au bruit harmonieux des rames à toutes les rives

de la Méditerranée. Et après les avoir mis en dépôt aussi loin que le vent soufflait dans sa voile, dans les îles, dans les cités de l'Afrique et de l'Europe, il sentit que son œuvre était finie, que son heure était venue. Comme le palmier dans sa gloire, il avait épanoui sa fleur au soleil. Une brise avait cueilli en passant la semence pour la répandre dans l'espace. Et maintenant que sa vie avait passé ailleurs, il mourait.

Il portait la peine de la solitude. Il n'avait jamais voulu entrer en communauté politique avec les autres nations. L'étranger, pour lui, était toujours le barbare. Il refusait l'hospitalité de la cité au peuple qu'il avait vaincu. Il ne connaissait d'autre relation internationale avec lui que la servitude. Il ressemblait au colon inexpérimenté des premiers âges qui abattait inexorablement les arbres de la forêt. Il créait autour de lui le désert. Il ne sut faire ni une puissance, ni une famille de toutes les races diverses, éparses dans l'enceinte des mêmes frontières. Il ne put atteindre sur son propre sol à l'unité, pour réaliser sans cesse, au-delà de ses limites, une plus puissante unité.

Et lorsque Alexandre, l'héritier universel de l'âme grecque, condensée et bouillonnante en lui, voulut, par l'irrésistible entraînement de la vie toujours sollicitée au dehors, entrer plus avant dans l'espace, réunir toutes les familles de la terre en une seule famille, fonder avant l'heure l'humanité, il chercha vainement la route du destin; il marcha vers l'Orient au rebours du soleil, il ouvrit l'Asie dans toute sa largeur de la pointe de son glaive, il la franchit d'un bond sur un chant de triomphe, il sema les villes d'un geste en

passant, il effaça du pied les bornes des frontières, il appela les races autour de sa parole, il sema les sciences de la Grèce au vent, comme les volontés de Dieu, au bruit des empires croulants, il jeta les veuves de la Perse aux bras de ses capitaines, il épousa lui-même les reines de la veille tombées dans sa part de butin, il célébra nuit et jour, sur sa couche nuptiale, les fiançailles de deux continents, il prit la robe des vaincus pour faire la paix avec la défaite, il essaya tout, il épuisa tout, la force, la ruse, la gloire, la superstition, la volupté, la sympathie, sous l'inspiration, sous l'obsession de cette idée inouïe, gigantesque, de ramener toutes les âmes à une seule âme, toutes les contrées à une seule patrie, et, emporté par l'invincible élan de son aspiration, il alla ainsi jusqu'au bord de l'Indus, toujours crédule à son œuvre, toujours trahi par elle en chemin, voyageur d'une chimère, ouvrier d'une impossibilité. Le flot des peuples, ouvert un instant par son épée, se refermait aussitôt sur ses talons. Le sol mobile dévorait aussi rapidement la trace de son pied que l'Océan dévore l'écume du sillage. Génie plus vaste que l'univers qu'il voulait convertir à sa pensée, et qui ne voulait pas le comprendre ; vainqueur et jamais maître, condamné à posséder uniquement la place de sa sandale sur la poussière de ce monde qu'il avait conquis, irrité de cette injustice ou plutôt de cette résistance de la fortune à son ambition, il frappa encore avec une sourde fureur des armées et des armées, et le soir, après le combat, il revenait seul dans sa tente lire un chant de l'Iliade.

Il comprit alors qu'il s'était trompé de chemin, qu'il avait marché en sens inverse de la civilisation. Il retourna

tristement sur ses pas, les mains chargées d'inutiles victoires. L'impuissance de la Grèce retomba sur son cœur en un flot de mélancolie. Il sentit d'avance comme une prophétie funèbre du mensonge de sa destinée. Il avait cru tenir le monde parce qu'il l'avait traversé dans un éclair, et le monde lui échappait; il n'avait conquis que le vide à force de batailles. Il se réfugia, pour fuir la persécution de cette pensée, dans je ne sais quelle apothéose. Et fatigué de l'ivresse de sa gloire, il se tourna avec désespoir vers la volupté. Il expira la coupe à la main sur la pourpre de Babylone, rêve héroïque de la jeunesse de l'humanité. Et en mourant, comme la civilisation de la beauté sensuelle devait mourir, dans une orgie, il entrevit ses funérailles derrière son cercueil. Et, en effet, le monde grec entrait déjà dans son agonie.

CHAPITRE XVII.

La civilisation, au sortir de la Grèce, alla camper du côté de l'ouest, à une marche en avant.

L'Italie était, comme la Grèce, une péninsule soustraite et rattachée en même temps aux autres peuples par la Méditerranée, qui lui servait à la fois de route et de frontière. Elle était isolée sans être fermée. Cette longue chaussée de terre, qui courait des Alpes à la Sicile, entre deux flots, avait ainsi deux façades. L'une était ouverte sur l'Orient, l'autre sur le Couchant. Comme la symbolique figure de Janus, elle regardait d'un côté le passé, et de l'autre l'avenir.

La civilisation orientale avait jeté de nombreuses avant-gardes à l'est, à l'ouest et au midi de la Méditerranée. Syracuse, Carthage, Marseille, Cadix, Tarente, rayonnaient déjà à l'horizon de l'Italie. Rome sortit du cratère éteint des volcans, au milieu de ces colonies, pour nommer de son nom une nouvelle humanité. Le Capitole était le brillant carrefour où les rayons croisés de la civilisation venaient converger à la fois de toutes les parties de la circonférence. La vie l'enveloppait de toutes

parts comme une provocation à déployer sa puissance dans l'espace. La victoire lui payait en vitalité multipliée au centuple la somme de force qu'elle dépensait à la conquête.

La Grèce avait surtout cherché dans son œuvre la division, la diversité, la détermination, l'analyse, la mesure, la symétrie. Elle devait arracher l'homme au gigantesque embrassement de la nature, lui restituer sa personnalité, sa liberté d'action. Elle avait été, au milieu de la confusion du panthéisme de l'Asie, une éclatante revendication du moi humain. Exclusive et fragmentaire dans ses œuvres comme dans ses théories, elle repoussa les autres peuples et mourut d'isolement.

Rome, au contraire, héritière de tous les progrès et de tous les bienfaits d'idées que la Grèce avait apportés au monde, développa la civilisation en sens inverse et inaugura la première dans le monde une politique d'assimilation et de sympathie. Elle tendit à faire de la terre une seule nation.

Le cosmopolitisme fut son génie. Elle devint, en effet, dès les premiers jours, une terre d'asile. Des réfugiés l'avaient fondée ; et par une reconnaissance innée pour ses fondateurs, elle ouvrit indistinctement son hospitalité aux bannis. Toutes les races y affluèrent de toutes les villes du voisinage, et y apportèrent cette diversité d'origine qui devait provoquer en elle, par le contraste, une si puissante vitalité. La lutte de ces races, dans Rome même, a été la palpitation du cœur qui refoule incessamment le sang dans l'artère. Elle a chassé ainsi sur le monde le flot de vie romaine tout brûlant encore des bouillonnements du foyer.

Rome promettait d'avance aux peuples, par son origine, le droit de cité. Elle tenait religieusement parole à toutes les races errantes à la recherche d'une patrie. L'apostolat de la guerre était alors le seul système de propagande qui pût convertir toutes les contrées, toutes les langues à une communauté de lois et d'idées. Romulus, ou le héros cyclique de la première législation, organisa instinctivement sa cité pour l'expansion armée, pour la conquête. Rome reflua, la lance à la main, sur l'Italie. Elle attaqua, elle soumit successivement les cités circonvoisines du nord au midi. Mais, au lieu de les détruire après les avoir vaincues, ou de les réduire à la condition de Périèques, elle les incorpora à son territoire, et les admit, avec plus ou moins de restriction, à sa civilité, à son isopolie.

Lorsqu'elle avait vaincu une nation, elle prenait une poignée de la terre nouvellement conquise et la répandait sur la place des comices. La cité universelle débattait ainsi le sort du monde, les pieds sur la poussière de toutes les nationalités confondues en une seule patrie.

Fortifiant sa puissance de toutes ces recrues, elle reportait sans cesse plus loin sa frontière, recrutant sans cesse de nouveaux Etats. Elle imita la vie dans sa croissance. Elle grandit par une continuelle dilatation dans l'espace. Elle conquit successivement l'Italie, la Sicile, l'Afrique, la Grèce, l'Espagne, la Bretagne, la Gaule, la Germanie, l'Asie, et à chaque pas en avant, elle transportait aux nations vaincues l'organisme politique de Rome, sous le nom de municipe. Elle leur accordait leur liberté d'administration, leur autonomie. Elle leur prêtait sa constitution aristocratique et démocratique à la fois, d'un sénat

perpétuel assisté de consuls. Elle réfléchissait continuellement son image de contrée en contrée. Elle était présente partout par le nom de ses institutions.

Aussi loin que le pas des armées romaines était marqué, la terre habitée était une flottante hiérarchie de provinces et de municipalités, les unes sujettes, les autres libres ; les unes tributaires, les autres nationalisées ; les unes vassales, les autres affranchies, qui aspiraient ou participaient au droit de cité. Le droit de cité était un grade, un encouragement à l'obéissance, que Rome ménageait et distribuait habilement aux peuples vaincus. Vingt routes parties du Capitole et pavées de granit, allaient saisir toutes ces succursales de la métropole par-dessus les Alpes et les étreindre dans les ondulations de leurs replis.

Ce système de circulation achevait l'unité de corps Romain. Il reliait entre elles les diverses parties du territoire, comme un immense filet épanoui à la surface du sol où la pensée métropolitaine coulait et revenait incessamment du centre à la circonférence, et de la circonférence au foyer. Rome tenait ainsi toutes les nations soumises sous la hache de ses licteurs. Elle avait continuellement des armées ou des garnisons échelonnées sur ses routes pour prévenir ou réprimer la révolte. Elle faisait par ses patrouilles, la police des barbares. Elle était véritablement le monde routier, comme elle disait à ses moments de poésie : *Pervius orbis*. C'est ainsi que, la main tendue jusqu'à l'extrémité des derniers horizons, l'immense majesté de la paix romaine planait à la fois partout du haut du Capitole.

La civilisation latine était donc une seconde harmonie

terrestre, où les villes, attirées et maintenues à la fois par une commune attraction, gravitaient chacune sur son orbite. Rome communiquait le mouvement à toutes, et recevait de toutes, à son tour, le contre-coup du mouvement. Le puissant génie qui incarna en quelque sorte en lui le monde romain tout entier, qui le nomma de son nom à l'heure suprême où Rome entra dans la plénitude de sa puissance, parce qu'il portait plus haut qu'aucun autre homme vivant le sentiment de l'unité, eut toujours la pensée, durant sa dictature, d'appeler toutes les races, encore inégales devant la cité romaine, à la communion d'une plus étroite nationalité. Il comprenait l'admirable dynamique instinctive qui pondérait les villes les unes par les autres comme autant de forces divines dans l'organisme vivant de l'empire. Carthage et Corinthe avaient été détruites. Il pensa que l'équilibre du monde était rompu : il manquait deux étoiles à la pléiade.

La légende antique raconte qu'une nuit César s'endormit dans son manteau sur le pont du navire. La nuit brillait de toute la sérénité de ses innombrables feux sur la Méditerranée. Alors, au bruit de la lame qui fuyait en sanglotant dans le sillage, un songe visita l'esprit du héros. Il aperçut des armées éplorées qui lui tendaient les bras à l'horizon. A son réveil il laissa tomber sa tête dans sa main et réfléchit un instant. Ensuite il écrivit sur ses tablettes Corinthe et Carthage. Quelque temps après, il donna l'ordre de reconstruire ces deux cités.

Rome était la synthèse vivante des nations, elle voulut l'être encore des idées. Elle avait mêlé un grain de chaque terre à sa terre sacrée, comme l'hôte mêle le grain

de sel au pain du banquet. Elle avait invité les peuples, ses convives du monde entier, à partager avec elle le droit de cité. Elle voulait qu'ils pussent retrouver dans ses murailles jusqu'aux croyances de la patrie. Elle appela les dieux du dehors. Elle rayonnait dans chaque ville par son administration ; chaque ville rayonna en elle par sa divinité.

Sur toute terre qui portait le nom romain, le voyageur ne changeait jamais de patrie. La capitale des races à la fois et des croyances fit du panthéon l'Olympe nouveau de toutes les divinités. La cité avait adopté les fétiches de diverses tribus, Rome adopta les cultes des diverses civilisations.

Elle poussa ce sympathique plagiat de la religion à la littérature, de la littérature à l'art, de l'art à la science, de la science à la législation, car Rome, en dehors de la politique, sa science, son art et sa gloire, ne créa véritablement aucune forme, aucune idée, aucune philosophie, aucune poésie. Elle prit des mains de la Grèce formes, poésies, idées et notions toutes créées. Elle les combina seulement entre elles, par le même procédé de juxtaposition qu'elle avait combiné les cités. Elle passa, en toute chose, du simple au complexe. Ce fut là son progrès.

Elle transporta d'Athènes et acclimata sur les bords du Tibre les mathématiques, la tragédie, la comédie, la musique, la danse, ou, pour parler la langue d'Athènes, la chorée. Elle mélangea les philosophies. Elle concilia, dans le compromis posthume de ses propres philosophes, les doctrines de Pythagore, de Platon, de Zénon, d'Aristote et d'Epicure. Elle prit à l'un sa morale, à

l'autre sa physique, à l'autre son ontologie, à l'autre sa méthode.

Sa poésie portait le même esprit de conciliation. La Grèce avait deux épopées, l'une errante, l'autre conquérante : l'*Iliade* et l'*Odyssée*. Virgile cumula ces deux épopées dans l'épopée éminemment composite de l'*Énéide*. La Grèce avait soigneusement séparé ses divers ordres d'architecture, et attribué un seul type à chaque monument. Rome brisa ce régime de caste appliqué aux édifices. Elle réunit, dans un seul monument, tous les ordres d'architecture.

La Grèce avait exclusivement pratiqué la ligne élémentaire, verticale, horizontale ou pyramidale. Rome assouplit la ligne, la courba en cintre, la multiplia pour enfermer une vie plus abondante par une forme plus variée. La Grèce avait semé çà et là une tentative de peinture sur la muraille, mais timidement, par exception, habituée qu'elle était à isoler la peinture de l'architecture, à peindre ses tableaux sur bois de cyprès, et à les déposer ensuite dans les pinacothèques. Rome confisqua les différents musées après sa conquête. Elle décalqua les peintres grecs sur ses murailles. Elle anima intérieurement l'architecture par la couleur. Aux scènes purement épisodiques des anciennes écoles, elle ajouta la peinture de paysages, d'arabesques, de grotesques ou d'animaux. Elle groupa les arts jusqu'alors indépendants. Elle les associa dans une mutuelle amitié. Son génie, éminemment éclectique et conciliateur, conspirait par une invincible tendance, à une plus grande unité dans une plus grande richesse de formules.

L'histoire ne saurait lui reprocher sa complaisance de

contrefaçon. Elle prenait partout pour répandre partout. Elle était entre les races une infatigable entremetteuse d'invention et de pensée. Elle faisait dans le monde, de l'orient à l'occident, le courtage de la tradition et de l'intelligence. Elle devait nécessairement copier pour montrer, apprendre pour instruire.

Elle prépara, par une communauté universelle de lignes, de formes, de monuments, de sensations, de jouissances, d'impressions, d'idées, de mœurs, de spectacles, cette fraternité des races entre elles, qu'elle appela la première du nom sacré d'humanité. Socrate avait pu sans doute usurper le titre de citoyen du monde à Athènes. Mais ce n'était que l'inadvertance prophétique du génie. La civilisation hellénique tout entière était une antipathie, une protestation écrite sur la pierre et sur le bronze contre toute pensée de cosmopolitisme ou d'universalité.

Rome seule, en émigrant perpétuellement sur toutes les nations, et en appelant toutes les nations à réparer le déficit de l'émigration dans ses murailles, ouvrit la perspective d'une république universelle aux citoyens encore dissidents et inconnus les uns aux autres, de l'Europe et de l'Asie. Elle entraînait les choses et les hommes dans son immense rotation. Elle les triturait, elle les fondait ensemble. Elle transportait dans chacune de ses préfectures un capitole, un cirque, un aqueduc, une basilique, des thermes bâtis à peu de chose près sur le même type, distribués dans l'espace avec la même symétrie, afin que toutes ces magnificences importées de Rome et signées du nom de Rome, ne pussent éveiller au regard qu'une pensée d'unité. Elle sema à profusion d'un pôle

à l'autre, comme elle disait alors, sa monnaie marquée partout à la même effigie, pour que cette communion par l'or et par l'argent promenât en quelque sorte à travers les peuples, de la main à la main, l'image d'une seule patrie.

Le peuple romain avait l'instinct de sa prédestination. Il déblayait le terrain d'une idée encore endormie dans les profondeurs de la Judée. Il était le licteur qui précédait d'un pas dans le siècle le triomphateur pacifique de la fraternité. Il ne laissa pas couler une heure de l'histoire sans travailler courageusement, consciencieusement à sa mission. Il envoya chez tous les peuples des ambassades de jurisconsultes pour recueillir leurs diverses législations et leurs diverses théories de justice. De toutes ces législations, de toutes ces théories, comparées et harmonisées, il fit un code humanitaire qu'il appela *Jus gentium*, le droit des nations. Le *Jus gentium* était un premier pas hors de la cité pour entrer dans l'humanité. C'était le moule étroit du droit national élargi à la mesure du monde entier, le Panthéon écrit de la jurisprudence.

Et après avoir colligé et confronté tous ces reflets brisés de l'idée même de justice, Rome dégagea de la déposition et de la contradiction de ces textes épars un dogme universel du droit qu'elle appela : *Jus naturale*, droit naturel. Le droit naturel était commun à tous les hommes, sous toutes les latitudes. Par cela même, il était supérieur à toutes les variétés de droit dans les diverses cités. La discordance des cités sur telle ou telle pratique constituait évidemment une suspicion d'erreur. La concordance, au contraire, de toutes les législations dans une

même formule, constituait une certitude de vérité. C'était la confirmation de l'affirmation. C'était l'unité de la raison.

La jurisprudence romaine était incontestablement, à son heure d'efflorescence, par son adente sympathie pour l'opprimé, la prophétie, je ne dis pas assez, la préface de l'Evangile, la loi élevée à la hauteur d'une religion de l'humanité.

La législation primitive, comme toute législation empreinte de l'âpre génie patriarcal, avait été sévère, implacable, pour les faibles de la famille, pour le mineur, pour la femme, pour l'enfant, pour l'esclave. Le père, ou plutôt le patriarche, était dans sa maison maître absolu de la condition et de la vie de la petite tribu domestique rangée sous son pouvoir. Il pouvait juger, tuer sa femme, vendre et tuer ses enfants. Il concentrait en lui tous les droits que les autres institutions avaient réservés à la cité. Il était législateur à son foyer. Son testament était une loi promulguée, sanctionnée, avec la même formalité que la loi dans les comices.

Mais Rome, malgré l'apparente immobilité de son droit civil, était éminemment progressive dans sa législation. Elle corrigeait l'immutabilité de son aristocratie par une immixtion sans cesse croissante des plébéiens au pouvoir. Elle détendait l'âpreté du texte des Douze Tables par l'interprétation vivante du préteur. Elle substituait ainsi la vie à la mort ; elle régénérait la tradition, et de réforme en réforme, elle arriva successivement à affranchir de plus en plus la femme et l'esclave.

La femme avait commencé par vivre, comme partout ailleurs, à l'état de minorité, de tutèle, sous l'autorité,

dans la main du père de famille, du mari. Par une audacieuse fiction, elle pouvait même devenir légalement la fille de ses enfants. Mais peu à peu, avec la complicité sans cesse plus bienveillante de la loi, elle échappa à la domination des agnats. Elle put choisir sa tutèle, elle put être tutrice à son tour de ses fils mineurs. Sa dot compléta son émancipation dans le mariage. La dot fut sa rançon, sa fortune dans la fortune du mari. Elle lui restitua sa personnalité, en lui constituant une propriété dans le ménage. La femme ne resta plus perpétuellement plongée dans la nuit de son intelligence, le doigt posé du soir au matin sur son fuseau. Elle entra en possession de son âme, comme l'homme lui-même, à prix d'argent. Elle apprit à lire, à écrire; elle essaya les exquises, les divines jouissances de l'art et de l'esprit. Elle cumula en elle la vertu de l'épouse et l'instruction de l'hétaïre; elle éleva l'hétaïre à la dignité de matrone. Elle répandit la grâce de son âme sur le monde romain. Elle souffla un génie de plus à ces grands génies, à ces austères précurseurs du christianisme, qui se nomment Gracchus ou César. Elle effleura du bord des lèvres la coupe de la pensée. Elle assista aux banquets, aux spectacles qui lui étaient auparavant fermés. Elle prit, dans la conversation des hommes, la curiosité des idées. La vérité pouvait venir, la femme était prête pour sa parole.

Elle avait conquis sa propre indépendance, elle avait une part d'attribution sur sa destinée. Lorsqu'elle était injuriée dans son affection, elle pouvait divorcer. Le lendemain du divorce, elle trouvait dans la restitution de sa dot une garantie d'existence. La loi même poussait

la prévoyance à son égard jusqu'à instituer dans le ménage, à côté de la femme, l'esclave dotal chargé d'administrer et de protéger la dot contre les atteintes du mari.

L'esclave trouva dans la loi romaine la même compassion lente et successive que la femme, sa compagne de misère, élevée seulement d'un degré au-dessus de lui dans la servitude. La Grèce faisait de l'esclave un corps, rien qu'un corps, et le tenait uniquement pour une masse de matière organisée, pour une somme de force musculaire destinée à servir. Lorsqu'elle interrogeait l'esclave en justice, elle l'interrogeait uniquement par le chevalet. Mais à Rome, la torture cessa d'être obligatoire pour arracher à la chair servile le témoignage de la douleur. D'abord arbitraire, facultative, ensuite réglée, contenue dans certaines limites, elle disparut à peu près complétement de la jurisprudence. La Grèce n'avait pas dans sa langue un mot pour exprimer l'idée de pécule, cette autre dot appliqué à l'esclave. L'esclave romain pouvait amasser, as par as, de ses économies, lentement, longuement accumulées, sa pension de retraite au sortir de la maison. Il entra dans la vie libre, avec une première mise de fonds, pour vivre de la liberté. L'affranchissement n'était plus pour lui le dénûment. Le pécule lui donna l'habitude de l'empire sur ses besoins. Il fut, pour son esprit, destitué de toute volonté par la loi, la première initiation, la première étude de volonté. Il devint l'apprentissage de la vertu. Il lui enseigna la prévoyance. Il l'introduisit dans l'avenir. Il le consola comme le prophète mystérieux de sa rédemption, le confident muet de son espérance.

Entrant ainsi dans la vie avec une richesse acquise,

l'esclave ennoblit sa liberté. Le préjugé qui pesait sur l'affranchi s'évanouit avec le progrès des idées. Le libéré pouvait parvenir à tous les emplois, à tous les honneurs. Il pouvait conquérir une seconde fois par ses talents ou ses services, sa place au soleil de la cité. La législation encouragea avec une évidente partialité pour l'esclave la contagion des affranchissements. Elle admit largement la servitude à la bourgeoisie. Elle retrempa Rome vieillie dans l'esclavage. Elle couronna enfin cette victoire de l'humanité contre la barbarie en retirant au maître le droit de vie et de mort sur cette chose vivante qui était sa propriété.

Cet immense déploiement de vie que Rome étalait dans ses arts, dans ses connaissances, dans ses lois, prélevés et perfectionnés sur les civilisations antérieures, réagissait et reparaissait en quelque sorte symboliquement, matériellement, dans la distribution et dans la structure de la maison.

La maison romaine était à la fois religieuse, artistique, intellectuelle et sympathique, comme la législation. Bâtie sur le dessin de la maison grecque, c'est-à-dire d'un cloître avec une galerie de circulation autour du préau ou compluvium, elle avait sur la rue un vestibule pour abriter le maître de la pluie ou du soleil, les clients qui venaient présenter la salutation et recevoir en échange la sportule; sur le comble, une terrasse, solarium, où la famille allait le soir respirer la brise d'été ou contempler la paisible irradiation des étoiles; sous le péristyle, le gynécée ou l'appartement de la femme, non plus relégué et caché, mais ostensible et visible comme la femme dévoilée enfin au regard et à moitié émancipée qui por-

tait seulement son voile à moitié rabattu sur son visage ; derrière l'appartement de la femme, le sanctuaire, le sacrarium, où la famille déposait les images des dieux et des ancêtres ; au nord, la pinacothèque, la galerie de tableaux ; au levant, l'exèdre, la bibliothèque, où il devisait longuement avec les philosophes, les hôtes de son esprit, des diverses questions de métaphysique et de morale; et enfin, à la circonférence de cette ville privée, bâtie pour une seule existence, l'architecte romain distribuait, selon les convenances des lieux, la pistrine, la palestre, les bains, les écuries, les chambres et les ergastules d'esclaves.

Sous cette architecture somptueuse, exaltation par la pierre de la vie humaine portée à sa suprême puissance, le patricien romain communiait, couché sur son triclinium, avec le monde entier. Couronné d'amarante cueillie en Egypte, il servait à ses convives, au milieu d'une rosée de cinname d'Arabie, qui jaillissait des bassins, le paon du Phase, le miel de l'Hybla, la santonique de Saintonge, le cerise de Perse, l'épice de l'Indus. Il buvait dans l'airain de Corinthe, pétri de la fusion de tous les métaux, comme l'empire romain de la fusion de tous les peuples, la substance de tous les continents. Il confondait à sa chair la chair de toutes les contrées. Il faisait de son corps un immense banquet. Il absorbait chaque latitude dans une molécule, pour que chaque latitude revécût dans sa personne, comme dans l'unité suprême de tous les climats.

CHAPITRE XVIII.

Ainsi la civilisation romaine engloutissait la vie du monde entier. Cette vie accumulée en elle faisait explosion dans l'espace et dans la durée. Rome, exaltée de sa grandeur, finit par croire elle-même à son immensité, à son éternité. Elle se proclama immortelle et universelle par la voix de ses poètes. Elle se crut la figure céleste de l'humanité; elle se décerna l'apothéose. Elle prit dans le ciel le nom de la déesse *Roma*, et la terre adora une nouvelle divinité couronnée de créneaux.

Mais au milieu de sa gloire, le peuple romain pressentit, comme Alexandre qui s'était fait aussi le dieu de son rêve, que sa journée était finie et qu'il allait mourir. Il avait accompli sa mission. Il avait conquis les peuples et les avait enveloppés dans une ceinture de victoires. Il les avait successivement élevés les uns après les autres à l'unité : unité de langue, unité d'administration, unité de communication, unité de législation, de sculpture, d'architecture. Il avait rangé les races insociables sous sa discipline. Il avait tenu école ouverte dans ses camps à la barbarie. Il avait préparé les esprits encore sauvages

jusqu'au fond des forêts à l'annonciation d'une idee.

Mais, il avait réalisé l'unité purement extérieure, géographique, administrative, militaire de l'humanité. Cette idée d'unité, cette ascension la plus haute où l'esprit puisse monter lui donna le vertige. Il ne se contenta pas de diviniser cette idée, sous la figure de Rome dans une incarnation de marbre et d'airain. Il offrit à la divinité nouvelle un culte sanglant. Il fit couler le sang de tous les continents à la fois dans de monstrueux holocaustes.

Il jeta pêle-mêle dans les gouffres des cirques resplendissants d'or et de pourpre, vrais temples romains à ciel ouvert, les lions, les tigres, les hippopotames, les rhinocéros, les crocodiles, les éléphants, les Huns, les Ethiopiens, les Scythes, les Parthes, les Celtes, les Germains, comme dans des cuves sans fond, des cuves bouillonnantes où la chair de toutes les races vivantes, arrachée par lambeaux, foulée, pétrie et dévorée, passait par les perpétuelles évolutions d'une perpétuelle transsubstantiation. Il renouvelait dans le sang versé à torrents, son pacte mystérieux avec l'humanité. Il entassait dans ses combats de gladiateurs des hécatombes de victimes. Il laissait ruisseler la veine ouverte de l'humanité comme l'eau de la fontaine. Et, cependant, de cette infatigable alchimie de peuples et d'animaux fondus et broyés ensemble, il ne pouvait extraire la véritable unité. Malgré la vertu mytérieuse du sacrifice, malgré la fumée de la graisse qui montait par tourbillons vers la déesse *Roma*, le peuple-roi sentait sourdement palpiter au fond de son cœur une funèbre angoisse.

Il avait beau écrire sur la pierre son ubiquité, son

universalité, expédier, ramener ses armées par des routes semées d'arcs de triomphe, il entendait retentir çà et là les sourdes explosions d'un prochain cataclysme. Il sentait continuellement le monde remuer pour échapper à son étreinte. Il roula mélancoliquement dans son esprit ce paradoxe d'histoire qui préparait la dissolution par l'unité. Il entrevit pour la première fois la faiblesse de sa victoire, et il demeura épouvanté de cette révélation.

Il n'avait pu encore entrer assez avant par l'étude du passé, dans la volonté de la Providence, pour savoir que toute civilisation n'est que la prophétie d'une autre civilisation, toute période la préparation d'une autre période, et que, cette période une fois épuisée, la civilisation doit mourir, à Rome comme à Babylone, sur une litière fanée ou sanglante de débauche et d'orgie.

Aussi, de temps à autre, Rome soulevait au milieu de ses ivresses et de ses luxures de sang, sa tête chargée de la couronne à moitié effeuillée du festin, pour jeter un regard de tristesse à l'horizon. La tristesse est la sibylle des nations. Lorsqu'une élégie involontaire tressaille au fond de sa conscience, lorsque l'humanité porte la main à son flanc avec un cri de douleur, le nouveau-né d'un monde va paraître. La biche s'attriste et s'écarte à pas lents sur la bruyère, elle a senti bondir une dernière fois ses entrailles, elle va enfanter dans la solitude.

Un instinct précurseur d'un renouvellement du monde courut sur tous les vents, d'un flot à l'autre de la Méditerranée. Athènes éleva un temple au dieu inconnu. Les peuples dans l'attente se retournèrent vers l'Orient, comme s'ils espéraient voir descendre une nouvelle révé-

lation sur un rayon de l'aurore. Un jour une voix sortit de la mer, qui criait : Le dieu Pan est mort. Le paganisme entendit cette voix et frémit d'un vague pressentiment.

Le monde romain, en effet, n'avait connu que l'unité de territoire; il n'avait pas atteint l'unité de l'esprit. Il avait battu l'aire de la civilisation; il n'y avait pas apporté la moisson de l'idée. Or, l'idée seule relie solidement entre eux les peuples épars. Le monde romain était donc désormais frappé d'impuissance. Il sentait en lui-même un vide immense qu'une croyance nouvelle devait remplir. Les flots le disaient, les oracles le disaient, et les multitudes muettes, le front levé au ciel, interrogeaient attentivement l'espace, dans l'épouvantement et le tressaillement, pour voir les premières le nouvel hôte qui allait venir dans un coup de tonnerre et marcher sur la terre accompagné de prodiges.

Au milieu des continuelles tournées en armes que Rome faisait pour maintenir sa police parmi les nations, elle s'était arrêtée un jour à faire le siége d'une ville, dans un défilé de montagnes, au confluent de trois continents. Au moment où l'armée romaine traçait, au pied des murailles, la première ligne de circonvallation, une main inconnue ouvrit une porte de la ville à la tombée de la nuit, furtivement, dans l'ombre. Et de cette ombre cachée aux regards des sentinelles, un groupe d'hommes désarmés sortit en secouant ses pieds au seuil de la cité qui allait croûler sur ses talons, et marcha d'un pas ferme vers l'Occident, pour conquérir dans Rome même les vainqueurs. Ces hommes étaient les apôtres; cette ville était Jérusalem.

Assise, comme nous le disions, au carrefour des trois

mondes, Jérusalem, depuis la chute de Babylone, tenait l'entrepôt des marchandises de l'Orient. Elle était l'opulente station de la caravane toujours en marche vers trois horizons, qui portait, rapportait, distribuait à l'est et à l'ouest de l'empire romain, l'or, l'argent, l'onyx, le fin lin, la pourpre, la soie, l'écarlate, le sandal, l'ébène, l'ivoire, l'encens, la fleur de farine, la brebis, le cheval, le chariot et l'esclave. Expansive dans son commerce, elle tenait continuellement dans sa main pour vendre ou pour acheter les deux mains réunies de l'Asie et de l'Egypte. Elle expédiait chez toutes les tribus lointaines ou voisines des colonies de marchands. La loi de Moïse proscrivait, de juif à juif, l'intérêt tiré du prêt d'argent et forçait la population commerçante de la Judée à émigrer, pour lever sur les autres nations, l'intérêt de ses trésors. Israël devenait ainsi, par la volonté du texte de Moïse, le banquier cosmopolite de l'Orient.

Mais s'il émigrait volontiers chez les peuples étrangers pour leur donner le crédit à usure et faire le courtage de leur commerce, cette expansion toute passagère, cette sympathie toute mercantile recouvrait un profond sentiment de personnalité et d'antipathie pour les autres civilisations. La race juive était, elle voulait être du moins une civilisation impénétrable, inviolable aux idées comme aux influences du dehors. Lorsqu'elle avait levé tribut sur les cités par la spoliation amiable de l'usure, elle rentrait chargée de butin, dans son inextricable réseau de rochers. Là, derrière une triple barricade d'acropoles, échelonnées les unes derrière les autres, elle bravait toute tentative de conquête. La Judée était tout entière une forteresse perpétuelle, qui abattue ici se relevait à

une marche plus loin, devant le pas des armées. Il fallut toute la puissance romaine pour emporter d'assaut ce massif crénelé de montagnes.

Le peuple juif avait eu aussi sa destinée dans la mystérieuse intrigue de l'histoire. Après avoir franchi successivement toutes les étapes de l'humanité, comme s'il était le représentant du progrès sur un espace abrégé; après avoir traversé l'état frugivore de l'Eden, l'état chasseur, l'état patriarcal, l'état agricole, après avoir d'abord adoré Moloch le dieu terrible, pratiqué les sacrifices humains, il était arrivé, sous la direction de Moïse, à l'état civil, et au culte du Dieu unique, absolu, universel, célibataire du monde, penché du haut du firmament sur la terre, et l'embrassant tout entière de son embrassement.

Sans doute, Jehovah vainqueur portait encore sur sa face le stigmate du dieu vaincu, de Moloch. Il était le dieu terrible, le dieu jaloux, le dieu des armées et des catastrophes. Mais il était le Dieu un, et ce Dieu un était dans l'âme de l'homme un immense avénement. La Perse, dans un mouvement de progrès sur l'Inde, avait pu subordonner Ahriman, le dieu mauvais, au dieu bon Ormutz, et l'Egypte Typhon à Osiris. Elles avaient pu faire l'une et l'autre du dieu mauvais un dieu de passage seulement, un principe de négation destiné à disparaître au jugement dernier. Les deux théologies, cependant avaient laissé subsister le dualisme, l'antagonisme de l'idée de divinité avec toutes ses conséquences et ses applications dans la société.

La Judée, placée entre la Perse et l'Egypte, dans l'entrecolonnement en quelque sorte de ces deux reli-

gions, dégagea de leurs dogmes la vérité que les deux aïeules orientales de la civilisation avaient confusément entrevue, qu'elles n'avaient pas formulée. Elle créa l'unité de Dieu, et lorsqu'elle eut écrit sur le bronze cette précieuse idée qui devait engendrer l'unité du genre humain, elle déposa cette idée au fond d'une arche, dans le sanctuaire, comme la promesse, comme la rédemption des siècles futurs, sur la montagne de Sion, dans le vent du ciel, hors des atteintes, hors des insultes de la conquête. Moïse fit à sa race une âme énergique, par la savante éducation de ses lois, et la conduisit dans son rocher, pour cacher là, comme dans une aire, la plus haute notion de la Divinité. Le peuple juif resta fidèle à son mandat. Au milieu du polythéisme, débordant partout à ses côtés, il garda sa conception du Dieu un, entièrement un, omnipotent et répandu dans l'immensité de l'univers.

Cette conception dormit paisiblement sous la triple lame d'argent du tabernacle, jusqu'à ce que Rome, en faisant du monde un seul peuple, eût préparé l'hospitalité à un seul Dieu dans l'univers. Mais la notion d'un Dieu abstrait, d'un Dieu esprit, qui remplit de sa présence invisible, l'abîme de l'espace, entre le ciel et le désert, pouvait convenir aux émigrants des plaines nues et vides de l'Arabie. Elle ne pouvait suffire aux imaginations riches et peuplées d'images des populations de la Grèce et de l'Italie, habituées à saisir la Divinité sous des formes définies, sensibles au regard.

Si la formule, purement métaphysique, du Jéhovah hébreu, n'avait pas revêtu l'apparence extérieure d'une légende, d'une personnification, elle serait restée éter-

nellement scellée dans le sanctuaire de Jérusalem. Pour rayonner sur le monde, elle dut prendre un corps, traverser l'inévitable épreuve de l'anthropomorphisme.

Or, le jour où cette incarnation divine s'accomplit dans la nuit du mystère, voici ce pui se passa :

Une étoile miraculeuse se leva à l'extrême Orient, qui réveilla les Mages du sommeil pesant de leurs vieux dogmes, et les conduisit, à la lueur de son fanal, par delà les plaines et par delà les montagnes à la porte d'un étable de Bethléem. A la même heure une voix criait dans l'air à des pâtres couchés autour de la cendre éteinte de leur bivouac, et les envoyait saluer une mystérieuse nativité à la porte de la même étable, de sorte que, par une mystérieuse concordance, les rois et les pâtres, les premières révélations et les premières civilisations, se donnaient rendez-vous des deux extrémités du monde, autour d'un berceau, comme pour abdiquer aux pieds du nouveau-né le régime de la caste et de la barbarie.

Ce nouveau-né était le Messie, annoncé par les prédictions, fils de la Vierge bénie dans ses entrailles. Il venait à la vie dans une crèche, entre le bœuf et l'âne, pour résumer une dernière fois le monde agriculteur et le monde pasteur. Il échappait par la fuite en Egypte, au massacre des enfants, prémédité et ordonné pour étouffer dans son sang la nouvelle révolution. Il devait ainsi confondre dans sa légende les deux noms sacrés de la Perse et de l'Egypte.

Envoyé de Dieu, Dieu lui-même, comme il avait peu de temps à passer sur la terre, il anticipait sur les années pour accomplir sa mission. Dès son adolescence, il allait provoquer dans le Temple la science des docteurs. Il

scandalisa les puissants de l'esprit par l'étrangeté de sa parole. Jusqu'alors la théologie avait figuré Dieu sous les images de la richesse et de la splendeur. Elle avait prodigué l'or et la pourpre pour le vêtir. Elle avait appelé les maîtres de la parole pour célébrer ses louanges. Elle avait semé les hymnes sur ses pas et brûlé dans son temple les parfums.

Mais voici un dieu humble et doux sous ses cheveux blonds, vêtu du manteau et chaussé de la sandale du voyageur, qui appelait à lui les derniers entre les derniers, les pauvres et les proscrits. Le premier mot qu'il laisse tomber de sa lèvre est ce mot qui devait briser un monde : Heureux ceux qui souffrent, car ils seront consolés. Il est en effet le dieu de la souffrance, le dieu de la misère, et partout où il y a une âme opprimée, une âme foulée, il y a une voix intérieure qui répond à son appel. Il compte une conversion écrite d'avance dans chaque infortune. Il est l'affligé sympathique qui console toutes les afflictions.

Il relève la pécheresse, il pardonne à l'adultère. Il choisit ses témoins, ses apôtres, parmi les ouvriers de la main, parmi les pêcheurs. Il amnistie la Chananéenne, il glorifie le Samaritain ; il guérit les aveugles, il redresse les boîteux, il ressuscite des morts, il multiplie le pain et le vin, pour communier dans une plus grande abondance de vie avec la multitude ; il convoque enfin, dans son sublime testament, tous les déshérités de la terre à son héritage ; il vit avec les petits et les abandonnés, de leur vie, j'allais dire de leur assistance. Il n'a d'autre richesse que sa parole, et il tend la main pour demander la nourriture du corps à ceux qu'il a nourris d'immortalité.

Il impose son indigence volontaire et héroïque à ses disciples. Il leur interdit jusqu'à la tentation de la propriété. Vous ne posséderez, leur dit-il, ni bâton, ni manteau, ni viatique, ni sandale. Lorsque vous aurez faim et soif, vous frapperez à la première porte du chemin, et vous direz en entrant : Que la bénédiction du Seigneur soit sur l'hôte de la maison. Si l'hôte vous accueille, sa maison sera bénie, s'il vous repousse au contraire, je vous le dis au nom du Dieu vivant, son toit sera maudit, et il ne sera pas tombé sur Gomorrhe plus de flots de bitume.

Il déracinait ainsi les porteurs de sa parole dans le monde, de tous les liens de la chair pour les jeter sur l'empire romain, libres et affamés de propagande. Il leur donnait un monde à dévorer, comme à des lions à jeun, des lions pacifiques de l'amour. Il ne laissait sur les débris du vieil homme, tué en eux, que l'immense passion de la charité.

Et lorsqu'un jeune enthousiaste, riche des biens de la terre, en même temps qu'épris de sa parole, venait demander place au banquet de ses disciples, vends tes biens, lui disait Jésus. Le jeune homme s'éloignait attristé et Jésus ne le rappelait pas à son intimité. Mais, se tournant vers les apôtres, il leur disait : En vérité, le riche n'entrera pas dans mon royaume.

Car le Christ promettait son nouveau royaume aux compagnons de sa pensée. Au-dessus de la patrie des douleurs, il montrait du doigt une autre patrie.

Et pour signaler le premier le passage de cette vallée de larmes à une vie meilleure, il devait repousser la terre du pied, il devait mourir. Il accepta jusqu'à l'im-

molation de sa vie la consommation de sa parole. Et cependant, il eut sa veillée d'angoisse au pied de l'olivier. Il écarta de la main l'ange de l'agonie. Une larme tomba de ses yeux divins. Cette larme a divinisé la souffrance, en faisant que Dieu a pu souffrir.

Elle tomba comme une rosée céleste sur le cœur desséché de l'humanité. Un souffle rafraîchissant passa dans l'atmosphère, et l'esclave, courbé sur son travail, sentit tomber le poids de sa chaîne.

Le Christ monta sur la croix, et pencha dans la mort sa tête couronnée d'épines. Il sommeilla ainsi à la terre une minute du haut du Calvaire. Il descendit ensuite dans le sépulcre et remonta dans son apothéose.

Mais le jour de cette tragédie divine, pendant qu'une sueur de sang coulait du front de Jésus, un soupir sortit des profondeurs de l'espace, qui secoua la montagne de Sion et déchira le voile du sanctuaire.

Quelques années après, le bélier romain était aux portes de la Judée, et il ne restait plus pierre sur pierre de la ville de préférence, de la ville de dilection, qui s'était nommée Jérusalem. L'antique prophétie était accomplie; l'aigle avait brisé l'œuf de la doctrine.

Les chrétiens, au sortir de Jérusalem, se donnèrent le baiser de paix et prirent la route du couchant. Dirigés par ce secret instinct qui conduit les migrations d'idées, comme les migrations des colombes, par des routes certaines à travers l'étendue, ils allèrent, en suivant les flots rêveurs de la Méditerranée, d'abord vers la Grèce, ensuite vers l'Italie. Ils achevèrent à Rome l'éducation de l'apostolat par la persécution, et quand ils furent prêts et trempés pour tous les combats, ils franchirent la

chaîne des Alpes et entrèrent dans la Gaule. Il s'arrêtèrent là, au bord de cet océan, prophète murmurant, qui devait conduire plus tard le christianisme plus loin, au-delà des horizons, derrière le vide immense, dans le sillon de feu que traçait le soleil couchant. Ils déblayèrent sur cette terre prédestinée à son tour la place d'une autre civilisation.

Or, au moment où l'idée de l'extrême Orient apportée par les Mages dans la crèche de Bethléem, et transfigurée par le Christ sur le Thabor, abordait dans la Gaule encore sauvage et nue par la route du Midi, la race de l'extrême Orient qui avait pris, pendant ses longues pérégrinations, le nom de Germanie, venait par la route du Nord, à travers d'inextricables forêts, revendiquer sa part sacrée du sol gaulois.

De sorte que l'idée et la race parties du même berceau, sœurs du même lait dans la nuit des temps, acheminées chacune par son chemin, finissaient par se rencontrer de nouveau au-delà des siècles et des siècles, et à se reconnaître dans leur mystérieuse parenté. Elles faisaient jonction à travers les temps, à travers les espaces, après avoir recruté toutes les tribus, tous les dogmes sur leur passage, pour réaliser, à frais communs, une plus puissante civilisation dans une plus puissante unité.

CHAPITRE XIX.

Le monde païen allait mourir; mais avant de disparaître à jamais dans cette nécropole des choses humaines que nous appelons l'histoire, il voulut résumer sa pensée sous une dernière figure. Au jour marqué pour cette solennelle agonie, une femme se leva sur le bord du Nil comme la radieuse incarnation du génie de l'antiquité. Elle était fille du géomètre Théon. Elle trouva la science innée à son berceau. Elle apprit sur les genoux de son père l'astronomie. Elle épela pour premier alphabet le firmament. Elle mesura l'espace en jouant, du bout de son compas.

Après avoir lu dans le ciel les secrets de l'astre, elle alla étudier à Athènes la métaphysique, cette autre astronomie de la pensée. Elle évoqua sous le platane du Pirée l'esprit errant de Platon. Elle accueillit sur son chaste cœur l'invisible idéal. Et, rêveuse comme une jeune fille au sortir du premier baiser, elle revint à Alexandrie. A son retour, la jeunesse néoplatonienne l'assit dans la chaire vide où murmurait encore le dernier écho de la parole de Plotin.

Elle était belle, mais de cette beauté paisible endormie dans un rayon de Paros. Son front pâle semblait éternellement porter le reflet de l'étoile. Jamais son sein ne souleva d'un seul battement le pli de sa ceinture. Elle épousa, par sympathie d'idées, le philosophe Isidore. Mais son mariage ne fut qu'un célibat à deux dans l'étude. Vierge sous le toit nuptial, elle éloignait toute distraction du cœur de sa longue méditation. L'élite de l'intelligence humaine accourut de trois continents au pied de sa chaire, pour entendre encore la dernière parole de la Grèce tomber de cette lèvre parfumée du miel de l'Hybla et pour voir resplendir sur ce front couronné de verveine la dernière lueur de l'antiquité.

Un disciple l'aima de cet amour brûlant, exalté, qui roule dans ses veines toute la flamme, toute la rêverie des vallées embrasées et infinies de l'Afrique. Elle prit sa lyre et endormit d'une harmonie tombée de son doigt cette passion rugissante dans le désert. Orphée revenait une seconde fois sur la terre sous la figure d'une austère Ménade.

La célébrité de cette muse éclose d'un sourire de Platon, égarée sur la limite du cinquième siècle, était une injure vivante à la victoire du christianisme. L'évêque Cyrille s'inquiéta de cette voix d'une autre civilisation qui parlait de quatre siècles en arrière. Il fit passer son inquiétude dans son Eglise. La population monacale d'Alexandre frémit. Un rêve de sang visita le cénobite à jeun couché dons sa cellule.

Mais la jeune inspirée, fière de sa royauté parmi les âmes, traversait lentement les rues d'Alexandrie, debout

dans sa robe de pourpre, sur un char attelé de quatre chevaux blancs, la main flottante sur les rênes, le regard perdu dans les nuages. Elle continuait de méditer en Dieu l'essence de la pensée. Et lorsqu'elle avait passé, le frémissement de sa robe flottait derrière elle dans le vent, comme le bruit divin de sa méditation.

Elle n'entendait pas, dans la sérénité de son extase, aboyer le moine de Nitrie, ce sombre dogue du désert. Un jour, cependant, le diacre Pierre, suivi d'une populace de saints, alla saisir sur son char la dernière fille de Platon. Il la traîna par les cheveux dans l'église de Césarium. Il la dépouilla de sa robe, il l'insulta dans sa beauté, et il la découpa, ou plutôt, il la déchira lentement avec le tranchant d'une écaille. Et, lorsqu'elle eut à jamais fermé sa paupière encore pleine des confidences du ciel, il poussa du pied le tronc sanglant de la victime devant le Dieu du Calvaire.

Le lendemain, un disciple inconnu rassembla les lambeaux épars du corps et les déposa pieusement sur un bûcher. Il jeta dans la flamme le cinname, le papyrus où respirait encore le génie de la Grèce, tout ce que la jeune martyre païenne avait aimé, tout ce qu'elle avait glorifié parmi les vivants.

L'holocauste sublime de toute une civilisation disparut dans un tourbillon de fumée et de parfum. Et depuis ce jour, cette âme du monde antique qui portait sur la terre le nom d'Hypathie, erre mystérieusement sur la brise dans l'attente d'une nouvelle incarnation.

Ainsi mourut tragiquement, de la main du christianisme, la dernière et glorieuse personnification de l'antiquité. Elle devait mourir en effet, elle qui ne savait

pas encore aimer, emportant dans son flanc vierge le germe stérile de la métaphysique de Platon.

L'amour seul est fécond. Le Christ avait dit : Je suis l'amour. L'apôtre alla semer ce mot à travers l'Europe ; la civilisation suivit le christianisme.

Il y avait, au nord de l'Italie, une contrée bénie entre toutes les contrées. La main qui mesure le vent aux troupeaux en avait d'avance dessiné l'architecture, pour donner l'hospitalité à la civilisation. Cette nouvelle patrie de l'humanité régénérée trempait dans deux mers, la Méditerranée et l'Océan, comme si elle avait à envoyer des messages dans tous les espaces.

Elle portait au Levant et au Midi une ceinture de montagnes qui protégeait le travail intérieur de sa nationalité contre l'incessante perturbation de la conquête. Ainsi que la Grèce et l'Italie, elle était ouverte par une seule frontière et accessible par une seule brèche à l'invasion. De distance en distance, cette double ceinture de montagnes projetait au centre une longue série de contre-forts, depuis les Vosges jusqu'aux Cévennes, immenses piédestaux verdoyants qui versaient leurs urnes de neige aux vallées.

Quatre fleuves navigables descendaient du haut de ces réservoirs perdus dans la nuit des sapins, pour aller rouler aux deux mers la vie et la richesse. De nombreuses rivières, entrelacées entre elles, comme des mailles d'argent, couvraient partout le sol d'un réseau de fertilité et d'un murmure de fraîcheur. Nulle part la mystérieuse prévoyance de la géographie n'avait plus admirablement équilibré les plaines avec les montagnes et combiné les diverses puissances de production.

Cette autre terre de Canaan, assise à égale distance du pôle et de l'équateur, centralisait et conciliait en elle le Nord et le Midi.

Elle berçait également sur son sein, avec une maternelle sympathie, le bouleau, le mélèze, le peuplier, le chêne, le platane, le cormier, l'aune, le saule, le figuier, le châtaignier alpestre, qui boit de préférence l'eau glacée du torrent, et l'olivier frileux, qui distille lentement, pour la lampe, la lumière du soleil.

Elle prodiguait avec une infatigable munificence toutes les variétés de moisson : le blé, l'orge, le trèfle, le sainfoin, l'avoine, le seigle, le houblon, le chanvre velu, qui demande un vent tiède pour échauffer son âpre parfum, le sarrazin neigeux, qui épanouit tristement sa pâle floraison au souffle de l'avalanche.

Elle jetait, de colline, en colline, la vigne affectueuse, impatiente de préparer le vin le plus sympathique qui ait jamais coulé au banquet de l'humanité. Elle embrassait toutes les familles éparses de végétaux plus ou moins complices et solidaires du progrès, dans l'universalité de son climat.

La Grèce, l'avait effleurée, en passant, de la proue de son navire, et lui avait laissé, en otage, une colonie. Rome l'avait fécondée de son sang et convertie à sa civilisation. La Germanie, l'Ibérie, la Scandinavie, la Judée, la Scythie, allèrent toutes, poussées par je ne sais quel pressentiment, verser dans cette chair si diversement pétrie de la chair de tant de nations, une nouvelle sève de vie, une nouvelle aptitude, une nouvelle faculté. Ainsi le vendangeur jette dans la cuve la vendange, cuivrée ou dorée, pour extraire de la combinaison et de la

fermentation, multipliée à l'infini de chaque grappe avec chaque grappe, un vin plus généreux et plus porté à l'inspiration.

Le printemps joyeux, inconnu à la première humanité dans l'Eden de l'Asie, répandait sur cette couche nuptiale de toutes les races, la rose et la lavande, la marguerite et l'anémone, le lis et le romarin, l'hièble et le laurier, la verveine brûlante, qui exhale l'arôme du désir, et l'aubépine virginale, qui flotte sur le buisson comme l'aube douteuse de la lune sur l'eau dormante de l'étang. Toutes ces plantes et toutes ces races vivaient entre elles, indissolublement unies, sans avoir à envier les unes aux autres une préférence de la nature. La ronde harmonieuse des saisons leur épanchait alternativement à chacune le rayon adouci du soleil.

Ce contraste perpétuel d'une géographie incidentée de plaines et de montagnes, d'une atmosphère changeante, qui passait du givre à la canicule, variant et renouvelant sans cesse ses produits et ses aspects, excitait l'homme par la contagion de l'exemple à la diversité et à l'activité. Le Midi amollit la fibre, le Nord la durcit au contraire au travail. Mais la civilisation ne pouvait venir habiter une terre couverte de glaces et enveloppée de brouillards, pendant trois mois de l'année, submergée de marais et encombrée de fourrés, qu'après avoir créé et réuni l'arsenal de toutes ses armes offensives et défensives contre la nature : la hache, la scie, la truelle, la vis d'Archimède, le métier à tisser, la roue du moulin, car sans cela l'homme vaincu par le froid de l'hiver, écrasé sous l'immensité du travail, serait resté éternellement enseveli dans la torpeur de la barbarie.

Ce jour était venu pour l'occident de l'Europe. La prévoyance du progrès avait accumulé là un immense approvisionnement de forêts et de faunes, pour la consommation et la nourriture de cinquante générations. Elle avait semé autant de fois les chênes qu'il y aura de poutres sur les maisons, et multiplié autant de fois les daims qu'il y aura de tables aux repas. Elle avait déposé dans les entrailles du sol la pierre et le marbre, la chaux et l'argile, le fer et l'étain, et le combustible, précieux tison conservé des premiers cataclysmes, qui couvait le monde moderne, dans l'Erèbe profond de la houillère.

J'ai terminé enfin mon long pèlerinage. J'ai touché le rivage sacré. Elle est là, je la vois, la Gaule aux blonds cheveux, la Sulamite du couchant. Laissez-moi la saluer en passant et la nommer du nom de mon amour. Elle est couchée au bord de la mer, dans la grâce sauvage de sa jeunesse. Le flot la baise respectueusement de sa lèvre amère et la berce au bruit sourd de son tonnerre. Elle a sans doute entendu une voix dans l'espace, car, à moitié soulevée sur son coude, elle écoute encore. Le vent de Dieu frémit à travers sa couronne de lierre, la flamme du désir infini rayonne dans son regard. Elle attend, la coupe à la main, dans le frisson de la passion, la venue du fiancé.

Le christianisme parut et la Gaule reconnut son époux.

La civilisation antique, ou romaine ou grecque, avait été exclusivement urbaine, renfermée, concentrée dans la cité. La science même de l'association, la politique, tirait son nom de la ville, Polis. La ville était donc la société par excellence, l'unique société. Là, en effet, rési-

dait le souverain. Là était l'agora; là le forum; là le conseil; là le tribunal; là la tribune; là le scrutin. Là était la vie portée à sa suprême puissance: la poésie, la philosophie, l'école, le gymnase, l'art, le théâtre, le marché, l'atelier. Là venait affluer, par conséquent, toute population qui voulait vivre de la vie multiple et abondante du sentiment, de la pensée, de l'art et de l'industrie. Le citoyen libre et nourri par l'esclavage tenait aux murs de la cité par toutes les habitudes, par toutes les jouissances du corps et de l'esprit. Une réintégration sur le sol qu'il avait quitté depuis des siècles lui paraissait une réduction de son être, une mort partielle, une apostasie de sa dignité, une retraite dans la barbarie.

La ville existait seule alors. La campagne n'existait pas si, par existence, on entend l'incorporation de l'homme libre et intelligent à chaque partie du territoire, de sorte que de la montagne à la lande, de la source à la mer, il n'y ait pas une vallée, pas une motte de terre qui ne soit vivante de la vie humaine, de sa pensée. Mais à cette période de civilisation le sol était partout déserté comme frappé d'anathème. L'antiquité, rangée autour de ses thermes et de ses théâtres, écoutait à peine retentir au loin, sur le sentier, le bruit de fer que faisait le pas de l'esclave et la clochette du troupeau.

Rome tendait de plus en plus, par la nature même de sa civilisation, à développer la cité au détriment de la campagne. Elle brisa ainsi la symétrie que la Providence a voulu établir entre l'homme et le sol nécessaire à sa subsistance. Elle effaça de sa carte le village. Elle fit autour d'elle la stérilité. Elle abandonna au parcours

du bétail l'immense banlieue qu'elle appelait sa province. Elle alla chercher la moisson disparue de l'Italie en Afrique et en Sicile. L'agriculture fuyait à son horizon, en entraînant avec elle la vie même du peuple romain.

L'invasion barbare pénétra aisément à travers les interstices de cette civilisation nue et vide au regard. La politique routière de Rome, en frayant partout des chemins, du Tibre au Rhin et du Rhin au Danube, avait d'avance préparé la conquête. La Barbarie roula en multitude innombrable, avec ses chariots et ses bestiaux, par les longues tranchées creusées à travers les forêts, et remonta sur les chaussées, d'arcs de triomphe en arcs de triomphe, les traces encore fraîches des victoires de César. Elle allait, escortée par la flamme, prenant les villes et les pillant sur son passage. Elle brisa, avec une froide cruauté, ces enclos étroits de l'idée païenne. Elle en reversa, elle en répandit la population sur toute la surface du territoire. Elle emmena avec elle les sciences et l'industrie en esclavage. Elle les installa au grand air des champs, près des cantonnements de son armée. Ainsi la tribu victorieuse emportait avec elle les idoles de la tribu vaincue.

La vie politique, auparavant confinée aux murs de la cité, émigra avec la race conquérante de la ville dans la campagne. Deux influences contribuèrent à cette émigration : la barbarie et le christianisme.

La race germanique, perpétuellement errante, avait contracté, dans sa longue pérégrination, l'invincible habitude de la vie à ciel ouvert, libre comme le vent qui soufflait dans ses cheveux. Elle convoitait l'espace,

et toujours l'espace, pour l'expansion juvénile de sa vigueur. Elle avait la fibre trempée pour la chasse, pour la guerre, pour le danger. Elle aurait étouffé derrière la pierre de la cité. Aussi, après sa conquête, elle reprit le chemin de la clairière, pour continuer, au milieu des loups et des sangliers, son ancienne existence de braconnage, d'aventures; et comme elle personnifiait en elle, et concentrait en elle, du droit de la conquête, la propriété et l'autorité, elle déplaça le pouvoir et le transféra dans la campagne.

L'invasion y trouva la grande ferme, ou la villa patricienne, largement étalée sur le sol au milieu de toutes ses succursales et de toutes ses dépendances : son étable, sa boulangerie, sa forge, sa menuiserie, son atelier de toute nature. Le chef barbare franc, goth, visigoth, bourguignon, y installa le clan tout entier, famille par famille. Il créa aussi le village des débris mutilés et transformés de la villa. Mais l'invasion continuait toujours. La bande du lendemain venait arracher à la bande de la veille sa propriété ou plutôt sa capture. Le conquérant, incessamment troublé dans sa conquête, abandonna la ferme romaine assise en plein champ et ouverte de tous côtés. Il monta le sentier escarpé de la colline et il bâtit, à la hauteur du vol de l'aigle, sur le rocher entouré de précipices, une nouvelle demeure inaccessible aux attaques. Le donjon remplaça la villa.

Le couvent vint habiter la muraille abandonnée par le guerrier germain. Le christianisme avait cherché, dès les premiers jours, la rédemption de l'âme dans la solitude. Il fuyait, au fond des bruyères, les séductions de la cité. Il était sympathique à la campagne et coloni-

sateur par dévotion. Il avait converti le vainqueur à l'Evangile. Cette conversion le couvrait d'inviolabilité. Il descendit hardiment dans la vallée. Il occupa à son tour la grande exploitation rurale du patricien romain, et partout où la villa manquait il en copia l'architecture. Il remplaça l'impluvium par le préau, la galerie par le cloître, la cella par la cellule, la cène par le réfectoire. Comme le seigneur franc, il appela autour de lui et acclimata sur toutes les parties du territoire tous les arts, tous les métiers : la maçonnerie, la sculpture, la tannerie, la tixeranderie, l'écriture, la peinture. Mais le seigneur franc n'avait institué dans sa résidence que le travail de la main, le moine y transporta le travail de la pensée. Il y traîna le génie de l'antiquité comme le trophée de l'ennemi vaincu. Il porta la poésie, la philosophie grecque et latine au fond des marais.

Le couvent et le donjon étaient les deux points fixes, les deux centres qui attiraient et groupaient autour d'eux la monade humaine disséminée et flottante dans l'espace. La population laborieuse, protégée ici par la force et là par la piété, vint successivement asseoir, au pied de leur mur, sa demeure, son industrie. Ici, la maison débordante des flancs de la tourelle, pendait au regard en grappe confuse sur la pente abrupte de la hauteur. C'était le village né du château. Il portait presque toujours le prénom du roc ou du mont qui marquait son origine. Là, au contraire, la maison dormait paisiblement à l'ombre du clocher, éparse et blanche, dans la combe ou dans la prairie, comme la brebis auprès du pasteur. C'était le village né du monastère. Il portait presque toujours

le nom du saint, de la sainte qui protégeait son église ou sa chapelle.

Ainsi, après avoir arraché par lambeaux la civilisation des villes pour la disperser en plein vent, le guerrier franc et le christianisme prirent chacun une moitié de l'humanité. Le franc régna sur le territoire, le christianisme sur l'esprit. L'un eut la richesse, l'autre l'influence. L'un habita le rocher, l'autre la vallée. L'un veilla, l'autre colonisa. Et tous les deux, portant sans cesse leur bannière et leur croix en avant, de sommet en sommet, de désert en désert, semèrent derrière leurs pas et répartirent également la graine humaine sur toute la superficie du territoire. Ils créèrent ainsi lentement, à leur insu, cette admirable hiérarchie de la population, qui remonte graduellement du hameau au village, du village au bourg, du bourg à la ville, de la ville à la capitale. Ils constituèrent cette nationalité énergique et compacte qui repoussera désormais, par la trame serrée, impénétrable de chacune de ses molécules, toute nouvelle tentative, toute nouvelle fluctuation de conquête. La France pouvait commencer en paix le travail matériel et intellectuel de sa nouvelle civilisation. Elle était partout couverte, partout abritée de moutiers et de créneaux. Lorsque le voyageur traversait le soir l'immense forêt humide et brumeuse qui roulait un perpétuel gémissement sous l'ombre funèbre de ses rameaux, il pouvait être certain d'entendre, avant la tombée de la nuit, le son de la cloche ou le cri du cor de chasse, et de voir resplendir, devant lui, au dernier feu du couchant, la pierre de la tourelle ou la

flèche de l'abbaye. La terre était partout habitée, cultivée, incorporée, identifiée à l'humanité. Elle vivait, elle pensait partout. Il n'y avait pas une glèbe qui n'eût son âme, et qui, à l'heure de l'action, ne pût se lever et dire : Me voici.

CHAPITRE XX.

Le jour où l'invasion barbare brisa la cité antique et en sema la poussière sur la campagne, elle rejeta du même coup l'action sociale de la ville aû château, et fit du château le centre du gouvernement, la capitale éparse et multiple où le seigneur régnait, jugeait, battait monnaie, levait l'impôt. La féodalité transforma par ce déplacement du pouvoir l'esclavage en servage. Pendant la civilisation romaine, principalement, j'allais dire exclusivement, urbaine, l'esclave servait dans la maison et vivait immédiatement de la vie du maître qui voulait et agissait en lui à chaque minute de la journée. Il sentait incessamment au moindre délit la verge levée sur son épaule. Il n'avait jamais le temps d'avoir une pensée personnelle ni une volonté. Il était, du lever au coucher du soleil, l'outil vivant de l'homme qui l'avait acheté au marché, un membre détaché, ne l'aurais-je pas déjà dit? animé par une autre intelligence, un être impersonnel enfin, involontaire, innommé, qui portait uniquement le nom de son maître, par la même raison que le champ porte le nom du propriétaire. Rome

disait Quintipor, Marcipor, esclave de Quintus, esclave de Marcus. Plus tard, lorsque l'esclavage multiplia en nombre, le maître jeta pêle-même, à cette cohue de sa maison, comme à une meute de chasse, un nom de fantaisie, fait d'avance, à toutes les têtes, que la mort transmettait au survivant, avec la dépouille encore toute chaude des fers et des haillons.

L'esclave, n'avait ni Dieu ni famille, car la religion païenne ne le connaissait pas, et ne lui réservait pas une survivance au-delà du tombeau. Il n'avait pas vécu de la seule vie qui peut prétendre à l'immortalité. Lorsqu'il mourait, il ne faisait que disparaître dans le néant. Il ne revivait même pas après sa mort de cette résurrection de seconde main que nous appelons notre descendance. La femelle mettait bas, le maître prenait la portée, et tout était fini, le père ignorait son enfant. L'espace et l'avenir étaient partout fermés devant l'esclave. Il vivait sur place, tout entier dans l'acte du moment. L'existence était réduite en lui à la plus infime expression. Il était à peu de chose près le sauvage. Seulement, il obéissait à l'homme au lieu d'obéir à la nature.

Le serf, au contraire, accomplissait sa destinée sur la glèbe, loin du regard de son seigneur. Il appartenait moins au maître par destination qu'au domaine. Il devait sans doute au fief la plus grande partie de son temps et de son travail. Mais il retenait l'autre partie disponible pour la convertir sur sa personne, en augmentation d'existence. Il voulait, il pensait pour son propre compte à l'expiration de sa corvée. Son âme trouvait toujours un instant de vacance, entre la semaille et la moisson. Il pouvait aller, venir librement à son

heure, aussi loin que le fief étendait sa frontière. Il avait sa maison, sa famille. Il avait un pied dans l'avenir par son enfant. Il entrait dans le temps enfin. Il contribuait à sa propre existence et à cette autre existence prolongée au-delà du tombeau que la philosophie du progrès appelle régénération.

Il entassait courageusement le lendemain sur la veille, le sacrifice sur le sacrifice. Il comptait désormais sur une continuité d'efforts d'une première à une seconde génération. Bien plus encore, le christianisme lui avait restitué l'immortalité en versant sur sa tête l'eau du baptême. Il était libre devant Dieu, et racheté comme son maître par le mérite de l'Évangile. Il pouvait prendre place un jour à la droite du Christ, dans la magnificence de la résurrection. Il portait déjà un nom, ce premier symbole de la personnalité.

Mais comme il n'était une personne qu'aux yeux de la religion, il avait seulement un nom religieux, le nom de baptême. Il tirait d'un saint, d'un apôtre, le signe même de l'existence, et il partageait ce signe avec ses autres frères de servitude. Car plus la vie est précaire, dépendante et plus elle incline à l'uniformité, au communisme. Je veux répéter à satiété cette formule, jusqu'à ce que le vent qui m'écoute la redise à son tour, de souffle en souffle, à l'oreille du dernier passant.

Cependant, le serf ne possédait sur le sol que l'humble cremaillère de son foyer. Il cultivait rigoureusement, chaque année, la terre déjà défrichée, par ordre du seigneur, sans jamais défricher l'immense désert qui l'enveloppait de tous les côtés, car pourquoi le défricher s'il ne devait pas retirer de ce surcroît de travail un

surcroît d'existence. La richesse du sol ainsi réduite, immobilisée au même nombre d'assolements, ne pouvait avec le temps augmenter d'un sillon par ce désintéressement forcé du cultivateur à la culture.

Mais un jour le seigneur du fief regarda du haut de sa tourelle la lande infinie rouler à l'horizon le flot d'or du genêt, et il sentit une inspiration de Dieu frémir dans sa pensée.

Il appela le serf, et lui dit : Ton corps m'appartient, je l'ai conquis. Tu fais partie de mon domaine. Tu me dois compte de ton travail. La glèbe de mon champ reste éternellement attachée à ta semelle. Tu ne peux aller, tu ne peux fuir nulle part sans que cette glèbe ne te suive et ne te réclame sur le chemin. Eh bien ! écoute, je veux rompre le premier ce pacte de la conquête. Je t'offre la propriété avec la liberté. Tu vas prendre dans cette lande la part que tu voudras, une journée, une semaine de ta charrue. Tu vas la labourer, l'ensemencer; tu la moissonneras; tu la posséderas ensuite par toi et par les tiens à perpétuité. La plus-value que tu donneras au sol par ton travail, retournera sans revendication possible de ma part à tes enfants. Seulement, en échange du don que je te fais, tu m'apporteras chaque été la dîme de la moisson. Nous gagnerons ainsi tous les deux au marché, toi, une propriété, moi, une redevance.

J'ai la terre qui est morte sans la force du bras, tu as la force du bras qui est nulle sans la terre, unissons ces deux puissances stériles dans leur isolement; fécondons-les l'une par l'autre, et nous partagerons entre nous le bénéfice de cette union. Voilà le contrat, veux-tu le signer?

Le serf accepta, le cœur joyeux, ce marché de délivrance, et quand il l'eut signé, une force inconnue coula dans chacun de ses muscles comme la révélation d'une nouvelle destinée. Il avait l'espérance. Il tenait l'avenir. Il possédait, sinon le sol, du moins la valeur qu'il donnait au sol par son travail. Cette valeur inaliénable, indéfiniment reversible sur la tête de ses enfants, était déjà une propriété. Il passait de l'état de serf à l'état de tenancier. Il portait dans sa main sa richesse, sa rédemption. Il relevait uniquement désormais de sa volonté, de sa vertu. Pour être libre, pour être émancipé des besoins du corps, il n'avait qu'à travailler et toujours travailler. Chaque heure du temps, chaque goutte de sueur retournait en joie et en prospérité à sa famille.

Il sentait sourdement tressaillir d'avance, sous son pied, dans l'ombre de la glèbe, la gloire lointaine de sa dynastie. Car il était, lui aussi, créateur de dynastie, du fond de son humilité. Il fondait lentement, de tous les labeurs accumulés de père en fils, un royaume dans le patrimoine. Il constituait, épargne par épargne, victoire par victoire, le pouvoir souverain du capital. Il forgeait le premier cette couronne d'or qui devait couronner, dans l'avenir, l'homme libre, l'homme roi de la démocratie.

Il mit intrépidement la main à l'œuvre; il défricha la bruyère; il abattit l'arbre; il arracha la ronce; il nivela la colline; il planta la vigne; il dessécha le marais, il creusa le puits, traça l'ornière du chemin, il endigua le ruisseau, il posa l'écluse, il bâtit le moulin, il sema le lin, le chanvre, le houblon; il multiplia le troupeau, l'étable, le verger, le marché, le champ de foire; il

partit, lentement traîné au courant des fleuves et des rivières, pour aller porter jusqu'à la mer, de province en province, le vin et le blé, le drap et la toile, le bois et le charbon, l'huile et le fer, la pierre et la chaux ; il restaura le port; il releva la jetée ; il raviva le commerce avec les peuples voisins; il retrouva la mécanique; il ressuscita l'industrie ; l'enclume sonna, le métier vibra, la trame frémit, le cuivre, le fil, le feutre, revêtirent mille formes sous le marteau, la navette et le foulon.

La France moderne enfin sortit tout entière, œuvre par œuvre, pierre à pierre, des entrailles du sol fouillées, remuées, pétries infatigablement, sans trêve ni merci, par la pluie et par le soleil. La géographie sauvage, inculte, hérissée, fut instantanément d'un bout à l'autre et d'une conspiration unanime, révisée, refaite, marquée à l'effigie de la civilisation. Ah ! qui que tu sois, né du sang gaulois comme moi, mon frère de nom devant notre mère la nation, nourri comme moi du même souffle de l'espace, éclairé du même rayon, foulons avec respect la terre sacrée de la patrie, car c'est la chair de nos aïeux que nous foulons. Ramassez au hasard la poussière du chemin, passez-la si vous pouvez au crible de l'esprit, et vous n'y trouverez pas un grain, entendez-vous bien, par un atome, pas une particule d'atome qui ne soit une fibre de l'homme, une larme, une sueur de son travail.

Oui, cette France que nous voyons aujourd'hui sourire au soleil, dans l'éblouissante transfiguration de ses champs, de ses vignobles, de ses prairies, est en réalité l'immense eucharistie de notre longue généalogie cou-

chée et endormie là, sous notre pied, alluvion par alluvion. Oui, dans cette perpétuelle chimie des siècles, ténébreuse et sourde, qui mêle et qui change les hommes et les choses, chaque motte de terre, chaque goutte de sève est trempée de la substance humaine, est la substance humaine elle-même, vivante de notre vie et modelée à notre image.

Oui, dans l'air que nous respirons; oui, dans l'épi que nous broyons, un ancêtre est caché, est présent. Oui, toute cendre ici-bas, toute pierre reculée sur le chemin, est la relique sacrée d'un travailleur, d'un martyr, qui nous a conquis, de son sang et de son dévoûment, le véritable paradis, le loisir de l'intelligence. Silence, mon ami, je sens tressaillir partout autour de moi la vallée de Josaphat. La terre redevient chair; le muscle entrelace de nouveau sa fibre sur l'ossement; la vie écoulée, dissoute, reprend un corps, une figure.

Je vois d'ici là-bas dans cette blanche vapeur se lever, devant moi, ma race pâle comme l'étoile du matin. Elle m'appelle, elle me demande la pieuse offrande des vivants aux morts, la parole de commémoration. O ma paternité inconnue de deux mille ans, ô ma part d'éternité en arrière, comme ma descendance sera un jour, je l'espère, si Dieu bénit ma droite, ma part d'éternité en avant, ma noblesse devant Dieu, ma gloire oubliée, mon aïeul à l'infini, qui étais hier laboureur, avant-hier serf, et le jour précédent peut-être esclave! ô toi qui as porté le plus lourd fardeau de l'humanité, et vaincu l'anathème de ta destinée; qui as brisé la servitude, qui as dompté le besoin, qui as apaisé bien des fois ton flanc hurlant encore la faim, pour me léguer, à moi ton fils éloi-

gné, au fond de l'inconnu, le pain de l'âme dans le pain du corps; je lève ici la main devant Dieu et je jure, par ton dévoûment, de dévouer à mon tour ma vie à l'humanité, et de servir, jusqu'au dernier cheveu de ma tête, la cause du souffrant!

Le serf affranchi de la glèbe, et enrichi par son travail, avait sa personnalité, sa place dans la société. Il avait un nom, presque toujours le nom de son œuvre, du bois, du pré, du champ, du moulin, de la grange, du parc qu'il avait créé de sa fatigue et de son épargne. Partout le travail a été le baptême de la plèbe anonyme émancipée du sillon, le signe de son investiture. La plèbe glorifiée peut aujourd'hui porter fièrement le sacre de son origine; il n'en est pas de plus grand sous le soleil.

L'industrie, éminemment sociable et hospitalière, appelle et concentre sans cesse l'industrie à ses côtés. L'oisiveté disperse l'homme, l'activité l'associe au contraire. Lorsque le servage, transformé en simple vasselage, eut la liberté de ses mouvements, le forgeron alla chercher le voisinage du charpentier, le fabricant du marchand, le marchand du clerc lettré, le clerc lettré de l'Université, et, de proche en proche, la maison prit place auprès de l'atelier. La commune reparut. La civilisation repassa de la campagne dans la cité.

La classe laborieuse, née d'hier et destituée de toute garantie, avait d'ailleurs besoin de réunir ses forces sur un point donné pour repousser l'agression et la spoliation du brigand titré, qui avait été son seigneur. La vie politique était si faible dans chaque travailleur, libre seulement de la veille, qu'il fallait la réunion de plusieurs têtes pour constituer le poids d'une personne,

politiquement parlant. De cette nécessité naquit la commune d'abord et la corporation ensuite, autre commune dans la commune. Or, qu'est-ce que la communauté, cette personne fictive? C'est la personnalité complète que nous devons tous posséder un jour, répartie alors à l'infini sur plusieurs, parce que nul ne la possède pleinement. Le citoyen de la démocratie est à lui seul aujourd'hui toute une commune du moyen âge, et l'ouvrier toute une corporation. Méditez cette idée, et vous connaîtrez déjà tout le mystère de la civilisation.

Avez-vous vu parfois, en Italie, en Flandre, en Espagne, en France même, partout où la vie communale a régné dans sa splendeur, dans son énergie, à Pise, à Florence, à Gênes, à La Rochelle, cette longue galerie, cette longue chaîne d'arceaux qui flotte de chaque côté de la rue, de maison en maison, unie d'un pilier à l'autre, comme la main du fédéré dans la main du fédéré? Voici la copie exacte sur la pierre, la forme visible au regard de la commune. Cette galerie couverte, la loge, comme disait l'Italie, espèce de cloître extérieur, séculier, était la salle tumultueuse ouverte à tous, où la multitude venait délibérer, agir en commun, pour revendiquer et reconquérir, s'il le fallait, l'indépendance et la souveraineté. La loge avait çà et là, comme l'agora, son banc de pierre, où le sage venait le soir donner son avis et le tribun préparer sa popularité. La ville reflétait à chaque pas, par sa construction et sa physionomie, la défiance et la lutte du travail contesté dans son droit et dans sa propriété. La rue était étroite, sinueuse, fermée de chaînes et de barricades.

La maison, flanquée aux angles, de tours carrées, et

composée d'étages en saillie les uns sur les autres, surplombait la rue, pour écraser plus facilement d'en haut l'assaillant qui venait battre, au jour de lutte civile, le pied de la muraille. Le rez-de-chaussée, converti tout entier en atelier ou en boutique, était fermé le jour par une porte basse en forme de guichet, et ornée à droite et à gauche d'un piédestal de pierre au large rebord destiné à l'étalage. Le premier étage, le plus menacé, le plus inquiété, après le rez-de-chaussée, ouvrait timidement sur le dehors une lucarne étroite comme une meurtrière, et garnie de barreaux de fer pour plus de sécurité. Le second étage, plus inacessible, et par conséquent plus rassuré, déployait sur la rue une triple fenêtre haute et svelte, coupée d'une croix et décorée d'un vitrail. Ce vitrail éclairait une vaste pièce meublée de meubles grossièrement sculptés, qui servait à la fois de cuisine, de salle à manger, de salle de compagnie et de chambre à coucher. La cheminée, suspendue à la muraille comme un immense dais de maçonnerie, abritait, après le couvre-feu toute la famille rangée autour de la même lampe et penchée sur son travail. Le mari préparait ses outils, la femme filait, et le bruit du fuseau, qui montait et descendait avec un sourd murmure, troublait seul l'austère recueillement de la soirée.

La voix du veilleur de nuit annonçait l'heure du sommeil. L'aïeul faisait la prière et la maison éteinte rentrait dans le repos. Enfin le troisième étage épanoui et confiant étalait au soleil une seule fenêtre composée d'une large verrière, là vivait près du ciel, sous la poutre rêveuse battue de la pluie et du vent, l'ange de la maison, la jeune fille solitaire et recluse, endormie à Dieu

dans une perpétuelle extase, le front caressé par le vol de l'hirondelle et embaumé du chaste parfum de la giroflée qui fleurissait sur la margelle de la croisée, dans l'air tiède de son soupir, sous la larme de l'étoile. Au centre et au-dessus de la frange dentelée des pignons uniformes comme les existences et serrés les uns contre les autres, montait et planait la lourde tour carrée, crénelée, du beffroi où veillait éternellement dans un formidable silence, au milieu du nuage et sous le vent de la tempête, la cloche révolutionnaire qui appelait le peuple à la liberté. Au premier coup de tonnerre du tocsin qui faisait vibrer la pierre des maisons, chaque porte, chaque borne vomissait dans la rue un homme armé. La foule convulsive et frissonnante de la secousse électrique que la voix de cuivre épanchait sur la cité à coups précipités, éperdue, courait, bouillonnait, fermait la rue, combattait et mourait en poussant son cri d'indépendance, plus rude que le marteau et plus fort que le fer de l'armure.

La commune avait raison de s'armer et de se prémunir ainsi; car elle voyait à sa porte, là-haut, sur la colline, le château sombre, muet, hérissé de tourelles, et toujours impatient de revendiquer sur la ville le droit de la conquête. Le seigneur, enfermé avec les hommes d'armes derrière l'épaisse muraille et la poterne couverte de pattes de loup et de têtes de sanglier, épiait nuit et jour l'heure d'un coup de main contre ses vassaux. Lorsque cette heure était venue, une fanfare sonnait, le pont-levis tombait, le baron sortait à la tête de sa bande, masqué et bardé sur un cheval bardé aussi et caparaçonné, son panache flottant, son blason étalé sur

la poitrine, comme le tatouage grossier du sauvage. Le sol remué jusque dans sa profondeur sous ce poids de fer, lancé au galop, semblait rouler dans son sein le bruit sourd de l'orage. L'homme de la ville attardé sur le chemin écoutait ce bruit et fuyait.

Mais le seigneur continuait son expédition, pillait, rançonnait, détroussait le passant, le marchand, et remontait ensuite à son aire, chasseur d'hommes, fier de sa force, et traînant derrière lui le long charroi de son pillage. La chaîne du pont-levis retombait derrière ses pas, et la pierre du donjon, un moment vibrante du cliquetis des armes, retombait dans le silence.

Il allait reprendre sa place dans la grande salle sonore et vide, ornée seulement d'une rangée circulaire de stalles et d'une tenture de tapisserie, devant la cheminée géante où un tronc d'arbre brûlait tout entier sur deux chenets massifs qui élevaient à hauteur d'homme leur tige arrondie en coupole. La châtelaine l'attendait au coin du feu, patiente dans son délaissement, la tête inclinée sur sa broderie ou sur son Missel, son page assis à son côté, son lévrier endormi à son pied dans un pli de sa robe d'hermine. Le panetier servait le repas. Souvent à cette heure de liesse un hôte inconnu, un passant frappait à la porte du château. C'était un poète, un ménestrel, qui venait chanter à table un lai ou un refrain d'amour; et comme l'aède antique, errant de bivouac en bivouac, il emportait, après son chant, sa part du festin.

Aussi deux sociétés étaient en présence; l'une recueillie, sobre, économe, défiante; l'autre agressive, orgueilleuse, turbulente, affamée d'aventures. L'une vivait

dans le bourg, l'autre dans le donjon ; l'une représentait l'industrie et l'autre la conquête. Toutes deux hostiles et armées luttaient incessamment et lutteront longtemps encore. Mais cette lutte était la guerre de la force contre l'idée. Or si la force est l'âme de la matière, l'idée est l'âme de la force, et à ce titre elle a toujours gagné la victoire.

CHAPITRE XXI.

La femme, pendant ce temps-là, croissait en dignité, à l'ombre de l'Évangile. Le Christ avait d'abord habité le sein d'une vierge pour effacer la flétrissure de l'Eden. Avant sa venue, la circoncision était l'unique initiation de la Judée à l'alliance du Seigneur. Cette initiation toute virile laissait la femme, par une sorte d'excommunication tacite, en dehors de l'alliance. Mais en baptisant également l'homme et la femme, et en les admettant également à sa rédemption, le Christ écrivit sur leur front, dans l'égalité même du signe religieux, l'égalité de leur âme devant le salut.

Il avait fait plus encore, il avait divinisé la première vertu de la femme, la commisération. Il allait chercher au fond du cœur la larme intérieure pour la sécher. Il avait consolé la sœur de Lazare, salué la Cananéenne, relevé l'adultère, accepté l'offrande de la pécheresse.

Il avait dit, en un jour de mansuétude : Bénie soit la créature qui a aimé et qui a pleuré. La victime gémissante des siècles reconnut à cette parole son sauveur et

le suivit partout, répandant sur la trace du pied divin la palme et le parfum.

Après la consommation du Calvaire, elle veilla, ensevelie dans son deuil, devant la pierre du tombeau. Plus tard, à l'heure de la grande épreuve, elle accourut au rendez-vous funèbre du Cirque romain. Elle partagea avec l'homme la gloire du martyre et monta dans le ciel, à côté de Jésus, resplendissante de sanctification, le front couvert de l'auréole.

La loi chrétienne, toujours compatissante à la femme, proclama l'indissolubilité du mariage. Elle brisa ainsi l'iniquité de la répudiation, qui n'était que la polygamie successive, à diverses échéances. La femme avait désormais sa place assurée, garantie, dans la famille. Elle pouvait vieillir auprès du berceau de ses enfants, sans craindre le congé brutal de son mari. Sa destinée, jusqu'alors mobile, incertaine, soumise au caprice du moment, à moins que cela encore, à une curiosité de volupté, participait à la fixité, à l'immutabilité du foyer.

La femme épousa dès lors le temps dans son amant. Elle attira sur son mariage la bénédiction de la durée. Elle porta, comme une robe de rénovation, cette formule du progrès. Son mari, habitué à voir en elle une compagne inséparable jusqu'au cercueil, lui escompta en sympathie cette idée de perpétuité.

Il l'aima, il la respecta, il l'entoura d'assiduité et de prévenance. Il l'asssocia étroitement à son espérance, à son intimité. Il apprit à son insu la loi sainte de la réciprocité et de l'indulgence. Il ne pouvait blesser sa femme sans être blessé le premier dans ce perpétuel tête-à-tête avec sa victime. Il avait donc à reconqué-

rir chaque jour l'affection de sa fiancée. Il lui imposait à son tour la condition de la chasteté. La vertu grandissait dans l'un et dans l'autre par la vertu. Ils s'aimaient dans ce temps barbare par la nécessité de s'aimer. Et lorsque la mort avait rompu leur union, ils dormaient encore sous le pli du même suaire, sculptés côte à côte, dans le marbre du même tombeau.

La loi civile, inspirée par la religion, transcrivit dans son code la pensée de l'Évangile. Elle restitua à la femme la plénitude de sa personnalité. Elle lui remit la tutèle de son enfant. Elle lui accorda l'administration de son domaine. Elle décréta enfin, en sa faveur, l'institution du douaire.

La dot avait été la première enchère de la liberté de la femme dans le ménage. Le douaire compléta son émancipation en assurant son veuvage contre la misère. Il lui payait d'avance le pain de sa vieillesse et prolongeait en quelque sorte le mariage après la mort du mari. Le mari continuait d'assister, du bord de l'autre vie, la chaste confidente de son chevet. Il revivait encore tout entier dans le don de sa prévoyance. Sa mort était moins une rupture qu'une absence d'une journée. Il partait le premier pour aller préparer à sa femme un autre foyer d'affection dans la splendeur du céleste parvis.

La femme, appelée à la communion de la propriété, indépendante par la propriété, abritée du besoin, vivant par elle-même, acquit ce jour-là une spontanéité, une volonté, une puissance, une destinée, non pas seulement une destinée circonscrite à la vie du ménage, à l'œuvre de la main, à la quenouille ou à l'aiguille, mais encore une destinée morale qui avait, au-delà de l'humble

horizon du foyer, son aspiration, sa gloire, sa récompense et son apothéose.

Elle contempla du regard de la prière la sainte du paradis, cette sœur en Dieu dont elle portait le nom sur la terre des vivants. Elle rêva, elle ambitionna la même sanctification. Elle appela dans un pieux tressaillement et développa en elle l'âme du Christ, la douceur, la pureté, la bonté, l'humilité, la compassion, l'immolation, la poésie. Elle revêtit aux yeux de l'homme, sous cette parure mystique de grâce intérieure, une nouvelle beauté. Chacune de ces fleurs de sainteté, épanouies sur son sein, répandait autour d'elle une atmosphère de vénération.

Au milieu de cette douce émanation de vertu, l'homme sentit un idéal de plus entrer dans sa pensée. Il connut l'enthousiasme, le lyrisme de l'amour, car, jusque-là, il en avait seulement entrevu l'ombre, la volupté. Il glorifia pour la première fois la constance de la passion. Il inaugura sur la terre le culte de la femme dans la chevalerie. L'infini descendit dans son cœur sous l'image de la fiancée. Il dévoua éternellement sa vie à cette vision. La femme devint sa glorieuse tentation à l'héroïsme. Elle rayonna continuellement sur sa pensée. Chaque homme eut désormais son inspiration secrète, sa Béatrix. Le moine lui-même, consumé par le feu de la pénitence, mourait au monde en extase devant la madone.

La femme grandit à son tour par l'homme qu'elle avait grandi. Sans cesse exaltée par sa vertu, elle monta sans cesse en exaltation. Elle puisa en Dieu une faculté inconnue à sa nature. Elle dépassa, par le gigan-

tesque accroissement du sentiment en elle, la mesure de l'humanité. Un envoyé de Dieu, un ange intérieur habita son âme et lui communiqua la puissance du miracle. Nulle part cette puissance surhumaine n'a éclaté en symptôme plus visible que dans la bergère enthousiaste et ignorante de Lorraine.

La France était envahie et menacée de servitude. La patrie sacrée de l'idée allait disparaître, emportant avec elle la civilisation. La royauté, la noblesse, l'Église, la hiérarchie tout entière désespérait du salut et mentait à son dévoir. Alors, dans cette défaillance universelle du pays, le monde vit un fait inouï, inexplicable, inexpliqué, qui déconcerte encore à l'heure qu'il est le regard de l'histoire.

Un laboureur de la vallée de la Meuse rencontra un soir une jeune fille sur son chemin.

— Il y a, lui dit celle-ci, entre Compei et Vaucouleurs une bergère qui avant un an aura chassé l'étranger du royaume.

Le paysan la regarda et suivit son chemin. L'apparition qui lui avait parlé était une paysanne douce et forte, les cheveux noirs et les traits brunis par le soleil. Elle avait reçu, au berceau, le nom de Jeanne en souvenir du bien-aimé de Jésus. Elle garda les troupeaux pendant son enfance. Après sa première communion, elle apprit à filer. Mais elle n'avait aucun attrait ni pour le fuseau, ni pour le ménage. Elle aimait mieux rêver et promener, le long de l'aubépine en fleurs, sa vague rêverie. Une fontaine coulait au pied du coteau, à l'ombre d'un hêtre planté par les Druides. Jeanne allait s'asseoir à la tombée du jour sur la margelle de cette

fontaine, pour écouter le bruit du vent dans l'arbre et de la cloche dans le lointain. Elle préparait ainsi, au fond de son âme, une pieuse réception à une idée.

Bientôt sa longue rêverie intérieure prit une forme au dehors. Un jour elle entendit une voix et aperçut à sa droite une clarté. Elle reconnut sainte Catherine et la serra éperdument dans ses bras avec un cri d'amour. Une délicieuse odeur s'exhala de cette étreinte, et la sainte du paradis remonta dans sa félicité. Depuis ce jour, la céleste vision ne quitta plus l'esprit de la douce et mélancolique sibylle. Le vent ne souffla plus dans l'arbre de la fontaine. La cloche ne tinta plus à l'église du village. Le vent, la cloche, tout cela était la voix de sainte Catherine.

La voix lui dit, à quelque temps de là, de délivrer la France, et elle partit, sur la foi de son cœur, pour accomplir la prophétie. Dieu seul a pu savoir à travers combien de périls et à travers combien d'épreuves. Enfin un jour elle passa devant tous, emportée au galop, dans son armure blanche, sur un cheval noir qui faisait jaillir sous son pied l'éclair du pavé; terrible et miséricordieuse à la fois, une épée dans une main, une bannière dans l'autre, renversant d'un geste les murailles et balayant les armées. Lorsqu'elle avait fait sa journée, elle rentrait, après la victoire, humble et calme entre toutes, dans sa candeur et dans sa sérénité. Le peuple tombait à genoux sur son passage et baisait respectueusement la frange de son armure.

La France était sauvée. La mission de Jeanne d'Arc était finie. Elle voulait retourner à son village. Mais il n'y avait plus sur la terre une vallée digne de la porter.

La vie humaine, désormais, pour son âme exaltée au-dessus de l'humanité, était une déchéance. Dieu lui envoya la plus haute consécration de la gloire ici-bas, la mort de la tragédie. Il voulut que la larme pathétique de l'humanité roulât éternellement sur cette sainte mémoire. Jeanne d'Arc, abandonnée de tous, monta sur l'échafaud dans une robe d'ignominie. Le ciel reçut l'hostie sacrée, et maintenant peut être du haut d'une de ces étoiles que nous voyons flotter là-bas à l'horizon elle regarde encore cette terre de France avec un sourire d'amour.

Elle mourut de la mort d'Hypathie, tuée comme elle par un moine, prophétie incomplète, comme elle, de la double émancipation future de la femme, dans son cœur et dans son intelligence.

Hypathie avait été la muse austère de la science de l'antiquité, de la raison, de la métaphysique, de l'astronomie, de la musique, la Vénus Uranie de Platon, pâle comme l'étoile, froide comme la nuit du firmament. Elle représentait la première entrevue de la femme avec la notion abstraite de l'infini.

Jeanne d'Arc, au contraire, était l'explosion de l'âme chrétienne, aimante, dévouée, condensée et bouillonnante dans la chair d'une jeune fille, pour la soulever jusqu'à Dieu, dans un magnifique élan d'héroïsme. Elle personnifiait la flamme ardente de l'amour infini, allumée dans le cœur de l'ignorance.

Ni l'une ni l'autre ne rendent suffisamment témoignage de la nouvelle gloire qui attend la femme sur le chemin du progrès. Un jour viendra, sans doute, qui réunira dans une autre Ève pleinement réhabilitée

Hypathie et Jeanne d'Arc, la science et l'inspiration.

Le christianisme avait immolé, dans la vierge de Lorraine, sa propre pensée. L'ouvrier s'était retourné contre son œuvre pour la briser.

La parole du Christ avait été véritablement, selon la promesse de l'Évangile, une parole de vie, de régénération. Elle avait régénéré, ou plutôt elle avait engendré l'homme intérieur, le moi humain. Jusqu'au jour du Golgotha, l'âme, encore pauvre de sentiments et d'idées, n'avait pu atteindre à la personnalité, c'est-à-dire à cette unité intime, composée et fortifiée de toutes les facultés, de toutes les connaissances. L'homme vivait, il agissait au dehors attiré et conduit par une force extérieure à sa propre volonté, à sa propre détermination. En politique, il appartenait à la cité, en religion à la fatalité. Ces deux puissances, essentiellement corrélatives, dirigeaient sa conduite et constituaient sa morale.

Mais lorsqu'il eut amassé en lui une plus grande somme de notions et de vertus dans une plus forte unité, par conséquent une plus forte personnalité, le christianisme saisit immédiatement ce nouveau progrès et le transporta dans l'Eglise.

Il promulgua le premier, il inaugura le culte de la vie spirituelle, de la conscience. Il annonça hautement à tout homme cette bonne nouvelle.

Je te justifie devant Dieu, je te rends la liberté. Tu justifieras à ton tour, par tes œuvres, cette munificence. Tu seras le perpétuel travailleur de ton propre mérite. Va maintenant, pense, agis sous ta propre responsabilité. Tu es majeur, tu es racheté. Tu as la charge de ta vie, ici et à jamais. Je te suivrai pas à pas sur ton chemin. Je

serai ton témoin, ton assistant. J'aiderai ta faiblesse, je te tendrai la main sur le bord du péril. Mais ne crois pas me tromper. Il n'y a pas une de tes actions, pas une de tes réflexions qui ne sera pesée, comptée, enregistrée et retrouvée au grand jour de ma revendication.

En disant cette parole, l'Evangile ouvrait à l'âme humaine la porte de l'infini. L'antiquité accordait seulement une destinée supérieure, immortelle au héros ou au génie. Le héros seul pouvait dépasser la vie passagère et bornée de la terre, laisser un écho, une image sur la lèvre et dans la mémoire de l'humanité. Le reste naissait, mangeait, buvait et passait comme la paille emportée au vent de l'oubli.

Le christianisme brisa cette loi d'inégalité et de restriction. Il mesura indistinctement à chaque homme une part d'immortalité. Dieu était entré par la communion dans la chair du dernier chrétien. Cette chair, ainsi sanctifiée, vibrait d'une nouvelle espérance. Le plus humble d'esprit sentait, au sortir du sanctuaire, l'immensité de sa destinée. Il emportait en lui, comme dans un tabernacle, le Dieu vivant. Une gloire impérissable était attachée à chacune de ses pensées, à chacune de ses actions. Il pouvait être plus qu'un héros, plus qu'un génie; il pouvait être un saint, un élu. Il vivait en face de l'éternité, l'éternité était présente à la moindre délibération de la conscience, à la moindre victoire de la bonne sur la mauvaise volonté. L'éternité descendait tout entière en lui, jour par jour, en sanctification.

Le christianisme apprit aussi à l'homme à surveiller, à conduire sa passion, sa volonté. Il lui donna sur lui-même droit de justice, droit de rémunération. Il le fit

implicitement son propre juge, son propre instituteur. Il remit à chacun de nous l'œuvre de sa grandeur et de sa vie à venir. Il éternisa enfin notre âme de toute la part d'éternité qu'il mêla désormais à notre existence. Il rendit l'homme plus éternel, si je puis m'exprimer ainsi. Il témoigna encore une fois du progrès.

La cathédrale célébrait admirablement, par la ligne et par la couleur, cette double tendance du christianisme, de recueillement à la fois et d'aspiration, d'âme repliée sur la conscience ou élancée en prière. L'architecture grecque était extérieure et uniforme comme la vie de la cité. Elle formulait sa pensée par une ligne simple, monotone, qui revenait invariablement de fronton en fronton, de frise en frise, comme la cadence obligée et infatigable du regard. L'architecture chrétienne, au contraire, intérieure, multiple, variait et brisait sans cesse la ligne pour traduire, par la diversité de ses inflexions, la diversité de ses sentiments. Elle avait d'abord imité la basilique romaine, comme le cloître avait imité la villa. Mais peu à peu, elle avait abandonné la copie pour suivre sa propre inspiration.

Elle avait conservé dans l'abside la rotonde du prétoire, et annexé, à la principale nef, une seconde nef croisée. L'Eglise avait ainsi la forme de la croix du Calvaire, le chevet tourné au levant et le portail au couchant. Le double étage de colonnes romanes, reliées entre elles par des arceaux et surmontées d'une charpente, avait successivement disparu dans une plus puissante et plus dramatique métamorphose.

La grande nef, flanquée de deux autres nefs latérales, basses et baignées d'ombres, montait dans toute la hau-

teur de la cathédrale. Le pilier, formé de colonnes harmonieusement groupées, jaillissait d'un jet hardi jusqu'à la balustrade de la galerie intérieure qui circulait autour de la grande nef. A cette élévation, il faisait un nœud dans le chapiteau, et après ce moment de césure, il rejaillisait en colonnettes pour aller mourir en nervure dans un ciel d'ogives.

La voûte aérienne, semée de clés sculptées qui retombaient en couronnes, et d'étoiles d'argent qui brillaient sur un fond de lapis, flottait magiquement, comme portée par un miracle, sur les verrières des fenêtres.

Le vitraux historiés et peints de couleurs intenses, versaient dans la nef des rayons colorés de tous les prismes de la légende. Lorsque le croyant regardait le soir au soleil couchant, de l'entrée du sanctuaire, la grande rosace de la façade flamboyante et ruisselante d'inépuisables clartés, il croyait voir la porte de cristal entr'ouverte et enflammée du paradis. Au-dessus de ce trône d'éblouissement, où le Christ, assis dans sa gloire, jugeait les morts de la vallée de Josaphat, les orgues vomissaient dans l'air le tonnerre terrible des menaces de l'Eglise.

La cathédrale était une immense épopée architecturale, hardie jusqu'au vertige, féconde jusqu'à la profusion, où toutes les formes entrelacées, évanouies, les unes dans les autres, balancées et rhythmées par le nombre de trois, le chiffre de la trinité, allaient, venaient, ondulaient, couraient du trèfle à l'ogive, de l'ogive au cintre, du cintre à l'ellipse. L'âme vierge du christianisme avait coulé sous la pierre en sève ardente, l'avait moulée, pétrie, étendue, épanchée de tous côtés en

feuilles, en ramures, en palmettes, en nervures. La matière transparente, transfigurée, spiritualisée et perpétuellement ascensionnelle, semblait avoir perdu, sous le ciseau, sa masse et sa pesanteur.

La maison de Dieu, toujours palpitante et sonore, pleine de vagues ténèbres et de mystérieux murmures, convoquait à sa vaste hospitalité et réunissait autour de son sanctuaire, toutes les voix de l'art, toutes les voix de glorification, la musique, la peinture, l'orfévrerie, la sculpture. Elle étalait innombrablement sur tous ses murs la pieuse chronique de l'Evangile, tantôt racontée en bas-reliefs, tantôt racontée en tableaux. Elle répandait sur ses portes, sur ses contreforts, dans ses galeries, dans ses voussures, autour de ses chapelles, les fantômes muets de deux mille figures, anges, saints, christs, docteurs, évêques, pèlerins, martyrs. Enfin, au-dessus de cet entassement de prodiges, le clocher, dernier prodige, fuyait au ciel en pyramide aiguë, percée à jour, brodée, impalpable, impondérable comme une vapeur.

La cloche planait de là sur la cité. Lorsqu'elle venait à sonner pour inviter les fidèles à la prière, l'immense vibration, répercutée à l'infini, descendait, de pierre en pierre, jusqu'à la crypte profonde où les morts dormaient sous la racine des piliers. Elle semblait vouloir les réveiller au fond de leur tombeau et les appeler à la résurrection.

La nuit était tombée, et la famille, rangée autour de l'âtre, devisait du travail de la journée. Une voix éplorée, sortait du clocher d'un pas égal, et courait dans le vent réveiller successivement, de rue en rue, les autres voix endormies dans le timbre du cadran. L'heure

sonnait furtive et timide d'abord, et du haut de chaque Eglise l'heure lui répondait à travers les ténèbres. La ville était éteinte. La rafale gémissait au dehors. La veillée entendait passer le temps et tombait à genoux. Elle faisait sa prière et allait dormir sous la protection de l'ange gardien. L'heure continuait à tomber sur son sommeil de la flèche de la cathédrale. Le temps avait choisi pour parler la demeure de l'éternité.

CHAPITRE XXII.

Le christianisme avait prêché à la race du Nord, assise sur un sol encore vierge, la doctrine de la privation, de la continence, et involontairement, à son insu, il avait contribué à développer l'épargne, et par l'épargne la richesse. L'homme travaillait par sentiment d'expiation, uniquement parce que le travail était l'anathème que Dieu avait porté contre lui à la sortie de l'Eden. Il obéissait au châtiment, l'esprit incliné à la mortification, en étouffant en lui la voix du désir, comme une provocation du Tentateur.

Il prélevait d'abord à peine sur ce produit de sa main la part strictement nécessaire à son existence, et il restituait le surplus au sol en nouvel instrument de production. La richesse immobilière montait ainsi d'heure en heure, successivement grossie par la main-d'œuvre de chaque famille. La ferme, la métairie, l'écluse, la fabrique, sortaient une à une de terre comme une seconde végétation. Cette fécondité, sans cesse croissante, sollicitait sans cesse l'homme à jouir par la facilité des moyens de jouissance. Et, au moment même où sa

croyance pleinement, complétement acceptée, affirmée par lui, sans réserve, sans contestation, dans la dernière profondeur de son intimité, de sa conscience, lui disait, lui criait par toutes les voix de l'air, par toutes les pierres du chemin, que le corps était un haillon, le bien-être un péché, le bonheur un défi, le luxe un blasphème, la joie des sens une perdition, il cherchait malgré la menace du dogme, malgré la protestation douloureuse de sa propre conviction, malgré le péril, malgré l'interdit de l'Eglise, comme poussé, comme précipité par une force irrésistible, par une nouvelle révélation, il cherchait, ce n'est pas assez, il invoquait avec passion l'or, la soie, la richesse, la splendeur, la beauté, l'efflorescence de la chair et la volupté de la sensation.

Pendant que son âme attardée, inquiète, soupirait, gémissait aux vieux dogmes, utiles un jour et maintenant trompeurs, de déchéance et de pénitence, il sentait tressaillir, déborder en lui une vie nouvelle, plus forte que sa propre croyance. Il aspirait un monde nouveau. Et, en effet, le temps prédit était venu. Le signe de régénération éclatait de tous côtés. Le cœur de l'homme, remué de fond en comble, attendait le miracle précurseur de l'idée. Le miracle parla.

Un homme allait de ville en ville, offrant aux princes de l'Europe un monde pour un vaisseau. Il avait longuement pesé la terre à la lueur de sa lampe, dans le plateau de sa pensée. Il ne lui trouvait pas le poids qu'elle devait avoir dans la création, et il continuait de rouler en silence ce problème. Il regardait le soir au couchant le soleil plonger dans l'écume de la Méditerranée. Où allait ce sublime éclaireur de l'espace qui fuyait à l'ho-

rizon dans la pourpre du nuage? Allait-il visiter de son rayon une autre contrée inconnue à notre regard? Si la terre était sphérique, la loi de l'équilibre le voulait ainsi.

A mesure qu'il prolongeait devant le ciel éteint cet interrogatoire du génie à sa propre pensée, son doute intérieur, successivement éclairé, prenait, au fond de son intuition, une apparence, une réalité. Le visionnaire voyait là, devant lui, à la frontière de la dernière étoile, aussi sûrement qu'avec les yeux des sens, un nouveau continent. Il bondit, comme soulevé par l'âme électrique tout entière de la planète. Il ouvrit les bras à l'espace et il cria : Je tiens un monde! La mer entendit son cri et le répéta de vague en vague jusqu'à la rive de l'Atlantide.

Le mendiant des princes erra longtemps, son bâton à la main, portant de cour en cour le continent de sa pensée. Aucun souverain de l'Italie ne voulut accepter ce don d'un rêve, et le prophète de l'hémisphère allait frapper à la porte d'un autre royaume. Il avait foi à sa vision. Il étouffait dans l'étroite enceinte de notre géographie. Son espérance marchait devant lui en lui montrant le chemin. Il la suivait, le front rayonnant, sans écouter le stupide murmure de l'ironie. Il trouva enfin une femme, une reine, qui voulut bien contribuer sur son trésor à la vérification de son pressentiment. Elle lui donna un vaisseau, et il partit.

L'esprit du progrès, ce complot universel, involontaire, de conjurés étrangers et dévoués, sans se connaître, les uns aux autres, avait déjà, par une admirable prévenance et une admirable sympathie, inventé la boussole,

cet horloge de l'espace, qui marque la route des voyageurs, de la pointe de son aiguille. Conduit par cette muette assistance, que du fond de l'oubli, de l'Arabie peut-être, un collaborateur inconnu lui avait préparée, le hardi aventurier ouvrit la voile au souffle du mystère.

La côte avait fui derrière lui depuis des jours, depuis des semaines. Il allait, il allait toujours. Le flot venait et passait. Le vide renaissait du vide à son regard. Le soleil naissait et mourait sur la même incertitude. L'équipage douta d'une rive devant l'immensité. Il crut que le monde allait manquer. Il voulut forcer le conquérant d'une énigme à revenir sur sa témérité. Mais lui, invinciblement, confiant dans son rêve et enveloppé de toutes parts du néant, laissait le vent de Dieu pousser son vaisseau et regardait l'horizon. La terre était là, au bout de son doigt; il la voyait, il pouvait la montrer.

Et un matin, la nature avait mis ce jour-là sa robe de fête, comme pour une grande journée de l'humanité, l'intrépide navigateur vit tout à coup sortir de l'écume, à la proue de son navire, la terre de son rêve, parée de la palme du tropique et souriante dans le rayon du matin. Sa fiancée avait secoué à son approche le bouquet trempé de rosée, et semblait venir au-devant de lui dans un parfum. Il la reconnut; il l'avait vue tant de fois dans la contemplation de sa veillée! Il laissa échapper la barre du gouvernail, et tomba foudroyé sur le pont, à genoux. La chair était trop faible pour porter une pareille joie de l'esprit. Après cette seconde création, en quelque sorte du continent austral par une

idée, Colomb revint en Europe recevoir au fond d'une prison la récompense de sa conquête.

Il avait ouvert à sa patrie d'adoption la porte de la richesse. L'Espagne accourut sur ses traces ramasser l'or, dans le sillage du soleil. Lorsque Dieu veut attirer la civilisation vers une contrée, il y enfouit un trésor. L'éternel Argonaute du progrès franchit l'abîme pour conquérir la mystérieuse toison. L'Espagne avait d'abord été l'Hespéride au rayon tentateur qui appelait l'humanité à l'ouest. Mais le jour où la civilisation avait envahi l'Europe, l'Hespéride avait pris son vol en secouant son aile dorée, et avait disparu de l'autre côté de la mer dans le crépuscule du couchant. L'Espagne l'avait poursuivie à son tour et l'avait retrouvée dans une vallée des Cordilières. L'Hespéride fuira de nouveau encore, après quatre siècles, pour émigrer au bord d'une autre mer, en face de l'Asie. Messagère mystique de la caravane du progrès, elle lui indique son chemin dans l'espace.

L'or est l'unique séducteur assez puissant pour arracher l'homme à son foyer, et l'exciter à l'expatriation. Il offre, en effet, au colon une richesse immédiate, facile, qui rembourse en peu de temps au décuple l'avance et la fatigue de l'émigration. Il fait les premiers frais de transplantation de la race civilisée au milieu de la race encore plongée dans la barbarie. Il ramasse, il concentre la population auparavant éparse, autour de ses mines et de ses fourneaux. Il suscite autour de lui, de côté et d'autre, des centres de production et des marchés. Il provoque la culture, le commerce. Il colonise enfin, dans toute l'étendue puissante et multiple du mot de colonisation.

Le trésor caché du Mexique a donc immensément servi l'humanité, moins par lui-même, moins par son lingot que par son influence et par son attraction.

Il a invité et retenu la race européenne à l'hospitalité de l'Amérique. Cette race puissante, armée de toutes les armes de la civilisation, a tiré de cette nature vierge, aux flancs ardents, une nouvelle vie, une nouvelle ivresse. Elle a versé dans sa coupe la sève d'une autre végétation, et bu l'arôme d'un autre soleil. Elle a revêtu des splendeurs et cueilli des essences inconnues à sa première patrie. Elle a enrichi sa puissance d'être, sa gamme de sensation, de toute la volupté, de toute l'utilité que la vanille, la canne à sucre, la sève luxuriante du tropique répandent autour de lui, sur lui, à sa table, à sa fête, à son chevet. Déjà Vasco de Gama avait contourné le cap de Bonne-Espérance, et abordé l'Asie à revers par la grande étape de l'Ouest. Ainsi, l'Europe tenait à la fois les deux continents vaincus, et attachés à l'ancre de ses navires. Elle reversera plus tard sur l'Amérique l'ambroisie brûlante de l'Asie, l'épice et le café, pour que la fibre de l'homme du Nord, chauffée à la flamme du Midi et baignée d'électricité, plus sympathique, plus vibrante à la sensation, absorbe et répercute dans l'atmosphère plus d'enthousiasme et plus de génie.

A quelque temps de là un autre prophète, un autre Titan révolté contre l'infirmité de notre nature, allait visiter Dieu et lui dérobait le secret de la création. Il inventait le télescope : il donnait à l'homme un sens de plus, qui voyait ce que l'œil charnel n'avait jamais vu, l'immensité cachée derrière l'immensité. Au premier regard de l'homme qui alla frapper le ciel, la voûte des

vieux temps croula. L'étoile, surprise dans sa nudité, recula dans l'espace à des siècles de distance. L'esprit de la terre monta aussi haut que le vol de l'ange avait jamais monté. Il compta dans l'éther un million de fois amoncelé sur l'éther l'innombrable borne flamboyante que Dieu avait plantée sur le chemin de l'infini.

Ainsi, à mesure que Christophe Colomb étendait sous nos pieds l'espace du globe, Galilée, par une admirable correspondance, étendait sur notre tête l'espace du firmament. Ils accomplissaient l'un et l'autre le commandement du progrès. Ils entraînaient l'humanité plus avant dans l'immensité.

Mais le nouveau Prométhée qui avait conquis plus que la flamme, qui avait conquis la lumière, qui avait dit à la terre : Marche ! au scandale de l'Écriture, avait défié le pouvoir désormais sourd, aveugle, épuisé avec son œuvre et enseveli dans son progrès. Il devait expier sa témérité. Le vieux dogme porta la main sur lui et le traîna, affaibli sous le poids de sa gloire, jusqu'au seuil d'une Eglise. Il lui courba de sa main brutale le front dans la poussière. Il le força de la force du bras à renier la révélation visible du Dieu vivant. Et celui-là qui était alors entre tous le plus grand, balbutia à deux genoux le désaveu de sa propre grandeur. Et lorsque la terre eut entendu cette injure à la création, un moine mit un bâillon sur la bouche du savant. Il imposa le silence à ce génie encore plein de vérité. Il avait bien choisi son supplice : le silence pour un pareil confident de l'éternité, devait être en effet le plus cruel châtiment.

La raison humaine, la science allaient périr sous la

police de la papauté conjurée avec la puissance séculière pour refouler toute nouvelle expansion de vérité, si un ouvrier, un inconnu perdu dans l'ombre de la multitude n'avait eu l'idée de déposer chaque lettre de l'alphabet dans un grain de métal. Lorsqu'une pensée venait à paraître dans le monde sur une feuille de papier, l'ouvrier remuait la poussière de parole qu'il avait fondue à son creuset, et, par la mystérieuse chimie de son intelligence, il transformait la lettre à la main en lettre de fer et recomposait le manuscrit sur châssis. Il plaçait ensuite le châssis sous un cylindre, et il réproduisait, à chaque coup de balancier, autant de fois la pensée d'un seul qu'il y avait d'esprits capables de la comprendre dans le monde des intelligences.

La science jusqu'alors péniblement transcrite sur vélin et dispendieuse de main d'œuvre, avait été uniquement la distraction, la volupté somptuaire des corporations et des aristocraties. Celui-là seul pouvait méditer en participation avec les siècles qui était assez émancipé dans sa fortune pour acquérir une bibliothèque, car une bibliothèque représentait alors l'existence de plusieurs familles.

L'imprimerie racheta cette inégalité, cette iniquité de destinée entre les fils d'un même esprit, également enfantés pour la connaissance. En même temps que l'épargne toujours croissante mettait dans une main de chaque homme la richesse accumulée des aïeux, Guttemberg mettait dans l'autre main le génie traditionnel de l'histoire. Il versait d'un coup dans l'âme du plus humble serviteur de l'idée l'âme tout entière de l'huma-

nité. Il ramenait toute la partie de l'éternité laissée en arrière au fond du passé, sur chaque front penché dans l'étude.

Il ouvrait en même temps un immense auditoire, un auditoire instantané, à la science, à l'inspiration. Quelque part que la voix humaine avait parlé pour tous, l'imprimerie prenait cette parole chaude encore du souffle de la lèvre, la coulait dans le moule, la multipliait sans fin, et la jetait au monde comme la feuille de la sibylle. Il n'y avait pas sous le soleil une pensée écrite, manifestée, qui ne reçût aussitôt son contre-coup en admiration, en sympathie, en réfutation ou en contradiction. Roulée au vent de l'espace aussi loin que le pas de l'homme pouvait aller, elle provoquait indéfiniment sur son passage, la concurrence et la collaboration universelle de l'humanité. Tout homme parlait à la fois partout, le génie répondait au génie, l'éclair sollicitait l'éclair, la vérité faisait explosion dans l'immensité. Aucune idée n'avait le temps de dormir. Toujours debout, toujours errante à travers les nations, elle prêchait, elle convertissait toujours. L'atmosphère tout entière était chargée d'une perpétuelle parole qui allait et venait infatigablement d'une frontière à l'autre frontière. Le christianisme avait fondé en Europe l'unité de croyance, l'imprimerie fonda l'unité de raison.

La gloire ne connut plus l'incertitude de l'attente. Elle brisa la clôture de la solitude. Elle vit de ses yeux l'impression de son œuvre sur le jour contemporain. Elle assista vivante à sa postérité. Elle convertit sur elle l'admiration du peuple, en confiance pour son travail. Elle grandit en génie par la certitude de son génie. Elle mit un

pied, dès cette vie, dans l'éternité. Elle pouvait mourir sans craindre la morsure du temps sur sa pensée. Sa pensée, multipliée à l'infini, et gravée comme sur l'airain, défiait désormais tous les cataclysmes. Elle vivait monnayée en plus de parcelles qu'il y avait d'intelligences. Pour la détruire la main de l'homme devait la reprendre à chaque nation, molécule par molécule. Autant vaudrait reprendre une à une la goutte d'eau de l'Océan. L'esprit de mort ne l'a pas encore tenté.

L'imprimerie retira la raison humaine de la tutèle de l'Eglise. Elle inaugura dans le monde la démocratie de la connaissance. Elle nivela le sacerdoce intérieur de la pensée. Elle fit de tout regard levé au ciel un témoin de la Divinité. Elle remit à chaque homme la charge de sa propre croyance. Elle transforma l'humanité en une vaste école, en une vaste réciprocité d'enseignement, où tous, humbles et forts, apportaient, emportaient une conviction. Communion sacrée de l'âme avec l'âme à travers la durée, à travers l'étendue ; chair incorruptible de l'idée éternellement servie à tous au banquet de la vérité, un jour viendra, je n'en doute pas, où l'homme mieux renseigné, plus reconnaissant, inscrira religieusement ta fête dans l'eucologe du progrès et chantera chaque année le *Te Deum* de ta victoire sur l'esprit des ténèbres !

L'imprimerie avait dompté l'ignorance, mais aucune puissance n'avait pu encore soumettre le despotisme épars de la féodalité. Réfugiée et barricadée dans son donjon, sur le pic du rocher, la race conquérante, toujours souveraine, laissait le flux et le reflux des années battre inutilement le pied de sa muraille. Du haut de

ses tours aussi nombreuses que les collines, aussi hautes que les aires des aigles, elle bravait à la fois l'échelle et le bélier. Elle planait sur la terre, inaccessible à la main de l'homme, comme la foudre dans le nuage, toujours prête à frapper. La force réunie de la population, accumulée à un moment donné contre elle, ne pouvait encore suffire à renverser cette pierre d'oppression qui pesait sur chaque vallée.

Mais, pendant que le seigneur dormait dans son orgueil bercé au bruit du vent, un humble moine broyait dans l'ombre le soufre et le charbon pour distraire les ennuis de sa cellule. Il amassa au fond de son écuelle une poignée de cette poussière noire qu'il venait de pétrir. Il approcha l'étincelle, l'écuelle vola en éclats. Il avait trouvé ou du moins démontré en jouant le secret de briser la montagne. Il mit dans la main de l'homme la puissance du tonnerre, et un jour, le baron entendit dans la plaine une sourde détonation. Un éclair prolongé, qui semblait sortir du flanc de la terre, alla le frapper sur son rocher. Il sentit le donjon frémir sous le coup, osciller, chanceler un instant, et crouler sous son talon. Le dominateur, surpris et vaincu dans l'ostentation de son inviolabilité, de son invulnérabilité, jeta un dernier blasphème à l'espace, et disparut abîmé sous la ruine de son château.

Quelques siècles après, il restait à peine çà et là de ce monde de terreur qui avait si longtemps pesé sur la France de tout le poids de ses bastions, une dernière tour à moitié démantelée, pour témoigner encore du passé. Cette tour, suspendue au dessus du gouffre, cascade immobile, roulait pierre à pierre au fond de la

ravine. Le lierre enveloppait la plate-forme d'une funèbre draperie frissonnante, où gémissait une éternelle complainte. De temps à autre, un faucon chauve et fatigué de vivre venait éteindre son vol sur le dernier créneau, et là, incliné sur le vide, l'aile à moitié ouverte, le cou tendu, il appelait d'un cri mélancolique le vent qui ne pouvait plus le porter.

La féodalité était dispersée, balayée le même jour, par la même volonté que l'ignorance. La poudre à canon avait nivelé le territoire; l'imprimerie nivela l'esprit. Le monde moderne naissait; la démocratie tressaillait déjà. Un homme allait bientôt dire : Je pense, donc je suis! et proclamer d'un mot la souveraineté de la raison.

Je bénis Dieu enfin. Le monde est sauvé. Je puis planter ma tente ici. Je puis prendre un instant de repos. Le progrès est prouvé. Ah! bien souvent j'ai maudit la longueur du chemin. Je sentais en vous parlant un doute murmurer sourdement sous ma parole, au fond de ma conscience.

Ce doute me disait : Tu veux justifier la civilisation, et tu justifies l'injustice. Tu amnisties successivement devant l'histoire la caste, l'esclavage, la glèbe, le servage; tu approuves successivement le fétichisme, le panthéisme, le polythéisme, le judaïsme, le christianisme; tu as une excuse, ce n'est pas assez, une reconnaissance pour chaque iniquité, pour chaque erreur que tu reconnais etre plus tard une erreur et une iniquité.

A ce doute, voici ce que je réponds : Toute question d'histoire est une question d'optique. Si l'historien, véritable spectateur du passé, va se placer au point de départ, et regarde ensuite l'humanité, débile, animale en

quelque sorte, plongée dans la dernière servitude, la servitude de la saison, de la faim, de la maladie, alors il comprendra, il bénira toute autre forme d'esclavage moins rigoureuse, moins pénible, qui permet à l'homme d'amasser sur sa destinée plus de connaissance et plus de liberté. Si, au contraire, il se place au moment de l'apogée, au point d'arrivée de l'humanité, et s'il juge toutes les périodes antérieures, et par conséquent inférieures de la civilisation, sur les dernières conquêtes et les dernières transformations de l'histoire, alors il fausse la mesure. Il juge le bien d'après le mieux. Il calomnie le passé. Si donc nous voulons être justes, nous devons dire : Toute forme qui tend à créer un progrès doit être bénie à l'heure de ce progrès; toute forme qui, après avoir créé un progrès, disparaît abolie par ce progrès lui-même, est désormais condamnée devant la conscience.

CHAPITRE XXIII.

L'heure de la renaissance avait sonné, un souffle de vie passa sur l'Europe.

Lorsque la propriété est limitée au sol, elle est stationnaire comme le sol lui-même. Le champ produit à peu près d'année en année, la même quantité de moisson. La même quantité de moisson implique le même dividende à distribuer entre le propriétaire et le travailleur. Le rapport de l'un et l'autre reste donc invariablement fixé. L'un possède toujours, l'autre travaille toujours, sans pouvoir monter à la propriété. L'immobilité de la richesse immobilise à son tour la société. Le noble trouvait autour de lui sa subsistance assurée d'avance. Il laissait sommeiller sa pensée sur cette garantie du destin. Le même ordre d'idées passait d'une génération à l'autre avec l'héritage. Le fils vivait exactement comme son père avait vécu. Il pensait par la même raison comme sa généalogie avait pensé. Le serf de son côté accomplissait de l'enfance à la tombe une seule nature de travail. Il allait perpétuellement dans la vie creusant le sillon après le sillon. Il variait tout au plus

son œuvre de la semence à la récolte. Il tournait chaque jour avec le soleil autour du même horizon. Cette monotonie d'occupation assoupissait profondément son intelligence. Elle fermait la porte du temps sur lui comme sur un tombeau.

Mais l'industrie, toujours croissante par la marche forcée de l'histoire, avait introduit dans la société, à côté du champ, une nouvelle propriété. Cette propriété, essentiellement expansive, aspirait au temps et à l'espace. Elle vivait d'échange, par conséquence de mouvement. L'échange provoquait le commerce, et le commerce le crédit. Le crédit est le paiement, à distance, de l'instrument avec le bénéfice du travail, l'avenir ramené au présent, l'avénement à la durée, le signe, en un mot, du progrès. Le crédit fonda la banque, capitale mobile de la production, destinée à concentrer et à répartir le numéraire. La banque nivela le besoin d'argent en reversant toujours dans la circulation l'excédant disponible de richesse. Elle fit encore une conquête de plus dans l'espace, elle établit, par le change de peuple à peuple, l'unité de monnaie. Elle accrédita la monnaie de chaque nation dans toute l'Europe. L'Eglise, héritière de la loi de Moïse, avait proscrit au moyen âge la prime de l'escompte. La proscription commune imposa au banquier de contrée en contrée une étroite solidarité. Exclusivement Juif ou Lombard sorti de la même terre, élevé dans la même tradition, il habitait la même rue ou le même quartier de la cité. La banque était en quelque sorte à cette époque une nation cosmopolite éparse sur toute la surface de l'Europe. La communauté d'intérêt lui inspira la lettre de change, ou la substitution d'une

créance à une autre créance. La lettre de change est en réalité la suppression de la distance, la présence universelle du débiteur partout où il a une dette à payer. Elle est une nouvelle participation de la richesse à l'espace, et par cette raison une nouvelle preuve du progrès.

Le commerce activé par la banque régénéra la civilisation et l'arracha à l'immobilité de l'agriculture. Il ouvrit un nouveau champ d'activité au transfuge de la glèbe, ambitieux de la richesse. Or, comme l'ambition dénonce toujours dans l'homme une supériorité de nature, la ville finit par absorber l'élite de la campagne. La production, sans cesse inquiète de la consommation, improvisait partout le moyen de correspondance. La découverte du nouveau monde avait multiplié à l'infini la navigation. Chaque jour la vague du couchant vomissait à la grève l'or du Mexique. L'or, abondamment répandu sur le marché, facilita encore l'échange en réduisant le volume de la monnaie. Un perpétuel mouvement de transit traversa le vieux monde féodal, enfin réveillé de son assoupissement. Le marchand sillonna par caravane la route indécise auparavant abandonnée au routier. L'auberge, longtemps inconnue, dressa sur la tête du voyageur, de halte en halte, son enseigne marquée d'un écu. Née du commerce, elle en afficha par esprit de reconnaissance la modeste armoirie. La richesse allait et venait sans cesse de la Méditerranée à la Baltique, et de la Baltique à la Méditerranée; partie de la cité, elle rentrait aussi sans cesse à flot plus pressé dans la cité. Comme la richesse est la force sociale accumulée, la puissance passe toujours du côté de la richesse. Le marchand détrôna donc insensiblement la suprématie

exclusive du baron. Médicis inaugura le premier dans le monde ce changement de dynastie. Le règne de fer était fini, le banquier de Florence le remplaça par le règne d'argent.

Toute régénération de l'homme reparaît dans sa demeure. L'être transfiguré renouvelle son vêtement. L'industrie avait succédé en partie à la féodalité. Le palais succéda au donjon pour signaler ce nouveau pas de l'histoire. Le donjon était le droit du plus fort écrit en caractères âpres et rudes, sur le roc de granit, au penchant du précipice. Extérienrement il étalait au regard une architecture lisse et sombre, aveugle, hérissée de herses et de créneaux. Sa physionomie, çà et là éclairée d'une étroite meurtrière, respirait la colère, et repoussait le voyageur attardé devant la poterne. A l'intérieur la salle infinie mesurée au pas d'une garnison, sonore et vide, reproduisait dans sa vaste nudité la fastueuse pauvreté d'existence du seigneur. Le mur montait de la dalle à la poutre, sans trahir un instant, par une œuvre d'art ou d'intelligence, une idée ou une émotion. Une table massive, une banquette de bois sculpté, une étagère chargée de plats d'étain, une armure suspendue à un râtelier, constituaient à peu près tout le mobilier et tout le luxe du château. Le seigneur vivait là, séparé des siècles et des hommes, dans la nuit de l'âme et du sentiment, entre son bouffon et son lévrier. Il ne connaissait d'autre volupté intellectuelle que la causerie d'un nain égayée par l'hydromel, ou la chanson du sirvente égaré à son foyer. Il n'avait autour de lui d'autre société que sa compagnie d'hommes d'armes, sombres fantômes rangés le soir, à la lueur des torches, autour de l'immense

cheminée béante, caverne enflammée où hurlait incessamment dans la flamme le souffle de la rafale.

Le palais était au contraire le nouveau cadre de l'humanité grandie en puissance et réintégrée dans la cité. Il portait à chacune de ses pierres équilibrées et cadensées par la symétrie, une poésie ou une pensée. Il déployait sur la rue une façade harmonieuse, lumineuse, ornée d'étage en étage de fenêtres et de pilastres. Il provoquait dans l'âme du passant par sa beauté, la sympathie de l'admiration, cette joie suprême de l'esprit. Il recouvrait de son aile prolongée en muraille une seconde architecture vivante de verdure et de fontaine. L'eau jaillissait de la conque de marbre et retombait en cascade sur le pampre et sur la rose du parterre. Le paon et le faisan promenaient leur splendide parure au milieu des fleurs des tropiques, hôtesses de la veille, encore brûlantes des parfums de leurs soleils. L'homme avait enfin réalisé le rêve de la Genèse et créé pour la première fois le véritable Eden. Le printemps le surprenait à aimer le luxe de la terre, et à cueillir en silence la volupté de la nature. La divine magicienne le berçait mollement de son invisible caresse, pour l'endormir au sombre dogme de la pénitence. Elle pénétra ainsi avec l'âme de la fleur, à travers sa fibre attiédie, jusque dans le dernier retranchement de son esprit. Elle en chassa le spectre gémissant de l'ascétisme. Elle parfuma la place encore douloureuse où le génie de l'expiation avait passé. L'humanité, enivrée du philtre errant dans la brise, comprit qu'elle avait assez jeûné, assez souffert, et que le dieu du rayon et du lis de la vallée l'avait créée en définitive pour jouir et pour aimer.

La distribution intérieure du palais témoignait hautement de cette recrudescence de civilisation. Elle était diverse comme la vie elle-même, qui va diversifiant son organisme à chaque progrès. Ici il y avait la bibliothèque, assemblée muette de la pensée humaine tout entière, évoquée de la nuit des temps, et à tout jamais ressuscitée par l'imprimerie. Là, il y avait la salle du banquet, toute vibrante, à l'heure du festin, de la voluptueuse mélodie de la viole et du théorbe; à côté il y avait la galerie d'honneur où la philosophie et la poésie, accourues, chaque soir, comme au rendez-vous de l'âme, venaient communiquer et recevoir l'étincelle sacrée. Chaque salle était décorée de peintures et de sculptures, tendue de tapis et de rideaux. On y voyait briller en profusion l'or et l'ivoire, l'aiguière élégante moulée d'un doigt inspiré, le verre impalpable, souffle cristallisé d'un nouveau génie, envolé de la flamme du fourneau. La glace de Venise avait pris sur la muraille la place désormais vide de l'armure : conscience extérieure baignée d'un rayon de lumière, où la femme rachetée du voile et restituée à elle-même, pouvait se contempler enfin dans sa beauté. La femme apprit à connaître la première la grâce de son front, lueur flottante du Dieu vivant, et à répandre de sa main sur ce céleste autel de l'amour, la fleur et la perle, l'étoile et le parfum. Son jour était enfin venu. Elle était libre pour la première fois dans le palais, elle avait revêtu, avec la robe de soie, la forme suprême de son existence. La soie a été en quelque sorte la dernière heure donnée à sa longue création à travers l'histoire; cette heure a complété son corps inachevé en l'inondant de splendeur : car la femme est faite pour

être belle d'une double beauté, intime pour le mystère, extérieure pour le regard. Elevée d'une hiérarchie de plus dans le respect de l'homme, par sa nouvelle transfiguration, elle mit ce respect à profit, pour secouer de son âme la servitude intérieure de l'ignorance. Elle devint lettrée, savante, artiste inspirée, elle recueillit en elle l'âme de Sapho, d'Hypathie, de Cornélie et de Jeanne-d'Arc; elle porta dans le ciel de la gloire le nom à la fois chaste et tendre, enthousiaste et rêveur, de Vittoria Colonna.

L'esprit de conversation développa l'esprit de recherche. L'industrie avait réparti en plus de mains la fortune. L'imprimerie répartit aussitôt sur plus de têtes l'instruction. L'initiative de la pensée passa du cloître dans le palais. La science parla désormais la langue nationale plus vivante que le latin. La nouvelle d'un monde de plus conquis par une idée, avait exalté la confiance de l'homme dans son génie. Il sentait bouillonner en lui l'ambition tumultueuse de l'inconnu. En entrant plus avant dans l'espace, il voulut, par la mystérieuse consonnance du progrès, pénétrer plus avant dans la durée. Il remonta la sombre pente du moyen âge pour renouer connaissance avec l'antiquité. Il en recherche de tout côté, avec une infatigable patience, la trace çà et là éparse sur la feuille de manuscrit. Constantinople gardait encore le dépôt du génie grec mort pour elle depuis longtemps, et enseveli à l'ombre du cyprès. La conquête musulmane chassa du Bosphore le dernier fantôme de l'empire romain, et dispersa le dépôt sur l'Italie. Platon ressuscita de l'oubli pour rompre le sceau posé depuis mille ans sur la lèvre de la raison. Il prêcha de nou-

veau le culte de l'idée sous le pin de Florence, au murmure de l'Arno. A l'apparition de cet autre monde sorti aussi du fond de l'abîme, l'homme eut un instant comme l'ivresse de la science. Il voulut tout apprendre, il voulut tout connaître. Il dévora précipitamment, à la lueur de la lampe, tout ce que l'antiquité avait écrit, ou du moins tout ce qu'elle avait laissé. La Mirandole personnifia le premier cette impatience de savoir dans sa rapide existence. Il semblait vouloir gagner la mort de vitesse pour réparer le temps perdu de la pensée.

L'art grec reparut aussi à la lumière. Le christianisme avait frappé d'anathème l'idolâtrie. Il voyait une idole dans la statue. En ce moment-là, l'invasion barbare enfouit comme par une précaution d'histoire, la sculpture, désormais inutile, sous l'épaisse ruine du monde romain. La première révélation du beau, écrite dans le marbre, dormit des siècles et des siècles, dans l'ombre profonde du sillon, attendant l'heure où l'humanité, réconciliée avec la beauté, pourrait encore la comprendre. Quand cette heure fut venue, la statue brisa la pierre du tombeau, et sortit une à une de terre, pâle spectre enveloppé des plis de son linceul. En contemplant pour la première fois cette gloire retrouvée du corps humain, la renaissance jeta un cri d'admiration. Le christianisme et le paganisme reconnurent à cette première entrevue, qu'ils étaient l'un et l'autre deux instants d'une même révélation. Ils abjurèrent leur ancienne inimitié pour mettre en commun, l'un la beauté, l'autre l'idée. La peinture naquit de leur union. La peinture sans doute était chrétienne d'origine ; plus spiritualiste et plus éthérée que la sculpture, elle était en quelque sorte la

langue naturelle d'une religion idéale et dramatique, dont la légende flottait entre la terre et le ciel dans un vague mystère. Mais étouffée pendant le moyen âge sous la haine de l'église pour la splendeur de la forme, elle avait cherché uniquement à traduire l'extase de la piété, et la poésie de la douleur. Pâle fleur de tristesse née sur un mur du cloître, d'un souffle du Calvaire, elle végétait obscurément à l'ombre, et mourait de langueur. Mais lorsque la renaissance eut rouvert l'âme flétrie de l'humanité à la joie et à l'espérance, et l'eut revêtue de la fibre électrique de la soie, ruisselante du prisme de la couleur, la peinture se sentit instinctivement appelée à glorifier cette métamorphose de dogme et de costume. Elle abandonna en partie la fresque pour la toile, le ton à la détrempe morne comme la muraille, pour le ton à l'huile transparent comme la lumière. Un homme divin entre tous, et marqué entre tous du signe du génie, c'est-à-dire assimilateur et complexe, antique et moderne, chrétien et platonicien, peintre de l'église et du palais, vint au moment voulu par la Providence consommer cette révolution.

Il y avait un jour, dans la ville d'Urbin, un jeune peintre de douze ans occupé à dessiner une madone sur la porte d'une maison. C'était un enfant gracieux et frêle qui penchait en travaillant la tête sur l'épaule, comme un lis fatigué, dès l'aurore, du poids de la rosée. Il avait le front suave et le regard infini sous une longue paupière pleine de recueillement et abaissée par la rêverie. Son père, nommé Giovani Santi, moitié peintre, moitié poète, semblait l'ébauche interrompue de la gloire de son enfant. Esprit aventureux et ouvert au vent du

siècle, il possédait à peine la modeste aisance d'une maison à la ville, et d'une vigne à la campagne. Sa mère était une sainte femme parfumée de tendresse, et bénie dans ses entrailles entre toutes les femmes de l'Ombrie. Elle avait baptisé son fils du plus doux nom de Séraphin, et l'avait nourri elle-même pour lui verser une âme de plus avec le lait de son amour. Après l'avoir nourri, elle mourut donnant ainsi sa vie en immolation au génie qu'elle avait porté. L'enfant, élevé dans l'atelier de son père, apprit en quelque sorte la peinture de lui-même, sans effort. Ce fut la seconde langue qu'il parla au sortir du berceau. La première madone éclose de sa main existait encore au siècle dernier. Aujourd'hui elle est évanouie de la muraille. Un forgeron bat le fer maintenant et siffle sur le seuil héréditaire de la famille Santi.

A quelque temps de là, Giovani suivit sa femme au tombeau. L'enfant, désormais seul, alla chercher un second père de l'art à Pérouse. Il y grandit obscurément à l'ombre de l'atelier en grâce et en science. Il revint ensuite respirer l'air de la cour athénienne d'Urbin. Il y connut Bibienna, poète facile, nourri de la verve indiscrète d'Aristophane; Bembo, prélat égaré de maîtresse en maîtresse, en prêchant toujours l'amour platonique sur son passage; Pia Colonna, veuve avant l'heure, éternellement ensevelie dans le deuil d'un souvenir; Jeanne de la Rovère, reine de cette cour d'esprit, douce et rêveuse dans son nuage flottant de velours. Après avoir trempé un instant sa lèvre à cette coupe brûlante de l'idéal et de l'amour, il descendit un jour à cheval la pente rapide d'Urbin. Où allait-il ainsi par ce chemin poudreux de son enfance qui fuyait infatigablement

devant lui, sans un rayon de soleil ? Il allait tenter l'infini. Il entendait dans le vent je ne sais quel mystérieux appel. Et comme le secret de son rêve de gloire lui pesait à porter, il l'avait déposé quelque part, sur une toile, muette confidente de son génie. Le tableau représentait un beau jeune homme, endormi dans une armure d'or, au pied d'un laurier. Les deux fées de son berceau, debout à ses côtés, veillaient sur son sommeil. L'une, fière et couverte d'une robe de pourpre, lui présentait un livre et une épée pour lui enseigner à créer et à lutter. L'autre, souriante et pleine d'abandon, lui présentait le myrthe et la rose pour lui apprendre à jouir et à aimer. Ce rêve a été accompli. Le jeune homme a conquis le laurier. Il est mort en aimant. Il a été Raphaël, et son nom désormais nomme la plus glorieuse journée de l'art dans l'humanité.

Raphaël a raconté son âme tout entière dans ce tableau. Il demanda toujours depuis l'inspiration à l'amour. Lorsqu'il dessinait, à Rome, son premier chef-d'œuvre, le drame du christianisme, le mystère de l'eucharistie, le Christ dans sa gloire, l'assomption de Marie, la béatitude de l'élu, la victoire de l'Eglise, il couvait en ce moment-là même un rêve du cœur, et il contemplait avec un muet soupir un mystérieux fantôme, penché là-bas sur la balustrade d'une fenêtre, au milieu des caresses, des ivresses de l'œillet et de la verveine. Et alors il suspendait la ligne sublime, promenée du front de l'apôtre au front du martyr, pour écrire sur le carton même de son dessin, sous le regard sévère du Christ, dans le pli de la robe de Marie, une strophe de sonnet, une plainte, une invocation à la Béatrix innom-

mée qu'il avait rencontrée à l'heure de la première étoile.

Cette vision, toujours debout devant le regard de Raphaël, a été une part de son génie. Elle lui a enseigné l'onction, la tendresse, la grâce, la céleste coquetterie, d'un pli, d'un geste, d'un nœud flottant, d'une tresse dénouée à la brise, d'un front penché dans sa langueur et encore vibrant du baiser de l'ange, d'un doigt levé et encore mélodieux de la note arrachée en passant à la harpe invisible de la passion. Elle lui a inspiré cette nombreuse famille de madones, que Raphaël a continuellement improvisées, sous une forme et avec une expression diverses, comme s'il eût voulu épuiser toute la poésie immense, infinie de la femme vierge et mère couronnée sur une même tête de son double idéal, frémissante au même instant de son double amour. Elle a souri dans sa beauté, et Raphaël, suspendu à son sourire, a vengé l'Eve éternelle, éternellement gémissante de l'injure du passé. Il lui a restitué toutes la grâce de l'Eden et la créée une seconde fois en l'aimant.

Raphaël a donc été le véritable génie de la renaissance. Chrétien et Athénien à la fois, il en représente le double caractère. Il allait alternativement d'un culte à l'autre, du palais du pape au palais Chigi. Après avoir raconté la légende de la Vierge, il écrivait la fable de Psyché. Il a été plus encore. Il a été le créateur de l'art moderne. La Grèce avait placé la beauté suprême dans la simplicité. Raphaël la plaça au contraire dans la multiplicité. Il substitua en peinture l'harmonie à la mélodie. Chacun de ses tableaux était pour le regard un drame complet. Le sentiment y était toujours l'écho ou le con-

traste d'un autre sentiment. Il acheminait d'épisode en épisode l'âme du spectateur à une impression dernière, composée et fortifiée de toutes les impressions successives qu'elle avait traversées en passant. Successivement gracieux, voluptueux, terrible, souriant, pathétique, épique, lyrique, tendre, aimant, philosophe, mélancolique, poète, il a fait, le pinceau à la main, le tour de l'âme humaine dans toute sa circonférence. Il l'avait trouvée en naissant peuplée par le christianisme de tout un monde nouveau, et il l'a fixée d'un doigt immortel sur la muraille.

Toutes les fois que l'homme augmente en lui sa puissance d'être, il marque d'un nouveau signe l'extension de sa personnalité. Le premier signe de l'individu avait été autrefois le nom propre. Le second était maintenant le portrait. Or, qu'est-ce que le portrait, sinon l'homme conservé et perpétué dans son visage, tabernacle sacré de la pensée. Il revit encore pour le regard ; il parle encore du fond de sa tombe à sa descendance. Il témoigne une fois de plus du progrès en faisant un pas de plus dans la durée. L'antiquité avait exclusivement réservé au héros l'apothéose matérielle du portrait. La renaissance l'accordait maintenant à l'homme grandi à la taille du héros. La logique de l'humanité le voulait ainsi. Au même instant et par une admirable répercussion d'idée, la civilisation inventait la gravure, correspondance harmonieuse de l'imprimerie. L'imprimerie avait été la monnaie de l'esprit. Elle l'avait universalisé dans l'espace. La gravure répandit à son tour l'art partout. Elle le présenta partout à l'admiration. Elle arracha l'esprit vivant du peintre à la pierre de la muraille pour le donner en communion

à l'humanité tout entière. La muraille peut tomber désormais sous un accident de l'histoire, un reflet égaré du peintre resplendira toujours de frontière en frontière, insaisissable à la destruction. Et ici encore, la Providence aura écrit cette invariable formule : Que la vie est une participation sans cesse croissante à l'espace.

CHAPITRE XXIV.

Le monde du moyen âge était fini. Déjà Luther avait parlé. L'imprimerie porta la parole de nation en nation. La moitié de l'Europe secoua le catholicisme. Au temps où les livres étaient à peu près inconnus, il fallait nécessairement un interprète entre l'Evangile et les croyants; mais lorsque, par le génie de Guttemberg, le livre tomba dans le domaine public, le protestantisme écarta le médiateur pour mettre l'Evangile dans la main du fidèle. La multitude pouvait ainsi comparer au texte divin le commentaire du catholicisme. Cette comparaison tourna aussitôt dans son esprit à la condamnation du commentaire. Elle se dit à elle-même : Ma conscience est une interprétation plus fidèle que l'Eglise de la doctrine de Jésus. Dès ce moment-là le simple laïque, affranchi de la tutèle religieuse, devint le prêtre de sa propre croyance. Par là il reniait le besoin d'un arbitrage vivant entre le Christ et le chrétien, c'est-à-dire le principe même de la théocratie.

Jusqu'alors le catholicisme avait pleinement, sur tout front, lavé dans l'eau du baptême, la puissance domesti-

que, la puissance morale, la puissance intellectuelle, la puissance politique, la puissance civile. Il recevait l'enfant à sa naissance et le marquait à son effigie. Il lui donnait un second père dans l'Eglise, le parrain, et il le nommait d'un nouveau nom, le nom d'un patron, pour lui rappeler sans cesse que la religion était la famille de la famille. Il lui apprenait dès l'enfance à balbutier la prière. Il le reprenait des bras de la nourrice pour lui verser, au catéchisme, le lait spirituel de la doctrine. Il le menait ensuite à la table de l'eucharistie pour le circoncire une seconde fois à l'Evangile.

Et lorsqu'il l'avait contresigné ainsi du seing de Dieu, il usurpait sur lui peu à peu, à mesure qu'il marchait dans la vie, chaque minute de l'existence. Il lui commandait le jour de travail, il lui ménageait l'intervalle de repos, il lui comptait l'heure du haut de l'église, il se levait avec lui le matin, il priait avec lui au réveil, il s'asseyait à table à côté de lui, il mettait la tête en même temps que lui sur l'oreiller, il lui datait le jeûne, il lui pesait la nourriture, il lui tenait comme avec la main tous les sens du corps pour leur mesurer les palpitations, il l'accompagnait assidûment de l'entrée à la sortie de la vie, et ne quittait cette chair humaine qu'il avait touchée le premier, chaude encore des entrailles de la mère, qu'après l'avoir scellée sous la pierre du tombeau.

Et comme si ce n'était pas assez de conduire ainsi, heure par heure, tout homme au salut, il faisait servir chaque destinée à l'édification commune des autres destinées. Il avait toujours une parole publique suspen-

due au sommet du clocher, pour crier dans le vent tous les drames intimes de toutes les familles. Quand les hommes naissaient, il parlait; quand ils se mariaient, il parlait; quand les morts entraient au cimetière, il parlait; quand les condamnés montaient à l'échafaud, il parlait, pour que le choc et que le contrecoup perpétuel de tous sur chacun et de chacun sur tous vinssent à répercuter indéfiniment la voix du prêtre dans les consciences.

Il traitait le monde comme un grand cloître ouvert où il mettait à chaque pas une pensée de salut en verset. Il marquait de son signe la borne du chemin, l'enseigne de la rue, la porte du marchand, la planche du navire, le collier de la femme, la cuirasse du soldat, la monnaie, la barrière, la tombe, le marbre, le cuivre, l'or et l'argent. Il semait partout, sur la colline, dans la vallée, une pensée ou une réminiscence. Il mettait vingt fois par jour un geste à la main du passant devant l'image vingt fois répétée de la Divinité. Il était là enfin, toujours là présent, dans la maison, hors de la maison, au foyer, au chevet, au-dessus de la ville, au-dessus de la dernière assise où la statue du Christ pouvait monter.

Est-ce tout? Non. Il confisquait encore l'homme intérieur dans toutes ses pensées. Lui seul à peu près savait, prêchait, méditait, écrivait, avait, par les livres, la confidence des siècles passés; lui seul pouvait enseigner et enseignait, sans contradiction, la grammaire, la jurisprudence, la philosophie, la physique, l'histoire. Il faisait à volonté l'ombre ou la lumière dans les esprits. Il leur apprenait la langue de l'enthousiasme par tous les

arts concentrés dans la cathédrale. Il enrôlait les âmes à Dieu par les voluptueuses captations de la musique. Il les éblouissait par les splendides rayonnements de ses rosaces. Il les terrassait par le grandiose lyrisme de son architecture. Il faisait enfin irruption en eux par toutes les portes de leur être à la fois. Il pensait dans leur pensée, il voulait dans leur volonté, il vibrait dans leur extase, il plongeait dans leur conscience. Il tenait ainsi l'homme tout entier, extérieur et intérieur, sous un filet de croyances et de pratiques aux mailles si nombreuses et si serrées, qu'il n'y avait nulle part une vie humaine, si profondément cachée aux regards, qui pût échapper à son influence.

Il faisait la conviction dans chaque homme, et de plus il faisait dans chaque peuple, ce que nous nommons aujourd'hui l'opinion. Lui seul avait un système de propagande organisé en Europe. Il avait ce que nous nommerions aujourd'hui le monopole des idées. Il marquait de son visa toute parole écrite qui allait trouver le lecteur. Il effaçait de la page toute expression qui pouvait inquiéter sa prévoyance. Et pour remédier à l'insuffisance des moyens de communication, il envoyait ses moines mendiants, porter gratuitement la parole du pape à toutes les nations.

Et là où cette publicité ambulante, la besace sur l'épaule, venait à lui manquer, il avait pour la remplacer l'immense clameur aux quatre cent mille voix de toutes les paroisses. Il n'avait qu'à dire un mot contre un homme, du fond du Vatican, et le nom de cet homme courait de prône en prône, comme la flamme de l'éclair, sur la lèvre de tous les prêtres, pour éclater, de la Médi-

terranée à la Baltique, en une immense explosion de malédictions.

Il régnait partout sur les esprits, il voulut aussi régner sur les intérêts. Il possédait la plus riche partie du sol cultivé alors. Il avait des ouvriers, des serfs, des débiteurs, des fermiers, des clients dont l'existence relevait de son existence, des mendiants à nourrir, des malades à soigner. Il taxait la piété, il prélevait des redevances, il tarifiait les péchés, il vendait argent comptant l'innocence; il faisait servir la religion à l'industrie, pour faire servir ensuite la richesse à la religion. Il tenait le grand livre de la vie humaine. Il enregistrait les naissances et les décès. Il célébrait les mariages. Il prêtait ses formules aux contrats. Il absorbait la commune dans la paroisse. Il entrait dans toutes les corporations des métiers. Il leur donnait un saint pour gérant. Il réglementait toutes les conditions du crédit. Il excommuniait l'intérêt tiré du prêt d'argent. Il déliait les débiteurs de leurs obligations. Il expropriait l'hérésie, et affectait sur tout sillon labouré, une sorte de droit divin qui le faisait virtuellement propriétaire de toute propriété.

Le catholicisme était donc à la fois pouvoir religieux, pouvoir intime, pouvoir moral, pouvoir extérieur, pouvoir enseignant, pouvoir territorial, pouvoir civil; il était plus encore, il était pouvoir judiciaire; non pas parce qu'il intervenait plus ou moins dans les actes de justice; parce qu'il suspendait le Christ dans le tribunal; parce qu'il publiait du haut de la chaire le monitoire; parce qu'il dictait le serment; parce qu'il visitait le prisonnier; parce quil conduisait le condamné, un

cierge à la main, devant l'église; parce qu'il lui faisait faire amende honorable à deux genoux; parce qu'il entendait la dernière parole du condamné; mais aussi, mais surtout, parce qu'il était juge lui-même, parce qu'il avait sa juridiction à part, son code à part, inconnu jusqu'alors dans l'humanité. Il avait inventé des crimes moraux, des crimes invisibles que les coupables commettaient dans le vent de l'atmosphère ou dans le secret de la pensée. Il poursuivait dans les rayons de la lune une mystérieuse conspiration des hommes avec les démons, et partout, où il pouvait saisir ces conjurés de l'espace, il les jetait à ses bûchers.

Il regardait l'intelligence humaine comme une hérésie innée qui ne pouvait d'elle-même engendrer que l'erreur, et il tenait toujours un fer chaud sous la braise pour marquer l'erreur sur la langue même qui avait parlé. Il était le gouvernement de la vérité; toute vérité en dehors de sa doctrine n'était qu'une révolte des esprits, et pour punir les factieux il avait une police masquée qui écoutait dans l'ombre tous les discours; une chambre de justice sous terre au fond d'un caveau, qui arrêtait, emprisonnait, interrogeait, torturait et ne nommait au dehors la victime qu'elle frappait, qu'en la frappant. Il empruntait, il est vrai, l'épée d'un autre pour tuer, et, se lavant ensuite les mains, il disait : Ce n'est pas moi qui ai tué.

Il était au contraire miséricordieux pour le condamné. Il le confessait avant de le livrer au supplice; il lui donnait l'absolution; il lui donnait la communion; et quand il lui avait ainsi restitué l'innocence, il l'envoyait de l'autre côté de la vie, l'hostie encore sur la lèvre, de-

mander compte à Dieu de cette double justice, en sens inverse, qui absolvait l'homme d'une main et l'exécutait de l'autre, pour le même crime, dans la même minute.

Pouvoir territorial, pouvoir civil, pouvoir judiciaire, pouvoir universel, il était de plus le premier pouvoir politique de l'Europe. Il donnait, il retirait les couronnes. Il liait, il déliait à volonté les sujets. Il fermait, il rouvrait les dynasties. Il leur communiquait l'autorité avec une goutte d'huile. Il tenait la paix ou la guerre dans un pli de son manteau; il n'avait qu'à le secouer, et un royaume était donné, ôté; et Simon de Montfort confisquait le comté de Toulouse, et le duc d'Anjou chassait Manfred de la Sicile. Il n'avait pas même besoin de lever d'armée pour entrer en campagne.

Il faisait la guerre en prêchant. Cette parole de mort était une croisade. Et dans un seul règne de pape, il trouvait le temps de prêcher une croisade contre les Maures en Espagne, une autre croisade en Hongrie contre les Tartares, une autre en Angleterre contre les barons, une autre en France contre la maison de Souabe, une autre en Livonie, une autre en Courlande contre les mécréants, une autre enfin, mais régulière, mais permanente, en Palestine, contre les infidèles; et lorsque Innocent III criait du haut de sa mule caparaçonnée, en étendant la main vers le Nord : *Glaive, sors du fourreau, aiguise-toi pour exterminer*, le vent portait cette menace à tous les carrefours de la chrétienté, et le glaive s'aiguisait partout pour exterminer les ennemis de l'Eglise.

Et non-seulement la papauté était la grande dictature en dalmatique des nations, souvent fugitive, souvent pri-

sonnière, qui régnait par ses bulles du fond de sa prison, et du fond de l'exil commandait télégraphiquement à l'Europe par l'admirable ligne de cloîtres échelonnés sur toutes les frontières; qui divisait et réconciliait les Etats, qui intervenait dans toutes les querelles à main armée, qui ratifiait tous les traités, qui avait la première, l'unique diplomatie, et pour appuyer sa diplomatie une force plus forte que la poudre à canon, une formule en latin. Non-seulement, disons-nous, la papauté, ou, ce qui était la même chose, l'Eglise, était la monarchie universelle, si on entend par monarchie l'autorité reconnue, consentie à un moment donné par tous les esprits; mais elle était encore en communication ouverte avec le ciel par la prière; elle pouvait, en priant, suspendre, modifier les lois de la nature, guérir les blessés, ressusciter les morts, prophétiser les événements, congédier les démons, fertiliser d'un mot les entrailles frappées de stérilité, suspendre l'agonie au contact d'une relique, chasser le tonnerre à coups de tocsin, faire descendre la pluie dans le sillon avec une litanie en faux bourdon, multiplier tous les miracles, en rédiger par écrit l'authenticité, et de cette légende merveilleuse qui tenait l'imagination des peuples toujours béante, tirer inépuisablement des légions d'élus qu'elle envoyait au son de toutes les cloches dans le paradis, pour montrer aux vivants que, du fond de la vallée de larmes, elle touchait de la main dans le ciel cette autre Eglise triomphante où elle devait aller un jour se reposer du poids énorme de tant de puissance.

Je respire enfin. J'ai dit la dernière strophe de cette hymne par les faits à la puissance du catholicisme. Le

catholicisme avait donc toutes les forces de Dieu et de l'homme accumulées et associées dans sa personne.

Il pouvait tout, il était partout, il était tout, il faisait les pensées, les opinions, les espérances, les mœurs, les habitudes, les formes du corps, les sites des vallées, les aspects des villes, les émotions, les fêtes, les plaisirs, les sciences, les guerres, les traités, les miracles.

Il avait un pied dans chaque foyer, un regard dans chaque conscience, un mot sur chaque lèvre, une voix dans chaque souffle, un droit dans chaque existence, de sorte que partout où l'ombre de sa croix portait, aucun homme né de la femme ne pouvait vivre, penser, régner, agir, épouser, travailler, agoniser, mourir, sans sa permission, hors de sa présence. Il pénétrait tellement par tous les pores toute substance humaine de sa propre substance, qu'il était en nous une seconde vie qui avait chassé de notre corps la première vie que Dieu nous avait donnée dans toute la joie de son œuvre, le sixième jour de la Genèse. Vous pouviez prendre ensuite cette humanité de nouvelle création, la tourner, la retourner, la broyer, vous n'auriez pas trouvé dans toute cette masse refaite, imprégnée et pétrie de catholicisme, une fibre, une molécule, une goutte de sang qui ne fût catholique. Tant la société tout entière n'était que l'immense eucharistie de la religion.

Aussi, lorsque l'excommunication venait à frapper une cité, que le prêtre avait éteint la prière avec la flamme du cierge sur l'autel, qu'il avait fermé l'église et planté le fagot d'épines devant la porte, le chrétien éprouvait jusque dans sa chair cette sorte de terreur surnaturelle

que la nature vivante éprouve au crépuscule subit d'une éclipse. L'Europe croyante ne respirait que du souffle de l'Eglise, et quand cette atmosphère venait subitement à manquer à sa respiration, elle sentait tomber dans sa veine la dernière pulsation de vie, elle mourait. Il se faisait alors pendant cette syncope de l'humanité un profond silence, comme si la gravitation universelle du monde venait de suspendre son mouvement et le soleil de reprendre à la terre son dernier rayon. Telle était la formidable puissance de l'excommunication, qu'elle chassait les morts de leur tombeau. Lorsque par mégarde l'excommunié entrait, à son décès, dans le caveau d'une église, il arrivait qu'au moment où le prêtre montait à l'autel pour célébrer la messe, la pierre du caveau éclatait d'elle-même, et le cadavre revomi du sol sortait de l'église.

Ainsi la catholicité, plus haute que la montagne de Sion, plus indestructible sur ses fondements de granit, pouvait braver toutes les tempêtes de l'homme et laisser à ses pieds les siècles rouler. La durée lui était promise par delà les temps jusqu'à la dernière heure de la dernière étoile. Quelle puissance pouvait défier sa puissance? Quelle main pouvait se lever contre elle sans être immédiatement brisée.

Il avait fallu sans doute un grand miracle pour tirer du fond de la crèche de Bethléem la monarchie universelle de l'Eglise; mais il fallait maintenant pour le moins un aussi grand miracle pour la détruire, car elle avait si fortement rivé, par des anneaux de fer, les peuples à ses dogmes, que personne, au grand jour des vivants, n'eût tenté d'échapper à la servitude.

Tenté, et comment? fuir? mourir? Fuir, dites-vous? Mais le catholicisme n'avait pas de frontière ; mais l'humanité tout entière se fût rangée sur le passage du fugitif pour crier : Voilà l'homme maudit ! et la pierre du chemin eût bondi sous ses pieds pour le lapider. Mourir? Mais la mort ne fraudait pas la propriété de l'Eglise sur l'homme du poids d'un atome; elle ramassait le cadavre et le traînait sur la claie à la voirie.

Voilà, l'inventaire rapide au courant de la parole de tous les pouvoirs de l'Eglise. Pouvoirs sur la terre, pouvoirs dans le ciel, pouvoirs sur l'âme, pouvoirs sur la société. Le catholicisme avait tout cela. Il a perdu tout cela.

Il avait dit à la pensée, au jour de sa toute-puissance : Tu n'existeras pas devant moi, et toutes les fois que je te trouverai sous mes pas j'appellerai le bourreau. Mais la pensée martyre, accourant du fond des siècles, entre deux rangées de bûchers, la lueur de la flamme sur le front, a traversé miraculeusement le supplice; elle a éteint du pied le dernier charbon, et, prenant la main du catholicisme dans le sang du sacrifice, elle lui a arraché l'épée, elle l'a brisée contre terre, elle en a jeté au loin les tronçons, et a dit au meurtrier pour le compte de Dieu : Tu ne tueras plus au nom de l'Evangile !

Et le meurtrier n'a plus tué.

L'Eglise avait mis un sceau sur la lèvre de l'homme et elle lui avait dit : Tu ne parleras pas en ma présence. J'aurai seule ici-bas l'oreille des populations. Mais voici que tout à coup une parole imprévue retentit en Europe. L'antiquité tout entière, jusqu'alors muette, se met à parler par les doigts d'un ouvrier de Strasbourg. L'im-

primerie remplace sur tous les chemins la publicité en plein vent des frères mineurs. L'humanité recouvre la mémoire, et, avec la mémoire, la réflexion. Elle sent vaguement surgir en elle une nouvelle pensée. Elle attend un nouveau prophète.

Ce prophète se lève du fond d'un cloître de l'Allemagne. Il était orgueilleux, avare, envieux, débauché, violent, immoral, je ne le dis pas, mais je le veux, pour éviter toute discussion; et, à sa voix, l'Allemagne, la Suisse, la Hollande, l'Angleterre, l'Ecosse, la Suède, la France même, c'est-à-dire les races les plus jeunes, les moins fatiguées de marcher, abjurent le catholicisme. Elles étaient probablement aussi orgueilleuses, avares, envieuses, débauchées, violentes, immorales. Elles sèment le sel sur les ruines des églises, et Dieu récompense leur apostasie en leur remettant la souveraineté intellectuelle, scientifique, industrielle, commerciale et politique de l'Europe. Elles prennent partout l'initiative des idées et des progrès; elles sont plus laborieuses, plus riches; elles dressent de leur travail un piédestal d'or à l'intelligence. A la première parole de révolte, la papauté répond par l'anathème; mais comme l'anathème, émoussé, rebondit sur l'âme sans y entrer, elle sonne le tocsin en Allemagne, elle appelle la foi aux armes, et pendant trente ans le catholicisme et le protestantisme se heurtent sur tous les champs de bataille, pour ne laisser qu'un culte debout sur le cadavre du vaincu. Mais une nouvelle puissance est née à l'histoire. C'est la raison humaine. C'est l'hérésie, disent ses adversaires. Hérésie tant que vous voudrez, elle n'en est pas moins la puissance. Elle met la main des combattants l'une dans

l'autre, et, sur la première page du traité de Westphalie elle écrit le principe de la tolérance; elle fonde les droits des peuples, en attendant les droits des individus.

La papauté humiliée et irritée, ne pouvant vaincre ni tolérer la réforme, rallie les débris des nations catholiques, se replie lentement du nord au midi, et se retranche en Italie comme dans une forteresse.

Et là, enfermée dans son implacable solitude par l'épaisse muraille atmosphérique de la *malaria*, gardée par la fièvre, cachée derrière les tombeaux, parmi les morts, elle suspend l'heure partout et tire sur ses yeux son manteau. Elle ne veut plus rien voir, elle ne veut plus rien entendre. L'Europe progresse autour d'elle, l'Europe pense, elle ne veut pas le savoir, elle a le dos tourné à la pensée.

Elle ne laisse pas plus couler la source vive de l'esprit que l'arche rompue de ses aqueducs ne laisse couler la source vive de la montagne. Toute voix du dehors qui frémit sur sa fibre lui donne le frisson; elle croit avoir compris une nouvelle hérésie, elle n'y répond que par l'anathème.

Elle s'isole de plus en plus; elle prend de plus en plus le côté de l'ombre. Elle s'absente de plus en plus de la vie pour se rapprocher de la mort le plus près possible. Elle choisit ses cardinaux parmi les vieillards, pour que les cardinaux élisent à leur tour un pape qui n'ait pas assez d'espace entre lui et la tombe pour faire un pas en avant.

Elle laisse l'édifice crouler de vétusté, de peur qu'une seule pierre changée n'éveille la curiosité du change-

ment. Elle s'anéantit dans le perpétuel memento de sa grandeur passée, et ne sort de cet abîme de souvenirs qu'une fois par année, pour reprendre d'un mot, du haut d'un balcon, un monde qui ne lui appartient plus, et anathématiser une hérésie qui n'écoute plus même l'anathème. Elle redescend ensuite dans sa tristesse et dans son immobilité.

A chaque royaume que la papauté perdait, à chaque dissidence qui éclatait à ses frontières, elle se resserrait sur elle-même, comme pour n'occuper sur la terre que la place de ses semelles. Elle se faisait étroite comme l'exclusion. Elle se retournait vers la race latine, sa race de préférence. Elle se rattachait plus intimement à l'Espagne et à l'Italie. Elle était catholique sans doute, mais surtout italienne. Elle l'était d'affection et de souvenir. Elle se rappelait qu'elle avait là sa tradition et son origine.

Je ne veux pas médire de l'Italie. Je crois à sa grandeur. Elle a été notre aînée en civilisation. Elle n'a pas vendu son droit d'aînesse. Je ne puis m'empêcher cependant de reconnaître qu'elle a un tort de nature. Elle est trop facilement heureuse.

Et, en effet, sur cette terre de langueur où frémit la veine des volcans, au bord de cette mer lascive où une éternelle bacchante laisse tremper dans la Méditerranée sa couronne, l'âme est provoquée à trop de jouissances à la fois par tous les souffles de l'atmosphère pour n'être pas tentée d'éteindre en elle la pensée et de l'abdiquer dans la volupté.

L'Italie n'a pu résister à la tentation. Elle portait depuis longtemps la fatigue de l'idée. Elle avait besoin de

dormir. Du jour où elle vit le catholicisme entrer dans son repos, elle se sentit avec lui une nouvelle affinité. Elle se trouva la nation la plus dévote par le climat. Elle fit de la religion une fête de l'esprit. Elle en cueillit seulement la fleur et la poésie. Elle s'enivra de parfum et de musique. Elle se créa un culte sensuel personnifié dans le culte à la madone.

Elle vida longuement à sa lèvre cette potion de sommeil qu'elle prenait pour la religion ; et lorsqu'elle eut bu l'extase jusqu'à l'oubli d'elle-même, elle ferma le rideau sur la fenêtre, s'endormit au doux bruit de ses jets d'eau, au vent frais de ses vignes ; et, pendant qu'elle dormait, son autre sœur catholique, l'Espagne, mourait tragiquement à son côté, les artères ouvertes et les membres tenus par l'inquisition.

L'esprit humain, cependant, continuait de marcher. Il précipitait coup sur coup les découvertes, comme pour réparer le temps perdu. Il improvisait chaque jour un nouveau génie qui se nommait Bacon, Descartes, Képler, Leibnitz, Newton, Huyghens, Galilée, Harvey ; chaque jour il entrait plus avant dans la nature ; chaque jour il créait une nouvelle vérité, une nouvelle science : la géométrie, l'algèbre, la mécanique, la médecine, la physique, la chimie, la botanique, l'astronomie, cette religion de l'espace qui conduit le regard par un péristyle d'étoiles à la religion de l'idée.

Et à la fin de chaque jour, il disait comme notre siècle peut-être aussi le dira, si Dieu bénit sa parole : Je n'ai pas passé en vain dans la vie, j'ai fait mon œuvre. J'ai tiré sur ma tête un pan du manteau de Dieu : je puis aller dormir.

Et chaque jour l'esprit humain prouvait sa mission par ses bienfaits, refaisait les mœurs, les lois, les idées; multipliait les industries, prodiguait les travaux, rapprochait les frontières, écrivait, parlait, prêchait, arrachait les populations à l'Eglise et les emportait par innombrables générations dans l'immense attraction de ses vérités. La seule nation catholique qui donnât encore signe d'intelligence, passait par millions d'âmes à la fois du côté de la philosophie.

Et la papauté, cernée de tous côtés par cette immense armée en campagne de l'intelligence moderne, qui avait passé les Alpes et qui touchait déjà les murs du Vatican, ne cherchait même pas à conjurer cette dernière invasion ; elle se confiait à l'inertie, elle appelait un miracle de la Providence, et, en attendant, assise sur des dogmes immuables, enveloppée de formules traditionnelles, l'Evangile ouvert sur ses genoux et le doigt posé sur sa lèvre, elle écoutait silencieusement, la tête tombée sur sa poitrine, les vagues mortes de son passé battre les échos lointains de l'histoire, pendant que le souffle du siècle tournait les feuillets de l'Evangile.

Je ne dis rien de plus, mon ami, car il arrive un moment où il y a dans l'air une religieuse terreur. On dirait qu'un ordre du Très-Haut vient de passer. On entend encore le vent frémir; on sent la parole remonter sur la lèvre en piété et se répandre sur la figure en pâleur ; on baisse respectueusement la tête et on garde le silence.

CHAPITRE XXV.

Un jour peut-être, jeune homme, vous irez à Rome ; or voici ce que vous verrez :

Vous traverserez d'abord les riches vallées de la Toscane, si peuplées de villages que le son de la cloche n'a pas le temps de mourir entre deux campaniles. Vous verrez partout, sur votre passage, une nature affable sourire à l'homme, son compagnon de travail. Vous marcherez de culture en culture, sous des arches triomphales de vignes, comme à travers une perpétuelle ovation de la campagne, et à chaque pierre du chemin vous bénirez cette politique des gouvernements philosophes qui éclate en moissons.

Mais, après deux journées de marche, la longue guirlande de pampres qui vous accompagnait d'érable en érable, s'arrête. La culture disparaît, le désert commence : vous avez touché la frontière des Etats-Romains.

Lorsque vous aurez franchi les hauteurs du lac Vico, vous aurez à vos pieds une vallée entourée de montagnes. Cette vallée est l'*Agro romano*. Aussi loin que le

regard pénètre dans l'espace, il n'y découvre qu'une immense stérilité. Seulement, derrière les ondulations de terrain, vagues immobiles des derniers cataclysmes, vous verrez comme une ligne de brisants blanchir au soleil. Cette ligne est Rome.

La science raconte qu'à l'origine des temps un lac remplissait entièrement le bassin de l'*Agro romano*. Onze volcans secouaient leur jet de flammes sur cette terre en travail qui préparait la place de deux civilisations. Les volcans se sont éteints, les eaux se sont retirées. Des races d'élite sont venues s'asseoir sur ce sol religieux que Dieu avait marqué de ses feux, comme des signes de l'autel, et cette terre a été la scène prédestinée où la Providence a joué, pendant des siècles, le drame de l'histoire.

Et maintenant, à mesure que le voyageur descend dans ce vaste Erèbe, où flottent les grandes ombres des nations évanouies, il sent un souffle de mort le frapper au visage, il foule une contrée morbide qui achève de mourir à la nature, dans une atmosphère de malédiction. Il cherche en vain du regard une habitation, une oasis qui dise que quelqu'un est encore là vivant, quelque chose encore présent. Il peut étendre le bras, et du geste faire le tour de l'horizon : il n'enferme dans son geste que le désert.

L'incendie mal éteint des premiers âges du monde couve encore sous cette vallée. A chaque instant le sol exhale un nuage de fumée par un invisible soupirail ; il étale, à travers les buissons d'épines, la plaie béante des solfatares. La sueur de soufre, lentement amassée, roule à petit bruit son écume au fond des ravins. De

temps à autre une flamme se dégage de cette écume, et se dissipe aussitôt, bouffée mourante du volcan. L'été volatilise tous les miasmes au soleil, et, à l'époque de la canicule, l'air est gorgé de poisons.

La malaria veille comme l'ange de la mort à la porte de l'*Agro romano*. Il y a, dans cet anathème mytérieux jeté sur une contrée, une invincible impression de tristesse On voudrait échapper à cette impression et hâter le pas de l'heure ; mais l'heure elle-même semble marcher plus lentement dans cette solitude, tant la monotonie prolonge la durée. On n'y compte les distances que par de longs poteaux noirs qui s'élèvent çà et là et le long du chemin. Ces poteaux sont les derniers arbres oubliés dans cette campagne. Le pâtre y met le feu pour écarter le mauvais air de son sommeil, et le lendemain il pousse devant lui son troupeau, laissant sur ses pas les tisons encore fumants, debout sur la colline.

Le voyageur marche ainsi indéfiniment de désolation en désolation jusqu'à ce qu'il arrive à un tombeau antique dressé sur le bord du chemin : c'est le tombeau de Néron. C'est le premier monument qui annonce le voisinage de la capitale du catholicisme. Car Rome, cette nécropole d'une idée, a des tombeaux pour sentinelles avancées sur tous les chemins. On franchit un dernier repli, et au tournant on voit tout à coup sortir du désert la figure grandiose de la ville couronnée de ses coupoles.

Lorsque j'y fis, pour la première fois, mon entrée, c'était le soir; le soleil allait se coucher. L'air jusqu'alors stagnant se mit à frémir ; une voix sortit de cette seconde Jérusalem, une immense vibration éclatait en serpen-

tant de campanile en campanile. Un concert de cloches exhalé de trois cents églises à la fois chantait le dernier adieu du chrétien au jour mourant.

Le silence qui m'avait accompagné jusqu'aux murs de Rome était enfin rompu ; le charme funèbre avait cessé. La nature était exorcisée. J'entendais un bruit de vie, j'allais voir des hommes vivants.

Mais partout la plaine morte, qui est la cour d'entrée du catholicisme, continuait autour de Rome, au-delà de Rome, et j'apercevais la même nudité, la même stérilité. De longues files rompues d'aqueducs remontaient en déroute vers la Sabine, follement couronnés de bouquets d'herbes qui avaient séché sur leurs corniches. Les rivières suspendues qu'elles roulaient dans le ciel sur leurs sveltes colonnades avaient rétrogradé vers leurs sources, arcade par arcade, pour reprendre le sommeil des siècles dans leurs premiers bassins. L'aqueduc mutilé restait encore debout, piédestal oublié de la Naïade.

Le Tibre, ce fleuve funéraire teint des reflets de mort de l'*Agro romano*, coulait à mes pieds, sans murmure, profondément caché dans son lit de pouzzolane. Il lavait un instant le château Saint-Ange de son eau lustrale, et s'éloignait ensuite, morne et silencieux, comme s'il roulait un mystère. Et, après avoir traversé la métropole des dogmes anciens, il semblait se ralentir et s'arrêter, fatigué en quelque sorte de couler, refluait sur lui-même, et mourait en lagunes, ruine de fleuve au milieu des ruines d'Ostie.

A l'heure même où le soleil couchant jetait à mes pieds l'ombre de Rome, je ne voyais encore ni l'agitation

morts restés sur le champ de bataille de la moisson.

Ainsi, que vous arriviez à la ville de la papauté par le nord ou par le midi, vous n'y arrivez que par une plaine brûlée jusqu'à la racine de l'herbe, où l'homme ne peut désormais poser le pied sans le voir sécher aussitôt.

Plus de villages, plus de champs, plus d'arbres, plus de cultures. Un peu de fumée ici, un peu de cendre ailleurs, une tour démantelée, un aqueduc rompu, ruines lentes de ces champs calmes, écroulements inachevés qui descendent éternellement dans la vallée : voilà tout ce qui reste de cette terre de Saturne, de cette aïeule des moissons, qui a porté dans ses flancs l'humanité.

Elle meurt à son tour, comme ses peuples sont morts, comme ses villes sont mortes, sans qu'elle puisse dire de quelle maladie elle se sent mourir.

Une politique funeste a propagé la stérilité, et la stérilité a vomi la mort dans l'atmosphère. Un vent a soufflé, et un tourbillon de feu s'est levé et s'est déployé sur toute la circonférence de la campagne. Il a marché sur Rome avec l'inflexible régularité d'une armée. Il a englouti les villes sur son passage et chassé devant lui des populations comme des troupeaux. Et il marche toujours. On pourrait marquer d'une croix noire toutes les stations de son chemin. Hier il était là, aujourd'hui il est ici. Il décrit autour de Rome une ligne de circonvallation qui va sans cesse se rapprochant et se resserrant autour des murailles.

Au quinzième siècle, Ostie était une ville peuplée; aujourd'hui Ostie n'est plus qu'une infirmerie dans une masure.

Au siècle suivant, la villa Magliana, à moitié route de Rome et d'Ostie, entendait les longues causeries platoniciennes de Léon X, entrecoupées de sérénades ; aujourd'hui, la villa Magliana n'entend plus que le cri des cigales.

Au siècle suivant, la villa Pamphili, aux portes mêmes de Rome, endormait aux doux éventail de ses pins le sommeil de la voluptueuse Olympia ; aujourd'hui, la villa Pamphili n'endort plus que pour le cercueil.

La malaria a successivement submergé les villas, envahi les faubourgs, escaladé la vieille muraille de Bélisaire, ceinture flottante qui ne pressera bientôt plus que le vide dans ses contours ; et, nivelant sans cesse les pierres des maisons au niveau de la campagne, et poussant devant elle de rue en rue le désert, elle entre au Vatican, elle se glisse dans le lit de la papauté, elle rejette, elle accumule sur un espace sans cesse réduit, une population effarée qui sent chaque jour sous ses pieds le sol lui manquer. La vie se retire des extrémités au centre, dans une lente agonie. Et Rome, les pieds déjà glacés, la tête à moitié hors du linceul, attend.

Il m'arrivait souvent, la nuit, lorsque ce peu de bruit qui est encore l'homme était complétement éteint, d'aller m'accouder à la balustrade de ma terrasse. Je choisissais toujours l'heure de sérénité où la lune brillait sur le dôme de Saint-Pierre, comme une lampe sur un tombeau. Le calme était si profond, que l'oreille pouvait saisir la moindre respiration, la moindre vibration de la cité. Et cependant rien ne respirait, rien ne vibrait, Rome ne paraissait pas s'être endormie, mais s'être évanouie dans l'ombre. Seulement, au milieu

de cet immense silence, une voix confuse parlait dans le vent à mots brisés. C'était la voix des fontaines, clepsydres gémissantes qui marquaient d'un flot entrecoupé comme un sanglot la chute irrégulière des minutes. A ce moment-là parfois un éclair subit venait à monter du fond de la rue sur les murs des maisons. Une procession de moines promenait silencieusement, à la lueur des torches, un cadavre sur un cercueil. Je croyais voir une légion de spectres emporter à pas muets l'âme de Rome dans les ténèbres.

Il y a, à l'extrémité septentrionale de la ville, un palais qui couvre de ses constructions, juxtaposées comme les traditions successives de l'Eglise, l'ancienne colline du Vatican. Il occupe un côté de la place de Saint-Pierre, tandis que, par une mystérieuse ordonnance d'idées, le Saint-Office occupe l'autre côté. Toute l'histoire de Rome moderne est résumée dans ce palais.

Vous pouvez parcourir ce désert de briques, bâti sur la frontière d'un autre désert, circuler de galerie en galerie, par des marches insensibles inclinées en pente douce, pour être seulement effleurées par le pied des vieillards. Vous ne verrez partout que des portes fermées et des escaliers vides, qui montent par des spirales infinies à de silencieux corridors.

Vous croirez au premier abord que le Vatican n'est peuplé que de statues et de peintures; car les salles ouvertes aux passants ne renferment que de longues rangées de marbres, ou les grandes chroniques sacerdotales de l'Eglise écrites de la main de Raphaël. La papauté a voulu laisser là son ombre en passant.

Quand vous aurez traversé cet immense vestiaire

d'urnes vidées, de statues brisées, d'inscriptions de toutes les langues, de poussières de toutes les dates, de dépouilles de tous les néants, vous trouverez, au bout de ces secondes catacombes à ciel ouvert, toutes remplies de débris, une allée de cyprès qui conduit, par de faibles murmures, au vaste cimetière de la campagne.

Ce palais clandestin se réveille cependant par intervalle de son sommeil. Les portes roulent sur leurs gonds, poussées par des mains cachées. Un bruit étouffé de pas retentit sourdement sur les dalles de faïence. Un groupe confus de figures sort du fond des corridors. On dirait une fresque détachée de la muraille qui s'est mise à marcher. Cette escorte d'ombres descend rapidement les longues spirales des rampes dans un bruit de robes froissées. Elle s'enfonce ensuite par des allées dérobées dans la nef de Saint-Pierre.

L'église célèbre une de ces fêtes qui appellent à Rome les fidèles de toutes les contrées. Elle couvre d'un feston flamboyant de lampes le tombeau de son premier apôtre. Elle dit ce jour-là une messe pour l'univers. Lorsque la messe est finie, une fanfare éclate dans les tribunes. Au bruit des trompettes, un fantôme blanc se dresse entre les cierges de l'autel. Il plane à hauteur d'homme sur l'épaule des diacres. Il s'avance dans la nef, ballotté par le roulis d'une litière. Il glisse lentement les yeux demi fermés sur la multitude à genoux. Il trace, en passant, de la main droite, un signe dans le vide, et murmure intérieurement une mystérieuse prière.

Il traverse ainsi la brume épaisse des encensoirs, au milieu d'une pompe orientale, la figure pétrifiée sous la tiare, bercé dans son apothéose, assoupi avec des

éventails de plumes de paon, et traînant derrière lui la silencieuse cohorte de toutes les dignités de l'Eglise, des patriarches, des cardinaux, des archevêques, des évêques, des ordres, des abbés, des confréries ; et quand toute cette procession de choses divines, de croix, de mitres, de capuchons de toutes couleurs et de chapeaux triomphalement portés au bout de bâtons dorés, a majestueusement défilé, sur deux rangs, le long des piliers, dans un profond recueillement, interrompu seulement par le grincement des grains de chapelet et le clapotis alternatif des sandales sur les dalles, la litière s'arrête, la tiare, tout à l'heure flottante au-dessus d'une houle de têtes, s'enfonce sous la vague et disparaît au regard.

La majestueuse apparition rentre dans les impénétrables solitudes du Vatican. La foule s'écoule de l'église. La place de Saint-Pierre reprend son silence. Et l'obélisque de granit, contemporain des premières théocraties, verse des siècles dans une ombre sur le pavé.

Cette apparition, emportée dans un nuage d'encens, est la statue vivante de la papauté. A certain jour donné, la population accourue sur la place du Quirinal regarde un palais aveugle surmonté d'un cadran qui marque une autre heure que l'heure de chaque nation. Là des ouvriers dans l'ombre, fermés derrière un triple verrou, accomplissent un mystère. Ils font descendre Dieu à petit bruit du haut de l'infini dans un scrutin. Aucun signe, aucun murmure ne trahit au dehors l'œuvre secrète de leur esprit. Seulement une cheminée laisse échapper de temps à autre une légère colonne de fumée. Cette fumée est l'ombre du scrutin brûlé qui disparaît dans l'espace. Mais il arrive une heure où l'invisible

chimie du conclave cesse de fumer. Un coup de pioche retentit dans la fenêtre murée d'un balcon, et la foule voit sortir par la brèche un homme vêtu d'une écharpe blanche qui vient lui-même annoncer à la ville son élection.

Le lendemain il entre au Vatican, où un prudent génie de la tradition lui a partout ménagé le tête-à-tête incessant de l'antiquité. Il entre là comme dans la cellule agrandie d'un cloître magnifique, irrévocablement fermé par une barrière d'airain sur ses pensées.

Il prend la place marquée d'avance pour lui dans ce musée des tombeaux. Il s'assied comme un hôte de plus au milieu des spectres du passé. Il respire sans cesse la poussière du passé, marche sans cesse sous le regard du passé, entend sans cesse la voix du passé, le passé enfin lui revient des échos de toutes les pierres des murailles. L'immuable est répandu comme un opium sur ses organes pour endormir en lui toute tentation d'activité.

Prisonnier d'une étiquette traditionnelle, il vivra désormais gardé à vue par une sentinelle qui monte une garde de trois siècles la main sur une hallebarde. A partir de ce moment, sa personne sera une liturgie sacrée, réglée minute par minute, du réveil au sommeil, semblable à cette infatigable psalmodie éternellement chuchotée nuit et jour, sur la lèvre des chanoines, dans le chœur de Saint-Jean-de-Latran.

C'est que le pape n'est plus un homme le lendemain de l'élection; l'homme en lui est instantanément foudroyé. Il est le dogme vivant, le saint Pierre éternel qui meurt indéfiniment pour ressusciter indéfiniment au

conclave. Il a cessé d'être une personne, il est une dynastie. Il n'est pas, il continue d'être, emporté hors de lui-même, dans je ne sais quel monde en arrière. Il vit au passé, ou plutôt sa généalogie de papes, suspendue à l'infini, jusque dans le paradis, au-dessus de sa tête, vit pour lui sous sa tiare, j'allais dire sous son nom, s'il n'avait pas déjà quitté son nom d'homme, pour prendre un nom d'élu

Au-dessous de la Divinité, mais au-dessus de l'humanité, *minor Deo, major homine*, il porte ici-bas la parole de Dieu, il est Dieu par délégation. Il a droit de vérité sur toute doctrine, comme vous l'avez vu, de salut sur toute existence. Il tient du Christ l'héritage des clefs, et il ouvre à son gré les portes de résurrection. D'une courbe à l'autre de la terre, il pèse dans ses mains toutes les âmes, et lorsqu'il lève le bout du doigt pour bénir, même un enfant, il lève le ciel sur sa pantomime. Il est en un mot la plus grande autorité que vingt âges de l'histoire aient jamais pu réaliser, en entassant toute l'intelligence divine sur un roseau humain.

Mais pour remplir ce rôle terrible de contre-maître de la Providence, il devra soigneusement arracher de sa chair jusqu'à la dernière racine de l'humanité; il devra effacer chaque jour, par de savantes diversions, la protestation de la nature; il devra toujours montrer aux yeux, dans la blancheur de sa robe, la lumineuse limpidité de sa transfiguration; il devra toujours manger à l'écart, pour cacher en lui la première condition de l'existence; il devra toujours mesurer chacune de ses pensées sur l'immobilité de la tradition; il devra transporter en quelque sorte l'éternité, à force de lenteur

dans chacun de ses mouvements; il devra arrêter en toute chose l'aiguille de l'horloge, pour écarter l'ombre mobile du temps de son regard, répudier toute tentative de nouveauté, passer dans la vie à une certaine hauteur, en palanquin ou en carrosse, et toujours porté ou traîné, partout accablé de formules, couvert de pierreries, entouré de génuflexions, trôner entre l'homme et Dieu sur un vide plein de vertige, sans pouvoir jamais poser à terre sa mule de satin couverte des baisers de la chrétienté.

Ah! quand je retourne parfois dans ma tête ce mystère, je me sens pris d'une ineffable terreur pour toute vie condamnée à porter ici-bas, sans se briser, une pareille grandeur, et je bénis la modestie de notre destinée qui nous permet d'aller serrer une main partout où il y a pour nous une sympathie, et d'aspirer librement la sensation infinie que Dieu verse à plein soleil dans la nature.

Je puis me tromper, mais à certains moments je croirais volontiers que, par cette secrète contagion des lieux sur les hommes, la majestueuse mélancolie du désert romain a reflué sur la figure de la papauté. Si jamais un jour cette terre traditionnelle, pétrie de je ne sais combien de peuples, si cette poussière répandue de je ne sais combien de tombeaux, avait jamais pu prendre une vie, une forme, elle aurait pris la vie et la forme de ce vieillard immobile au sommet d'une idée, qui regarde maintenant d'un œil éteint les peuples marcher.

CHAPITRE XXVI.

Lorsqu'une idée nouvelle entre dans l'histoire, elle trouve toujours devant elle le dogme ancien, debout et armé, qui lui refuse l'entrée. Alors elle combat pour forcer le passage, et tant qu'elle a besoin de combattre elle conserve l'unité. Mais à peine victorieuse, comme elle est née la première de l'esprit d'examen, elle provoque à son tour la discussion. La discussion engendre la secte, et la secte, impatiente de régner, détermine la guerre civile de la croyance. La majorité, hier proscrite, proscrit maintenant la minorité, et la contraint, par la menace du supplice, à l'expatriation. Mais la foi étant pour le croyant une patrie supérieure à toute autre patrie, la doctrine excommuniée va chercher, sous le regard de Dieu, une autre terre pour la porter. Ce fut la destinée de la réforme en Angleterre un siècle à peine après sa victoire définitive sur le catholicisme. Un vent d'orage souffle sur le sol d'Afrique, le palmier solitaire, la palme hérissée, flagellée par la tempête, crie et plie, et répand dans l'atmosphère une poussière de semence. Le vent passe emportant de l'autre côté du désert, dans son

tourbillon, tout un monde à venir, d'ombre et de verdure. Et un jour après, le palmier femelle relégué dans une sorte de veuvage, derrière l'horizon, sent passer le souffle poudreux sur son calice, et fécondé par ce vent de passage il féconde à son tour l'oasis.

Il y a environ deux cents ans, une tribu de pèlerins proscrits de l'Angleterre frétait un navire en Hollande et traversait l'Atlantique au milieu des coups de mers de l'équinoxe. Après deux mois de fatigues et de dangers, la pacifique croisade aborda la côte d'Amérique, et, avant de débarquer, rédigea ce contrat :

— Ayant entrepris pour la gloire de l'Évangile et pour la propagation de la foi chrétienne un voyage au-delà de l'Océan, afin d'y fonder une nouvelle colonie, nous nous unissons par ces présentes devant la face de Dieu, et les uns devant les autres, pour fonder entre nous une seule famille politique et nous prêter mutuellement assistance

Jamais le regard de l'homme ne tombera sur un spectacle plus solennel et plus religieux en même temps, que le spectacle de ces quelques familles qui abordent ainsi, le nom de Dieu sur la lèvre, un monde lugubre alors enseveli sous les premières neiges de l'hiver.

Cette courageuse avant-garde de la civilisation a mis l'immensité entre elle et sa patrie. Elle n'a pour poser les pieds d'autre place que le rocher. Derrière elle, la mer déferle avec un bruit sinistre sur une côte désolée. Devant elle une autre mer, aussi infinie, de forêts vierges, lui envoie, d'arbre en arbre, le long mugissement d'un continent.

Mais les pieux pélerins de l'Évangile ne tremblent pas devant les mystérieuses menaces de cette nouvelle

nature. Ils tombent tous à genoux, hommes, vieillards, femmes et enfants, et après avoir invoqué le Dieu qui fait couler dans les bras de l'homme des forces à dompter les montagnes, ils se mettent intrépidement au travail. Ils attaquent à coups de hache cette épaisse barrière de végétation, et ils déblaient le premier emplacement d'une patrie.

Ils s'enfoncent sous ces arbres, qui couvaient à leurs pieds des siècles de ténèbres. Ils ouvrent des routes dans ce chaos de verdure. Ils aèrent de tous côtés la forêt. Ils remettent le sol en communication avec le soleil.

Parfois ces hardis pionniers trouvaient de grandes brèches ouvertes, au milieu de ces inextricables fourrés. Un chêne immense, dont les rameaux eussent couvert une place publique, était tombé là, dans sa gloire, de tout le poids des années, avait écrasé en tombant les autres arbres, et fait largement le vide autour de sa ruine. Sans doute une explosion terrible avait accompagné sa chute. Mais dans le désert aucune oreille n'avait entendu ce dernier gémissement de cette grande existence végétale qui s'était abîmée un jour avec un peuple d'arbustes.

L'histoire comprend que devant ce magnanime spectacle de l'Amérique primitive, la pensée de ces hommes, naturellement biblique, dut s'associer encore plus intimement au Dieu de la Genèse. Ils trouvaient, à chaque pas dans leur existence, une perpétuelle allusion de la Bible. Israël entrait une seconde fois avec eux dans la terre promise.

D'autres émigrants vinrent rejoindre ces premiers colons ; mais à peine une colonie était-elle fondée, que

d'autres émigrants encore se déployaient en avant de la ligne de culture, à travers l'immense rempart murmurant de forêts.

Ils partaient par familles, emmenant leurs bagages sur des mulets, et poussant devant eux leurs troupeaux. Ils traversaient les sauvages défilés du désert, en chantant les cantiques de Sion, pour tromper la fatigue du chemin. Ils portaient à la ceinture la hache, symbole de la conquête de l'Amérique. Lorsqu'ils avaient trouvé sur la propriété indivise du Seigneur un campement convenable pour asseoir un village, ils mettaient la cognée au pied de l'arbre et commençaient le défrichement.

Ils pratiquaient une clairière dans la forêt et y construisaient chacun sa demeure. Le flux toujours montant de l'émigration affluait autour de cet embryon de village. Les cultivateurs étaient arrivés les premiers, les industries allaient successivement les rejoindre. Les maisons d'abord éparses se rapprochaient les unes des autres par cette mystérieuse attraction du travail pour le travail. La vie collective naissait du voisinage. La commune était fondée. Une école était bâtie. L'église était d'abord confinée dans la même salle que l'école. Mais peu à peu la commune obéissait comme la vie à un double mouvement d'expansion et de concentration. Elle s'agglomérait de plus en plus, et s'étendait de plus en plus dans l'espace. La commune devenait une cité, et l'église annonçait la première dans le ciel cette transfiguration.

C'est ainsi qu'une poignée de proscrits, chassée pour sa croyance de ses foyers, est devenue avec le temps cette postérité de l'Écriture, plus nombreuse que les étoiles, et qu'en moins de six générations elle a remonté le cours

de ses dix-huit fleuves navigables, qu'elle s'est assise sur l'amphithéâtre de ses nombreuses méditerranées, qu'elle s'est échelonnée sur la longue ceinture flottante de ses côtes, essaimée par milliers d'essaims dans l'incommensurable vallée du Mississipi. C'est ainsi que cette seconde Europe, transplantée sur un vaisseau au-delà des mers, s'est multipliée de bouture et reproduite à l'infini. Hier c'était une colonie, aujourd'hui c'est une nation.

Que disons-nous, une nation? elle est encore plus: elle est la race héroïque et conquérante, entre toutes les races jeunes ou vieilles qui ont encore place au soleil. Elle avait à remplir de son génie l'immensité; elle s'est fait un génie à la dimension de sa destinée. Elle a précipité la vie sur tous les points du territoire. A force de rapidité en toute chose, elle a supprimé la distance. Elle travaille vite, elle produit vite, elle improvise des flottes qui naviguent rapidement et pourrissent bientôt. Elle expédie sans cesse à l'ouest des villages d'avance bâtis en planches qui tombent en poussière et ressuscitent sous une autre forme, entre deux générations. Elle accumule les travaux dans les minutes. Elle disperse au hasard les munificences du crédit. Elle sait qu'elle est la civilisation, elle sait qu'elle doit toujours porter la vie dans le désert. Elle prend le pas de Dieu pour cela, elle contrefait le miracle.

Ainsi l'Amérique a été la mission historique du protestantisme, sa tâche dans l'humanité, sa gloire, sa création. Et ici admirons, d'un cœur profondément pieux, le chapitre encore inédit des voies détournées de la Providence. Le protestantisme devait être persécuté, il devait être persécuteur à son tour, il devait être chassé de la

ruche européenne à coups de supplice, il devait être précipité à tous les hasards de la vague, pour aller chercher, dans la flottante traînée du soleil couchant, une nouvelle hospitalité où il pouvait prier en paix le Dieu de sa conscience. Partez : le monde est vaste, un continent vous attend. Allez à la vie par le martyre. Le jour où l'Amérique naissait pour l'Europe, le protestantisme naissait pour l'Amérique. Colomb et Luther, frères d'idées, inconnus l'un à l'autre, travaillaient dans le même siècle au même drame : l'un en donnant la scène, l'autre en donnant l'idée.

Le protestant seul, en effet, par la nature de son dogme, pouvait coloniser le désert. Il portait sans cesse avec lui sa religion, contenue tout entière dans un volume. Il avait toujours là son sacerdoce sous la main à l'heure de l'adoration. Et il adorait de la pensée dans un perpétuel monologue. Lorsque le dimanche venait, il tirait son culte nomade de sa valise, et sur le tronc d'arbre abattu de la veille il ouvrait l'Évangile. Partout où il l'ouvrait il y avait un autel, et sur cet autel improvisé Dieu descendait en esprit.

La Bible, croyance portative du protestantisme, était la seule religion possible du colon. Que serait, en effet, la famille catholique reléguée sur la lisière du vide, à un mois de marche de son église? Elle n'entend plus la voix de la messe, elle n'a plus de prêtre pour la réconcilier chaque semaine avec sa conscience. Elle ne peut vivre, elle ne peut mourir sans jouer la partie terrible de son salut. Elle ne résistera pas longtemps à l'obsession, que disons-nous? à l'épouvante continuelle d'une semblable pensée. Elle repliera bientôt la tente plantée

dans le désert, pour chercher un refuge à l'ombre de la croix et au pied du confessionnal. Aussi le catholicisme n'a-t-il pu, nulle part, defricher la forêt. Il a traversé l'Amérique en laissant uniquement la mort derrière ses talons. Il a passé : voilà tout.

Le protestant, au contraire, n'avait pas à redouter son isolement devant le Seigneur. Dans le protestantisme, chaque chrétien est à lui-même son christianisme complet. Par une conséquence directe de ce principe, chaque citoyen était un gouvernement complet. De ce double moi absolu, rédigé en dogme et en constitution, l'Amérique a fait sa religion et sa démocratie. Elle a donné la première au monde l'exemple de l'homme élevé au maximum de l'être, roi et pontife à la fois dans la société.

A mesure que l'Amérique croissait en civilisation sous la main du pionnier, l'intensité de vie accumulée de plus en plus sur l'autre rive rejaillissait de plus en plus, par contre-coup, sur cette rive-ci de l'Atlantique. Jusqu'alors la lisière occidentale de l'Europe, adossée à la mer et ouverte sur le vide, réfléchissait la stérilité du désert tumultueux déroulé autour de son horizon. La lame voyageuse, balancée d'un monde à l'autre par un perpétuel mouvement d'aller et de retour, signal précurseur d'une idée de commerce, jetait tout au plus à la grève, dans la tristesse de son abandon, une plainte et une écume.

Mais lorsque l'ancien monde eut fécondé le nouveau monde, il grandit le premier en activité de toute l'industrie qu'il provoqua par la colonisation de l'autre côté de l'Océan. Les deux civilisations assises face à face, comme deux électricités en présence répandues à l'extrémité de leurs

promontoires, réagirent sans cesse l'une sur l'autre, sollicitées sans cesse l'une vers l'autre, à travers l'immensité. Elles échangèrent leurs travaux; et pour débarquer leurs échanges, elles évoquèrent de nouvelles cités au milieu des brouillards, sur ces côtes auparavant frappées de paralysie. Ces capitales de la mer, abritées derrière des forêts de mâts, et agitées comme la vague, rappelaient et renvoyaient indéfiniment leurs flux et leurs reflux de richesses. Les industries internées au centre des nations, attirées à la circonférence par la tentation de nouveaux débouchés, revenaient de la circonférence au centre, transformées en denrées des tropiques. Des besoins inconnus, éveillés par de nouvelles jouissances, et repercutés d'atmosphère en atmosphère, allumaient partout de nouvelles ambitions de travail. Les fleuves, les chemins sillonnés en tout sens portaient, rapportaient à tout moment des processions de marchandises. Les campagnes, hier encore engourdies au commerce, sentaient continuellement aller et venir à leur surface comme une trame flottante de productions. Les nations maritimes prirent ainsi, en un tour de siècle, l'initiative non-seulement de l'opulence, mais encore de la pensée sur toutes les autres familles de l'Europe. La mer est pour les peuples la première condition d'une grande destinée, puisqu'elle est une participation privilégiée de l'espace.

Les colonies d'Amérique remboursèrent au centuple, avec le temps, les frais d'installation qu'elles avaient coûtés à leurs métropoles. En surexcitant le commerce à l'infini, elles augmentèrent le capital, et, en même temps que le capital, le chiffre de la bourgeoisie; car la bour-

geoisie est le capital fait homme, ou plutôt l'homme rédimé pour son existence de toute la portion de travail renfermée dans le capital. Elle est la création perpétuelle, au sein de l'humanité, de la somme de loisir indispensable à la culture de la pensée. Elle est la promotion successive de la classe qui possédait uniquement sa force musculaire, à la propriété, c'est-à-dire à la force musculaire accumulée sur un point donné par une série de générations. Elle est la démonstration vivante du progrès, parce qu'elle prélève l'oisiveté sacrée de l'intelligence, non sur l'excédant de travail imposé dans le présent à un peuple esclave, mais sur le bénéfice du travail économisé dans le passé. Elle est enfin la glorieuse réalisation de la démocratie minute par minute, non au rabais dans la misère, mais dans l'aisance au sommet de la société. A moitié chemin du privilége et du labeur, assez riche pour acquitter le prix de l'instruction, assez limitée dans sa richesse pour devoir toujours apporter son contingent d'activité à la collaboration de la commune famille, elle représente la destinée idéale de l'humanité. Nouvelle race d'élite, bénie entre toutes, elle met déjà le pied sur le sol promis, la tête marquée du signe d'élection, et la main chargée de toute la fortune acquise du progrès.

L'âme humaine, développée par la même assistance d'histoire qui avait développé la cité, voulut faire connaissance avec sa nouvelle conquête de sentiments. Pour se contempler face à face elle-même, comme dans un miroir, elle ressuscita le théâtre immolé depuis des siècles à l'inimitié du christianisme. Le théâtre est le complément de la peinture, ou plutôt il en est le spiri-

tualisme. La peinture représente l'homme extérieur dans sa pantomime et dans sa physionomie; le drame représente au contraire l'homme intérieur dans sa pensée et dans sa conscience.

Il y avait en Angleterre, au moment du choc du protestantisme contre le catholicisme, un génie inquiet dont la vie est restée dans l'ombre comme un mystère. Né à l'agonie d'un monde sur une terre encore frémissante de la longue commotion de la guerre civile, il sentait de bonne heure remuer le trouble de son siècle au fond de son esprit. Il marchait dans la vie sous un ciel sombre, à travers une atmosphère sinistre où flottaient les derniers échos et les spectres sanglants d'une immense tragédie au soleil. Fils de boucher, boucher peut-être lui-même pendant une partie de son enfance, il interrogea ainsi l'énigme terrible du sang versé, et il étudia dans la fibre palpitante du troupeau la vibration secrète de la douleur. Depuis lors, vagabond sublime conduit où son destin le poussait, acteur, poète, créateur révélé à lui-même d'un monde nouveau, il porta la plus horrible torture de la vie : la disproportion du génie avec sa destinée. Shakespear n'eut qu'à ouvrir sa pensée douloureuse, sans cesse en contradiction avec la fatalité, pour en retirer le drame dans le cri longtemps étouffé de sa propre blessure. Lorsque la Providence destine au monde le poète de la passion, elle l'envoie dans une époque tumultueuse, et au fond de sa conscience agitée d'un autre tumulte elle dépose un perpétuel gémissement.

Shakespear obéit au commandement de sa nature : il étala devant lui l'âme humaine tout entière dans toute son ampleur; il mit la main sur cette lyre infinie, et,

Orphée terrible, il en arracha la note de l'ambition, de l'amour, du remords, de la folie, de la jalousie, de la terreur, de la fantaisie, de l'ironie, de la pitié. Il la fit tour à tour, sous son doigt souverain, pleurer, prier, crier, gémir, sangloter, soupirer, rire, sourire, chanter et bénir. Il l'entreprit du haut en bas de la société, à chaque étage, dans chaque condition, dans le roi, dans le soldat, dans le peuple, dans le tribun, dans le pâtre, le bouffon, le matelot, le moine, le fossoyeur, le bourreau, le vieillard et l'enfant. A cette explosion grandiose de la passion il ajouta encore la voix de la nature, l'alouette du matin, le grillon du foyer, la solitude de la bruyère, la pluie de la tempête, le rayon de l'étoile, le spectre de la lune, la plainte du ruisseau. De toutes ces notes éparses, puissamment harmonisées, intriguées, alternées, contrastées, il fit cette œuvre pathétique, foudroyante d'émotion, qui donne au cœur de l'homme la plus formidable secousse qu'il ait jamais sentie. Héroïque, comique, entrelaçant à chaque instant le vers et la prose, il témoigna une fois de plus que le complexe dans la poésie, comme dans la création, est le véritable caractère du progrès. Correspondant ainsi à tous les esprits et à tous les temps par l'universalité de son inspiration, il est aussi contemporain de notre siècle que du siècle où il vivait.

La scène devint, à partir de cette heure, l'école perpétuelle du sentiment ouverte chaque soir à la multitude ; elle lui enseigna, par le spectacle de la souffrance et de l'héroïsme dans la souffrance, la résignation, la pitié, la douceur, la sympathie. L'âme humaine porte en elle une telle sainteté, que, montrée dans toute sa

candeur, elle est pour l'auditoire une irrésistible leçon de vertu.

A peine le drame avait dilaté dans l'homme la faculté de sentir, que la musique venait à son tour lui offrir sa sublime volupté. Elle devait paraître la dernière : car, langue commune du sentiment, et par cela même indéterminée, elle devait d'abord trouver dans l'humanité la gamme entière du sentiment. La musique est, en quelque sorte, la voix d'appel du moi humain, diverse, ondoyante, destinée à révéler le lyrisme dans le cœur exalté, l'héroïsme dans le cœur intrépide, l'enthousiasme dans le cœur pieux, la rêverie dans le cœur aimant, la piété dans le cœur religieux, la mélancolie dans le cœur brisé. Elle purifie, elle exalte, elle attendrit, elle parfume la pensée; elle l'arrache à la prison du corps et l'emporte comme sur une aile de feu, dans une effluve d'harmonie, au-delà du monde fini, au-delà de l'espace, concentrée sur elle-même dans une divine extase, elle complète la poésie; elle consomme l'émotion; elle élève le sentiment à sa suprême apothéose, elle lui entr'ouvre la porte de l'infini.

Lorsque cette éducation attrayante de l'art eut successivement éconduit le dogme de l'esprit, et que la liberté de penser eut pris insensiblement la place que la foi laissait vacante par sa retraite, alors la philosophie réclama la parole pour achever la victoire. Elle entra dans le dix-huitième siècle armée de l'éloquence, de la science, du rire et du sarcasme; elle leva la main, et à ce signal la tempête souffla du Midi et du Septentrion, le vieux monde croula comme au fond d'un gouffre, avec un bruit terrible, au milieu d'un tourbillon de flamme

et de fumée. Et lorsque le nuage eut disparu, déchiré comme le rideau du temple par le tonnerre, l'humanité vit planer sur la ruine la figure sereine de la révolution française, couronnée de son immortelle espérance, qui souriait au peuple et lui montrait du doigt le chemin de l'avenir.

CHAPITRE XXVII.

Nous voici enfin revenus à notre point de départ, au moment de la révolution. Nous avons refait à grands pas, en face de ces astres témoins du temps, le chemin de l'histoire. Nous avons dû laisser en route plus d'un épisode du progrès, pour ne pas surcharger la marche du récit. Un autre jour nous essayerons de restituer à chaque fait historique sa part de travail dans l'œuvre de la civilisation.

Lorsque le pasteur rentre de la prairie, à la dernière heure du jour, il recense du doigt ses troupeaux. Le pasteur de la pensée doit, lui aussi, à la fin de son œuvre, récapituler ses idées. Mais, quand je parle de pensée, n'allez pas vous tromper. Je n'apporte pas ici une nouvelle philosophie. J'ai voulu simplement interroger la conscience de l'humanité. J'ai confessé l'histoire. L'histoire parlait, j'ai répété sa parole. Or, voici ce qu'elle disait :

Il y a sur la terre une force qui crée toujours et qui suit dans son travail la loi de progression. La mystérieuse ouvrière de vie a successivement produit l'eau, le

sol, la plante, l'animal, l'homme enfin, panthéon vivant de toute la série antérieure de la création. Arrivée à ce dernier terme, la force créatrice passe de la nature proprement dite, désormais achevée, dans l'humanité, c'est-à-dire la nature transfigurée et appelée à de nouveaux progrès. Elle continue de créer uniquement avec l'argile humaine, dans une perpétuelle ascension du matériel au spirituel, non plus des races comme par le passé, mais des civilisations.

L'homme a commencé par vivre sans volonté, sans conscience, d'une vie purement végétative, à l'ombre de la forêt, pressant le fruit sur sa lèvre, comme l'enfant presse le sein de sa nourrice.

Une saison, le plus souvent, apportait, emportait la corbeille flottante du banquet. Après avoir épuisé la nourriture en plein air, suspendue à la branche du verger, il connut la parcimonie de la nature sous le sourire de la munificence. Il vit l'ange du besoin lever sur sa tête le glaive de colère pour le chasser de l'Eden.

Il obéit à la sentence. Il entra dans une nouvelle destinée. Il poursuivit le gibier, et, pour le poursuivre, il essaya, sous forme d'arme, la pensée. La pensée émise retourna sur son corps en accroissement d'existence. Il tenta ce jour-là, pour la première fois, l'association. Il chassa en commun ; après la chasse, il partagea le gibier; la curée inaugura dans le monde la propriété.

Cependant, la chasse était une subsistance au jour le jour, une loterie au soleil. Le chasseur mangeait quand il tuait, et il ne tuait pas toujours. Il rôdait à la lisière de la forêt dans une perpétuelle famine, massacrant l'enfant et le vieillard, pour diminuer le nombre des

convives. La femme n'était alors qu'une femelle, le mariage qu'un accouplement dans la violence.

Mais parmi toutes les races de la bruyère le chasseur avait connu certaines espèces apathiques qu'il pouvait réserver pour l'heure du besoin. Il les réunit sous son bâton et les retint parquées dans l'horizon de son regard. Il passa de l'état carnassier à l'état pasteur. Il transforma la brebis errante en propriété supérieure à la part de gibier découpée sur l'herbe, de toute la différence de la minute à la durée. Il vécut où paissait et il alla où allait le troupeau. Il contracta un bail à perpétuité avec cette réserve vivante promenée dans l'espace.

Il planta la tente au bord du pâturage. Une fois assis à l'ombre de cette frêle hôtellerie assez large pour abriter plusieurs têtes à la fois, il fonda la famille. La famille née de la famille enfanta à son tour la tribu.

La tribu est la première société humaine, nomade comme le troupeau, recrutée comme lui par voie de génération, vivant comme lui à l'état complet de communauté, pour ne pas dire de promiscuité, cimentée, entretenue par la marche commune et le repas commun. Dans cette nouvelle civilisation, la femme a une valeur, une utilité échangeable, échangée comme toute autre partie du bétail. Elle est la propriété d'un mari. Le mariage est un achat. L'homme achète la compagne de son sommeil par troupeau. C'est l'époque de la polygamie.

Mais la chair de l'animal est plus vite consommée à la table de la tribu que reproduite au chantier de la nature. Le pasteur, continuellement menacé de la disette, cherche donc autour de lui une provision plus abondante

que la brebis, et il la trouve dans la graine inépuisable de Cérès. Il passe de l'état patriarcal à l'état agriculteur. Il invente la charrue. Il fait alliance avec la terre par le sillon. Son invention retourne encore sur lui en accroissement de propriété.

Il possède la moisson, le sol reste indivis. Mais la moisson est une propriété personnelle qui affranchit le moi humain de l'étreinte du communisme. La maison, inspiration directe de l'agriculture, contribue aussi à l'émancipation de la personnalité. Elle lui ouvre un plus large champ d'action et de jouissance. Elle lui verse la lumière et la chaleur. Elle l'attire et le retient au foyer par une nouvelle harmonie et une nouvelle volupté d'existence.

La femme acquiert en passant ce seuil de bénédiction une fonction permanente comme la pierre de la muraille; elle monte en dignité; elle administre le ménage; elle a sa parcelle d'autorité; elle est la première esclave de son mari, associée par lui au commandement, la confidente de sa nuit, la chair de sa chair, relevée par la gloire de cette intimité.

L'agriculture appelle la convoitise des bandes armées errantes autour de la moisson. La tribu agricole, sans cesse inquiétée dans la jouissance de son travail, déserte la vie en rase campagne et bâtit sur la hauteur pour sa défense la ville primitive ou l'acropole. Elle entre dans la civilisation proprement dite, dans la cité. Elle institue le droit civil. Elle transforme la propriété. Elle proclame la loi agraire. Elle partage par égale portion le sol jusqu'alors indivis. Elle plante la borne à la lisière de l'héritage.

Chacun possède le champ qui porte sa moisson. Ce champ ne retourne plus à la stérilité. Il n'exige plus chaque année un nouveau défrichement. Le cultivateur ne craint plus d'y enfouir son travail. Le travail capitalisé sur le sol lui appartient désormais.

La propriété plus individuelle développe encore plus l'individu. La personnalité humaine grandit en puissance. Elle agit davantage sur sa destinée. La terre est partout marquée à l'effigie de l'humanité. La rue qui circule dans la cité pour relier la maison à la maison, déborde dans la campagne sous forme de route, et relie le patrimoine au patrimoine. La facilité du transport facilite l'échange. L'échange provoque la division du travail. Chacun produit ce qu'il sait le mieux produire. Avec le surplus il acquiert ce que son voisin produit le mieux aussi. L'industrie paraît. Avec moins de frais elle crée plus de jouissances. La femme bénéficie du progrès : elle n'est plus achetée, elle est dotée. Le mariage est un contrat. Sa dot est sa caution. Néanmoins elle porte encore le signe de servilité. Sa beauté, à défaut de sa personne, est la propriété exclusive du mari. Dans la maison elle est cloîtrée. Dans la rue elle est voilée. L'homme jaloux l'écarte de la table du banquet, et lui jette sur la tête un linceul pour cacher son sourire au regard.

Le besoin est l'initiateur du progrès. Si Dieu avait établi entre l'humanité et la nature un équilibre parfait, l'humanité végéterait dans un perpétuel repos. L'idée mal comprise du mal est donc une réduction de l'être qui excite l'homme à être davantage, par la voix impérieuse de la douleur. Sous ce rapport et sous ce rapport

seulement, le mal est le contre-point d'une mystérieuse harmonie.

Le besoin, qui a d'abord conduit la civilisation comme par la main de l'état de chasseur à l'état de pasteur, et de l'état de pasteur à l'état agricole, a été le besoin purement matériel de la nutrition. La nutrition est la première fonction de la matière ; elle devait avoir la préséance à une époque ensevelie tout entière dans le sensualisme. Mais à mesure que l'humanité monte en richesse, en aggravation d'existence, le besoin de l'intelligence dépossède le besoin de la nutrition, et prend à son tour la tête du progrès.

La société plus compliquée, plus savante de formation, exige une plus grande dépense d'études et d'idées, pour régler les rapports plus intrigués, plus difficiles, d'industrie et de législation. Mais dans la cité originelle primitive qui n'a pu encore recueillir le legs d'une longue généalogie d'aïeux et réduire le travail à faire de la somme du travail déjà fait, tout homme est obligé de consacrer en main d'œuvre uniquement à sa subsistance jusqu'à la dernière heure de sa journée. Une imperceptible élite peut à peine atteindre au loisir de la pensée.

Pour augmenter cette élite, la sagesse instinctive du législateur répartit et enrégimente la population en quatre catégories qui correspondent exactement aux quatre principales fonctions de la société. Dans la première catégorie, le législateur classe le manœuvre chargé de tout le travail de rebut ; dans la seconde, le laboureur chargé de tout le travail de culture ; dans la troisième, le soldat chargé de tout le travail de défense ;

dans la quatrième, enfin, le savant chargé de tout le travail d'idées. Le savant, gratuitement défendu et nourri par la société, convertit cette dispense de travail musculaire en production d'intelligence. Il invente la science, la mécanique, et il acquitte le surcroît de fatigue qu'il a imposée un moment pour sa sûreté et sa nourriture à la masse de la société, en lui apportant une force auxiliaire qui lui épargne à son tour la plus lourde part de labeur.

La caste, cette iniquité féconde en industrie et en pensée, a donc déposé dans la main de l'homme les premiers secrets, les premiers outils de domination sur la nature. Une fois armée de ses instruments intellectuels et matériels de conquête, la civilisation, par une loi irrésistible de la vie, a rayonné dans l'espace. Elle a noué avec les contrées circonvoisines des relations de commerce.

La première correspondance de denrées d'un horizon à l'autre a été la caravane. Le désert, à défaut d'autre chemin, conduisit l'humanité au bord de la Méditerranée. Assise là sur une terre plus dramatique qui était une perpétuelle excitation à l'activité, la civilisation rêva, tenta de nouveaux exploits de nouveaux coups d'état sur la nature. Elle découvrit la navigation. Elle coula, doucement traînée par la brise, de contrée en contrée. Elle porta le Midi au Nord et rapporta le Nord au Midi. Elle entrelaça les climats de la chaîne de son sillage. Elle confondit en une seule gerbe les diverses moissons. Elle transforma le métal par excellence, l'or rhythmé et pesé, en pièce de monnaie.

La monnaie, marchandise princière, acquit, de son droit de principauté, toutes les autres marchandises, à

son heure, ici, là, partout. Elle nivela, elle universalisa l'échange. Elle facilita l'épargne en permettant au travailleur d'enfermer dans une seule molécule jusqu'à la plus humble privation. Elle multiplia le capital, c'est-à-dire le trésor accumulé de tous les travaux antérieurs détournés de la consommation pour subventionner d'autres travaux. A mesure que le capital croissait, il retranchait de la besogne des nouvelles générations toute la besogne accomplie des ancêtres. Une plus nombreuse majorité, affranchie des besoins du corps, entrait en possession de son temps et reportait ce temps sur son intelligence.

Le progrès brisa le cadre trop étroit de la caste qui appelait à peine quelques rares élus à l'oisiveté féconde de la pensée. Il changea la caste en servitude qui était, à proprement parler, la caste adoucie, réduite de moitié. L'esclave prit partout à sa charge la plus rude part de corvée. Il libéra la femme du service grossier du ménage.

La femme, librement épanouie au Dieu de l'âme, fructifia en grâce et en poésie. Elle connut la personnalité, la dignité. Elle cessa d'être l'épouse partielle du mariage à plusieurs têtes de la polygamie. Elle devint l'épouse unique, absolue, sans partage, d'un seul mari. Tout au plus son mari conserva sur elle le droit de répudiation, cette polygamie par intermittence. A moitié libre enfin, elle souleva le linceul qui couvrait sa beauté. La dame romaine ne portait son voile qu'à moitié rabattu sur son visage.

Or, pendant que l'esclavage traînait son fer au pied, pour nourrir de son travail forcé l'aristocratie de l'intel-

ligence, cette aristocratie travaillait pour conquérir sur la nature des collaborateurs à l'humanité. Elle inventait la dynamique, la géométrie. Elle armait l'homme d'une nouvelle force et d'une nouvelle musculature extérieure, mue à distance par sa volonté. La loi du progrès, loi de justice, le voulait ainsi. Un homme purement mécanique en quelque sorte, l'esclave, tournait la meule pour moudre la nourriture de cet autre homme oisif, plongé dans la méditation, qui inventait le moulin, et, le moulin inventé prenait la place de l'esclave.

Le penseur, racheté de l'œuvre des mains par la servitude, rachetait à son tour la servitude par la pensée.

L'esclavage disparut lentement, pas à pas, métamorphosé, évanoui en servage. Le servage était le noviciat de la liberté, l'apprentissage de l'épargne, le catéchisme du dévouement, l'avénement à la propriété par son propre mérite.

A chaque anneau de servitude que l'esclave brisait chemin faisant, la femme, cette autre esclave, brisait un anneau de sa dépendance. Elle reprenait son âme, enfouie dans la nuit, faculté par faculté. Elle était déjà l'égale de l'homme devant Dieu, devant l'Evangile. Elle avait comme lui une destinée héroïque, glorieuse, la vertu, la sainteté. Elle pouvait désormais regarder la vie face à face et laisser planer sur la terre son regard. Elle rejeta son voile déchiré au souffle de l'Evangile, pour montrer à tous ce sourire que Dieu a déposé comme un reflet de sa grâce sur le front de sa plus belle créature.

La propriété est l'incarnation visible, la chair même de la civilisation, dans son incessante métempsychose.

Chaque forme de propriété crée sa forme de civilisation, tombe avec elle pour ressusciter sous une autre forme plus parfaite et réaliser une meilleure société, comme cette genèse successive et successivement effacée sous nos pas, qui tirait lentement déluge par déluge l'homme du mastodonte.

La première propriété a été la cueillette, la seconde la curée, la troisième la brebis, la quatrième la moisson, la cinquième l'industrie, et ainsi de suite, de journée en journée, de contrée en contrée. La propriété nouvelle ne destituait pas, à son apparition, l'ancienne propriété. Le progrès marche toujours du simple au complexe. Et de même que l'homme, après avoir passé du fruit de l'Eden, à la chair du troupeau, et de la chair au pain, et du pain à l'herbe du potager, n'abandonna pas la première nourriture pour la seconde, la seconde pour la troisième, la troisième, pour la quatrième, mais entassa au contraire et réunit sur sa table toutes ces substances animales et végétales pour les reverser, les mélanger dans sa propre substance ; de même aussi il ajouta et il associa le troupeau au verger, le champ au troupeau, l'industrie enfin au domaine, jusqu'à ce que les propriétés éparses, successives, ramenées à une même formule, et représentées par une même unité dans la monnaie, prirent, du nom même de la monnaie, le nom de capital.

Le capital est donc le dernier terme, le suprême résumé de la propriété multiple, traditionnelle accumulée à nos pieds par la main des générations, le legs de l'humanité disparue à l'humanité présente, le viatique des siècles grossi de toutes les épargnes, le rachat de l'avenir par le mérite du passé. Que représente en effet le capital

n'importe où, en France, par exemple? Il représente l'addition tout entière des économies réalisées par nos aïeux et des ouvrages multipliés sur le territoire : or, étain, cuivre, argent, route, village, ville, ferme, maison, mine, usine, port, canal, colonie, défrichement, plantation, en un mot, quatre mille ans peut-être d'efforts, de sacrifices, de sueurs, de fatigues, tous les jours, par tous les temps, au vent, à la neige, à la pluie, au soleil.

Anéantissez, par la pensée, le capital, et nous serons obligés de remonter un à un tous les siècles de la France, et de repasser par-dessus tous ses travaux dans la barbarie. A chaque pas en arrière, nous destituerons autant d'élus des fonctions de la pensée, qu'il y a d'hommes émancipés par la richesse. Nous ferons de nouveau de ces relaps de la civilisation des manœuvres; nous les replongerons dans les ténèbres. Car, ne l'oublions jamais, toute classe intelligente, lettrée, est la représentation exacte, chiffre par chiffre, de toutes les économies, de toutes les œuvres déposées, entassées sur le sol d'une nation.

A ce point de vue, je l'ai dit, je le répète, le capital est le médiateur, le rémunérateur ici-bas de notre destinée. Il a brisé la caste, l'esclavage, le servage. Il brisera le prolétariat. De jour en jour, dans l'infatigable apostolat de sa propagande, il relève le travailleur comme une sentinelle de la nécessité du travail purement musculaire, pour l'introduire à la vie supérieure, à la vie de la pensée.

Ce messie divin, qui porte en lui l'âme du monde, a la faculté de produire à l'infini non-seulement la jouissance par la richesse, mais encore la richesse par la

richesse. Grâce à sa perpétuelle entremise, à sa fluidité, à sa rapidité, à son ubiquité, chaque jour la propriété circule, multiplie, prend toutes les formes pour aller saisir toutes les existences. Aujourd'hui, la science est une propriété; la poésie, une propriété; un morceau de papier, une propriété; une action, une propriété; un air de musique, une propriété; un brevet, une propriété; un diplôme, une propriété; un talent, une propriété; une prime, une propriété; de sorte que la propriété va toujours croissant, toujours convoquant de nouvelles recrues. Plus de choses sont possédées, et plus de personnes possèdent à la fois.

Dans cette magnifique progression, la propriété tend toujours, comme l'humanité, à passer incessamment de la matière à l'esprit. Elle s'élève, elle se spiritualise de plus en plus, si je puis parler ainsi. Hier à peine, la plus haute forme de la propriété était le sol; aujourd'hui, c'est le talent. L'homme vend la terre pour acquérir l'idée.

De tous ces nouveaux modes de propriété, le plus spiritualiste à coup sûr est le crédit; car qu'est-ce que le crédit? C'est la prise de possession du temps qui n'est pas encore, la propriété par anticipation. Sous ce rapport, le crédit est la correspondance, la symétrie de l'épargne. L'épargne est une économie sur le passé, le crédit une économie sur l'avenir. L'épargne est une contribution du travail antérieur, le crédit, la contribution du travail futur à la richesse du moment. Dans l'un et l'autre cas, l'homme, agrandi en puissance de durée, prend à la fois les deux bouts du temps pour les attirer sur sa tête et les étendre sur une plus large action.

Non-seulement la société se généralise et se spiritualise de plus en plus, mais elle revêt encore de plus en plus le double caractère de l'homme dans son inépuisable évolution. L'homme est en même temps un être social et individuel ; voilà les deux principes constitutifs de sa nature, de sa destinée. La propriété collective augmente sans cesse, comme vous pouvez le voir dans l'histoire par l'extension sans cesse croissante du monument, du théâtre, du marché, du port, du canal, du chemin, de l'éclairage. Mais à mesure que la propriété collective augmente, la propriété individuelle progresse dans la même proportion, elle dépose sans cesse en nous, autour de nous, dans le ménage, dans notre intimité, depuis la lampe jusqu'à la bibliothèque, depuis la gravure jusqu'à la pendule, mille moyens d'action sur notre propre destinée, mille jouissances inconnues, impossibles à nos ancêtres.

Les deux propriétés, individuelle et sociale, marchent donc collatéralement, sans jamais se contredire et se confondre, se distinguant au contraire sans cesse l'une de l'autre, se fortifiant l'une par l'autre, pour conspirer, pour concourir à la loi du progrès, à la croissance de vie, de vie matérielle par plus de jouissance, de vie morale par plus de sentiments, de vie intellectuelle par plus d'idées. Voyez plutôt :

CHAPITRE XXVIII.

La religion accomplit la même série de progrès que la propriété. L'homme paraît au soleil de la création. La terre est encore en larmes du déluge. Il entend frémir sous son pied la dernière explosion. Il voit partout la trace fraîche du cataclysme. Il compte à chaque pas un nouvel ossement. Il erre à l'aventure dans une campagne hérissée de forêts. Il a faim, il a froid, il a soif, il souffre, et il absorbe par tous les pores la souffrance. Le soleil le brûle, l'orage le fouette, la ronce le déchire, la vipère mord son talon.

La nature tout entière lui semble une conspiration contre sa propre existence, une réduction de son être par tous les êtres à la fois. L'idée de Dieu entre dans son esprit à travers ses sens meurtris, sous la forme d'une puissance mystérieuse, enveloppée de ténèbres, irascible, irritée, malfaisante, irrésistible, qui siffle dans le vent, qui tonne dans le nuage, qui hurle dans le cratère, qui menace, qui frappe, qui tue toujours, une insatiable, une invisible machine de destruction.

Cette divinité provisoire est la négation de la vie,

déifiée par l'homme à peine vivant. La nuit est son heure. La mort est sa révélation. Le sauvage l'adore par une œuvre de mort aussi, par le sacrifice humain. Il sent un bras toujours levé sur sa tête, et, pour détourner le coup, il interpose une autre victime. Ainsi le chasseur en fuite, au moment du péril, jette à la lionne son lionceau. La religion est donc une terreur, la médiation une hostie, le culte le sang versé, la prière la malédiction. Le mot *sacer*, ou son synonyme dans l'antiquité, signifie à la fois sacré ou maudit.

Mais l'homme, par le bénéfice de la pensée créatrice accumulée en lui, et toujours occupée à créer, a conquis le troupeau et la moisson. Il a enfin abrité son sommeil, assuré son repas, écarté, reculé l'atteinte et la blessure directe de la nature. Alors il retire Dieu de la flamme du volcan, de la flamme de l'éclair, il le transporte dans le ciel, dans l'espace. Il le recouvre non plus d'ombre et de mystère, comme auparavant, mais de la pourpre du soleil et de la lumière de l'étoile. Il substitue à la chair de l'homme dans le sacrifice divin la chair du troupeau, et à la chair du troupeau la fleur de la moisson. La Pâque sacrée passe successivement de l'homme à l'agneau, et de l'agneau au pain sans levain.

Et cependant la civilisation lutte à armes inégales contre l'invisible Némésis répandue partout autour d'elle, dans l'univers; elle souffre encore, elle gémit, elle a diminué le mal, elle ne l'a pas dompté. Moitié affranchie, moitié opprimée, elle partage la divinité en deux natures contraires, irréconciliables, l'une ennemie, l'autre bienfaisante, l'une intraitable, l'autre sympathique à l'humanité. La première représente l'ancienne

misère, la seconde personnifie la nouvelle extension d'existence.

L'Inde, cette aïeule des nations, donne d'abord l'exemple de ce dualisme. Elle commence par adorer Siva, dieu terrible, implacable, qui tue et qui détruit. Mais lorsqu'elle a développé en elle une plus grande vitalité, elle adjoint à Siva un nouveau dieu collatéral, Brahma, doux et affable à l'humanité, qui verse d'une main prodigue la vie à la création.

La Perse, héritière de l'Inde, divise aussi la direction de l'Univers entre deux génies, l'un bienfaisant, l'autre malfaisant; l'un vêtu d'ombre, l'autre vêtu de lumière; l'un créateur, l'autre destructeur. Le premier est Ormutz, le second est Ahriman. Mais le temps a marché. L'homme a grandi. Le mal a fléchi. Le bien a monté. L'ordre de la divinité est interverti. Le dieu bon a la primauté. Ahriman n'a qu'un pouvoir de transition. Il passera. Ormutz absorbera un jour son principe contraire. Il régnera seul au temps prédit de la rédemption.

L'Égypte, cette sœur silencieuse de la Perse, inscrit encore dans sa théogonie une divinité scindée en deux puissances. L'une est Osiris, dieu généreux, dieu fécond, qui a donné à l'Égypte la semence et la moisson. L'autre est Typhon, dieu lugubre, dieu maudit, qui épanche sur la terre la peste et la stérilité. Mais l'homme a fait encore un pas de plus vers le progrès. Typhon n'est qu'une négation, l'ombre en quelque sorte de la divinité. Il n'a pas un adorateur, un sanctuaire. Il sommeille oublié dans la légende.

Enfin la Grèce, cette réfraction en rayons brisés de l'Asie et de l'Égypte à la fois, maintient le manichéisme

dans sa religion. Elle adore d'abord Saturne, le dieu terrible, armé d'une faux, affamé de mort, qui enfante sans cesse pour dévorer sans cesse son enfant. Mais sitôt qu'elle a mis la main sur la nature et embrassé le monde de son intelligence, alors elle transporte son adoration à Jupiter, dieu de l'ordre, dieu de l'harmonie, qui tient suspendus à sa chaîne d'or tous les êtres créés. Mais, pour la première fois, les deux principes contraires ne coexistent plus dans la théogonie. L'un est successif à l'autre, au lieu de lui être simultané. Jupiter a détrôné Saturne et l'a exilé dans la nuit de notre origine. Il l'a destitué, et restitué tout entier au temps passé qui l'avait rêvé dans le crépuscule de la création.

Tant que le principe manichéen a régné, la volonté de Dieu sur l'homme a été la fatalité. Volonté aveugle, brutale, qui passe comme la vague roule, comme la brise souffle, sans curiosité, sans inquiétude du bien et du mal, écrasant sur son passage le bon et le coupable avec la même indifférence, la même cruauté, que le bœuf écrase sur le sillon la vipère et la fourmi.

La logique le voulait ainsi. L'homme avait uniquement divinisé jusqu'alors la fonction de la matière, mort ou naissance. L'âme de Dieu était donc une force comme toute autre force de la matière. Elle agissait, elle foudroyait de la même manière, frappant au hasard, et mesurant sa propre puissance à la grandeur de la victime.

La Judée abjure la première cet antagonisme. Après avoir fléchi le genou, à l'origine, devant Moloch, Saturne hébraïque, insatiable aussi et haletant de sang et de meurtre, elle renie, elle maudit, elle anathématise, elle efface complétement de son rituel ce dieu primitif et barbare

de son ignorance et de sa misère. Elle proclame Dieu un, unique, absolu, entier. Elle l'appelle Jéhovah. Mais comme la vie est encore incertaine, douloureuse, elle reporte à Jéhovah une partie des dépouilles, des cruautés de Moloch. Jéhovah est le dieu terrible, le dieu jaloux, le dieu de la destruction, le dieu de l'armée. Il a la droite pleine de menaces et de vengeances. Il envoie à l'homme la maladie, la sécheresse. Il éprouve, il anéantit. Il précipite du haut du ciel la cataracte du déluge. Il punit la faute du père dans le sang de la génération. Il submerge Gomorrhe sous un flot de bitume. Le Juif croyait plus à la mort qu'à la vie, au néant qu'à la résurrection. Il n'avait même pas emporté dans la montagne, du fond de l'Egypte, l'idée d'mmortalité. Il était uniquement immortel par sa descendance.

Mais lorsque, par le bénéfice même du temps, il eut augmenté son être de toutes les richesses de vie que sa longue dynastie de pères lui avait transmises, de toutes les découvertes, de toutes les forces acquises, de toutes les idées, de tous les sentiments du passé, alors il tourna la page du livre éternel de la civilisation. Il passa de la mort à la résurrection, de la Bible à l'Evangile.

L'Evangile rachète le péché originel, c'est-à-dire le dénûment d'existence. Quelle est, en effet, la parole qui flotte sur la lèvre du Christ, n'est-ce pas cette parole indéfiniment répétée par tous les vents de la Palestine : Je suis le pain de vie, je suis la résurrection et la vie, celui qui croit en moi vivra, celui qui m'écoute vivra?

Quels sont ses miracles? Des œuvres de destruction, comme les œuvres de Jéhovah : la foudre, le bitume, la mer Rouge, le déluge? Non, ce sont des œuvres de vie,

des promesses d'immortalité. Il redresse les boiteux, il guérit les aveugles, il ressuscite les trépassés, et, s'il traverse un instant la mort, c'est pour laisser le linceul au fond du tombeau, et montrer la résurrection flottante dans la nuée.

Le Christ est-il un Dieu caché comme dans une perpétuelle embuscade, qui sort uniquement de son ombre pour frapper l'humanité? Non, c'est le Dieu qui vit parmi nous, qui nous touche, que nous touchons, doux et tendre à chaque créature, à Madeleine, à la Cananéenne, à la colombe, au lis de la vallée. Il pleure au Calvaire, il guérit à la table de la Pâque, il sourit à Marthe et à Marie, il incline ses blonds cheveux sous les huiles de senteur, il change l'eau en vin pour réjouir les convives, et multiplie les pains pour nourrir la multitude, comme s'il tenait à montrer la Divinité désormais intime à l'homme et présente à toutes ses occupations, sur la mer, au milieu des gerbes, dans les souffrances, dans les larmes, dans la prière, dans la salle de noces, dans le tombeau, dans le temple, dans le prétoire, dans la piscine, partout où l'homme agit, pense, adore, aime, espère, souffre, travaille, travaille surtout, car chaque parabole de l'Evangile glorifie une œuvre, une veillée, la vigne, la moisson, la pêche, le troupeau, la lampe tremblante aux mains de l'épouse qui attend l'époux devant le fuseau.

Le principe du mal, si longtemps déifié, maintenant dépouillé de toute nature divine, retombe du ciel dans l'enfer. Il est un ange révolté, il est Satan. Il est le tentateur de l'homme et son persécuteur. Condamné à souffrir et à faire souffrir, il habite la nuit et le gémissement.

Mais le Christ a vaincu Satan, et tout homme marqué du baptême peut le vaincre à son tour par son mérite. Cependant la vie est pauvre au début du christianisme, et Satan, dieu du mal dégénéré, exerce encore dans le monde une immense part d'influence. Il tente l'homme, il torture son esprit, il stérilise sa couche, il décime son troupeau, il détruit sa moisson. Mais à mesure que la vie monte, le sombre fantôme, chassé pas à pas de l'humanité par le progrès, recule, fuit, disparaît et rentre dans le néant.

A partir de ce progrès, la volonté divine n'est plus la fatalité, elle est la grâce, c'est-à-dire la fatalité adoucie, spiritualisée, moralisée, transformée en affection et en assistance du Créateur pour sa créature. Cependant, la grâce est indépendante de l'homme et de sa vertu. Dieu la dispense comme il lui plaît, au hasard. Elle est la dernière trace de l'ancien dualisme du principe mauvais, la dernière négation de notre liberté, de notre intervention sur notre destinée.

Ainsi, plus l'homme refoule le mal devant son pas, plus il attire la vie à lui; plus aussi il traduit dans son culte ce progrès, plus il adore un Dieu vivant.

Brahma est plus vivant que Siva, Ormutz que Brahma, Osiris qu'Ormutz, Jupiter qu'Osiris, Jéhovah que Jupiter, Jésus, enfin, que Jéhovah.

Plus l'homme augmente sa liberté, sa puissance par sa conquête, par sa domination sur la nature, et plus il rétrécit la fatalité, c'est-à-dire la volonté divine extérieure, et souvent contraire à sa propre volonté, à sa propre action.

Plus il vit par l'histoire, plus il progresse en durée,

plus il croit à l'immortalité, plus il l'écrit en lettres d'or, comme sa plus haute doctrine, dans sa théodicée.

Sous le dogme de l'Inde, le croyant n'avait qu'une éternité successive, aveugle, inconsciente d'elle-même, promenée de métempsychose en métempsychose.

Sous le dogme du paganisme, le héros seul le plus chargé de vie dans la société, allait respirer éternellement l'air des siècles à l'ombre de l'Elysée.

Depuis la promesse de l'Evangile, tout homme né de la femme, humble ou grand, peu importe, est appelé à l'immortalité, est immortel par essence.

Enfin, plus l'humanité monte en idée et en science, plus encore la religion s'élève, se spiritualise, comme la propriété elle-même, comme la civilisation.

La religion a commencé par diviniser la force de la matière, puis la fonction de la matière, puis l'idée de loi, de relation, d'harmonie, puis, enfin, l'idée pure, la science, la vérité, la morale. Elle est donc la conscience toujours active et présente de Dieu dans l'humanité, la révélation immanente, successive comme le progrès, qui, à chaque pas de plus dans le temps, lui apporte une nouvelle leçon et lui annonce une nouvelle vérité.

L'esthétique, cette création de l'homme dans la création, cette conversion de la matière à la beauté, gravite d'après la même loi, dans la même harmonie que toute autre forme de la civilisation.

L'art débute par l'architecture, origine et souche de tous les autres arts, qui les porte et les comporte tous comme la terre dresse et montre tous les êtres créés sur son vaste piédestal de marbre et de granit.

Au matin de l'histoire, dans l'antiquité, lorsque la vie

est encore pauvre de pensées et de sentiments, l'architecte jette uniquement sur son œuvre la ligne droite ou horizontale, la plus simple, la plus uniforme, qui enferme l'idée de vie, l'idée d'être dans le cadre et sous le profil le plus restreints. Il donne au temple l'attitude du tombeau. Il crée comme l'ouvrier du monde a créé le règne inférieur du minéral, sur un type inflexiblement réglé.

Mais à mesure qu'il sent frémir en lui une plus grande pulsation, une plus grande intonation de vie, il brise, il élargit cette ligne étroite et régulière, il la courbe, il l'élève en voûte et en coupole. L'architecture fait halte à ce dernier progrès, et pressent une nouvelle explosion de la pensée dans l'humanité.

Le christianisme paraît, il remplace la ligne horizontale, la ligne simple du temple grec par la ligne ascensionnelle, la ligne multiple ou la combinaison des lignes à l'infini, la voûte par l'ogive ou l'association de plusieurs courbes, la colonne par le pilier ou l'harmonie de plusieurs colonnes. Il parle dans l'architecture à toutes les facultés à la fois, à l'imagination comme à la raison.

La sculpture passe par la même période de développement, par la même évolution. Elle extrait d'abord, du bloc de pierre ou de porphyre, des figures informes, immobiles, les bras attachés au corps, les pieds collés, ébauches de la forme humaine encore assoupies dans la matière. Mais une sève nouvelle coule dans la chair de l'humanité, et Pygmalion reverse cette sève sur l'argile de la statue. La statue vit à son tour, elle remue, elle agit, elle module dans sa pose, dans sa langueur, toute ligne, toute inflexion de ligne qui traduit une grâce, une action.

Elle passe du simple au complexe, de la monotonie à la variété. Mais, comme à cette époque de civilisation, l'homme, encore indigent de vie intime, personnelle, vit surtout de la corporation, de la cité, la statuaire, image réfléchie et pantomime exacte de l'humanité, adopte exclusivement le type, c'est-à-dire le caractère général, collectif, réglé, classé par catégorie. Elle a un type pour Jupiter, un autre pour Hercule, un autre pour Achille, un autre pour chaque héros. Elle ignore l'individualisation, la particularité, cette loi de nature qui veut que tout homme ici-bas soit à la fois humanité et individu, semblable et dissemblable aux autres frères de sa famille.

Plus tard, à l'inspiration du paganisme, elle renonce à la statue isolée, indépendante, éparse comme la divinité du paganisme, pour adopter un système de concentration et d'unité. Elle rapproche, elle groupe des figures, elle les diversifie et les entremêle de bas-reliefs, elle les associe et les coordonne aux lignes de l'architecture. Elle les ramène enfin du simple au complexe, de la strophe à l'épopée.

La sculpture est l'apothéose du corps humain. Elle divinise la forme extérieure que l'âme a prise dans la nature; mais elle ne peut reproduire cette âme elle-même dans ses plus intimes émotions, dans ses plus impalpables pensées. Lorsque le spiritualisme, toujours croissant, toujours conquérant sur le matérialisme, substitue à la curiosité des sens, la curiosité des sentiments, la peinture relaie la sculpture. La peinture est la plastique complexe, spiritualiste par excellence. A la ligne elle ajoute la couleur. A l'aide de la couleur, elle représente jusqu'à la

nuance la plus fugitive de la physionomie. Elle peint le regard, ce rayon direct de l'émotion. Elle groupe, elle varie les personnages. Elle crée des drames entiers. Elle répand sur ses œuvres l'espace et la lumière. Elle relève, elle exalte les esprits. Elle est une voix muette de l'infini, elle est presque déjà une poésie.

Mais la peinture dans l'antiquité, opprimée par la sculpture, effigie alors de la beauté suprême, était encore à beaucoup d'égards la sculpture colorée. L'Évangile agrandit l'âme de l'humanité. Le peintre abandonne la composition étroite de l'art ancien, limitée souvent à un seul épisode et à un seul ton de couleurs. Il multiplie les personnages, les plans, les lignes, les harmonies, les contrastes, les raccourcis, les ombres, les lumières. Il éveille plus de sentiments, plus d'émotions, par plus de procédés et par plus de ressources. Il subordonne le nu à la draperie, le corps au visage, et il reporte tout l'effort de son art sur le sanctuaire du spiritualisme.

La poésie est l'expression directe du sentiment par la parole. A l'origine, dans l'aube de l'histoire, lorsque l'humanité est encore enveloppée dans le lange de la matière, elle chante l'acte purement matériel de l'homme, l'amour, le festin, le combat, le pillage. Elle disperse son chant dans l'ode et dans la strophe, rapide, passagère comme l'acte lui-même. Mais sitôt que la société, d'abord simple et réduite à la tribu, évolue à une forme plus compliquée, à la cité, la poésie recueille ses inspirations éparses et les réunit dans l'épopée. L'épopée chante encore, sans doute, l'action inférieure de l'homme, la coupe, le meurtre, le viol, le pillage,

mais aussi le sentiment moral, l'amour de la patrie, de la liberté, de la religion.

Mais l'âme, plus richement approvisionnée de facultés et d'idées, vibre et aspire à plus de voluptés, à plus d'émotions. Alors la poésie abandonne l'épopée lente et léthargique, dans le long, dans le paisible déroulement de ses récits, pour chercher un refuge au théâtre, dans la tragédie. La tragédie saisit, représente l'humanité dans sa plus puissante, sa plus pathétique explosion, dans sa lutte avec la vie, avec la vertu, avec la Divinité, avec la fatalité. Elle est éminemment complexe de composition. Elle oppose personnage à personnage. Elle personnifie le mystère de la destinée. Elle ébranle jusqu'à la dernière fibre de la conscience. Elle choisit toujours pour héros l'homme le plus chargé de vie dans la société. En l'immolant, elle immole l'homme porté à sa suprême puissance. Le coup porté sur ce dieu terrestre retentit plus profondément dans l'esprit. Mais ici encore, pendant la période de l'antiquité, la tragédie procède plutôt par type que par caractère. Le personnage est moins un homme qu'un être abstrait. Ecrasé par la fatalité, condamné d'avance par l'oracle, il n'a pas à lutter, il n'a qu'à porter sa tête au sacrifice. Il ne provoque, il ne recueille aucun intérêt, car l'intérêt serait un attentat contre Dieu, un blasphème.

La poésie de la jeunesse du monde était surtout typique. Or, qu'est-ce le type, à proprement parler? c'est l'être dépourvu d'originalité, conforme à l'être de même nature, la communauté de physionomie, l'abeille semblable à l'abeille, la personnalité rejetée de l'individu à l'espèce, l'enseigne de l'infériorité dans la poésie comme

dans la création. Mais lorsque, par le bénéfice du progrès, l'homme moderne réalisa en lui une plus grande somme de vie, et par conséquent d'individualité, qu'il intervint davantage et influa davantage dans sa destinée, il substitua la conscience à la fatalité, le caractère au type, la diversité à la simplicité, la prose enfin à la prosodie. Le vers est un type aussi. Il est l'uniforme de la pensée. La prose, au contraire, est la parole libre, indépendante, diverse comme la vie, souple comme le progrès. La prose tend donc de plus en plus à retirer la poésie à la langue traditionnelle et immobile du vers pour lui communiquer sa liberté et sa vivacité d'allure. Le prosateur détrône chaque jour le poète.

La musique, enfin, poésie du nombre, secousse du monde rhythmé et cadencé, qui reflue dans un souffle au fond de la sensation, caresse, joie intime, ou plutôt atmosphère harmonieuse de l'âme, qui pénètre, qui imbibe la pensée, qui l'épanouit et la prédispose à tous les sentiments et à tous les pressentiments de l'infini.— Oui, la musique aussi, qui semble si bornée, si rigoureusement enchaînée dans les liens de la métrique et dè la mathématique, participe à la loi du progrès et gravite incessamment du simple au composé. Elle commence par des airs simples lentement modulés; elle varie, elle précipite ensuite peu à peu les intonations; elle unit au son de la voix le son de l'instrument; elle jette la cymbale de la Ménade pour la lyre d'Orphée; elle perfectionne, elle multiplie son orchestre; elle alterne la note aiguë avec la note grave, le mode éolien avec le mode ionien; elle invente, elle crée la mélodie. Une fois arrivée à ce terme, elle garde le silence et attend.

Le flot des âges coule encore. Le musicien moderne, né d'une nouvelle civilisation, reprend l'œuvre interrompue de l'antiquité. Il ajoute à la simple mélodie ou la succession d'accords, la complexité et la simultanéité des accords, des voix, des instruments et des contrastes, autrement dit, il marche sans cesse du simple au composé, comme la Genèse, émettant sans cesse des formes plus nombreuses pour satisfaire de plus nombreuses facultés.

Je précipite ma démonstration; vous l'achèverez dans votre esprit. Mais, vous le voyez, l'art va toujours se spiritualisant, s'universalisant de plus en plus, comme la propriété, comme la religion. Il traduit une plus grande abondance de vie dans l'humanité, il est plus vivant.

CHAPITRE XXIX.

Tel art, telle science. L'homme est un; il progresse également partout. Il crée d'abord la mathématique, science du nombre, science de toutes les autres sciences.

Directement sorti de l'esprit, le nombre est infaillible comme l'esprit. Il est l'esprit lui-même agissant sur l'idée de quantité. Il ne connaît ni doute, ni incertitude. Fatal par nature, il arrive fatalement à sa démonstration. Il est du premier moment ce qu'il sera toujours. Il porte donc en lui le caractère de toute origine, de toute infériorité, l'immutabilité et la nécessité.

De la mathématique la civilisation passe à la géométrie, ou la science de l'étendue.

La géométrie, comme l'arithmétique, est une abstraction, c'est-à-dire l'action de l'intelligence travaillant, d'après ses propres lois, sur ses propres données. Elle marche donc aussi à la vérité, irrésistiblement, par la contrainte de sa nature. Mais la géométrie est un progrès sur la mathématique, car à l'idée du nombre elle ajoute l'idée d'espace. Elle est plus complexe, conséquemment plus vivante dans le sens philosophique de l'expression.

Armé du nombre et du compas, ces deux sens en

quelque sorte, ces deux organes intellectuels de la science, l'homme saisit l'immensité, il la ramène à la portée de son regard, il la contemple, il l'observe, il l'étudie, il la mesure; il pèse, il compte les astres suspendus dans l'éther; il précise, il détermine leurs évolutions et leurs circonvolutions. Il découvre, il promulgue les lois des saisons et des années. Il fonde enfin l'astronomie, scientifiquement supérieure à la géométrie, parce qu'à la notion de l'espace elle unit la notion du temps, c'est-à-dire de l'espace peuplé.

Après avoir ainsi successivement créé son instrument et son calendrier, la science reporte son regard sur la terre et aborde la nature. Elle étudie, elle compare les êtres, comme s'ils étaient bruts et inertes dans l'univers. Elle les classe, elle les inscrit, espèce par espèce, famille par famille, dans son catalogue. Elle débute par de simples opérations d'analyse et de nomenclature, par l'ostéologie, par l'anatomie. Elle décrit des formes, elle compte des molécules. Et cependant l'histoire naturelle est un progrès sur l'astronomie, car elle ajoute l'idée de vie à l'idée de mouvement. Elle est plus vivante, pour répéter toujours la même formule.

Après avoir analysé les corps, la science étudie les forces de la nature. Elle médite, elle pénètre les lois de la pesanteur, de la chaleur, de l'impénétrabilité, de la porosité; elle manie les fluides, elle soumet à ses formules l'atmosphère, le son, l'électricité, la lumière. Elle écrit la physique, c'est-à-dire la science de tous les agents de la vie, répandus dans l'espace. La physique est encore supérieure à l'histoire naturelle, de toute la supériorité de la force sur la matière, de l'activité sur la passivité.

Elle est plus multiple, plus vivante, puisqu'elle convoque devant elle les mystérieuses puissances de vie qui portent la fécondité dans les flancs de la nature.

La physique achemine l'esprit à la chimie. La chimie est la science de la combinaison et de la pondération des molécules, sous l'action et par la conspiration des fluides. Elle est en quelque sorte une astronomie renversée qui recherche l'insensible gravitation des infiniment petits. Elle pèse les corps à son creuset, comme s'ils étaient simplement formés de diverses poussières unies entre elles par une invisible puissance. Elle compte, elle classe les éléments, ces principes de la matière. Elle examine la nature comme une grande mécanique, dont elle démonte et dénombre chaque rouage. Elle est cependant un progrès sur la physique. Elle pénètre déjà dans la genèse. Elle explique la métamorphose de la matière. Elle touche à la porte de la vie; elle en respire la divine haleine.

La chimie introduit la science à la physiologie.

La physiologie est l'interprétation de la vie dans les êtres vivants. Elle approfondit, elle explique le jeu, le mécanisme des mouvements, des fonctions. Elle observe, elle constate le rapport, l'équilibre de la matière animée, organique, avec la force infuse, l'âme cachée qui traverse et vivifie à chaque instant chaque nouveau comparse de la création. Elle surprend la Genèse dans l'intimité de son travail. Elle en dévoile le secret. Elle recrée *a posteriori*, par l'observation, ce que Dieu a déjà créé par la pensée. Elle fonde l'organogenie, l'organoplastie. Elle est, en un mot, la science de la vie, la plus vivante, par conséquent, de toutes les sciences.

Parvenu à ce dernier terme, l'esprit de connaissance

abandonne la matière, la nature, pour aller visiter dans son mystérieux sanctuaire l'essence même de la vie, la pensée. Il écoute et il transcrit la voix sourde, la voix intérieure de la psychologie.

La psychologie est la science des facultés de l'âme et de ses relations avec l'univers. Elle précise, elle délimite les diverses fonctions, les diverses catégories du moi humain, du moi spirituel, que nous appelons tantôt imagination, tantôt raison, tantôt mémoire, tantôt volonté, tantôt perception, tantôt conscience. Elle sépare la chair de la substance, la sensation de l'idée. Elle montre, elle prouve que le monde extérieur ne peut vouloir et penser en nous; qu'il peut tout au plus éveiller la réflexion et la volonté. De l'idée de substance absolue et indivisible dans le moi humain, le philosophe remonte, par une irrésistible série de déductions, à l'absolu infini, à Dieu enfin. La science, éblouie de cette dernière lumière, ferme le regard et disparaît évanouie dans la vapeur de l'ontologie.

Ainsi, vous le voyez encore, par une admirable correspondance, par une admirable symétrie, la science marche par le même chemin et accomplit le même progrès que la propriété, que la société, que la religion, que la poésie. Elle va toujours, racontant de plus en plus la vie, ramassant de plus en plus la vie en elle, par contrecoup, montant de plus en plus du simple au complexe, de la matière à l'esprit; de plus en plus spiritualiste, en un mot, et de plus en plus universelle dans l'espace et dans la durée.

L'industrie, ou la science appliquée, suit pas à pas son immortelle compagne.

L'industrie est une augmentation de force dans l'humanité. L'homme commence par ajouter à sa fibre la fibre plus dure du métal. Il forge la hache, la scie, la lance, la bêche, la charrue, la truelle. Trempé de fer en quelque sorte et doublé de puissance contre la nature, il abat l'arbre, il équarrit la poutre; il sculpte la quenouille, la navette; il dompte, il discipline le bœuf, le cheval; il laboure le sol; il bâtit la maison; il construit le navire; il creuse la citerne; il modèle l'amphore. Avec l'assistance et la collaboration de ces instruments, de ces seconds organes, il captive et il retient autour de lui dans sa dépendance les corps insaisissables, les fluides, l'eau, le feu, la lumière. Il enferme la source sous la pierre de sa maison; il suspend à son chevet la lampe, étoile de la pensée; il rallume à son foyer le rayon éteint du soleil.

Il possède dans le fer et dans l'outil travaillé par le fer, le corps brut de la mécanique, si je puis parler ainsi; il n'en possède pas encore le moteur. Pour animer ce corps, il doit lui communiquer sa propre force, ou la force musculaire de l'animal qu'il a enrôlé par son génie dans sa domesticité. Il a le moulin, et il doit le tourner ou le faire tourner. Il a le navire, et il doit l'ébranler lui-même péniblement, lourdement, à coups de rame, à travers l'immensité. Il crée peu d'œuvres avec beaucoup de travaux. Tout au plus peut-il alléger l'effort en allégeant l'obstacle, en perfectionnant la dynamique, en substituant la roue au traîneau, en inventant le levier d'Archimède. Mais, malgré ces progrès, il est toujours le seul moteur. Il vivifie l'instrument de sa fatigue. Or, la force de l'homme, comme celle de l'animal, est né-

cessairement comptée, pesée par la nature. Pour produire une action centuple, la civilisation devait donc trouver en elle ou susciter autour d'elle une force centuple aussi. Elle conquit la mystérieuse puissance de mouvement éparse sur la planète, et elle en fit l'âme de l'industrie. Elle inventa la dynamique, supérieure à la simple mécanique de toute la différence du moteur à l'outil.

La dynamique est la production de mouvement réglée par notre intelligence et appropriée à notre besoin. Elle commence par emprunter le mouvement du courant. Elle charge le poids de l'eau de mouvoir la roue du moulin ou le balancier du foulon. Mais le courant est à la fois le moteur le plus matériel, le plus rigoureusement astreint à la condition de l'espace. Il est ici ou là, au hasard, par un caprice de géographie. Il anime seulement la machine assise au bord de la rivière et condamnée à la fixité.

Alors l'homme cherche un autre moteur, toujours présent, toujours voisin dans la nature. Il appelle à son secours le souffle de l'atmosphère. Il recueille la force du vent pour franchir la distance. Il traverse la vague, porté comme par un miracle. Ce nouveau collaborateur associé à sa destinée est un progrès sur le courant. Il participe davantage à l'espace.

Mais le vent est un agent variable qui passe, qui revient. Il ne peut mouvoir d'une manière continue, assidue, le navire. Le savant cherche donc une force plus exacte, plus obéissante à son génie, qu'il évoque, qu'il maîtrise toujours à volonté. Il trouve cette force dans l'expansibilité indéfinie du gaz dilaté par la chaleur.

Et un jour, un jour de notre siècle, le plus grand de l'histoire, un rêveur enferme la vapeur dans un chaudière, et l'homme possède désormais l'âme du mouvement.

Il a en tout temps, en tout lieu, une nouvelle ouvrière de sa destinée, une seconde humanité matérielle et muette, infatigable, incommensurable, qui représente la force accumulée de vingt nations, qui broie le fer, qui tisse le fil, qui pétrit le cuivre, qui scie le bois, qui va, qui vient, qui jette le vaisseau d'une rive à l'autre de l'Atlantique, avec la rapidité de l'hirondelle, et lance la multitude errante à travers chaque frontière, en secouant au vent son panache de fumée.

La vapeur est un progrès sur le vent, parce qu'elle est plus complexe, plus dramatique; parce qu'elle produit plus de mouvements et des mouvements plus variés.

La mécanique va donc sans cesse comme la science, comme la civilisation tout entière, marchant du simple au multiple, de la matière au fluide, de l'outil au moteur, du courant au vent, du vent à la vapeur, de plus en plus universalisée, de plus en plus spiritualisée dans sa perpétuelle, dans son infatigable évolution. Demain peut-être elle passera de la vapeur à l'électricité.

L'humanité rejette sur la machine la plus lourde partie de son travail. Elle crée, comme Dieu, à distance, chaque jour, d'une simple parole. Elle dit au fer organisé et animé de son souffle : Va, fais mon œuvre; prends ma fatigue; je serai désormais ton témoin; je te contemplerai les bras croisés, et je monterai d'heure en heure à ma véritable destinée, qui est la pensée.

Ainsi, nous voyons partout le progrès marqué au même signe, l'accroissement de vie, éclater à chaque pas, à chaque œuvre de l'humanité; la propriété est plus vivante, la religion plus vivante, l'esthétique plus vivante, la science plus vivante, la dynamique plus vivante, l'homme lui-même, l'homme physique est sans cesse aussi plus vivant.

Chaque sens, continuellement développé par plus d'actes, par plus de rapports avec la nature extérieure, acquiert plus de sensibilité et perçoit un plus grand nombre de sensations. Autrefois, le pouls, balancier de la vie, mesurait seulement soixante pulsations, il en mesure maintenant quatre-vingts par minute.

Le regard du sauvage connaît et admire seulement la couleur simple et violente d'intonation. Le regard du civilisé distingue et préfère la nuance variée et la savante harmonie de couleurs.

L'oreille du sauvage aime et note seulement le son fort et âpre frappé comme un coup sur le timbre du cerveau. L'oreille du civilisé saisit et retient la cadence la plus fugitive et la plus imperceptible caresse de la mélodie.

La main dure et sèche du sauvage accomplit péniblement, lourdement son travail comme à tâtons, sans élégance. La main souple et plastique du civilisé pétrit, module avec grâce et avec rapidité la matière.

L'épiderme résistant et sourd du sauvage rebute, repousse à chaque instant les molles impressions, les molles ondulations de l'atmosphère; l'épiderme électrique et vibrant du civilisé tressaille et répond à chaque secousse, à chaque volupté de la nature.

La sympathie enfin, ou l'action et la réaction de chacun sur tous, de tous sur chacun, est la suprême expression, la suprême victoire de la civilisation toujours perfectible, toujours progressive dans la fibre de l'homme aussi bien que dans la société.

Sans cesse et de plus en plus, la vibration de l'un vibre dans le sens de l'autre, et retourne à son point de départ autant de fois multipliée en puissance qu'il y a eu de contrecoups, comme une voix répercutée à l'infini qui retentit de rocher en rocher.

De là vient que l'éloquence est toujours plus puissante, plus exaltée au milieu de la multitude que dans l'intimité, que le talent est plus fréquent, plus actif dans une capitale que dans la solitude.

Le système nerveux, cet agent mystérieux de la vie, infatigablement accru, infatigablement perfectionné par plus de sensations, par plus de relations avec l'univers, communique à la vie elle-même plus d'énergie et plus de durée.

Partout où une commune a tenu exactement en Europe une table de mortalité, l'histoire constate que de génération en génération, depuis le moyen âge, l'homme accumule continuellement sur sa tête un plus grand nombre d'années.

Plus il vit de la vie de l'intelligence, plus il développe harmonieusement chacune de ses facultés, l'amour, l'art, la science, l'enthousiasme, plus il atteint, porté par la sensation, la longévité.

Le lettré vit plus longtemps que le manœuvre, l'homme marié que le célibataire, l'homme en famille que le cénobite, l'homme actif que le prisonnier replié

sur sa pensée. Chaque faculté éteinte est une minute retranchée à l'existence.

Ainsi, l'homme amasse incessamment en lui une plus vigoureuse vitalité et la rayonne incessamment au dehors. Il amplifie, il dilate son être dans l'espace et dans la durée.

Son corps est véritablement le début, le rudiment d'un autre corps plus vaste et plus splendide qu'il crée chaque jour, créateur sur lui-même, par son art, par son génie.

Il jette d'abord un manteau sur sa nudité; au point de vue du progrès, la nudité est la laideur. La forme humaine veut être parée, resplendissante de tous les prismes, de tous les rayons de la soie et de la pierrerie. La couleur est la magnifique explosion de la vie; là où elle manque, là aussi manque la beauté.

Après avoir réalisé, sur son corps, sa première enveloppe immédiate dans le vêtement, l'homme réalise sa seconde enveloppe flottante dans la maison.

La maison renferme d'abord la lampe et le feu qui suppléent à l'absence de la lumière et du soleil, qui équilibrent, qui nivellent autour de l'homme sur sa fibre, le jour et la nuit, l'atmosphère et la température.

La maison contient ensuite la famille, c'est-à-dire la chair de la chair, la joie du regard, la volupté de la pensée, l'espérance de l'avenir.

La maison abrite encore la bibliothèque, c'est-à-dire la mémoire du passé, la parole de l'humanité éternellement retentissante à l'oreille du lecteur, la conversation indéfiniment poursuivie à travers chaque génération du temps mort avec le temps vivant, la continuité, la solidarité de la civilisation.

Elle recouvre enfin l'art tout entier, la peinture, la sculpture, la gravure, la musique. Sa pierre, muette et inerte en apparence, travaillée de notre pensée, pétrie de notre substance, sonne de toutes les voix et vibre de toutes les émotions de l'humanité.

Après avoir créé sa seconde sphère de vie dans la maison, l'homme, toujours dévoré du besoin de l'espace, crée une troisième sphère dans la campagne. Il plante le parc, le jardin, le verger, le parterre. Il convoque, il distribue à sa porte, sous son pas, les fleurs, les parfums, les fruits, les ombres, les murmures de toutes les latitudes, de toutes les contrées.

Et toujours emporté de plus en plus par cette puissance mystérieuse d'expansion qui provoque la vie à onduler sous une forme ou sous un autre dans l'étendue, il réalise une quatrième sphère d'activité dans le voyage. Le voyage est le dernier habitacle de l'homme élargi à la mesure de la planète. Par le voyage, il prend possession de toutes les poésies éparses dans la nature, de contrée en contrée. Il les incorpore, il les identifie par la sensation, par le souvenir, à sa pensée, à son existence. Aussi, plus une nation est civilisée, active, plus elle compte à son avant-garde d'émancipés du travail, d'élus de la richesse, plus elle émet, plus elle envoie à sa frontière de pèlerinages de l'art et de la science.

Ainsi, l'homme grandissait de siècle en siècle par une sorte de croissance intime, majestueuse, qui est la création continuée sur lui-même à partir du septième jour de la Genèse ; portant tous les êtres préliminaires à sa venue sur la planète inscrits et résumés dans son corps, comme dans un glorieux répertoire ; vivant de la vie de

toutes les générations antérieures recueillies et ressuscitées en lui, œuvre par œuvre, alluvion par alluvion; pensant de leur pensée, savant de leur science, riche de leur dévoûment, inspiré de leur enthousiasme, appelant et ralliant sans cesse autour de lui toutes les plantes, toutes les races, toutes les saisons, toutes les latitudes; servant et entassant à sa table, dans la pâque universelle de sa nourriture, les essences et les saveurs répandues à la surface entière de la mappemonde, comme s'il voulait verser, mêler à sa propre substance jusqu'à la moindre parcelle de vie, jusqu'à la moindre étincelle d'électricité; détournant la force infinie de la nature pour l'engouffrer dans sa destinée; accaparant la force du bœuf, la force du fer, la force du courant, la force du vent, la force du gaz, la force de la vapeur; et de toutes ces forces réunies et disciplinées à sa circonférence pétrissant une nouvelle musculature à son usage; déplaçant, refoulant invariablement, irrésistiblement, la limite de son action, de sa puissance; déployant, dilatant sa vie dans l'espace; supprimant l'étendue par la vitesse; ramenant à lui chaque extrémité de la planète; consubstantiel au passé par la tradition, par l'imprimerie; à l'avenir par la prophétie ou la déduction de l'histoire, présent partout, contemporain partout, il est l'immense Briarée qui embrasse déjà le monde entier, le temps entier du bras et du regard.

Progrès, accroissement de vie, voilà donc la loi de l'histoire écrite à chaque pas, dans chaque œuvre de l'humanité. La manière elle-même de mesurer le temps est une nouvelle indication du progrès. Elle est, de plus en plus vivante comme la civilisation.

Chez les premiers peuples, vastes troupeaux humains

où la vie est confuse, ensevelie dans un vague communisme, l'obélisque, ce doigt du soleil, trace l'heure, d'une ombre sur la poussière. L'heure est muette, insensible, collective, en plein air, apparue et disparue avec le soleil.

Une seconde civilisation vient restituer à l'homme une partie de sa liberté, de sa spontanéité, de sa personnalité, de son activité. Alors le sablier succède à l'obélisque. La mesure du temps est un mouvement, un rhythme, le premier symptôme de vie dans la création. L'heure n'est pas seulement collective, mais encore individuelle; elle n'habite pas seulement la place publique, mais encore la maison. Elle veille sur les convives attablés dans la salle du festin. Elle est sœur de la lampe. Elle assiste au drame intime de la veillée.

Le mouvement est le premier symptôme de vie, comme le son en est le second signal. Lorsque le christianisme infuse à la terre une plus grande somme de vie, et qu'il place la vie dans le ciel, l'heure monte aussi dans le ciel; elle a une voix, et la même voix que la prière. Elle gémit, comme la religion du Christ crucifié. Elle flotte au sein des airs, dispersée en lentes strophes sur les sombres cités. Un jour viendra, il est déjà venu, où elle jaillira en gerbe électrique au fronton des palais et portera une aigrette de lumière.

Vous le voyez : tout marche, tout conspire à une même fin, harmonieusement, simultanément, comme par une sorte de gravitation, centre et circonférence, moteur et mobile, soleil et satellite. La faculté crée l'action; l'action à son tour développe la faculté. La pensée produit l'industrie; l'industrie retourne vers l'homme en aug-

mentation de pensée. L'homme monte toujours du fini à l'infini, du temps à l'éternel, toujours de plus en plus divinisé, toujours de plus en plus divin, toujours de plus en plus esprit, toujours appelé de plus en plus à penser.

CHAPITRE XXX.

Tout est dit maintenant, je n'ose ajouter tout est prouvé. Le progrès est l'accroissement de vie, l'accroissement de vie est le dogme de notre nature.

Voulez-vous une preuve de plus, une preuve indirecte de cette vérité? eh bien! regardez autour de vous, et dites-moi : qu'appelez-vous peine dans ce monde, qu'appelez-vous punition, sinon une diminution de vie, la suppression d'une faculté?

Qu'est-ce que la prison, en effet? l'interdiction du mouvement, la négation partielle de notre organisme, l'homme rétréci à la mesure d'une cellule, destitué de son droit à l'espace, enraciné à la pierre de la muraille, ramené à l'état de végétal, un végétal pensant, condamné à souffrir et à se sentir souffrir.

Qu'est-ce que la proscription? une rupture, une soustraction de notre vie morale, intime, dans notre sympathie, dans notre amitié, dans notre famille, dans notre patrie, dans notre intelligence, dans notre langue, dans notre religion, dans tout ce que nous avons connu, aimé, senti, créé, espéré, pratiqué, servi; une prohibi-

tion du mouvement même de notre pensée, une restriction de notre atmosphère, une solitude errante, une prison à volonté.

Qu'est-ce que la confiscation? la saisie, la destruction, dans la main du condamné, du banni, de tous les éléments, de tous les trésors de vie transmis par sa famille ou capitalisés par son travail, la rupture pour lui de l'histoire, la dissolution du passé, son exclusion de sa généalogie, sa réintégration forcée à l'état sauvage, à l'état primitif de la société ; car la misère, à proprement parler, est une station prolongée à une étape quelconque de la civilisation, celui-ci est resté à la civilisation barbare, celui-ci à la civilisation chasseresse, celui-ci à la civilisation pastorale, celui-ci à la civilisation agricole. La confiscation, enfin, est la destitution de notre intelligence par la soustraction de tous les moyens de loisir, de méditation, de lecture, d'étude ; la diminution, en un mot, de toute la somme de vie accumulée dans l'humanité par le temps, la propriété, la richesse, l'idée.

Et la peine de mort, pourquoi est-elle la plus terrible de toutes les peines dans tous les codes, sinon parce qu'elle est, ne souriez pas de la naïveté de l'expression, une rature complète, irrémédiable de la vie en pleine possession d'elle-même et en pleine puissance? Ainsi, plus vous diminuez la vie dans un homme, plus vous croyez le punir. Plus la vie est abondante, plus le coup est cruel, plus il retentit douloureusement dans la société, plus il rebondit en pitié pour la victime, en horreur pour le bourreau. La pitié est la vie accrue dans la société qui proteste contre la disproportion continue par suite du progrès entre la faute et la souffrance.

Pourquoi la peine de mort était-elle prodiguée avec tant d'insouciance à l'origine et affrontée avec tant de courage? Pourquoi la législation barbare envoyait-elle incessamment, par longues processions, l'homme au supplice, et pourquoi le patient défiait-il l'agonie, du sourire jusque sous la main du bourreau? Parce que la vie était moins riche que de nos jours, moins vive, moins ouverte à la sensation, par conséquent à la douleur, que, de la vie à la mort, il y avait une moins grande distance que de notre siècle, après les couches successives de vitalité que le progrès a déposées, amoncelées dans notre substance.

C'est à cette idée instinctive et latente, dans les masses, que nous devons attribuer l'émotion si profondément tragique qui accompagnait, qui accompagne encore, à travers l'histoire, les tombereaux de la révolution.

Ces victimes, que la colère d'un peuple jetait par charretées à la guillotine, étaient presque toutes les élites de la société les plus approvisionnées de tous les éléments de vie, arts, sciences, richesses, talents. La hache frappait en eux plus que des existences, elle frappait des hiérarchies d'existences, des âmes de poètes, de savants, d'orateurs, qui vivaient de l'âme de tous les temps, de tous les hommes, qui rayonnaient partout, dans les intelligences et dans les admirations.

C'est sur cette théorie du cœur humain que la tragédie va chercher ses héros, pour les immoler une seconde fois, parmi les premiers de la terre, parmi les porteurs de sceptre, les pasteurs d'idées les plus chargés de gloire, qui représentent, qui personnifient en eux des siècles entiers, des peuples entiers. Une tête tombe. Un homme

de la foule vient de mourir sur le billot. La foule écoute à peine le bruit de la chute. Une autre tête tombe. Un roi, peu importe de quel ordre, du trône ou de l'esprit, vient de disparaître dans le supplice, et cette tête chargée du poids infini de tant d'idées et de tant d'existences, roule sur le sol avec un bruit formidable, longtemps retentissant dans l'histoire. La foule frémit et pousse ensuite un immortel gémissement qui traverse de génération en génération l'humanité.

C'est encore sur cette théorie du cœur que la philosophie du dix-neuvième siècle réclame l'abolition de la peine de mort, cette tragique réminiscence de la barbarie. Car depuis que nous portons en nous une vie sans cesse croissante, une vie multipliée de toute la vie antérieure de l'humanité, une âme agrandie de tous les dépôts successifs de la pensée, la mort juridique par la main du bourreau soulève dans la conscience une plus pathétique protestation. Nous sommes de plus en plus des rois, nous autres tous citoyens de la civilisation, par notre puissance, notre participation au gouvernement, à la richesse, à l'intelligence, à la souveraineté ; voilà pourquoi l'homicide par autorité de justice réveille en nous la funèbre tristesse du régicide. J'ai toujours admiré, pour ma part, la profonde sagesse de la plus puissante république de l'antiquité, qui refusait au supplice le plus obscur Romain.

Elle sacrait ainsi le droit de cité. Et aujourd'hui, voyez : le juge a parlé ; il a dit à un homme : Tu mourras ! Et un poteau sinistre, chassé, Dieu merci, de notre regard, surgit dans l'ombre, là-bas, dans quelque recoin perdu d'un faubourg. Un coup tombe sur un billot ; une vie a cessé. Un homme descend de l'échafaud, la main

teinte de sang, le front pâle de je ne sais quelle pâleur. On dirait que le remords, arrêté par la hache dans l'âme du supplicié, vient de passer dans la conscience du bourreau. Il baisse le regard. La foule s'écarte de lui avec horreur. Dans cette minute suprême d'usurpation sur la Providence, qui donc vous semble le plus cruellement éprouvé? Est-ce le coupable? Est-ce le bourreau?

Par la même raison, la loi pénale a toujours suivi le même progrès que la société. Elle a continuellemént marché, toujours s'épurant, toujours se spiritualisant, de la matière à l'âme, de la douleur à l'expiation. Ainsi, aux premiers jours de l'histoire, le législateur inflige une peine purement matérielle au coupable; il lui mutile le corps, il le frappe dans un organe, il lui éteint le regard, il lui coupe le poignet, le jarret, l'oreille, dent pour dent; il pratique inexorablement la loi du talion; il reprend dans la veine du meurtrier le sang versé; il punit une mutilation par une autre mutilation.

La procédure est matérielle comme la pénalité; elle interroge la chair par la torture; elle demande la vérité à la douleur, elle étend l'accusé sur le chevalet, elle cherche avec une froide cruauté, dans la fibre frémissante, la parole cachée de la conscience.

Mais à mesure que l'homme passe de la vie des sens à la vie des idées, qu'il acquiert une vie intellectuelle, intime, composée d'affections, de sympathies, de croyances, de connaissances, alors la loi va trouver cette nouvelle vie pour la frapper, pour la punir. Elle substitue au talion et au supplice la peine, surtout morale, de la confiscation et de l'exil. Elle excommunie le criminel du foyer de la cité. Elle l'immole dans sa famille, dans

sa patrie. Elle laisse de côté le corps, le membre, pour atteindre le sentiment, la pensée.

En même temps, par suite du même développement d'existence, l'instruction judiciaire remplace la torture. Le juge demande directement la vérité à la seule faculté qui peut donner la vérité, à la conscience. Le témoin bénéficie de ce progrès. La justice ne lui arrache plus son témoignage par contrainte. Elle lui impose seulement l'obligation du serment.

Enfin, le christianisme vient poser dans le monde l'idéal de la pénalité. Il rejette la loi du sang pour adopter la loi d'amour; la loi de vengeance, pour adopter la loi de charité. Il renonce à rendre la souffrance pour la souffrance, à punir la sensation du crime de la volonté. Il sait que, du moment où l'homme échappe à la fatalité par le progrès, il entre triomphant dans la liberté de sa détermination; qu'il a constitué en lui la vie supérieure, j'allais dire la vie divine, la personnalité, la conscience; que le coupable est tout intérieur, que le coupable est là seulement où est l'intention, où est la préméditation, il impose donc au crime un seul châtiment, le remords. Il fait de l'homme lui-même, de son esprit, son propre tribunal, son propre supplice. Il lui ouvre une perspective de régénération par la pénitence. Il permet au criminel de racheter le mal qu'il a fait, le délit qu'il a commis par la vertu, par la sainteté. L'homme tombé peut encore reprendre un point de départ, recouvrer la vertu qu'il a perdue.

Voilà l'idéal. Il a dû longtemps demeurer dans la société à l'état abstrait, comme le type sublime de la justice. Mais un jour viendra, n'en doutons pas, où ce

type aujourd'hui oublié, méconnu, passera du sanctuaire dans la législation. En attendant, la peine de mort disparaîtra, n'en doutons pas, du code de l'Europe avant que le soleil soit couché sur notre génération. Elle sera remplacée par l'infamie. L'infamie est la peine de mort, comment dirais-je? morale, appliquée à une société spiritualiste ou du moins de plus en plus empreinte de spiritualisme. Elle dit à l'homme marqué au front du signe de sa faute : Tu as manqué à toi-même, tu as manqué à cette religion intérieure du bien que Dieu avait écrite dans ton intelligence, va maintenant, erre jusqu'au jour du repentir à la frontière de la société. Ta faute te suivra partout, te nommera par ton nom et criera au passant arrêté sur ton chemin : Voilà celui qui a fraudé, voilà celui qui a frappé. Et le coupable traversera ainsi indéfiniment un vide moral, sans pouvoir toucher une main amie, effleurer une affection, échanger une pensée, rencontrer une sympathie.

Cette doctrine une fois démontrée, que la réduction, que la suppression d'une faculté est une peine, une dégradation de l'être, retournons cette idée, qui n'est que le revers d'une vérité, et disons hautement, sans crainte, que l'exercice de nos sens, de nos facultés est non-seulement le droit divin, mais encore l'acte éminemment religieux de notre destinée. Vivre et vivre sans cesse davantage, voilà la loi de Dieu et son commandement. Aspirer, attirer à soi la vie infinie, c'est-à-dire la Divinité, à chaque pas, à chaque instant ; la laisser entrer, ruisseler à flots dans notre âme par les trois portes sacrées de notre organisation ; développer notre intelligence par plus d'idées, notre sentiment par plus de sympathies, notre

sensibilité par plus de sensations : voilà notre piété, voilà notre vertu.

La vie ! la vie ! enivrons-nous de cette parole, car c'est l'ivresse sacrée. La vie est l'espérance, la vie est l'immortalité, la vie est la médiation du fini à l'infini, la liaison du temps avec l'éternité, la destruction de la limite, l'arche divine jetée sur l'abîme. Vivons donc amplement, largement, pour obéir à l'irrésistible loi de notre nature. Achevons l'œuvre de la création inachevée sur notre planète.

Maintenant si nous avons à chercher quelles facultés nous devons exercer et à quel degré? Toutes, pourrons-nous répondre et dans toute leur étendue, mais à la condition de les développer harmoniquement et selon leur ordre d'importance. Les facultés morales les premières, les facultés sensuelles les dernières, d'après les leçons et les prescriptions mêmes du progrès. C'est par leur expansion intégrale que nous pourrons les équilibrer dans leur action comme Dieu les a primitivement équilibrées dans notre nature. De ce moment ne craignons pas l'abus. Là où l'abus commencerait, la faculté envahissante trouverait la faculté voisine pour la repousser dans ses frontières.

Ce principe admis, notre destinée et la destinée de ce monde nous sont l'une et l'autre clairement, irréfutablement prouvées. Pour chacun de nos actes, nous n'avons plus qu'à nous poser cette question : Pouvons-nous, en agissant ainsi, acquérir une plus grande somme de vie? Et si notre conscience répond oui, nous ne devons plus craindre aucun jugement; nous pourrons dire, au contraire, à chaque homme, voyageur comme nous sur la route de la vérité :

Quand tu auras assis ta philosophie sur cette montagne de diamant, contracte une amitié de plus en plus ardente et intime avec la grande famille. Aime l'art qui en est le splendide vêtement; la science, qui est la confidence intarissable du monde à notre esprit. Admire la beauté répandue sur la face de l'auguste nature. L'admiration n'est que l'amour porté à sa plus haute puissance, le son même de l'âme sous le coup de la beauté. Plus l'âme est divinement trempée, plus elle vibre à l'émotion.

Recherche les profondes vérités inscrites au fond des choses, sous le voile des mystères. La connaissance dans l'homme n'est que la conscience extérieure de Dieu, car c'est lui qui sait et qui pense en nous, qui sent et qui aime en nous, et l'affection et l'étude ne sont qu'une sainte hospitalité, une cène intellectuelle qui nous prépare incessamment au Christ éternel incessamment présent dans l'humanité. Adore la poésie, qui est la fleur de la création; respecte le luxe, qui est le rayon de Dieu sur la créature; bénis l'enthousiasme, qui est l'arôme du sentiment, et à chaque degré de la science ou de l'art que tu monteras, à chaque frémissement de ta fibre sous l'amoureuse pression du monde, à chaque extase, à chaque explosion de la lyre intérieure, tu toucheras Dieu de plus près, tu respireras de plus près, tu sentiras de plus près à ta face son souffle d'immortalité.

Nous connaissons la condition de notre perfectionnement. Nous possédons la morale individuelle, car la morale n'est autre chose que la jurisprudence de notre destinée. Quelle est maintenant la condition de perfectionnement pour la société, la morale collective qui préside à la vie d'une nation?

Nous pouvons répondre : La même loi, la même morale. Avons-nous à juger un système politique ou plutôt social, nous n'avons qu'à nous demander : Ce système versera-t-il dans la société une plus grande somme de vie, de science, de sympathie ? alors il sera vrai de toute vérité. Toute organisation, au contraire, sociale ou politique, qui condamne une partie de la communauté à la misère, à l'ignorance, à la servitude, et qui mutile et qui restreint des millions d'existences, est immorale comme un mensonge. Elle ment à la civilisation ; elle nie l'histoire, c'est-à-dire la parole même de la Providence.

Mais pourquoi y a-t-il eu, y a-t-il encore des classes déshéritées de toute richesse, de toute connaissance ? Pourquoi cette sombre loi du sacrifice a-t-elle passé sur des millions d'êtres apparus, disparus dans un chœur effroyable de souffrances, détritus ignorés de l'humanité, tombés et foulés aux pieds, sans jamais avoir ni connu l'âme, ni aperçu nulle part dans la vie le sourire joyeux de la Divinité ? Pourquoi les inégalités sociales qui attristent les uns, irritent les autres, ombres sinistres et menaçantes de la civilisation ?

Pourquoi ce grand murmure de voix éplorées qui flotte sur la terre frémissante de joie dans sa robe de printemps ? Et pourquoi, même à l'heure où nous parlons, le vent qui berce au bord de nos garennes les églantiers et les lavandes n'emporte-t-il de nos chaumières que des cris de détresse ? Nous avons donné, le livre du passé à la main, les raisons historiques de ces inégalités. Nous avons dit que, le point de départ de l'homme étant donné, l'esclave est plus libre, je me trompe, plus avancé en rédemption que le sauvage, le serf que l'esclave, le

prolétaire que le colon; qu'à chaque mouvement en avant de l'humanité, l'arrière-garde vient continuellement occuper la place précédemment occupée par l'avant-garde. Maintenant, grâce au progrès accompli, nous oublions ces raisons, nous les renvoyons aux siècles écoulés, pour ne pas nous donner et ne pas donner aux faibles un prétexte de retarder ou de marchander le rachat des classes encore plongées dans la nuit de l'intelligence.

Or, de même que l'Evangile, comparé à l'Ancien Testament, a été le livre de vie, on peut dire que la démocratie a été la charte de l'Evangile, la seconde entrée du Christ à Jérusalem. La démocratie est la plénitude de vie conquise par tous et pour tous; l'Eglise universelle des nations, qui a écrit son symbole, vaguement, il est vrai, timidement aussi, dans la première révolution.

On l'a déjà dit, la révolution française a été la montagne du Calvaire. C'est en montant au sacrifice, en versant son sang pour l'Europe, que la révolution s'est divinisée, incarnée dans les esprits. Et aujourd'hui, pour toute personne habituée au calcul de la pensée, la liberté ne peut plus être une fantaisie comme au moyen âge, une promenade tumultueuse au Capitole derrière les pas de quelque Rienzi. Elle est une idée persistante, fixe, régulière, majestueuse comme la procession des astres autour de l'empyrée. Les hommes sortis de cette révolution ne la comprendraient pas; ils supprimeraient une à une, subrepticement ou violemment, toutes ses idées, toutes ses promesses; ils se retourneraient, voyageurs de la mort, pour saisir cette ombre du passé, Eurydice qui fuit et disparaît en fumée derrière eux, qu'un

peu plus tôt, un peu plus tard, des successeurs envoyés par le nouveau commandement de la révolution viendraient, le lendemain de leur apostasie, distribuer, selon la justice sociale, à tous les fils de la commune patrie, la gerbe et l'idée, le pain de l'âme et le pain du corps, la joie légitime de la sensation et la tranquille volupté de l'intelligence.

CHAPITRE XXXI.

Je vous ai montré la vie humaine sur la planète; je vous l'ai montrée de plus en plus active, de plus en plus intense, de plus en plus expansive dans le temps et dans l'espace, de plus en plus divine par le sentiment et par l'idée, de plus en plus indépendante de la nature et de la matière, de plus en plus spirituelle, intime, personnelle, enfin. Mais est-ce là tout? Le progrès sous le soleil est-il borné au fait vivant, à l'homme charnel que nous voyons et que nous touchons? Notre destinée est-elle a tout jamais confinée sur un atome, épuisée dans un tombeau? La mort est-elle la fin dernière de cette magnifique Iliade du progrès que j'ai déroulée sous votre regard? L'apparition de l'homme sur la scène de Dieu finit-elle par une raillerie?

Voilà un créateur d'idées, un génie. Il a vécu, il a pensé. Il a monté aussi haut que l'homme peut monter. Il a entrevu, par l'ascension de son intelligence, un immense idéal. Sa vision lui en a nécessairement inspiré un immense désir. La mort survient au milieu de son aspi-

ration, c'est-à-dire de la plus sublime explosion de sa destinée. Elle éteint sur cet œil le rayon, elle refoule sur cette lèvre la parole, elle retire de ce corps la lumière et l'électricité, elle emporte l'armure de la vie en quelque sorte, et elle repousse du pied le reste au néant.

Le néant! Quel mot j'ai dit là, mon ami! Le néant! L'être tout entier répugne et recule à cette pensée. Instinct, raison, sentiment, conscience, tout en nous, jusqu'à la dernière fibre du corps, proteste contre notre propre destruction. Le néant! mais alors Dieu n'élèverait les meilleurs, les élus de l'esprit à la contemplation de sa splendeur et de sa sagesse, que pour les précipiter de plus haut dans un effroyable châtiment. Il perfectionnerait sans cesse la vie, il l'entraînerait sans cesse vers le progrès pour la laisser ensuite frémissante et désespérée au milieu du chemin. Il commanderait à l'homme la science, la méditation, cette vertu de l'âme, uniquement pour avoir l'occasion de lui imposer une peine plus imprévue, plus raffinée dans le néant.

Mais si le néant était le dernier terme de l'être, pourquoi, pour arriver à ce terme, un si long détour? Pourquoi tant d'efforts pour amener quoi, en définitive? ce qui était de soi-même sans effort. Pourquoi créer l'humanité pour la laisser interrompue, suspendue, sans signification possible, sans conclusion? Pourquoi commencer une création pour la supprimer? Dieu avait à débuter par où il a fini, par le néant. Il n'aurait pas du moins rendu l'homme témoin de son impuissance ou de son injustice. En vérité, je ne sais pourquoi je discute le néant; le mot seul est un blasphème. Nous parlons d'ailleurs au vent dans ce moment-ci, car, Dieu merci,

l'anéantissement absolu de la vie humaine n'a plus, au dix-neuvième siècle, un seul philosophe.

L'homme croit de nos jours à la vie future. Mais comment, à quel soleil, sous quelle forme, sur quel théâtre? Là est toute la question. Je vais examiner rapidement avec vous chaque système.

Il y a une école qui prétend que le grand tout humain, le grand Pan, est seul impérissable, seul immortel; que chaque vie, individuellement prise, est une minute, une manifestation, qui vient, qui passe, qui fuit et disparaît sans retour. A la mort d'un homme, la nature reprend la matière qu'elle a prêtée. Le corps retourne au creuset d'une mystérieuse alchimie. Il passe à travers une nouvelle métamorphose. Il prête à d'autres êtres sa molécule. Il flotte dispersé dans l'espace. Il est arbre, fleur, rocher, humus, souffle, nuage, vapeur.

Par la même raison, et de la même façon que la nature reprend, atome par atome, la matière, l'humanité, qui est à l'esprit ce que la matière est au corps humain, son universalité et son unité, reprend l'âme après la mort, pensée par pensée. Un génie, Orphée, si vous voulez, est frappé. Les Ménades dispersent au loin les lambeaux de son cadavre. Sa tête, emportée au courant du temps, murmure encore une éternelle parole. L'esprit humain revit ainsi dans chaque idée, dans chaque leçon qu'il a émise ou transmise, de son lever à son coucher de soleil. Ainsi, l'immortalité d'Homère est sa poésie.

Personne assurément ne saurait nier cette immortalité. Oui, une part de notre âme reste à la terre après notre existence. Elle flotte indéfiniment de métempsy-

cose en métempsycose, sans cesse reprise, sans cesse vivifiée par une nouvelle génération. Elle est notre survivance ici-bas, notre présence perpétuelle parmi les vivants. Oui, qui que tu sois, obscur ou illustre, du moment que tu as prêché le bien, le bon, ne fût-ce qu'à un enfant, tu es toujours présent dans cette âme pétrie de ta main et imprégnée de ta parole. Mais est-ce bien là la véritable immortalité? Un nom, un souvenir, un mot, un écho, dispersé, errant à l'aventure dans la mémoire. Y avez-vous bien songé? L'œuvre serait alors plus immortelle que l'ouvrier, une minute de la vie aurait plus de puissance que la vie tout entière. Dites plutôt que l'effet est supérieur à la cause, que le mouvement est supérieur au moteur, que l'esprit communique la durée à son action, mais qu'il la dépose, l'épuise, là, comme l'abeille dépose et abdique sa vie dans la blessure. Mais non, la conscience proteste contre un semblable paradoxe de destinée. Si le génie est impérissable dans sa création, le moi humain qui a constitué ce génie est impérissable aussi.

Une autre école, plus respectueuse pour cette monade, pour cette entité intime que nous appelons notre âme, notre personnalité, affirme la résurrection, la perpétuité de l'homme, mais sans la mémoire, ou avec la mémoire confuse de son état passé. Cette école argumente par analogie. Elle dit : Si l'individu doit vivre encore, il a déjà vécu, car l'immortalité repousse toute idée de fin et de commencement. Or, il n'a ici-bas aucune notion de sa vie antérieure, au-delà des entrailles de sa mère; donc cette vie antérieure est pour lui à jamais évanouie.

Mais sans la mémoire que devient la résurrection? Sans la conscience, que devient la personnalité? Ce n'est plus

un être ressuscité que vous me montrez, c'est-à-dire un être continué, c'est un être de nouvelle création, un être nouveau. De cette immortalité au néant, où est la différence? Je ne vois là qu'un néant honteux, un néant par un chemin de circuit. Vainement, pour repousser l'objection, voudriez-vous renouveler la doctrine de la réminiscence confuse, inventée par Socrate, alors que la fumée de la ciguë lui montait déjà au cerveau. Vous éteignez la lampe et vous conservez la mèche qui fume encore. Que voulez-vous que je fasse d'une étincelle qui n'éclaire plus, d'une mémoire qui ne se souvient plus même de son identité?

L'homme, dites-vous, n'a pas conscience de son état passé. Vous avez raison, mais qu'en voulez-vous conclure?

Ignorez-vous donc que la vie est progressive, qu'elle a lentement, successivement marché, monté du fluide au minéral, du minéral à l'arbre, de l'arbre à l'animal, avant d'arriver à l'homme, son dernier terme, son dernier progrès, et qu'à l'homme seulement elle prend connaissance d'elle-même? Elle a, je ne dirai pas une mémoire, mais une conscience. Pourquoi voulez-vous que l'homme possédât une personnalité à une époque où la personnalité n'était pas encore formée, où il errait encore sous les formes préparatoires et à travers les limbes obscurs de son existence?

Une troisième école, tradition prolongée du brahmanisme dans notre siècle, prétend que la vie immortelle est une incarnation successive de l'âme dans un autre corps, une migration, une palingénésie perpétuelle de l'individu au sein de l'humanité. Si cette métempsycose

était possible, toute souffrance serait légitime, car elle serait la conséquence, l'expiation d'une vie passée. La charité verrait dans tout homme malheureux le crime d'autrefois. Elle craindrait, en lui tendant la main, de déchirer avant le temps l'arrêt du Seigneur. Le progrès d'ailleurs serait suspendu, car, pour certains hommes, pour certains génies, quelle place pourriez-vous trouver qui ne serait individuellement une déchéance? O Platon! ô mon maître! ô saint apôtre de l'idéalisme! comment se pourrait-il que toutes les fois que tu aurais pris et quitté au soleil un manteau vivant et un nom d'homme, tu aurais pu accomplir un progrès de toi-même à toi-même, en grâce, en poésie, en sagesse, en profondeur, ô toi qui es longtemps resté sur ton siége d'ivoire, le plus grand et le plus inspiré entre tous les philosophes tes successeurs?

Sans doute, il y a, je l'ai déjà dit, et je le reconnais encore le premier, continuellement transmission, réversibilité du siècle au siècle, du père au fils, de toutes les idées et de toutes les notions du passé. Si nous ouvrions en ce moment l'âme de chaque homme promu à l'intelligence, et si nous en décomposions chaque fibre constitutive, nous y retrouverions, couche par couche, les sciences diverses, les vérités diverses que la série entière des générations a successivement trouvées. Nous y verrions que chacun de nous, par place, dans telle ou telle autre idée, est alternativement Indou, Hébreu, Syrien, Grec, Romain. En ce sens, mais en ce sens, seulement, la vie individuelle, élevée de notre temps au maximum de connaissance, est l'incarnation de toute l'humanité. C'est par là que l'humanité est éternelle, qu'elle n'a ni passé, ni

présent ; que la vie et la mort, au point de vue intellectuel, ne forment qu'une seule pensée toujours vivante, toujours progressive, toujours identique, toujours continuée. Mais cette métempsycose est l'incarnation de l'œuvre de l'âme, et non pas de l'âme elle-même dans son essence. Elle procède non par voie de génération, mais par voie d'éducation.

Enfin une quatrième école, purement mystique, proclame que l'âme, après la dissolution des corps, va recevoir directement en Dieu sa récompense. Elle monte dans un ciel invisible; incorruptible, pour vivre son éternité en dehors de toute manifestation, de toute condition d'espace, dans une complète immobilité, dans une complète immutabilité ; ignorante ou savante, enveloppée encore ou développée, peu importe, elle participe également, par l'adoration et la contemplation, à la béatitude et à la plénitude de la Divinité.

Cette vie immortelle serait évidemment, si elle pouvait exister ailleurs que dans une imagination exaltée par l'ascétisme, la communauté, je ne dis pas assez, la promiscuité de la résurrection. Elle verserait une part égale de rémunération, de félicité, à des âmes inégales en vertu et en connaissance. Elle supprime ensuite la conception même de l'être en supprimant l'espace, et le rapport du fini avec l'infini en supprimant le progrès. On ne peut concevoir l'être vivant, sans le concevoir actif, et actif sans le concevoir agissant, voulant, désirant, changeant, passant d'une forme à une autre forme, d'une pensée à une autre pensée. Mais l'homme perdu, évanoui en Dieu, sans désir, sans changement, éternellement plein de sa propre éternité, ou serait l'infini, ou

sa seconde existence marcherait nécessairement dans le sens du progrès, qu'elle continuerait la première existence, sans cesse entassant, sans cesse élargissant en elle et autour d'elle la personnalité et l'idée.

Ainsi, la croyance à l'immortalité est progressive comme l'humanité, comme la civilisation. Cette preuve pourrait suffire à l'esprit. Mais l'esprit est plus inquiet ; il veut aller au-delà, savoir sous quelle forme et sur quelle scène il doit revivre. Ainsi posée, la question est insoluble, j'en conviens ; car, pour connaître une autre vie, il faut y entrer ; pour connaître le secret de la mort, il faut mourir. Nous demandons ainsi à l'âme de vivre deux existences : celle qui est, et celle qui n'est pas encore. Eh ! mon Dieu, répondrais-je à cette indiscrétion de prescience, vivons et attendons. Ayons la confiance, rien de mieux ; mais n'ayons pas l'impatience de notre éternité. Entrons dans l'autre vie comme nous sommes entrés dans ce monde-ci, les yeux fermés.

Cette réponse, cependant, ne satisferait pas ma conscience. Je dois une preuve de plus au besoin de certitude. Je puis trouver dans la vie actuelle la présomption de son lendemain, et conclure par déduction. Car enfin, si l'immortalité est une prolongation et nullement une rupture de l'être, commençons par connaître l'être continué, et nous pourrons présupposer la continuation.

Attendre l'immortalité ? je me trompe d'expression ; nous n'avons pas besoin de l'attendre pour la proclamer, pour la voir aussi visiblement que le jour de notre sépulture. Nous la réalisons chaque jour en nous-mêmes, nous la tenons déjà. Nous avons une faculté intime, mystérieuse, que nous nommons d'un nom vague et

souvent trompeur, la mémoire. Là vient tour à tour et sans relâche se poser, se fixer, tout ce que nous avons vu, senti, appris, voulu, connu, aimé. Il n'y a pas une action de nous, une vertu, une faute, une connaissance, une idée, qui ne tombe là, et qui ne reste là retenue et scellée comme sous la lame d'argent d'un tabernacle. Et qu'est-ce que la mémoire reprend ainsi à l'heure qui passe, et garde dans son profond repli? Est-ce le fait purement physique, accidentel, contingent, passager, le repos, le mouvement, le sommeil, le rêve, le nuage, le bruit, la fleur, l'émotion du moment? non. L'hôtesse dédaigneuse laisse aller et fuir la simple sensation à tous les vents du fini. Elle accueille au contraire et accumule précieusement tout ordre de souvenir qui touche, qui participe de près ou de loin à l'idée d'infinité, d'éternité : la science, la poésie, l'enthousiasme, la vérité, la bienfaisance. Une fois entré dans la mémoire et transfiguré par elle, le souvenir est immortel : oui immortel. Ne vous récriez pas encore, mais attendez.

Sans doute l'acte antérieur au souvenir appartient exclusivement à un espace et à un instant donnés, mais une fois converti en souvenir, il n'appartient ni à ce jour-ci, ni à ce jour-là, ni à ce lieu-ci, ni à ce lieu-là, ni maintenant, ni jamais. Il est toujours présent, toujours entier. Il peut toujours être évoqué, toujours rappelé. Et comment la langue humaine nomme-t-elle ce qui est en dehors du temps? Elle le nomme, je présume, immortel. Et où le souvenir puise-t-il son immortalité? Il la puise au flanc même de la mémoire. La mémoire est une, entière, identique, indépendante du temps et du lieu, aujourd'hui ce qu'elle était hier, reproduisant et

recréant toujours de la même manière, sans plus ni moins, la notion, la vérité qu'elle a une fois acquises. Voilà un homme distrait à l'impression de la minute, errant de sensation en sensation. Il vit dehors. Il est musicien, je suppose; un signal le rappelle à l'orchestre. Il réveille sa pensée et l'harmonie jaillit de son instrument, et il a la certitude qu'à tout instant de sa vie il retrouvera sa science. Il compte sur sa mémoire comme si elle était dans cette vie même une immortalité. Commencez-vous maintenant à comprendre le mystère? Poursuivons.

Cet être intérieur, immanent, que nous retrouvons toujours, à coup sûr, et que nous appelons la mémoire, est donc, dès cette vie, l'être immortel, ou plutôt l'embryon destiné à l'immortalité que nous constituons, que nous formons nous-mêmes, chaque jour, chaque heure, de nos œuvres, de nos études, de nos aspirations, de nos vertus. Tout homme ici-bas, par un décret divin, est le créateur de sa propre éternité, ou pour mieux dire, de la place qu'il occupera dans l'éternité. Il ne reçoit pas cette place des mains de la mort; il l'a gagnée d'avance.

Toute chose, toute action de ce monde participe plus ou moins à l'idée d'infinité. Plus donc vous aurez mêlé de rayons de cette infinité à votre existence, plus vous aurez jeté d'héroïsme, d'enthousiasme dans les fondations de votre immortalité, plus vous aurez élevé en vous de vérités et de sympathies, comme autant d'assises pour monter au ciel; plus vous aurez grandi par vos propres efforts en essence et en puissance, et plus aussi vous aurez rendu témoignage pour votre compte de la durée, plus vous aurez prophétisé sur votre âme de siè-

cles de splendeur. Et quand vous entrerez dans la mort, je me trompe, dans la vie éternelle, Dieu se lèvera pour vous recevoir.

Où donc et sur quel grain de poussière? Je l'ignore. L'homme sûrement l'ignorera toujours. Mais, par l'irrésistible logique de l'idée, je crois pouvoir affirmer que la vie immortelle aura l'espace infini pour lieu de pèlerinage, car l'éternité et l'immensité sont tellement solidaires, tellement dépendantes l'une de l'autre, qu'à peine interpellée et nommée, l'une appelle et attend toujours l'autre, comme son inséparable compagne. L'homme ira donc toujours de soleil en soleil, montant toujours, comme sur l'échelle de Jacob, la hiérarchie de l'existence; passant toujours, selon son mérite et selon son progrès, de l'homme à l'ange, de l'ange à l'archange. Mais cette migration perpétuelle au sein de l'espace est-elle bien possible, saisissable à la raison? Voyez, chaque monde est entouré d'un infranchissable précipice. Le doigt de Dieu a-t-il jeté une arche de pont d'une rive à l'autre pour le passage du spectre errant de l'âme échappé au tombeau?

J'accepte l'objection. L'âme humaine, je le sais, ne peut vivre nulle part sans être enveloppée dans la nature ou une substance de la nature. Mais pour répondre à cette difficulté, la science n'a-t-elle pas déposé dans notre esprit un soupçon, et je pourrais ajouter plus qu'un soupçon? La physiologie n'a-t-elle pas déjà prouvé que l'âme séquestrée de la matière, nulle part en contact immédiat avec elle, agit sur elle à l'aide d'un intermédiaire qu'on appelle le fluide nerveux, et réside au centre de ce fluide dans le cerveau? La science n'a-t-

elle pas prouvé encore que le fluide nerveux était exactement le fluide électrique modifié seulement par l'organisme vivant ; de sorte qu'on peut dire que l'électricité est la première enveloppe de l'âme, son atmosphère ? Cette preuve me suffit. Comme l'électricité est universellement répandue dans l'espace, je puis supposer, sans trop de témérité, que l'âme marche partout de plain-pied dans l'espace, sur le fluide électrique comme sur le sol d'une même vallée.

Mais s'il en est ainsi, mais si nous devons toujours monter, sous une colonne radieuse, d'étoile en étoile, de transfiguration en transfiguration, vers une continuelle plénitude d'amour et de connaissance, pourquoi la persistance de la personnalité, pourquoi la mémoire, pourquoi emporter avec nous chaque souvenir, chaque haillon du passé? Ce souvenir, lorsqu'il nous rappellera une faute ou une faiblesse, ne sera-t-il pas une obsession, une souffrance? Je réponds : non. Si le souvenir est un remords, il est un témoignage de notre grandeur. Car, qu'est-ce que le remords? Il est la réaction de la vertu contre la déchéance. Il est le travail de la conscience contre le mal pour ramener le mal à l'innocence. Il est le feu purificateur qui dévore la souillure, il est le rédempteur. Il est, après son œuvre, un mérite. Si le souvenir, au contraire, nous restitue un acte infime, qui rappelle seulement l'infériorité de notre vie passée, ne croyez pas que ce souvenir restera dans la mémoire de l'archange ce qu'il est aujourd'hui dans la mémoire d'un homme de notre planète. L'âme immortelle, en se transfigurant, transfigure sans cesse son souvenir, elle le parfume de son parfum.

Pourquoi donc le poète, le penseur, au dernier crépuscule de sa vie, recueille-t-il avec une pieuse émotion et ressuscite-t-il avec une éloquente tendresse, les actions, les réminiscences, les plus simples en apparence et les plus insignifiantes de sa jeunesse? pourquoi? parce qu'il reporte les progrès de son âme sur le souvenir, et le retrempe au rayon de son immortalité. Par la même raison, l'homme de nos jours continue d'admirer la poésie enfantine des premiers âges de l'histoire. Comme il apporte à la lecture de l'antiquité un plus riche clavier d'émotions, il sent plus par conséquent que le poète n'a senti. Il crée l'œuvre, en quelque sorte, une seconde fois, et il attribue involontairement à l'ouvrier primitif sa propre création. Heureuse illusion de l'esprit humain qui, régénérant sans cesse la poésie passée au foyer vivant de sa sensibilité, permet à l'homme d'admirer toujours ce qu'il a une fois admiré. Ainsi, aucune heure de poésie n'est perdue pour aucune génération.

Un juste va mourir. Il repose sur son lit d'agonie. Une lampe veille à son chevet. La pendule séculaire de son aïeul sonne sa dernière heure, de ce timbre grave qui ressemble au son de l'éternité. Sa fille, à genoux, presse sur ses lèvres la main glacée du mourant. Il sent déjà la grande ombre descendre à son regard. D'une dernière pensée en arrière il a récapitulé toute son existence. Il a retrouvé dans cette rapide revue le compte de ses vertus. Il a pris toutes ses précautions d'avance contre les chances de l'inconnu. Et lorsque, penché sur lui, un ami lui demande comment il est à ce moment de mystère, il répond : « Toujours tranquille. » Enfin sa main tressaille une dernière fois. L'ange de la mort vient de pas-

ser. Il a cueilli l'âme du juste en passant. La lampe continue de brûler. L'aiguille marche toujours sur le cadran.

Et aussitôt, ce corps tombé dans la mort, devient quelque chose de sacré comme si le doigt de Dieu l'avait touché. On dirait l'autel désormais éteint du sacrifice dont la flamme est remontée au céleste parvis. Pourquoi ce respect pour le moule brisé de l'homme, si l'homme ne devait être, au dénoûment de la vie, qu'un peu de fumier? Ce respect est involontaire, impérieux, de tous les temps, de toutes les nations. Il fait partie de l'âme humaine, il est né avec elle comme un élément constitutif de son essence. S'il est une erreur, l'âme est une erreur aussi. Il faut donc choisir : ou le néant, ou l'homme est un mensonge. La question ainsi posée est résolue. L'immortalité est prouvée.

CHAPITRE XXXII.

Le dix-neuvième siècle est venu. Le génie de la guerre paraît encore une fois. Il naît à l'écart sous un nom ignoré. Il sort du nuage, semblable à un mystère. Il lance son cheval au galop à travers l'Europe. Il marche au hasard, enveloppé de fumée. Il ouvre devant son épée un passage à la révolution. Il enseigne au monde le secret du changement. Il brise le cadre inflexible du passé. Il défait l'histoire à coups de canon. Il efface la carte de géographie. Il mêle le monde comme un écheveau. Chacun de ses pas est un bruit d'écroulement : on dirait le terrible *consummatum est* du destin. Remueur de peuples, il va, il vient la main pleine de foudres, incompréhensible à lui-même, aveuglé le premier par la flamme de ses propres éclairs. Il frappe, il immole sans savoir pourquoi ; il jette la race pêle-mêle avec la race ; il pétrit la nation avec la nation ; et, pâle sacrificateur, debout sur la rive du siècle, il célèbre, sur l'innombrable hécatombe du champ de bataille, la pâque d'une nouvelle humanité.

Après qu'il a cessé de frapper, chassé par son œuvre comme le fer par la plaie, et rejeté violemment par la terre arrosée de sang humain, il revient sur ses pas la tête pleine de chaos. Son heure était comptée. Il disparaît derrière l'horizon. Il va mourir sur un autre hémisphère, astre sanglant à la courbe immense, poussé d'une telle impulsion dans l'espace, qu'il avait besoin d'un monde de plus pour épuiser son mouvement. Il plonge dans la mer, comme le soleil; et le marin de la rive, montrant le soir une lueur funèbre au couchant, dit au voyageur : C'est là qu'il a fini. Ainsi, quand la Providence prépare une nouvelle genèse, elle l'annonce par un cataclysme, et quand elle envoie au monde une Apocalypse, elle allume sur le Sinaï le feu du buisson.

Mais à peine le bruit du canon éteint et la fumée retombée sur les pas du conquérant, l'Europe, décomposée par la victoire, reprend son équillibre. Elle devient une seconde attraction où chaque Etat, pondéré et maintenu par l'Etat voisin, gravite pacifiquement dans son orbite. Le vieux sol européen, autrefois léthargique, maintenant secoué par la tempête, respire une nouvelle énergie. Un vaste besoin de vie, de déplacement, de communication, de liberté, travaille simultanément chaque matin. La conquête de l'Inde est achevée par l'Angleterre; l'Asie est prise à revers par la Russie; l'épais massif du Caucase est entamé; la Turquie est entraînée dans la rotation de l'Europe; l'Egypte est séparée de la Turquie; la Grèce est affranchie; l'Algérie est incorporée à la civilisation; l'Espagne nettoyée du couvent; l'Italie haletante à la liberté; l'Allemagne réveillée; l'Autriche troublée; la Pologne frémissante;

la Belgique libérée ; l'Amérique dégagée ; la Chine ouverte ; l'Australie, enfin, visitée et immatriculée à la destinée désormais collective de l'humanité. Dernière hespéride, reléguée au couchant à égale distance de l'Asie et de la Californie, elle montre à l'Européen ses toisons d'or pour l'attirer sur son rivage.

Par un admirable synchronisme d'histoire, l'homme a toujours un besoin écrit d'avance sur chaque continent. Il contracte aussitôt ce besoin, bon gré, mal gré, à son insu. Tant que le désert a été le passage du commerce, l'encens, produit du désert, a été le premier besoin de l'humanité. Il a été l'aliment de l'idole, payé au poids de l'or, toujours exhalé en fumée, pour rappeler toujours la caravane au désert. La loi d'assimilation de l'homme avec chaque point de la planète a remplacé aujourd'hui l'encens par le tabac, par le thé, par le sucre, par le café. La civilisation souscrit chaque jour par un appétit nouveau un nouveau pacte d'union avec chaque province de la mappemonde. Et pour relier à son centre d'action cet immense domaine flottant dans l'immensité, où elle verse et où elle puise à pleines mains la richesse, elle trouve le secret de réduire la distance, elle invente la vapeur.

Le navire, jusque-là esclave de l'atmosphère, cessa d'obéir au caprice du vent et de la marée. Il porta une âme dans son flanc, et une personnalité en quelque sorte pour marcher à son heure et à sa volonté. Il marcha sur l'abîme emporté par son propre mouvement avec le rhythme précipité du sang dans l'artère. Il brisa sous le poids de la roue la colère de la lame déchaînée par la tempête, et la rejeta derrière lui, gémissante et brisée en

poussière d'écume. L'eau des mers, des fleuves est partout battue comme l'enclume, partout ébranlée d'une perpétuelle secousse. A peine le flot a dévoré la trace d'un sillage, qu'un autre navire vient aussitôt rouvrir le sillage fermé. La largeur de l'Atlantique est diminuée de moitié, et l'Amérique rattachée à l'Europe par un nombre de jours invariablement réglé. Parti à heure fixe d'un continent, le passager aborde aussi à heure fixe sur l'autre continent.

De même que la Genèse, dans son travail de création, avait passé du monstre marin au mastodonte; de même, la civilisation du dix-neuvième siècle passe du bateau à vapeur à la locomotive. Elle étend, de proche en proche, sur la surface du territoire, un immense filet d'acier. Le rail rejoint le rail par-dessus la frontière, comme un signe d'alliance. La chaudière haletante emporte sans cesse, en sifflant, avec la vitesse du vent, le peuple étranger chez le peuple voisin. L'esprit, obligé de changer de mesure, compte désormais à peine, de capitale en capitale, la distance d'une journée. L'Europe, rétrécie à la proportion d'un seul royaume, commence à être pour chaque nation une même patrie. Autrefois, la pensée humaine éclatait ici ou là, à tel ou tel autre soleil, sans retentissement immédiat à la circonférence. La terre inorganique, par l'absence de communication, interposait d'une contrée à l'autre un incommensurable intervalle. Quand une race était avancée, une autre race était attardée sur le chemin du progrès. Mais l'unité de relation, de plus en plus active, travaille de plus en plus à constituer l'unité d'esprit. Chaque famille apporte à l'œuvre commune et en rapporte une nouvelle faculté,

toi l'industrie, toi la philosophie, toi la sympathie, toi la poésie. Le génie a renoncé à être national pour être universel. L'homme, composé de tous les éléments de l'homme dans toutes les races, grandit partout à la taille de l'humanité. Il est humanitaire, je livre volontiers ce mot à la raillerie. L'élu de la pensée a jeté dans le vent une vérité. A moi l'Angleterre, à moi l'Allemagne! La vérité, échappée de sa lèvre, lui reviendra aussitôt en immense acclamation. Et si lui-même redescend dans sa conscience, il y retrouvera continuellement une pensée venue du dehors. Il est, par cette fibre de son âme, compatriote de chaque pays. L'Europe intelligente est donc une immense pensée en commun, une immense collaboration. La science, découverte ici, portée là, revient fortifiée de la science de tous, à son point de départ. La solidarité, cette annonciation d'une vie supérieure, rattache partout le peuple au peuple, de frontière en frontière. Lorsqu'une révolution éclate quelque part, l'explosion, répercutée à l'infini, retentit aussitôt du Tibre au Danube. Lorsqu'un nouveau génie paraît à la lisière d'un peuple, l'Europe tout entière se lève pour le regarder passer.

Le chemin de fer, dans sa foudroyante rapidité, précipite encore la circulation de la pensée. La presse, cette voix nouvelle de l'humanité, parle à l'espace comme la sibylle. Elle dit, et le mot dispersé partout frappe partout à la fois l'intelligence. Elle succède au destin, elle hérite de l'oracle, ou plutôt elle est le destin et l'oracle de la raison. Chaque jour est un enseignement. L'air est plein de paroles. Chaque homme prend et donne à chaque homme ce qu'il a de meilleur, et complète par l'é-

change le déficit de sa pensée, car l'échange a cela de divin que toujours, de part et d'autre, il gagne au marché. La philosophie trouve le peuple préparé par le journal à comprendre la promesse de la nouvelle alliance. Elle sort du mysticisme de l'école, pour traiter avec le sens commun. Elle consent à être populaire, pratique, communicative, éclectique dans la véritable acception de l'idée. Elle congédie à jamais la doctrine brutale de la sensation, cette mort métaphysique de l'intelligence. Elle proclame la doctrine du progrès, la révélation continue de l'histoire, l'inspiration divine de la raison, la religion permanente de l'humanité.

La science, entraînée dans cet irrésistible courant d'émulation, atteste à chaque instant une nouvelle victoire sur la nature. Elle surprend la vie à l'œuvre dans la chimie organique; elle retrouve l'histoire perdue de la planète dans la géologie; elle ressucite la genèse éteinte dans la paléontologie; elle démontre dans l'anatomie comparée l'unité de création; elle décompose la double flamme de l'électricité; elle soupçonne le mystère caché du magnétisme; elle analyse la pâle couronne de l'aurore boréale; elle recule la frontière de l'astronomie; elle épure la médecine; elle complète la chirurgie; elle développe le calcul; elle agrandit la dynamique; elle passe de la théorie à l'application; elle enfouit sous la cité le rayon souterrain du gaz pour relayer le soleil; elle secoue à l'air de la nuit l'aigrette azurée du réverbère magnétique, comme la traînée d'une nouvelle comète; elle résout le problème insoluble de l'alchimie, en inondant le fer d'une vapeur d'or au creuset de la pile de Volta; elle va chercher aux entrailles du globe la gerbe

d'eau emprisonnée du puits artésien ; elle organise à la surface du sol le drainage comme un vaste système artériel, destiné à distribuer également partout l'irrigation ; elle jette à travers l'espace l'arche gigantesque du pont tubulaire, sur un vide plein de vertige, d'une rive à l'autre de l'abîme ; elle entrelace, de la vallée à la montagne, le fil nerveux du télégraphe électrique, émissaire instantané, chargé de transmettre la parole avec la rapidité de la sensation ; elle fait du sol étendu à ses pieds un être animé en quelque sorte, sentant, parlant et vivant de la vie de l'humanité ; elle descend au fond de la vague l'homme enveloppé de son atmosphère, dans la cloche à plongeur ; elle jette d'un souffle dans le ciel la coupole errante du ballon ; elle fixe sur le daguerréotype le rayon fugitif de la lumière ; elle communique à la pierre lithographique le don de la gravure ; elle crée le rocher sous l'eau avec le ciment romain ; elle enflamme le coton comme le salpêtre ; elle donne à l'huile, dans la lampe, l'âme de l'horloge ; elle verse enfin, dans la fibre infime de la machine, l'adresse de l'homme à tisser, forger, mouler, pétrir, transformer, humaniser la matière.

La science ouvre ainsi à l'homme un nouveau champ de travail ; elle introduit partout une nouvelle occasion de propriété. Le crédit européen est fondé. Le peuple le plus pauvre est admis au partage du peuple le mieux approvisionné de numéraire. Le sol inerte par l'absence de capital indigène est fécondé par le capital étranger. La richesse est universalisée par son mouvement naturel d'expansion. La solidarité des Etats est imposée par la solidarité des fonds publics. La sympathie est développée par l'accroissement d'activité. La morale est épurée, la

guerre est discréditée, la législation est révisée, la loi est attendrie, la peine de mort est économisée, la guillotine est cachée, la flétrissure est effacée, la maison de jeu est fermée, la loterie est proscrite, la mendicité est abolie, la prison est refermée, la colonie agricole est instituée, la ferme pénitentiaire est bâtie, l'école primaire est propagée, la tempérance est prêchée, la prévoyance est répandue, la caisse d'épargne est multipliée, la charité est vulgarisée, l'assistance est organisée en corporation, la traite des nègres est frappée d'interdit, la chaîne de l'esclavage est à moitié brisée, la question de la misère est étudiée, la rédemption du prolétariat est prophétisée, la transformation du salaire en dividende est annoncée, la fraternité humaine, cette promesse ajournée de l'Évangile, est enfin proclamée au soleil, au milieu des cris contradictoires et confus d'école ou de système, d'espoir ou de désespoir ; n'importe, elle est proclamée. Le sceau est rompu. Pour être résolu, un problème veut être d'abord posé. Il est posé maintenant. Le débat vaut mieux que le silence. Le silence est le néant de l'idée. Le débat, au contraire, en est le premier ferment de vie dans le sillon. Toute doctrine commence par la lutte et finit par l'harmonie.

L'art, sommé à son tour de rendre témoignage de la grandeur du siècle, secoue la puérile discipline de l'ancienne orthodoxie. Chaque civilisation a un type de préférence, ou système de ligne approprié à son génie. Le dix-neuvième siècle admet également dans sa sympathique admiration chaque exemplaire de beauté. Il comprend tout. Il puise partout. Il combine et il associe la ligne à l'infini. Il sème aussi la couleur à profusion au-

tour de lui sur l'étoffe, sur le mur, sur le vase, sur le cristal. Il reprend tout le mobilier du grand musée humain, la coupe d'Athènes, l'aiguière de Venise, pour poétiser la vie du foyer de toute la grâce du passé. Il appelle à son intimité, comme à une fête de famille, la flore du monde entier. Il respire le parfum mourant de la rose du Bengale dans la porcelaine du Japon. Il allume au front de la cité la flamme mobile du feu d'artifice. Il suspend sur l'ombre de la nuit le parterre flottant du verre de couleur. Il prodigue partout et à chaque instant la volupté du regard. L'opéra entr'ouvre un monde inconnu de féerie. Le panorama déploie devant la multitude le paysage, élargi à la dimension de la nature. Il apporte en quelque sorte la scène au spectateur. Il lui communique sur place l'émotion du voyage. Enfin, l'art ébranle sans cesse l'imagination par quelque nouvelle surprise, comme pour la tenir haletante à l'idée de progrès.

La peinture, sacerdotale et mystique au moyen âge, aristocratique ou royale à la Renaissance, domestique et intime depuis la Réforme, variable comme la société, errante dans sa perpétuelle évolution, de l'église au palais, du palais au ménage, attend une dernière transformation, et, en attendant, répète pieusement toutes les formes successives du passé, comme la rapsodie répétait les poésies éparses de chaque Homère, pour les réunir plus tard dans une puissante Iliade. Elle a toutefois, elle aussi, son originalité. Elle incline surtout au paysage. Elle traduit l'intimité de l'homme avec la nature. Elle approfondit le sens caché de la couleur. Elle dramatise le ton du tableau. Elle donne une âme nouvelle à l'harmo-

nie. Elle ouvre une source inconnue d'émotion. L'architecture, appelée aussi à une éclatante métamorphose, cherche silencieusement dans l'ombre sa destinée. Elle recueille, avec un respectueux empressement, l'héritage complet de la tradition. Elle veut utiliser pour l'avenir chaque forme du passé; mais elle pressent déjà le jour où elle abandonnera la pierre, trop massive et trop lourde, à son infatigable ambition de mouvement et d'espace, pour tisser, à la flamme du fourneau, la trame aérienne, transparente du fer et du cristal, semée de toutes les fleurs de l'émail et ruisselante de tous les prismes du soleil.

La littérature, forme suprême de l'art, entre fièrement dans l'avenir. L'âme humaine, en fermentation du dieu nouveau, déborde tout entière en poésie. La muse du dix-neuvième siècle est austère, méditative, pathétique, rêveuse. Elle éclate en lyrisme. Elle interroge la nature. Elle appelle l'infini. Elle soulève le poids de la destinée. Elle déchire le voile de Psyché. Psyché, réveillée de son mystérieux sommeil, reconnaît enfin son amant et lui sourit dans sa beauté. L'inspiration, contagieuse et rapide comme l'électricité, palpite partout à la fois de la même palpitation. Le poète répond au poète, de la France à l'Allemagne, de l'Allemagne à l'Angleterre, de la Pologne à l'Italie. Elle est, d'une frontière à l'autre de l'Europe, la langue universelle du cœur humain. Bacchante sévère de l'esprit vivant, elle allume l'enthousiasme de l'idée. Pour atteindre encore et pour saisir plus sûrement l'âme dans toute sa diversité et dans toute sa profondeur, elle crée la forme essentiellement moderne du roman, multiple et ondoyante

comme la société. Le roman est à la fois drame et récit, dialogue et description, poésie et réalité, caractère et paysage. Il place son action dans le temps ou dans l'espace, et choisit son héros à volonté sous la pourpre ou la livrée du travail. Poème épique de l'homme nouveau, il entremèle continuellement le rang et la condition, par je ne sais quel pressentiment d'unité. Egalement prèt à la langue lettrée ou à la langue naïve, à l'imagination ou à la profondeur, il parle également aussi au simple et au savant, à la femme et au vieillard. Il donne la lecture à la moitié du genre humain. Il l'achemine par le sentiment à la réflexion.

Voilà le dix-neuvième siècle : gloire à lui dès maintenant et à jamais! J'ai pu dire, en commençant, qu'il était un temps de doute et de tumulte, parce qu'il est un temps de transition et de renaissance. Le dogme nouveau, contesté dans sa manifestation, lutte partout de la main ou de la parole contre le dogme ancien. De là cette apparence d'anarchie et de contradiction dont j'ai le premier, comme je vous l'ai dit, porté la tristesse. Mais cette mêlée anarchique du présent et du passé cache en réalité une idée une, uniformement répandue sur l'Europe. L'esprit habitué à voir et à comparer peut la saisir aisément à travers la fumée éparse du combat. Pendant que l'armée marche encore dans le nuage au fond de la vallée, le général, debout sur la colline, voit déjà la bataille gagnée et prophétise la victoire.

Oui, le dix-neuvième siècle, le plus grand devant Dieu parce qu'il est le dernier né et le Benjamin, en quelque sorte, de l'histoire, est un siècle missionnaire chargé d'une révélation. Il porte en lui une nouvelle effusion

de la Divinité. Il éclate magnifiquement dans l'espace. Il évangélise encore du haut de la montagne. Il a parlé pour quiconque ici-bas a su l'entendre. J'essaie humblement dans cette profession de foi de répéter sa parole. Si l'impie d'un autre culte me demande où sont ses témoins, je montrerai du doigt ses miracles, ses coups d'état sur la nature, ses foudres et ses tonnerres allumés par la science et par l'industrie, et je dirai : Les voici. Et qui donc, sous le soleil, oserait nier ces miracles-là? Et qui donc pourrait chercher sur la terre d'autres pas de la Providence?

Quel hymne pourrais-je trouver, ô mon siècle, qui te dise tout mon amour, car je sais par toi tout ce que je sais; et tout ce que je pense, tu m'as appris à le penser. J'ignore si je suis appelé à compter devant toi, ou plutôt je sais déjà que je suis destiné à marcher, vêtu d'ombre, dans ton chemin; mais, puisque tu m'as fait un cœur religieux, je veux du moins te l'apporter en offrande; et puisque tu m'as réconcilié avec la vérité, je veux rendre témoignage de ta doctrine. Puisque, enfin, ton verbe est resté sur ma vie comme une bénédiction, je veux crier ici ma reconnaissance.

Lorsque je songe à toi, ô mon siècle, je suis sur le trépied, j'ai le frémissement sacré, le vent souffle dans mes cheveux. Ils peuvent t'injurier ceux-là dont l'âme paralytique est restée en arrière. Ils peuvent défier l'avenir; l'avenir ne connaîtra même pas leur défi. Quand j'entends parler ces amants de la mort, je ne sais pas la parole qui viendra sur ma lèvre pour leur répondre, mais je sais d'avance que cette parole est une victoire. Ils pleurent nuit et jour sur ce qu'ils appellent la déca-

dence de l'humanité. Pour les punir de t'avoir méconnu, tu les livres au gémissement comme des damnés. Nous espérons, nous, au contraire, car Dieu est toujours du côté de l'espérance; car l'espérance est la force de l'infini, descendue dans le cœur de l'homme pour tenter l'inconnu; elle est la marche triomphale de l'idée sur le chemin de l'éternité.

Déjà l'ombre de la nuit se retirait de notre regard. La ville, endormie à nos pieds, se réveillait du silence. L'aube, au voile flottant, s'avançait dans le ciel en cueillant les étoiles. Le soleil se levait derrière nous à l'invisible horizon. Son rayon précurseur allait frapper à notre gauche une montagne de nuages. A mesure qu'il débrouillait l'informe chaos, il en faisait jaillir une mystérieuse architecture. On voyait monter au vent, des dômes de cristal, des aiguilles de rubis, des murailles de porphyre. On eût dit la Jérusalem céleste, bâtie dans la lumière d'un souffle de l'esprit vivant.

J'écoutais encore..... le prophète avait cessé de parler. Il me montra du doigt la flamboyante cité allumée dans l'espace.

— Voilà le jour nouveau, me dit-il; maintenant marchons.

Nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre en saluant la lumière.

Allez, mon ami, me dit-il après nous être donné le baiser de vérité, préparez votre âme à l'action. Le monde attend. L'air du matin commence à frémir, annoncez au monde la nouvelle. Et toi, ô Invisible, ô Éternel, créa-

teur incessant de la création, ouvrier dont nous sommes l'outil, verse à flots ta pensée dans l'humanité, ta perpétuelle genèse. Enseigne aux hommes douteux à être bons et aux bons à être meilleurs. Rapproche les fils de la même patrie dans une commune amitié. Incline partout les cœurs à l'affection. Change sur la langue l'injure en sympathie. Brise à tes pieds la colère de l'Europe. Renvoie le fer du meurtre au fourneau. Mets ta main entre la vie des peuples et la bouche du canon, dis que tous les peuples sont désormais rentrés en grâce devant ta munificence, que tous sont aimés de toi pour s'aimer entre eux dans ton amour, et si jamais tu choisis un de nous pour être dans le siècle le porteur de ta doctrine, répands sur lui le sourire de ta bonté, et communique-lui le secret de la persuasion, afin que sa parole, toujours affable, soit toujours la joie des intelligences. Ecarte de son chemin les filles de la nuit : l'irritation, la vanité, la témérité, l'erreur, afin que l'esprit de doute ne dise pas, en voyant une ombre sur ta clarté : Dieu n'est pas là, passons. Et alors ta paix sera sur la terre et ton règne sera venu.

Le vent de la vie nous a séparés l'un de l'autre après cette conférence. Il est allé depuis dans le ciel des forts toucher le salaire de sa journée. Mais, avant de retourner au Père commun, il m'a laissé l'héritage de sa pensée. Et maintenant j'écris ces choses, au bruit des révolutions, l'oreille attentive au murmure de la nouvelle apocalypse. J'ignore si j'ai montré l'intention du temps sur l'homme, et si j'ai goûté, en passant, la

volupté sévère de la vérité. J'aime à croire, du moins, que certaines idées portent avec elles une bénédiction, de même que les plaines de Galaad parfumaient le pied du voyageur.

FIN.



EXTRAIT DU CATALOGUE DE PAGNERRE, ÉDITEUR.

Histoire de la Restauration, par M. A. DE LAMARTINE, 8 vol. in-8°, format de l'Histoire des Girondins. 40 fr.
Les tomes 1 à 7 sont en vente, prix 5 fr. le vol.

Le Tailleur de Pierres de Saint-Point, *récit villageois*, par M. A. DE LAMARTINE. 1 vol. in-8°. 4 fr.

Œuvres complètes de M. A. de Lamartine. Nouvelle et très-jolie édition, augmentée. 8 vol. in-18, grand jésus vélin. 28 fr.
Chaque volume se vend séparément. 3 fr. 50 c.

NOUVELLE ÉDITION publiée par l'auteur et considérée comme définitive en 15 vol. in-8°, ornés de 30 belles gravures. 60 fr.

Dictionnaire politique. Encyclopédie de la science et du langage politique, par les notabilités de la presse et du parlement, précédée d'une introduction par M. GARNIER-PAGÈS. 1 fort vol. in-8°, grand jésus de près de 1,000 pages, à deux colonnes, 3e édition. 15 fr.

Œuvres de Walter Scott, traduites par DEFAUCONPRET, *sous les yeux et avec les conseils de l'auteur*. Nouvelle édition, revue, corrigée avec le plus grand soin, ILLUSTRÉE de 50 magnifiques gravures et portraits d'après RAFFET. 25 forts volumes in-8°, grand cavalier vélin. Prix : le vol. 4 fr. 50 c.
Chaque volume se vend séparément.

Histoire de Dix ans, 1830-1840, par M. LOUIS BLANC, 7e édition, illustrée de 25 magnifiques grav. sur acier, 5 beaux vol. in-8°. 25 fr.
Nouvelle souscription en 50 livraisons à 50 c.

Histoire de Huit ans, 1840-1848, par ÉLIAS REGNAULT, illustrée de 14 magnifiques gravures sur acier, 3 beaux volumes in-8°. Prix : le volume. 5 fr.

L'histoire de DIX ANS et l'histoire de HUIT ANS, forment ensemble l'histoire complète du RÈGNE DE LOUIS-PHILIPPE de 1830 à 1848.

La philosophie scolastique, par M. BARTHÉLEMI HAURÉAU, conservateur des manuscrits à la Bibliothèque Nationale. Ouvrage couronné par l'Institut. 2 vol. in-8°. 15 fr.

Histoire des Arabes et des Mores d'Espagne, traitant de la constitution du peuple arabe-espagnol, de sa civilisation, de ses mœurs et de son influence sur la civilisation moderne, par M. LOUIS VIARDOT, membre de l'académie espagnole. 2 vol. in-8°. 10 fr.

Histoire pittoresque de la franc-maçonnerie et des sociétés secrètes, par F.-T.-B. CLAVEL. 3e édition. 1 beau vol. in-8° grand jésus, illustré de 25 jolies gravures sur acier. 12 fr. 50 c.

Œuvres complètes de F. Cooper, traduites par DEFAUCONPRET. Nouvelle édition ornée de 90 belles gravures. 30 vol. in-8°. 120 fr.
Chaque volume se vend séparément. 4 fr.

Entretiens de Village, par M. DE CORMENIN. 8e édition, revue et augmentée, illustrée de 40 jolies gravures. Ouvrage couronné par l'Académie française. 1 vol. in-18 jésus vélin. 3 fr. 50 c.

De la Démocratie en Amérique, par Alexis de TOCQUEVILLE, membre de l'Institut, 13e édition, revue, corrigée et augmentée d'un examen comparatif de la démocratie aux Etats-Unis et en Suisse, et d'un appendice. 2 vol. in-18 jésus, format anglais. 7 fr.

St-Denis. — Typ. de Prevot et Drouard.





